

J. M. FIEY, O. P.



ASSYRIE CHRÉTIENNE

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET DE LA GÉOGRAPHIE
ECCLÉSIASTIQUES ET MONASTIQUES
DU NORD DE L'IRAQ

VOLUME I



IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BEYROUTH



ܡܠܟܐ ܕܡܪܝܢ

ܡܠܟܐ ܕܡܪܝܢ ܕܡܪܝܢ

Ex Libris

Beth Mardutho Library

The Malphono Abrohom Nuro Collection

J-1131

RECHERCHES
PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE
L'INSTITUT DE LETTRES ORIENTALES DE BEYROUTH

Tome XXII

J. M. FIEY, O.P.

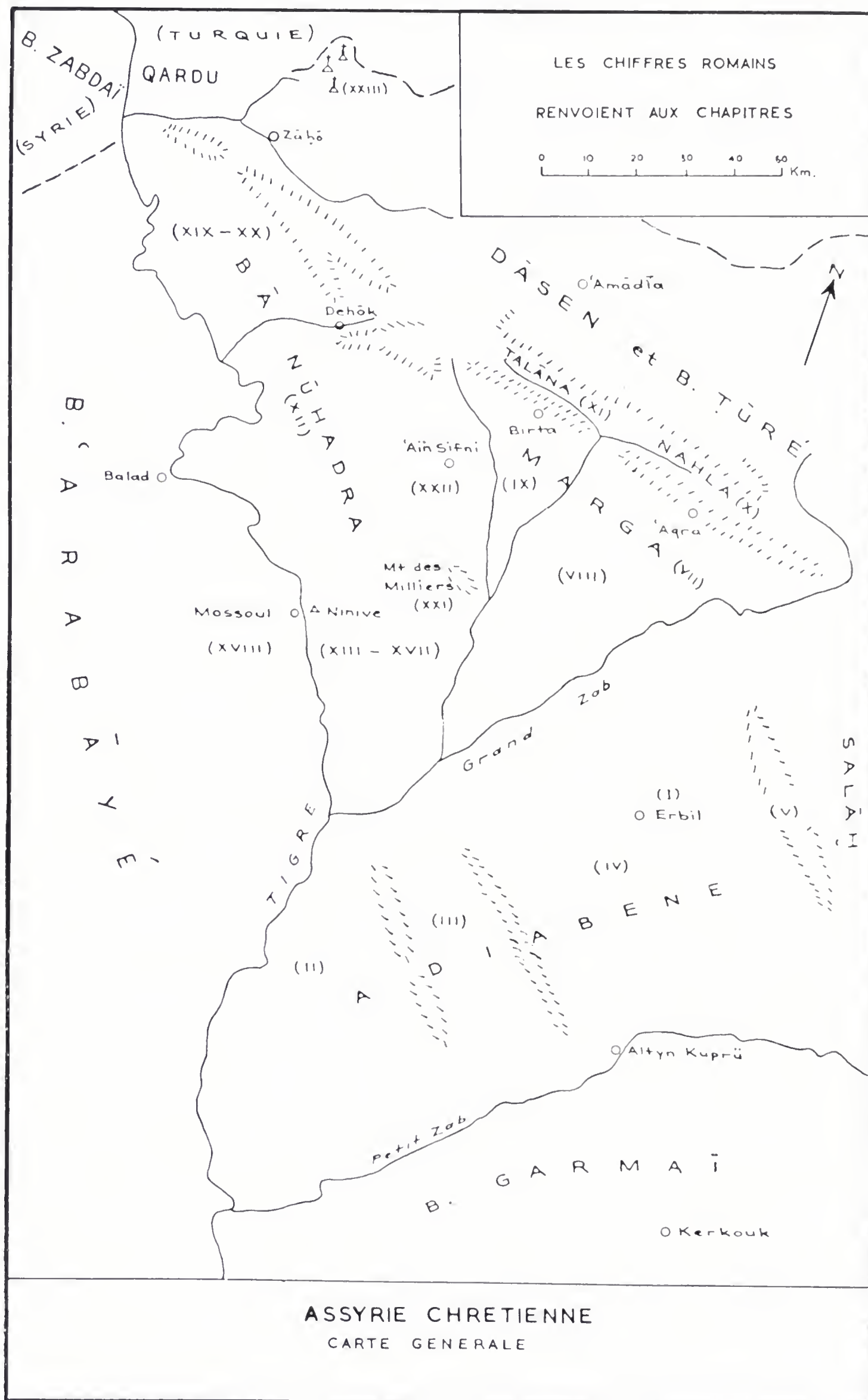
ASSYRIE CHRÉTIENNE

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET DE LA GÉOGRAPHIE
ECCLÉSIASTIQUES ET MONASTIQUES
DU NORD DE L'IRAQ

VOLUME I

IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BEYROUTH

*A mes maîtres, confrères et élèves,
des communautés chaldéenne, syrienne catholique et syrienne orthodoxe,
les prêtres, moines, chammas, séminaristes et laïcs,
qui m'ont montré leurs églises,
ouvert leurs bibliothèques,
et raconté leurs traditions ;
et surtout
à Leurs Excellences les Evêques d'Iraq
et à
SA BEATITUDE MONSEIGNEUR PAUL II CHEIKHO
PATRIARCHE CHALDEEN DE BABYLONE
en hommage respectueux*



LIMINAIRE

Au fond, est-il tellement exact d'appeler Assyrie la région qui va être étudiée ici ? Quelles qu'aient été les limites de l'Assyrie assyrienne (1), il semble que l'Assyrie chrétienne, la région appelée Ātōr par les auteurs syriaques, ait à une certaine époque couvert les territoires des trois épar- chies métropolitaines du Bēt Garmaï, de l'Adiabène et du Bēt 'Ara- bāyē (2). En ce sens, le titre de cette étude devrait plutôt être : la Grande Adiabène.

Cependant, le titre peut se justifier par un passage de Théodoret de Cyr. Celui-ci, écrivant au moment même où l'organisation de cette partie de l'Église Orientale vient d'entrer en vigueur, établit l'équiva- lence entre Assyrie et Grande Adiabène. L'Assyrie, dit-il (3), est «l'ex- trémité occidentale du royaume perse, plus tard appelée Adiabène».

En fait, je ne pourrai pas couvrir la totalité de cette Assyrie chrétienne du V^e siècle, car je ne m'aventurerai guère hors de la plaine, sans pénétrer trop avant dans les montagnes d'Adiabène et du Bā Nūhadra. Au sud, je ne descendrai pas plus bas que le Petit Zab, limite entre l'Adiabène et le Bēt Garmaï (4). A l'ouest, je ne dépasserai guère le Tigre, au-delà duquel s'étendait le désert des Arabes, le B. 'Arabāyē.

(1) Si l'on en croit un ouvrage tel que *L'Atlas de la Bible*, du P. LUC H. GROLLEN- BERG (éd. française, Elsevier, Paris-Bruxelles, 1955) carte n^o 18, p. 80, l'Assyrie originelle, celle d'Assur Uballit, vers 1340 av. J.-C., couvrait à peu près ce que les chrétiens appelleront «Ātōr».

(2) *Tārīḥ Kaldū wa Ātūr* (*Histoire de la Chaldée et de l'Assyrie*), en arabe, par Mgr ADDAÏ SCHER, 2^e vol., Beyrouth 1913, préface p. 12-13.

(3) *Histoire Religieuse*, P.G., LXXXII, col. 1306. Après PLINE, *Hist. Nat.*, V, XIII, éd. Littré, t. I/1865, p. 220, et AMMIEN MARCELLIN, XXIII-VI.

(4) Le patriarche Élie VII met déjà le B. Garmaï (Couvent d'Ézéchiél et de Ṭahmasgard) en Babylonie. Cf. SAMUEL GIAMIL, *Genuinae Relationes inter Sedem Apos- tolicam et Assyriorum Orientalium seu Chaldaeorum Ecclesiam*, Rome, 1902, p. 108.

Mais, autant que les limites géographiques du travail, ce sont les limites méthodologiques que je lui fixe volontairement que je voudrais préciser le plus clairement possible, pour éviter les malentendus et les désillusions. Mon seul but est de tenter une première reconstitution de la mosaïque géographico-historique du nord de l'Iraq chrétien. J'insiste sur le mot: mosaïque, car je ne prétends pas broser une fresque. Āṭōr n'est qu'une partie de la grande Église Syrienne, orientale ou occidentale, et les synthèses d'ensemble pourront venir plus tard. On a trop souvent l'impression que, faute d'une première mise en ordre analytique des détails de base, les raccourcis et les vulgarisations qu'on rencontre parfois ne peuvent être que trop rapides et prématurés. Combien de fois, en lisant de telles tentatives, ne vient pas à l'esprit (peut-être par présomption!) le dicton anglais: «A bull in a china shop.»

Je m'en tiens donc délibérément à l'analyse, au petit détail, parce que je crois qu'il est trop tôt pour présenter autre chose qu'un paquet de fiches, si possible vérifiées sur place, et timidement organisées. «Sutor ne supra crepidam», disait le peintre; je serai satisfait si j'ai pu faire mieux connaître à ceux qui aiment les Églises Orientales et tout ce qui les concerne ce petit coin où j'ai le privilège de vivre depuis si longtemps, auquel m'ont initié avec amour des maîtres comme le R.P. Raymond Marie Tonneau, O.P., ou comme Sa Béatitudo Mgr Paul II Cheikho, Patriarche Chaldéen de Babylone, quand il était directeur du Séminaire Patriarcal, alors à Mossoul, ou évêque à 'Aqra. Dieu m'a accordé le temps d'effectuer une partie du travail dont ils rêvaient et que leurs autres travaux plus importants ne leur ont pas permis de faire eux-mêmes. Qu'ils veulent bien excuser les défauts de mon œuvre; les limites sont miennes, mais l'esprit est le leur.

AVANT-PROPOS

MÉTHODES ET SOURCES : A LA RECHERCHE DES ANCIENS MONASTÈRES

Une grande partie de ce travail concernera les monastères. Ceux-ci en effet occupent dans les sources une place proportionnée au rôle qu'ils ont joué dans la vie des chrétientés d'Assyrie. Pour éviter les redites et aider à situer les détails dans leur contexte, il n'est peut-être pas inutile de consacrer cet avant-propos aux méthodes qui permettent de retrouver ces couvents, et aux textes qui en parlent. Quelques mots d'appréciation à propos de la valeur historique de ces sources aidera à les juger.

Je le précise tout de suite (1), il ne s'agira pas ici d'une introduction à l'étude du monachisme mésopotamien. Les problèmes de ses origines, de ses relations avec la Thébaïde, de l'historicité de sa filiation par rapport à Mār Awgin, les dates historiques de son apparition dans les différentes régions, la chronologie des vagues successives de fondations, les règles des moines et leurs réformes, tout cela devra rester en dehors du présent essai. Cet avant-propos se limitera à quelques notes de méthodologie, préparatoires à l'étude de la géographie historique monastique du Nord de l'Iraq.

Terminologie

Quant à la terminologie qui sera employée, en parlant de maisons religieuses d'hommes je ne ferai pas de distinction entre «couvent» et «monastère», pas plus que le chaldéen ne semble en faire entre

(1) Je reproduis ici, en les complétant, des notes de méthodologie publiées dans la revue *Proche-Orient Chrétien*, des Pères Blancs de Jérusalem, juin 1959, p. 1-12.

daira (1) et *'omra*. Quand je parlerai de maisons religieuses de femmes, j'emploierai toujours le mot de «couvent», car il n'y a pas dans notre région de «monastères» fermés, renfermant des «moniales» plus ou moins cloîtrées.

Pour les hommes, si l'on s'en tenait au sens étymologique, il faudrait employer le mot couvent pour désigner cette partie seulement de l'ensemble religieux où les frères vivent en commun. Couvent, au sens strict, est synonyme de convict (*coenobion*) et ses habitants sont des cénobites (le chaldéen emprunte au grec le terme : *qnobāya*), c'est-à-dire des religieux de vie commune. Dans le *coenobion* oriental ancien, les religieux menaient la vie ascétique, premier stade de la vie religieuse, ou comme le dit le syriaque, ils «travaillaient», c'est-à-dire s'exerçaient (2).

Le nom de monastère, au contraire, au sens originel, indiquerait un lieu où l'on vit seul. Son habitant s'appelle moine (*monachos*), en chaldéen *iḥidāya*, celui qui vit seul, solitaire. Dans ce sens, le moine serait l'équivalent de l'anachorète (qui se retire à l'écart) ou de l'ermite, au sens moderne du mot qui a un peu oublié sa relation avec le désert (*érémos*), et le monastère équivaldrait à un ermitage, une «solitude». Autour des «couvents» syriens il y avait en fait des «ermitages» (les *monasteria* d'Éthérie), grottes creusées dans le roc ou huttes construites. Mais employer le mot «monastère» au sens étymologique serait causer des confusions. On se tiendra donc à l'acception courante. «Couvent» et «monastère» auront ici exactement le même sens, désignant à la fois le bâtiment de vie commune et les dépendances individuelles plus ou moins éloignées du centre (3).

(1) Arabe *Dair*, ou *Dayr*, cf. *E.I.*, II/1961, p. 200-202, par D. SOURDEL.

(2) Pour les équivalences grecques et latines, voir A. J. FESTUGIÈRE, *Les moines d'Orient*, t. I, *Culture ou sainteté, introduction au monachisme oriental*, Paris, le Cerf, 1961, *passim*.

(3) Pour les finesses de vocabulaire, surtout à propos des débuts du monachisme, cf. BERTOLD SPULER, *Die Nestorianische Kirche*, dans *Handbuch der Orientalistik* (I^{re} série, t. VIII, 2^e section: religion; Brill, 1961), p. 127-128, avec réf. à E. BECK, *Ein Beitrag*

Notons aussi que les mots: laure, hiéromoine, archimandrite, higoumène, etc., n'ont pas cours dans notre région. Les religieux et religieuses sont quelquefois appelés «fils» ou «filles du pacte», soit, au sens étymologique, «fédérés». Comme on l'a montré (1), ce nom désigne, selon les temps et les auteurs, tantôt des moines authentiques, tantôt des «religieux libres», sortes de «voués» et de «benoîtes»; d'autres sens existent aussi, mais sont moins courants. Les supérieurs portent le titre de *rēša*, tête, ou de *mḏabrāna*, administrateur, manager, voire même les deux titres à la fois. Nous les appellerons tout simplement supérieurs.

Il existait également des «congrégations», c'est-à-dire des groupes ou colonies d'ermites sans couvent ni église. Le mot *knūšia* était ici employé, par exemple par le synode de Grégoire I en 605 (2), bien que, dans d'autres textes (3), le même mot soit synonyme de couvent.

Le nombre des couvents

Au premier abord, une étude des monastères du nord de l'Iraq semble devoir tenir en cinquante pages. On a l'impression qu'il suffira de faire une douzaine de monographies, et que tout sera dit. En effet, les monastères restés debout se comptent sur les doigts. Ceux dans lesquels il y a encore des moines sont tous situés dans le voisinage de Mossoul et donc faciles à étudier. Il y en a trois chaldéens: Rabban Hormizd, Notre-Dame des Moissons, Mār Guōrguīs, et un pour les Jacobites: Šaiḥ Matti. Il y a aussi quelques monastères vides de moines, mais dont les bâtiments sont entretenus: Mār Behnām, Mār Awrāha, Mār Eliya, Mār

zur Terminologie des ältesten syrischen Mönchtums, in *Studia Anselmina*, XXVIII/1956, p. 254-267, et A. ADAM, *Grundbegriffe des Mönchtums in sprachlichen Sicht*, in *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1954, p. 209-239.

(1) *Les Fils et les Filles du Pacte dans la littérature monastique syriaque*, O.C.P., XVII/1955, p. 304-320, par S. JARGY; et A. VÖÖBUS, *History of Ascetism in the Syrian Orient*, Louvain, CSCO, 1958, *Subsidia*, t. XIV, notamment I, p. 97-103 et 197-208.

(2) *Synodicon Orientale*, p. 477, chaldéen p. 212.

(3) Dans les commémoraisons liturgiques des fondateurs.

Miḥā'il. Ajoutons-y quelques ruines bien connues : Mqurtāya, Mār Yāqō, peut-être un ou deux autres, et l'on a l'impression d'avoir fait le tour du sujet.

C'est dans l'euphorie d'avoir trouvé un tel sujet bien limité que je commençai, en 1943, à publier des articles sur ces monastères dans le *Bulletin du séminaire syro-chaldéen Saint-Jean*, de Mossoul. Or les années ont succédé aux années, les dossiers se sont empilés sur les dossiers, et je n'ose pas dire que je sois arrivé à la fin du travail. C'est qu'en effet les ruines de monastères sortent de partout. Dans certaines régions comme autour d'Eski Mossoul-Balad, on marche littéralement dessus.

Cette pullulation effarante de monastères tient à trois faits : le nombre des moines, la manie qu'ils avaient de fonder des monastères, souvent éphémères, et enfin les déplacements de couvents au cours des âges.

Une anecdote, qui rapporte un fait arrivé vers l'an 515, donne une idée du nombre des moines (1). Un saint jacobite, Šim'un le montagnard, ayant ramené à la pratique religieuse un village écarté, veut compléter son œuvre en y établissant des moines et des «filles du pacte». Comme les villageois refusent de se priver de bras si utiles, le bon moine réunit subrepticement dans l'église les quatre-vingt-dix enfants du lieu et tonsure, de force, dix-huit garçons et douze filles. Le procédé peut être discutable, mais il est révélateur d'une mentalité. Pour Siméon il était tout à fait normal que trente sur quatre-vingt-dix des enfants du village deviennent moines, soit une proportion d'un tiers (2). Or l'on nous dit que l'Iraq d'alors comptait vingt millions d'habitants. Supposons ce chiffre trop généreux, et réduisons-le de moitié, descendons à dix millions. Divisons encore par deux — tout à fait arbitrairement, bien sûr — pour séparer les chrétiens des «mages» et des Juifs, et

(1) JEAN D'ÉPHÈSE, *Lives of the Eastern Saints*, texte et trad. anglaise de E. W. BROOKS, *P.O.*, XVII, 1, p. 243 (Paris 1923).

(2) A entendre Jean d'Antioche (fin du XI^e s., cf. *P.G.*, 132, col. 1117) la proportion était encore plus élevée au début du VIII^e siècle dans l'empire byzantin, puisqu'il divise la population, à la veille de la crise iconoclaste, en deux catégories d'importance égale, les moines et les laïcs.

prenons le tiers des cinq millions qui restent, cela nous donne encore un chiffre impressionnant pour le peuple des «tonsurés». Et même si on le réduit encore, cela suppose un nombre considérable de monastères et de couvents pour loger tout ce monde. Ne nous étonnons donc pas qu'une petite montagne, le Maqlūb, ait mérité à elle seule le nom de «Mont des Milliers».

Fondations et fondateurs

Le deuxième facteur de multiplication des couvents est la manie qu'avaient les moines de bâtir de nouveaux monastères. Certains personnages en construisirent deux, plusieurs iront jusqu'à trois. Même les plus saints parmi eux ne pourront pas toujours se défendre du rêve doré de laisser leur nom attaché à un monastère, et le diable en fera une tentation de vaine gloire. On lit à ce propos (1) l'histoire du moine qui succomba à la gourmandise en mangeant un rognon, et dont Satan, lui-même déguisé en moine, voulut consommer la perte. Il lui dit: «Nous bâtirons un monastère où nous réunirons des moines et où nous recevrons les étrangers et les voyageurs; ainsi nous mériterons notre récompense.» Et quand le pauvre moine aura succombé, le diable lui dira: «Je t'ai tenté par l'amour de la vaine gloire et tu as été séduit en voulant bâtir un monastère.»

Cependant la liturgie consacrera les mérites des fondateurs authentiques. Indépendamment de Mār Awgin et de ses compagnons, qui ont droit à une commémoration spéciale, le premier vendredi de la Dédicace, le calendrier syrien oriental réserve cinq vendredis aux différents groupes de ceux qui «érigèrent des congrégations divines». On a là la liste officielle des plus grands parmi les «pères de moines» et fondateurs (2):

(1) *Chron. de Seert*, t. II, p. 18-20.

(2) D'après un évangélaire du British Museum (Add. 17.923, cat. WRIGHT, t. I, p. 182 s., cod. ccxvi de R. Hormizd, probablement daté de 1074; et d'après un article de Mgr A. SCHER, cité par M. l'abbé C. Moussés, dans *Les livres liturgiques de l'Eglise Chaldéenne*, 1^{er} vol., Beyrouth 1955, p. 25-26, suivant des évangéliaires du

Bar Qusré, Eliya, Michel et Gabriel pour Ātōr (1); Abraham, Dadīšō', Bāwai, 'Awdīšō' et Jérémie, pour le Mont Izla (2); Sawrīšō', Īšō'yaw, Ya'qūb, Ādōna, Slīwa et Apnimāran, pour la Bā Nūhadra (3); Ya'qūb de Bēt 'Āwé, Bar Ḥadbšabba, Qamīšō', Aprem et Bar 'Éta pour Marga et Dāsen (4); 'Awdīšō', Īšō'zhā, Sargīs de Ḥanaita et Abraham de Naṭpar, pour l'Adiabène (5).

Et si encore ce n'étaient que les moines qui construisaient des monastères, mais les laïcs se sentent pris d'émulation. Ces fondations sont souvent traitées comme une usurpation de leurs droits par les fondateurs professionnels, qui les considèrent comme venant de l'orgueil et en prédisent la ruine prochaine (6). L'invasion musulmane ne donnera pas au phénomène le temps de se développer dans l'empire perse, mais il prendra l'envergure d'une menace dans l'empire byzantin voisin. Au point que, en 964, quand Nicéphore Phocas promulguera sa fameuse loi contre l'accroissement de la grande propriété ecclésiastique, il interdira

XII^e s. (mss. Patr. Chald., cod. A.S. 13 et 14; Diarbékir, cod. 13); enfin d'après le cod. 14 de Berlin, du XIII^e/XIV^e s. (cat. SACHAU, t. I, p. 31).

(1) 4^e vendredi de Moïse: Berlin 14, fol. 184b.

(2) 2^e vendredi de la Dédicace: Ev. 1188, p. 201; B.M. n^o 148; 'MOUSSÉS, n^o 35; dans Berlin 14, fol. 190 b, le dernier fondateur cité est appelé Yōḥannān.

(3) 5^e vendredi de Moïse: Ev. 1188, p. 197; B.M. n^o 144; MOUSSÉS, n^o 33; Berlin 14, fol. 191 b, ajoute Yōzādāq et Yūsif.

(4) 4^e vendredi de la Dédicace: Ev. 1188, p. 205; B.M. n^o 152; MOUSSÉS, n^o 37; Berlin 14, fol. 192 b.

(5) 5^e vendredi de la Dédicace: Ev. 1188, p. 205; B.M. n^o 154; MOUSSÉS, n^o 38; Berlin 14, fol. 193 a, ajoute Sawrīšō' et Hiōb. — On sait qu'il n'y a plus actuellement, selon le calendrier d'Īšō'yaw III, ou le Rite «du Couvent Supérieur», que quatre dimanches de la Dédicace. Georges d'Erbil (fin du X^e s.) condamnait déjà l'erreur de ceux qui comptaient cinq dimanches de la Dédicace et trois de l'Annonciation (*Expositio Officiorum Ecclesiae*, trad. R. M. CONNOLLY, t. I, p. 25; *CSCO, Script. Syr.*, t. XXVIII). On voit par ces textes que la pratique se continua néanmoins jusqu'au XIV^e s.

(6) Par exemple les deux monastères «laïcs» de Marga, Hugair Ābād entre Šōš et Šarmen, et celui bâti par Malbaḍ près de Šawra (*Book of Governors*, t. II, p. 282-283).

la fondation de nouveaux monastères, fondation le plus souvent dictée par la vanité (1).

Il y a cependant des exceptions, et quelques fondateurs laïcs «agréés» ont même attaché leur nom à des couvents. Ainsi a-t-on le couvent de Šmōna, qui est celui de R. Gabrōna (2), la Maison de Qōqā, qui avait été fondée par Mār Sawrīšō' (3), et le monastère de Šalība, à Tella sur le Šeršer (4); le fameux monastère de Mār Māri lui-même sera plus connu sous le nom de la femme que le saint guérira, Dair Qūni (5), sans parler de Dair Hind, Dair Šīrīn, etc. Trois fondateurs laïcs, les fidèles Rāmoī, Qaqra et Ga'in (6) ont même trouvé place dans l'appendice (peut-être ajouté postérieurement) du *Liber Castitatis*.

Dans d'autres cas, le mécène laïc ne donne pas son nom au couvent, mais est mentionné avec gloire dans ses annales, ainsi par exemple Sawrīšō' pour le couvent de Kafar 'Ūzaīl (7).

A côté des individus, dont on se défie toujours un peu, les villages sont admis et même invités à collaborer à la construction des monastères, soit par leurs aumônes, soit par l'offrande de matériaux avec leur transport, et de leur travail. Le fait est encore courant de nos jours lors de la construction des églises de villages. L'histoire des couvents donne souvent les noms des villages «bénis» qui participèrent à leur édification; quelquefois même le village qui a construit le couvent lui donne son nom, tel le couvent des Bā Riqnāyé, près de Ḥadīṭa.

Si donc les calendriers prévoient des prières pour les bienfaiteurs, et même, chez les Jacobites le 17 janvier, une «commémoration des

(1) Cf. *Histoire de l'Etat Byzantin*, par G. OSTROGOWSKY, éd. fr., Payot 1956, p. 314.

(2) *Liber Castitatis*, n° 51.

(3) *Histoire de B. Qoqa*, p. 239.

(4) MĀRI, lat., p. 25.

(5) Réf. dans l'édition du Šābušti par M. 'Awwād, app. 20, p. 248.

(6) *L.C.*, n° 123, 130, 131.

(7) *L.C.*, n° 61.

fidèles qui firent des dons aux monastères et aux couvents» (1), les synodes font tous leurs efforts pour limiter aux monastères viables la fièvre bâtissante. Dès la fin du VI^e siècle on constate que beaucoup des premières fondations sont déjà tombées en ruine. Bien sûr, la cause avouée par le synode d'Īšō'yaw, en 585 (2), est «la négligence et le relâchement des enfants de notre génération troublée», mais l'imprévoyance y est souvent aussi pour quelque chose: les laïcs ne pourront donc jamais bâtir de couvent sans la permission de l'évêque (3) et même si quelqu'un bâtit un monastère, celui-ci ne sera pas consacré avant que ne soit assuré un certain revenu pour l'entretien de ses habitants (4).

D'autres limites sont également fixées quant au lieu de construction des monastères. Le synode d'Acace, en 486, les avait interdits dans les villes et près d'elles, à cause du danger du scandale causé par de mauvais moines (5). On revient sur cette décision au synode de Joseph, en 554, eu égard à l'influence possible du bon exemple. Cependant, le baptême ne sera pas conféré dans les couvents urbains, et le sacrifice n'y sera pas célébré, pour éviter la concurrence avec les paroisses; les moines iront donc recevoir les mystères à l'église principale (6).

Couvents de femmes

Les limites les plus strictes sont surtout imposées aux couvents de femmes, que l'on tolère à peine. Le synode d'Īšō'yaw, en 585, souhaiterait même qu'il n'y en ait pas (7). Il y est dit: «Il n'est pas permis aux femmes d'habiter isolément, soit dans un monastère, soit dans une

(1) *Martyrologe de R. Saliba*, éd. PEETERS, p. 173.

(2) Can. X, *Syn. Or.*, p. 408.

(3) Syn. de Georges I, en 676, can. 2, *Syn. Or.*, p. 483.

(4) Syn. d'Ézéchiél, en 576, can. 35, *Syn. Or.*, p. 386. — Répété au synode d'Īšō'yaw I en 585, can. 11 (*id.*, p. 408).

(5) Can. II, *Syn. Or.*, p. 302.

(6) Can. XX, *Syn. Or.*, p. 364.

(7) Can. IX, *Syn. Or.*, p. 407.

cellule. Si c'est possible, qu'il n'y ait aucun couvent de femmes. S'il y en a, ou si l'on en fonde, elles habiteront plusieurs ensemble dans un même couvent, c'est-à-dire au moins cinq ou quatre, afin que par une conduite qui convient au monachisme, le relâchement prenne fin parmi elles.» On voit par le début de ce même canon IX quel était ce relâchement: «Il y a dans le pays d'Ātōr et dans les pays voisins, des monastères qui sont bâtis en dehors des villages, les uns d'hommes, les autres de femmes, et témérairement, imprudemment, ils vont et viennent les uns chez les autres. Il y a aussi telle cellule, où n'habite qu'une seule femme, et on surprend souvent des hommes qui vont et viennent près d'elle et qui s'acquièrent une réputation honteuse, qui ne convient pas à des moines.»

Couvents déplacés

La troisième raison de l'augmentation du nombre des monastères est leur déplacement, qui nous laisse en face de deux sites successifs pour un même nom. La principale cause de ces déplacements était le désir d'une plus grande sécurité. On lit, par exemple, à propos du couvent de Rabban Yūsif d'Inišk (1) que «comme la place de ce couvent n'était plus convenable à cause de la difficulté des temps», Rabban 'Awdišō de Dāsen le transféra, vers 947, «dans un lieu très élevé, visible de toute la campagne, de sorte que, quand les moines étaient opprimés par les méchants, les villageois des environs entendaient aussitôt leurs cris». Pour que la nouvelle construction soit encore plus sûre on la pourvut même «d'un mur qui entourait toutes les cellules des frères».

Ceci pourrait peut-être conduire à risquer une hypothèse qui expliquerait les différences dans les sites des monastères de montagne. Certains, tels que Rabban Hormizd, Mār Yāqō, Šaiḥ Matti, sont situés dans un cirque, à flanc de coteau, alors que d'autres, par exemple Mār Dāniel, Dair al Mu'allaq, Daira Wūzena, sont placés au plus haut point de la montagne. Cela voudrait-il dire que les premiers sont plus

(1) *Vie de R. Yūsif Busnāya*, p. 138.

anciens, et les derniers plus récents, le facteur «sécurité» ayant eu une influence sur le choix du site? Un relevé complet des sites et des dates de fondation montrerait si l'on a à faire dans ce cas à plus qu'une coïncidence.

Quelquefois ce n'est pas tout le monastère qui est déplacé, mais seulement le corps du fondateur, que les moines viennent enlever du bâtiment abandonné. Comme ces transferts de reliques n'affectent pas le nombre des monastères, il n'y a pas lieu de s'y attarder.

Certains monastères seront déplacés quand, le nombre des chrétiens ayant diminué, le couvent se trouvera isolé au milieu d'une région dépeuplée de chrétiens. On le rebâtira alors près d'un noyau chrétien subsistant. Ainsi le temple de Mār Yōḥannān bar Nagārē à Bēt Akre ayant été pillé en 1284, le maphrien Bar Hebraeus le reconstruira près de Barṭelli. De même, le couvent de Sarah, sœur de Zaina, changera de place.

* * *

De quelles sources dispose-t-on pour essayer de jeter quelque lumière sur les sites et l'histoire de tous ces monastères? On peut diviser les sources en: sources musulmanes, sources chrétiennes spéciales et générales, et sources diverses.

Sources musulmanes

Les livres généraux des grands géographes arabes, ouvrages du type *Masālek* ou *Aḥsan at taqāsīm*, sont connus de tous. Pour la région qui nous concerne, les œuvres des auteurs mossouliotes Yāsīn ibn Ḥairallah al Ḥaṭīb al 'Omarī, né en 1744 (1), et de Ibn Faḍlallah al 'Omarī (2) ajoutent à Yāqūt des données locales plus récentes.

(1) Liste de ses ouvrages dans l'édition du *Muniat al Udabā'* du même par M. SA'ĪD AD DÉWAḤĠĪ, Mossoul 1955.

(2) HABIB ZAYAT a critiqué dans le *Machriq* (Beyrouth, XLII/1948, n° 2, p. 294-316) l'édition du *Kitāb ad Diyārāt* qui se trouve dans le t. I des *Masālek* édité par AHMAD ZAKI PACHA, au Caire, 1924.

Pour ce qui est des monastères, ces auteurs empruntent la plupart de leurs renseignements à un genre spécial d'ouvrages, du type *Kitāb ad Diyārāt*. Habib Zayat, dans son magistral article *Les couvents chrétiens en terre d'Islam* (1), a donné une liste des auteurs de Livres des Monastères. Malheureusement, la plupart de ces ouvrages sont perdus et on ne les connaît que par des citations dans des compilations telles que *Mu'ğam al buldān*, ou *Wafīyat al A'yān*. Celui dont H. Zayat considérait la disparition comme «la plus sensible» était le *Kitāb ad Diyārāt* d'Ābū l Farağ al Isfahānī, l'auteur célèbre du *Kitāb al Agāni*.

Essentiellement, ces Livres des Monastères étaient des anthologies de poèmes bachiques classés d'après les lieux (les monastères) où ils avaient été composés. Un exemple, celui du Šābuštī, a été excellemment édité à Bagdad en 1951 par M. Guōrguīs 'Awwād. En 1954, des morceaux choisis de ces poèmes ont été publiés à Beyrouth par M. Aḥmad Muḥammad Zain as Saqqāf, sous le titre de *al Awrāq*.

Qu'apportent ces sources à l'étude des monastères? Quelques identifications, dans ces petites phrases qui font les délices des chercheurs, par exemple: «ce monastère est aussi appelé de tel nom»; des localisations plus ou moins précises, qui orientent la recherche; quelques dates, enfin, en référence à un prince ou un poète, et qui sont souvent le dernier jalon connu de l'histoire d'un monastère. Il faut remarquer cependant que l'on doit utiliser ces sources avec prudence, car le texte n'est peut-être qu'un emprunt non avoué, et le monastère peut avoir disparu depuis longtemps, quand l'auteur semble encore le décrire comme prospère.

Sources chrétiennes spéciales

Les sources chrétiennes concernant proprement le monachisme se présentent sous deux formes: ouvrages généraux, ou bien monographies sur un monastère ou sur un moine. Du premier type n'a subsisté qu'un seul spécimen: le *Livre de la Chasteté*.

(1) En arabe, *Machriq*, Beyrouth, XVI/1938, p. 291-406.

Le *Livre de la Chasteté*, ou plus exactement *Les Vies des fondateurs de monastères dans les royaumes des Perses et des Arabes*, a pour auteur un évêque de Basrah, nommé Īšō'dnaḥ (Jésudenah), qui vivait vers la fin du IX^e siècle. J. B. Chabot a publié ce livre, avec traduction française, en 1896; le P. Bedjan l'a repris, en chaldéen seulement, en 1901 (Leipzig), et S.B. Mgr Paul Cheikho en a donné une traduction arabe (Mossoul 1939) (1). Le R.P. Raymond M. Tonneau a bien voulu me laisser à Mossoul une autre traduction française manuscrite qu'il avait effectuée lui-même. Ce livre, utilisant des sources malheureusement perdues, est un précieux répertoire de cent cinquante courtes biographies de fondateurs de monastères, donnant souvent des indications utiles sur le site de la fondation (2).

Il existe également dans le codex 63 de Berlin (3) une *hymne sur les saints* anonyme, mentionnant pour chacun son nom et le lieu de sa déposition (4). Cette hymne se présente elle-même comme un abrégé, mais ne dit pas de quoi. En fait, à part quelques variantes, c'est l'ordre du *Liber Castitatis* qui est suivi. Les variantes seront étudiées en leur lieu. Ce document sera désormais cité sous le nom d'*Abrégé*.

Enfin, J. B. Chabot a identifié une version du *Liber Castitatis* parmi les livres syriaques brûlés au Malabar, en 1599, après leur condamnation par le Synode de Diamper, à l'instigation de Menezès (5). La

(1) Sous le titre, *Les monastères dans les deux royaumes des Perses et des Arabes*.

(2) Chabot ayant introduit un petit décalage dans la numérotation des notices, je suis ici l'ordre du texte chaldéen et arabe, adopté aussi par le R.P. R. M. Tonneau.

(3) Cat. SACHAU, I, p. 234-239, § 135.

(4) Également dans le cod. 167 de N.-D. des Moissons, volume écrit en 1904-1906 par le moine Dadīšō' Naḡḡār de Tell Kaif, pour le P. Samuel Giamil, et qui veut rassembler toutes les hymnes de Warda, fol. 263 r. à 270 r. Peut-être copié sur le Vat. Syr. 37. Cf. B.O., II, p. 505, ms. n° 32.

(5) *L'autodafé des livres syriaques du Malabar*, par J. B. CHABOT, *Florilège Melchior de Vogüé*, Paris, Impr. Nat., 1909; p. 613-623. — Le texte latin des Actes du Synode de Diamper figure dans J. F. RAULIN, *Historia Ecclesiae Malabaricae, cum Synodo Diamperitano* (Rome, 1745), Actio III, décret XIV, p. 101-104, reproduit dans MANSI, *Amplissima collectio Concil.*, vol. 35 B., col. 1202-1205.

comparaison de ce que l'on peut savoir du contenu de ce volume détruit avec le texte actuellement connu du *Liber Castitatis* nous suggérera plus tard quelques remarques.

Tel qu'il a été publié, le texte du *Liber Castitatis* nous est parvenu en assez mauvais état et une édition critique de cet important ouvrage serait souhaitable. Peut-être pourrait-on y regrouper les notices par cycles, peut-être surtout pourrait-on dégager le texte des interpolations tardives. Je cite ici celles qui sautent aux yeux :

— Un texte tout à fait étranger a été introduit après le titre de la notice 30, dont le corps a disparu, et qui devrait être consacrée à Mār Ukāma (1).

— Dans la notice n° 85 (Mār Ḥazqiél) le titre seul a été retenu. Le personnage est connu par ailleurs et est bien à sa place dans le cycle (n° 75 à 87) consacré aux environs de Ḥīra: Bēt Ḥālē, Ma'arré, etc., et aux disciples de Bāwāi le Scribe et de Ḥūdāwi. Ici le copiste a supprimé la notice originelle et introduit un récit funambulesque se rattachant au plus mauvais cru du cycle de Mār Awgin.

— Dans la notice 122 (Gabriel de Kaškar) la phrase «et aussi ce bienheureux bâtit le monastère de Mār Gabriel de Mossoul» est à supprimer. Ce couvent ne figure pas dans le titre et porte à quatre le nombre des trois fondations annoncées.

Au chapitre des lacunes du texte actuel d'Īšō'dnaḥ, il faudrait citer :

— La perte de la fin de la notice 119.

— Quelques mots incomplets: Šū... (n° 26); Ḥḏa... (n° 54).

— Peut-être quelques mots manquent-ils dans la notice 31, entre «le bienheureux (Mār Dāniel) alla auprès de Mār Abraham» et «à la montagne d'Ōrōḥ».

— Il y a une lacune à la fin du numéro 66 et au début de 67.

(1) Par une étrange coïncidence l'erreur inverse s'est produite dans la *Chronique de Seert* (qui utilise les mêmes sources) où c'est ici le nom du personnage que le copiste oublie d'écrire. Mgr A. SCHER (*Chr. Seert*, II, p. 262) fera l'identification.

Chabot pense, et cela semble plausible, que les deux titulaires s'appelaient Nathanaël. Ils sont bloqués en un seul dans l'*Abrégé* et le texte du Malabar (n° 38).

Enfin il faut remarquer que les notices courtes (de 129 à 137 ou 138) sont des additions postérieures. Elles ne figurent pas dans la version sur laquelle est basé l'*Abrégé*, ni non plus dans l'exemplaire qui a disparu dans l'autodafé du Malabar.

En plus de l'établissement du texte, l'étude de la psychologie de l'auteur montre sa tendance à déformer les faits dans le but d'édifier (1) ou à passer sous silence les événements peu favorables à ses héros. Chaque fois qu'il se taira sur les raisons d'un acte, nous pourrions soupçonner une histoire désagréable qu'il n'aime pas raconter, mais dont la connaissance est pourtant indispensable pour donner une idée juste du personnage. Au cours de notre étude nous relèverons quelques petites phrases clefs (par exemple: la grâce le poussa à...) par où l'auteur introduit ses pieux mensonges.

On peut aussi relever, au passif d'Īšō'dnaḥ, le manque de précision de ses données géographiques. Il voit les choses de loin, car il est à Basrah et pour lui les sites qui se trouvent dans le nord de l'Iraq semblent tout près les uns des autres.

C'est son éloignement également qui explique que ses fiches sur les derniers remaniements administratifs ne sont plus tout à fait au point. Thomas de Marga, qui écrit une décade plus tôt sait déjà, par exemple, que le Réša est rattaché désormais à Marga, alors qu'Īšō'dnaḥ le met encore en Bā Nūhadra.

Il ne faudrait cependant pas accabler le Basrāwi, qui est certainement un compilateur appliqué. Il ne faudrait surtout pas le juger sur l'état actuel de son texte. L'avenir peut réserver des surprises. Déjà la comparaison avec la version du *Liber Castitatis* détruite par Menezès

(1) Comparer la version pieuse du *L.C.* n° 105 avec le récit de THOMAS DE MARGA (*Bk.* II, p. 125).

suggère des remarques qui pourraient nous conduire très loin : ne constate-t-on pas en effet dans cette version que le grand Mār Awgin lui-même est absent d'une manière frappante et que la liste commence par Abraham le Grand, à qui le texte édité ne donne que le quatorzième rang ? Évidemment l'absence de Mār Awgin des listes de Diamper peut s'expliquer par le fait que le siècle où il a vécu lui aurait évité la condamnation ; mais dans ce cas il devrait en être de même de la plupart de ses disciples, or on les retrouve distribués parmi les autres fondateurs. Les différences entre le *Liber Castitatis* tel que nous le connaissons actuellement et le volume du Malabar sont trop minimes pour qu'on puisse douter qu'il s'agisse du même ouvrage, mais là-bas le livre avait une ordonnance différente (1). Cela voudrait-il dire que le texte que nous possédons a subi un remaniement complet ? Si oui, qui s'en est rendu coupable ? La prééminence donnée à Mār Awgin sur Abraham le Grand semble indiquer que le travail fut l'œuvre d'un adepte de la théorie naissante de la prééminence eugénienne. Il faudrait posséder le texte du Malabar pour savoir quel rôle il donnait à Eugène dans les notices de ceux dont on fait actuellement ses disciples. La perte totale de ce livre serait irréparable, et il est à craindre que Chabot ait eu tort quand il disait que «le fanatisme de Menezès n'a pas causé un dommage sensible à la littérature syriaque».

Il y a moins à dire du *Livre des Supérieurs*, accessible en anglais dans la traduction de Sir E. A. Wallis Budge (2). Le point important est ici de ne pas considérer l'œuvre de Thomas de Marga comme une *Historia Monastica*, c'est-à-dire comme un ouvrage général. Sinon des omissions telles que celle d'Awgin ou de quelques religieuses fameuses (3) seraient incompréhensibles. En fait l'ouvrage se compose

(1) Par exemple les numéros 2 à 10 d'Īšō'dnaḥ y viennent dans l'ordre inverse de 43 à 52 (avec insertion du n° 18 en 47).

(2) *The Book of Governors*, 2 vol., Londres 1893. Le texte chaldéen a été republié par le P. BEDJAN à Leipzig en 1901.

(3) Thomas ne mentionne qu'un couvent de religieuses (*Bk.* II, p. 325) et qu'une seule recluse, bientôt remplacée par sa fille (*Bk.* II, p. 73).

d'une monographie étendue et sérieuse, en cinq livres, sur «les triomphes des saints Pères de Bēt 'Āwé», à laquelle on a ajouté une autre monographie plus courte, originalement indépendante, sur les Bienheureux Gabriel et Cyprien, monographie à laquelle on a attribué le titre inexact de Livre VI.

Les notes profuses du traducteur anglais servent plus souvent à embrouiller les pistes qu'à éclairer le texte, et ses cartes sont de la pure fantaisie.

En soi, le texte est une mine inépuisable de renseignements de grande valeur et de première main. La documentation de l'auteur est variée et toujours vérifiée. La plupart du temps il est allé sur place visiter les lieux où ont vécu les personnages dont il parle. On ne peut trop faire confiance à ce document, d'une valeur nettement supérieure à tous les autres.

Parmi les monographies plus limitées, mentionnons l'histoire du couvent de Mār Sawrīšō' de Bēt Qōqā (1), la vie de Rabban Yūsif Busnāya, par Yōḥannān bar Kaldūn (2), et surtout les Vies de Rabban Hormizd le Persan, et de Rabban Bar 'Ēta, ces deux dernières également traduites par le prolifique Budge (3).

On trouve encore de nombreux détails géographiques et historiques dispersés dans les vies de saints éditées en chaldéen par le P. Bedjan dans la collection *Acta Martyrum et Sanctorum* (4), et en arabe par Mgr Addai Scher sous le titre *Sīrat Šuhadā' al Mašriq* (5).

Il reste enfin quelques textes inédits qui figurent parmi les manuscrits des bibliothèques, notamment celle du couvent de Notre-Dame des

(1) Éd. MINGANA, *Sources Syriaques*, vol. I, *Mshiha Żkha*, Mossoul 1907, p. 171-220.

(2) Éd. CHABOT, *R.O.C.*, Paris 1900.

(3) *The Histories of Rabban Hormizd the Persian and Rabban bar Idta*, Londres, LUZAC, 1902, 3 vol.

(4) *A.M.S.*, 7 vol., Leipzig 1890-1897.

(5) 2 vol., Mossoul 1900-1907.

Moissons (1), ou dans des copies dispersées qui sont lues aux *šéra*, c'est-à-dire aux veillées des fêtes des saints patrons de telle ou telle église.

Sources chrétiennes générales

Ce domaine étant bien connu je me contente d'une simple énumération. On sait que la tradition syrienne occidentale y est mieux représentée que la tradition orientale. Chez les Syro-Jacobites, la trilogie gigogne : pseudo Denys de Tell Mahré, Michel le Syrien, Bar Hebraeus, n'a guère d'équivalent chez les Chaldéo-Nestoriens. Tout au plus pourrait-on citer pour ces derniers l'*Histoire des patriarches de l'Orient* de Māri ibn Sulaimān (XII^e s.) reprise par 'Amr ibn Matta et Šlīwa ibn Yōḥannān (XIV^e s.) (2). Indépendamment de l'impureté de la langue arabe de ces résumés, on y relève de nombreuses inexactitudes, et les renseignements qu'ils donnent sont souvent trop schématiques pour être d'une grande utilité. On s'en servira surtout, avec prudence, pour établir les listes épiscopales.

Plus étoffée est la *Chronique de Seert*, éditée en arabe et traduite en français par Mgr Addaï Scher (3), où l'on retrouve un grand nombre des personnages du *Liber Castitasis*, selon les mêmes cycles et probablement d'après les mêmes sources.

Enfin, tous les textes historiques syriaques et arabes édités tant dans le *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* de Louvain-Washington, que dans la *Patrologie Orientale* de l'abbé Graffin, fourmillent de petits détails cachés dans les coins, mais qui peuvent jeter une lumière décisive sur un site, un personnage ou une date.

Autres sources

Aux sources écrites musulmanes et chrétiennes, syriaques et arabes, il faut ajouter la masse des documents fournis par :

— Les traditions locales orales.

(1) *Catalogue* du P. VOSTÉ, Paris, Geuthner 1929.

(2) Éd. arabe et trad. latine de GISMONDI, Rome 1899.

(3) *Patrologia Orientalis*, t. IV, V, VII, XIII.

— Les noms de lieux-dits, souvent non portés sur les cartes et plus ou moins déformés par le temps et par suite de la différence de langue entre les habitants modernes arabes, kurdes, yézidis ou šabak, et les «araméens» anciens.

— Les mentions contenues dans les colophons des manuscrits syriaques et arabes dispersés à travers les bibliothèques du monde ou encore conservés, souvent dans un état lamentable, dans une sacristie humide.

— Les études des orientalistes, notamment les lexiques de noms de lieux, parmi lesquels le *Dictionnaire d'Histoire et Géographie Ecclésiastiques* (D.H.G.E.) a évidemment la première place.

— Les récits, souvent farcis de ragots non vérifiés, des voyageurs étrangers ou des étrangers qui ont séjourné plus ou moins longtemps dans le pays.

— Les photographies par avion, dans la mesure où elles sont accessibles, dans lesquelles une tache blanche ou un rectangle révélateur signalant un amoncellement de pierres, peuvent attirer l'attention sur un monastère oublié.

Tous ces documents, et bien d'autres, forment une mine inépuisable mais dont l'exploitation offre encore de nombreuses difficultés.

Utilisation des sources

Les textes, manuscrits ou imprimés, doivent être abordés avec un sens critique toujours en éveil. Souvent la date approximative du texte, obtenue par des détails de critique interne, dit sa valeur. La plupart des textes semblent avoir connu une première rédaction vers le IX^e ou X^e siècle, au plus tôt, ce qui les sépare de quatre ou cinq cents ans quelquefois des événements qu'ils prétendent raconter et offre une pauvre garantie de leur exactitude. Plusieurs textes ont été composés pour être lus aux *šéra* et donc pour satisfaire la piété populaire, ce qui les range dans le genre hagiographique dit «boniment de sacristain», un des plus suspects du point de vue historique.

La traduction même, si elle existe dans une langue européenne, doit être vérifiée le plus souvent possible. Parfois une nuance de sens n'a pas d'importance aux yeux du traducteur, elle peut en avoir pour l'historien. Ainsi par exemple, Le Strange mettra sans hésiter sous la plume d'Ibn Hawqal, en 939, l'affirmation qu'il avait vu à Mossoul «le tell de Ninive, où le prophète Jonas était enterré», alors que le tombeau de Jonas ne fit son apparition dans l'histoire qu'en 1349. Le recours au texte arabe original montrera qu'Ibn Hawqal parle seulement du peuple de Ninive «à qui Dieu a envoyé le prophète Jonas» (1).

Un autre exemple nous est fourni par un grand historien, Mgr Addaï Scher lui-même qui, probablement par distraction, oublie un moment qu'il y a au centre de l'église chaldéenne une sorte d'ambon appelé *béma*, au milieu duquel se trouve une crédence, souvent en maçonnerie, qu'on nomme «Golgotha» parce qu'elle supporte la croix. Parlant du tombeau d'un patriarche qui se trouvait, d'après le texte arabe très clair, «au milieu du *béma*, sous la crédence de la croix», l'auteur dira: «sur son tombeau on bâtit une estrade en forme de croix» (2).

Plusieurs essais de classification et d'identification des sites historiques chrétiens ont été déjà faits. Le plus fameux est l'indispensable *Auszüge aus syrischen Akten persischer Märtyrer* (3) de Georg Hoffmann. On peut peut-être regretter que l'ancienne édition soit purement et simplement reprise, alors que sur de nombreux points elle serait à corriger ou à compléter. La même remarque s'appliquerait à l'ouvrage de Th. Nöldeke, *Geschichte der Perser und Araber zum Zeit der Sassaniden* (4). Les progrès de l'exploration et de la cartographie, ainsi que l'édition des textes ont inévitablement fait vieillir ces ouvrages, de première importance, et qui n'ont pas encore été remplacés.

(1) LE STRANGE, *The Lands of the Eastern Caliphate*, Cambridge 1930, p. 87.

(2) *Chr. Seert*, II, p. 122.

(3) *A.K.M.*, VII, 3, Leipzig 1880.

(4) Leyden 1879, notes à sa traduction de la *Chronique* d'aṭ Ṭabari.

Les tables d'Assémani (*Bibliotheca Orientalis*), de Le Quien (*Oriens Christianus*), de Pognon (*Inscriptions Sémitiques*), de Budge (*Book of Governors*), de Chabot (*Synodicon Orientale*), de Mgr Barsaume (*al Lū'lū' al manṭūr*), de S.B. Mgr Cheikho (*ad Diyūra*) sont également d'utiles instruments de travail.

Cependant, ici aussi, des écueils sèment la route du chercheur. Les différents auteurs utilisent différents systèmes de transcription des noms propres. Les plus anciens n'hésitent pas à latiniser le nom syriaque, et chez eux 'Awdišō', par exemple, est à chercher à Ebedjésus. Qu'on se rappelle la boutade du P. Peeters: «Les transcriptions! Voilà bien le fléau, non pas le plus malfaisant, mais certainement le plus ridicule de l'érudition polyglotte!» (1).

C'est d'ailleurs un véritable problème qui se pose ici: comment épeler les noms propres? Selon leur prononciation syriaque orientale ou occidentale, selon leur prononciation arabe, ou selon l'équivalent français reçu? Suivant les cas, suivant surtout les sources ou les travaux utilisés ou cités, l'une ou l'autre prononciation peut sembler préférable (2). On connaît évidemment les équivalences les plus communes, telles que :

Guiwārguīs	Guōrguīs-Ġorgīs-Ġorgīs	Georges
Gawriél	Ġibrā'il	Gabriel
Awrāham	Ibrahīm	Abraham
Yōḥannān	Ḥanna	Jean
Yawsip	Yūsif	Joseph
Āwā	Ābā	
Ḥabbīwa	Ḥabīb	etc.

(1) *Sur la nécessité d'un onomasticon de l'Orient Byzantin* (mémoire présenté en 1923, publié en 1924, republié en 1951) dans *Recherches d'histoire et de philologie orientales* (Bollandistes, Bruxelles, Subsidia Hagiographica 27), t. I, p. 116-128; ici p. 126.

(2) Le professeur R. DRAGUET approuve cette méthode en présentant l'ouvrage posthume de E. HONIGMANN, *Le couvent de Barsauma et le patriarcat jacobite d'Antioche et de Syrie*, C.S.C.O., Subsidia, t. VII, Louvain 1954, p. 185.

Pratiquement, dans le texte les mots qui reviennent couramment seront la plupart du temps abrégés. Ainsi Rabban («maître», surtout pour les moines) sera rendu par R., et Bēt (lieu de) avec ses variantes Bā, Bé, Bō, Bī, Bū, sera écrit avec un simple B.

Un autre écueil à signaler est le fait que les textes ou même les traditions locales attribuent à un personnage ce qui devrait appartenir à un autre. Ainsi, plusieurs manuscrits de son couvent font de R. Hormizd un martyr. Un manuscrit de Mossoul (1) donne R. Yūsif Busnāya comme patron du couvent d'Inišk, alors qu'en réalité c'est un autre Yūsif moins connu. Une cellule près de B. 'Āwé est attribuée à R. Hormizd, alors que son propriétaire légitime serait plutôt l'humble Abba Īšō'dād

Quant aux auteurs de travaux, ils ont quelquefois formé des groupements arbitraires de noms qui se ressemblent; tel Budge (2) qui décide que Zhā Īšō', Īšō' Zhā et Mšīḥa Zhā ne font qu'un seul et même personnage. Il faut dire à leur décharge qu'il est bien difficile de distinguer dans les textes ce qui se rapporte à deux homonymes, par exemple ce qui a trait à Apnimāran de B. 'Āwé et ce qui revient à son disciple Apnimāran le Grand, du B. Garmaï, fondateur de Dair az Za'farān.

La mention de ce dernier couvent attire également notre attention sur les confusions de sites, car il y a au moins deux Dair az Za'farān, l'un près de Zāḥō et l'autre près de Mardīn; deux monastères de Saint-Serge, l'un de Serge le martyr, dit Qasr Sérég, l'autre de Serge l'anachorète, dit Dair al Mu'allaq; deux monastères de Mār Miḥā'il, l'un près de Mossoul et l'autre près d'Erbil; un monastère de Mār Yōnān

(1) *Catalogue des Mss. du Patriarcat Chaldéen*, par Mgr BIDAVID, n° 339. Ce catalogue, que Son Excellence avait eu l'obligeance de me laisser consulter, a été malheureusement détruit lors des troubles de 'Amādiā en 1961 avant qu'il ait pu être édité. C'est le fruit de trois ans de travail qui a disparu ainsi.

(2) Le P. Peeters disait encore (*loc. cit*) de se méfier des tables qui «quand elles existent, ne sont qu'un piège tendu à la confiance ou à la paresse des lecteurs trop pressés». — *Bk.* II, p. 30, n. 1.

à Mossoul et un autre en Adiabène (1) sans compter plusieurs autres Miḥā'il et plusieurs autres Yōnān à Damas, Mardīn, etc. Si bien que l'on se trouve souvent dans des situations inextricables dont les suppositions les plus échevelées ne peuvent nous tirer, même si nous connaissons à peu près par cœur les noms de tous les monastères de Syrie, de Turquie et d'Iraq, voire même d'Égypte.

Il semble impossible, même aux auteurs les plus sérieux, d'éviter les erreurs. Honigmann par exemple (2), se basant sur le fait que le monastère jacobite de Knūšia s'appelle en arabe Dair al Mağma', va le chercher à 'Ain al Muğamma'a, en plein désert, près de la frontière syrienne, alors que le nom veut seulement dire «le couvent du concile» et que l'appellation est conservée dans le moderne Gonésīya, où les ruines du monastère sont très reconnaissables.

Tou ceci n'est évidemment pas très encourageant. Pourquoi tenter une localisation ou une identification si l'on est presque sûr de ne pas pouvoir aboutir à une conclusion certaine, ou si l'on a beaucoup de chances de se tromper? Il existe heureusement un moyen de vérifier les hypothèses qui se sont formées dans l'esprit en lisant les textes; ce moyen, c'est la reconnaissance sur le terrain.

L'exploration

En principe, cela paraît facile. En fait, et à supposer que l'on dispose d'un moyen de transport assuré, on se heurte ici à des obstacles de toutes sortes: les restrictions imposées aux déplacements des étrangers, les distances, le manque de routes, le manque d'eau en montagne ou dans le désert, car c'est justement dans les endroits les plus inaccessibles que les bons moines sont allés percher leurs cellules.

Le moyen d'exploration idéal serait l'hélicoptère, qui permettrait

(1) La très savante *Encyclopédie de l'Islam*, dans son article *Nīnāwa* (*Supplément* 1938, p. 180 s.) par STRECK, confond le prophète Jonas et Yōnān 'Awda, à l'histoire du couvent duquel se rapporte un des détails cités.

(2) Cit. p. 160 et n. 7.

d'améliorer la technique utilisée par le P. Poidebard pour le «limes» de Chalcis. Grâce à l'hélicoptère en effet, les hauteurs et les angles de photographie pourraient être choisis à volonté, l'atterrissage pourrait se faire n'importe où, et l'on pourrait même éventuellement descendre pour saupoudrer de poudre blanche les rangées de pierres apparentes, et remonter ensuite prendre un plan d'ensemble. Pour certains groupes étendus de ruines, tels que l'agglomération de constructions mégalithiques appelée Daira Wūzena, sur le sommet plat du Mont Sinjar, une étude au sol serait assez compliquée, alors qu'une photo d'hélicoptère (ou, avec un peu de chance, une photo d'avion) dirait tout de suite à quoi on a affaire, et quelle était la destination de chacun des éléments.

Mais nous en sommes réduits à ramper; il nous faut donc recourir aux guides. Ceux-ci peuvent être très utiles, ou très nuisibles. Les guides chrétiens ont tendance à vous submerger d'histoires, soi-disant transmises des temps les plus reculés, et de localisations «traditionnelles» les plus vénérables. En cherchant un peu, on découvre que la région était affligée, il y a une vingtaine d'années, d'un historien amateur qui possédait une copie de Thomas de Marga et s'était empressé de distribuer libéralement les appellations à droite et à gauche, sans autres indices qu'une vague ressemblance de nom et un sens infaillible que «ça devait être comme cela». Le guide non chrétien, au contraire, risque de ne pas comprendre vos intentions et de s'imaginer, surtout si vous êtes en habit religieux, que vous vous renseignez sur les ruines du couvent pour en revendiquer ultérieurement la propriété comme ayant appartenu à vos ancêtres. Je me souviens à ce propos du fils du *muhtār* de H̱inis, qui jurait ses grands dieux qu'il n'y avait jamais eu de couvent dans son village, alors qu'il en avait montré la place à un de mes amis musulmans la veille, et que d'ailleurs nous étions exactement sur son emplacement.

La façon de questionner est également très importante. Il faut faire parler le guide, sans lui laisser supposer par la forme de la question quel genre de réponse on souhaite, sinon il vous donnera la réponse qu'il croit vous faire plaisir.

Souvent les questions qui «paient» le plus sont les plus anodines: comment s'appelle cette colline? Où conduit ce chemin? Un de mes guides des environs de Takrit était resté impassible quand j'avais fait défiler devant lui les noms d'anciens sites devant se trouver dans la région. Le nom de l'ancien évêché suffragant de Karma, notamment, ne lui avait absolument rien rappelé. Or nous arrivâmes bientôt à l'entrée d'une piste: elle conduisait à «Krīm». Le nom a bien pu être mis en rapport avec celui du «Sayid Krīm abū Halhal, un des fils de l'Imām Mūsa», il n'en reste pas moins que le petit édifice à coupole qui commémore son souvenir est bâti exactement sur le chœur d'une église en ruine.

Si l'on arrive sur le site d'un ancien monastère, comment se présente-t-il? L'état plus ou moins avancé de sa destruction est facteur de l'ancienneté de sa disparition et de sa distance du lieu habité le plus proche. S'il est situé sur le sommet d'une montagne écartée, il n'aura souffert que des déprédateurs individuels et ses murs peuvent encore s'élever à un mètre ou deux au-dessus du sol; s'il est près d'un village, ses pierres auront servi à la construction des maisons, et il n'en restera presque plus rien. Ainsi, du couvent de Siméon le Montagnard, sur le Tigre près de 'Arayr, il ne reste que des lignes de pierres au ras du sol, et du «grand» monastère de Mār Šallīṭa il ne subsiste qu'une plus grande proportion de pierres dans un champ labouré.

En général, on se trouve en face d'un tas de pierres, habituellement de forme rectangulaire ou carrée, où il est difficile de reconnaître un plan intérieur. Les voûtes effondrées des chambres se manifestent par des dénivellations en forme de cuvettes, et les cours avec leur ancienne citerne centrale par un grand trou. Seule l'église, souvent l'unique partie du monastère à avoir été bâtie en pierres (non taillées) et chaux ou ḡaṣṣ, offre une éminence dépassant du reste, et dans l'église le cube massif du chœur reste parfois encore debout. Le carré de ruines a ses quatre côtés face aux points cardinaux; l'église occupe le coin nord-est ou sud-est, l'autel étant contre le mur est. Une cour précède la façade

ouest de l'église dans les monastères jacobites, flanque la façade nord ou sud de l'église dans les couvents nestoriens. La porte principale du monastère, sauf exigences du terrain, sera souvent au milieu du mur ouest.

Les bâtiments conventuels comprenaient (1) : une cellule pour le supérieur, une autre près de la porte pour le portier, un dortoir pour les novices, une chambre d'hôte, une cuisine avec four, un magasin à provisions, un cellier, et un réfectoire pour les frères de vie commune et les novices, auxquels venaient se joindre, aux jours de fêtes, les ascètes chevronnés qui habitaient les cellules ou les grottes des environs. Grossièrement, on peut supputer l'importance du monastère en mesurant son côté : la proportion étant d'un peu plus d'un moine pour un mètre de côté.

Identifications et localisations

Une fois le site reconnu comme un monastère, il reste à résoudre le problème : quel nom mettre sur ces ruines ? Quelquefois le nom local moderne ne donne absolument aucun indice sur son identité véritable. Toute la région du Sinjar est, de ce point de vue, désespérante. Alors que l'on cherche le monastère de Mār Šim'ūn az Zaitūni, celui de Bar Ṭūra, ceux de Mār Peṭiōn, R. Sābūht, et d'autres..., on trouve : Bana Daira, Dair Zédjké, Daira Wūzena, Dair 'Āṣi, etc. sans pouvoir dire lequel est lequel.

Quelquefois un nom qui vous est signalé rend à votre oreille un son familier, avec un je ne sais quoi de déformé. On verra plus loin le cas du couvent de R. Šlīwa, aujourd'hui connu sous le nom de Couvent de la Croix (Dair Ṣalīb). Tout ceci explique combien sont nombreuses les raisons de se tromper. Un détail qui semblera évident à un chercheur, échappera entièrement à un autre ; une assumption légèrement inexacte égarera irrémédiablement sur une fausse piste, etc. C'est dire assez la part qui reste ouverte à la discussion dans un travail de ce genre.

(1) Liste dressée par BUDGE, *Bk. of Gov.*, t. I, p. lxiv.

Un mot encore avant d'aborder l'étude de détail de l'Assyrie Chrétienne. Pour éviter les répétitions et les surcharges, les références géographiques aux localités situées dans les régions étudiées (Adiabène, Marga, Bā Nūhadra) seront groupées là où leur étude viendra en son lieu. Si par exemple le nom d'une localité se trouvant dans le Bā Nūhadra doit être cité à propos de l'Adiabène, on voudra bien se reporter à l'index pour y retrouver la référence principale sur cette localité. Quant aux noms de lieux situés en dehors des districts étudiés, un minimum d'explication en sera donné la première fois qu'on les rencontrera. L'index pourra aider à retrouver cette référence si le nom est répété plus tard.

PREMIÈRE PARTIE

A D I A B È N E

LE CADRE GÉOGRAPHIQUE

Les limites administratives de l'Adiabène ayant varié au cours des siècles, force est de s'en tenir à ses limites naturelles.

La région se présente comme un losange à peu près régulier, dont trois côtés sont faciles à tracer :

— Le Tigre, dans la portion de son cours comprise entre les deux Zab, forme le côté ouest, orienté presque exactement nord-sud.

— Le Grand Zab est la frontière nord ; il coule du nord-est au sud-ouest.

— Le Petit Zab donne la limite sud ; son cours est à peu près parallèle à celui du Grand Zab.

— La limite est, en gros parallèle au Tigre quoiqu'un peu plus inclinée sur un axe nord/nord-ouest - sud/sud-est, passe quelque part dans «la Montagne d'Adiabène», voisine de l'ancien diocèse de Salāḥ. C'est ici surtout qu'il a pu y avoir des variations au cours des siècles, on verra les détails plus loin.

Dans cette étude donc, l'Adiabène sera «L'ENTRE-DEUX ZAB» (1).

(1) Faut-il citer quelques localisations fantaisistes de l'Adiabène ? BIAGIO TERZI DI LAURIA, dans la carte de sa *Siria Sacra* (Rome, 1695, face à p. 314) invente deux affluents de la rive gauche de l'Euphrate, l'un rejoignant le fleuve à Karkémiš et l'autre à 'Āna, et appelle Adiabène la région comprise entre les deux et taillée dans

Ses divisions naturelles sont, d'ouest en est :

— La plaine comprise entre le Tigre et la chaîne du Qara Tšōḥ, district au travers duquel passait le tronçon de l'ancienne route de Bagdad compris entre Ḥadīṭa de Mossoul et Bawāzīg.

— La vallée dite aujourd'hui de Kandināwa, entre les chaînes parallèles du Qara Tšōḥ et de l'Awéna Dāḡ.

— Les Hautes Terres de Ḥazza, à l'est de l'Awéna Dāḡ.

— La Montagne d'Adiabène, au nord-est, formée par les premiers plissements du Mont Safīn, appelés Ġabal Ṣalaḥ ad Dīn ou Ġabal Pirmum. Il faut adjoindre à ce district les extrémités nord et sud du massif, là où la montagne s'abaisse pour laisser passer les deux Zab : au sud-est, près du Petit Zab, la région des Baniqāyé ; au nord-est, près du Grand Zab, les diocèses riverains de Ḥewtōn et de Ma'alṭa du Zab, prolongés vers l'intérieur par le diocèse de Ḥnīṭa.

Le cadre géographique dicte les divisions du travail. Cependant, comme le centre naturel et politique (et donc religieux) de la région, la ville d'Erbil, fournit les grandes lignes du cadre historique, c'est elle qu'il faut étudier d'abord.

la Mésopotamie. — Avec moins d'excuses puisqu'il écrivait en 1844, le Dr ASAHEL GRANT (*The Nestorians or The Lost Tribes*, London, Murray, carte au début et p. 206 s.) fait partir l'Adiabène du Tiyāri et de Thūma, actuellement en Turquie, puis lui fait suivre la montagne pour descendre en arc de cercle jusqu'à Koī Sangāq. Sur les limites de l'Adiabène ancienne, cf. L. DILLEMAN, *Haute Mésopotamie Orientale et pays adjacents* (Beyrouth, Inst. Franç. 1962), p. 112.

I

ERBIL

Avant l'évangélisation

Erbil, centre de l'Adiabène, est une des quelques villes au monde qui se disputent le titre de «la plus ancienne cité continuellement habitée». Les exégètes syriens, après S. Ephrem (1), ont voulu y voir le Rehobot-Ir de la Genèse (X.11), une des villes bâties en Assyrie par Nemrod, fils de Koush, fils de Cham.

Hélas, le site n'a guère pu être étudié par les archéologues, et son tell imposant, couronné par les murs altiers de sa citadelle, n'a jamais été fouillé. Les renseignements compilés en 1929 par le *Reallexikon der Assyriologie*, dans son article *Arbailu* (2), sont malheureusement encore à jour; la question n'a pas avancé depuis.

En résumé, Urbilum est déjà citée au III^e millénaire, et on la

(1) *In Genesis*, trad. R. M. TONNEAU, CSCO, 72, p. 52 et B.O., I, p. 26, n. 4. — S. Ephrem n'insiste pas sur Ninive, qui est connue. Il identifie Rehobot-Ir avec l'Adiabène, Kalah avec Hatra, et Resen avec Réš 'Aïna. — La *Chronique Anonyme* de 670/680 (in *Chronica Minora*, CSCO, 2/Syr. 2, trad. GUIDI, p. 29) attribue à Ninus, fils de Bel, la fondation de plusieurs villes dont Ninive, «la grande ville», Rehobot mentionnée mais non identifiée, et «Kalah, qui est Hatra de Sanatruq». Ce dernier nom a été retrouvé par les archéologues irakiens parmi ceux des rois parthes de Hatra. Cf. MARICQ, *Syria*, XXXII/1955, p. 273-288. Le *Livre de la Caverne des Trésors*, traduit en anglais par BUDGE (Londres 1927, p. 153) ne mentionne pas les villes d'Assyrie parmi les fondations de Nimrod, son centre d'intérêt étant plutôt du côté de Nisibe, Harran, Édesse. — La ville est appelée Rehobot-Ir pour la distinguer de l'autre Rehobot (espaces libres), de Gen. XXVI, 22. Cp. M. S., I, p. 26; B. H., *Chron. Syr.*, p. 11.

(2) Vol. I, p. 141-142, article de E. UNGER.

retrouve, maintenant vocalisée *Arba ilu*, c'est-à-dire la Ville des Quatre Dieux, sous les Assyriens. Elle est alors la capitale religieuse du royaume, abritant notamment un fameux temple d'Ishtar (1).

Le nom d'Erbil, ou Arbèles, est aussi lié à la fameuse bataille où, en 331 avant Jésus-Christ, Alexandre vainquit Darius III. En fait, et pour plus d'exactitude, il vaudrait mieux parler de la bataille de Gaugamèles, quitte à préciser ensuite le site de ce lieu (2).

Moins d'un siècle plus tard, la ville est conquise par les Parthes, et le fondateur de la dynastie Arsacide y établit la nécropole royale, qui sera violée par le romain Caracallus en 216 après J.-C. Jusqu'à l'établissement de l'empire perse, Erbil restera toujours disputée entre les Parthes et les Romains, voire les Arméniens, tout en étant nominale-ment le siège du roitelet plus ou moins indépendant de la province dite d'Adiabène, en chaldéen *Ḫḏéyaw* (3). Les Arsacides, suivis par les Arméniens la désignaient par la forme pehlavie: *Nor Širakan*.

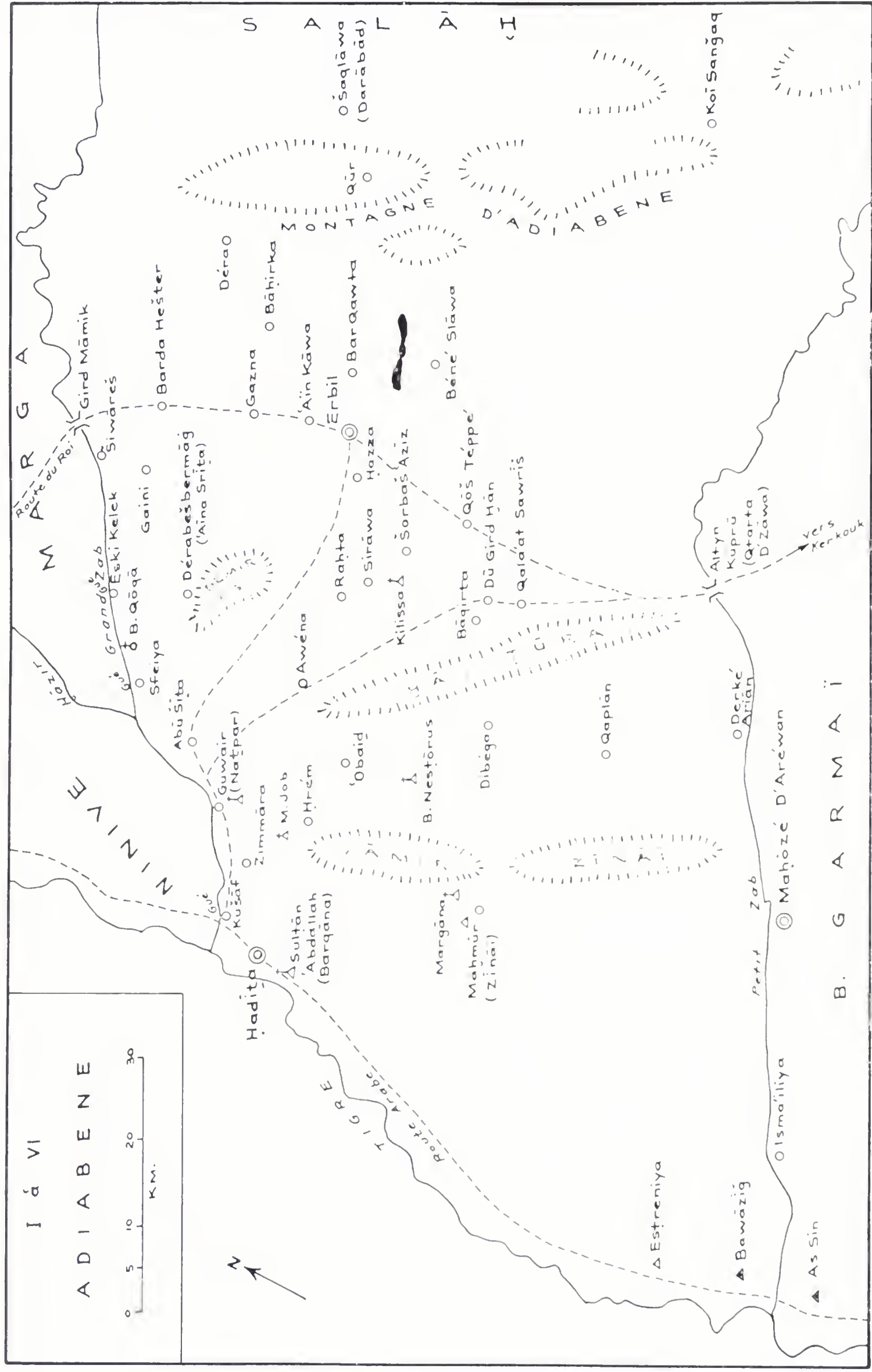
De ce qu'une des reines d'Adiabène au I^{er} siècle ait été juive (4), on a conclu qu'«une partie de ses princes» semblait avoir embrassé cette

(1) Voir quelques références dans E. B. SOANE, *To Mesopotamia and Kurdistan in Disguise*, 2^e éd. 1926, p. 109 s. Voir aussi dans cet auteur l'histoire d'Erbil parthe et romaine.

(2) D'après Strabon, cf. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, II, p. 173-178. — SIR AUREL STEIN, *Notes on Alexander's Crossing of the Tigris and the Battle of Arbela*, in *The Geographical Journal*, VI/1942, p. 155-164. A corriger par E. HONNIGMANN, *Le couvent de Barsauma*, CSCO, 146, p. 97, n. 4. — Voir plus loin ce qu'on dira du pont du Zab.

(3) L'édition arabe de l'*Encyclopédie de l'Islam* juxtapose deux articles différents sur Erbil, l'un de R. HARTMANN (I/1933, p. 569-570) et l'autre, plus détaillé, de M. STRECK (p. 570-578). Les traducteurs arabes semblent assez déconcertés par les termes chrétiens, puisqu'ils rendent le mot «Syriens», au sens de «chrétiens syriaques», par «Ahl aš-Šām», qui en fait désigne les Syriens de Damas ou de Syrie moderne; de même pour eux la «Syrie» devient «Bilād aš Šām», c'est-à-dire le pays de Damas (p. 571, l. 11; p. 573 a, l. 1, 2 et 11). Ailleurs (p. 573 a, l. 6 et 7) Erbil devient un «patriarcat» au V^e siècle, alors qu'en fait il s'agit d'une «métropole». Dans l'édition française (t. II/1927) voir s.v. *Erbil* (p. 30-31) et *Irbil* (p. 554-557).

(4) D'après Josèphe, cf. articles jumeaux du *DHGE*, *Adiabène*, par S. VAILHÉ (I/1912, col. 561-563) et *Arbèle*, par R. JANIN (III/1924, col. 1455).



religion. Faute de renseignements précis et sûrs, on en est réduit à supposer que l'Adiabène, au moment de son évangélisation au II^e ou III^e siècle, avait une population à majorité païenne, avec une minorité juive. Cette minorité était probablement infime, car on ne la rencontre guère dans les récits d'évangélisation, bien qu'elle joue son rôle de vilain de la pièce dans les légendes des martyrs.

Christianisation

La christianisation d'Erbil et de l'Adiabène remonterait aux temps les plus reculés. Non seulement les Parthes dont parlent les Actes des Apôtres (II.9) seraient revenus évangéliser leur pays d'origine, mais S. Māri (1) disciple du Disciple Addaï aurait, dès la fin du premier siècle, ouvert Erbil à l'Évangile par un miracle éclatant. Heureux temps pour la foi où tous les rois, princes et généraux avaient des filles ou lépreuses ou possédées!

D'après la *Chronique d'Erbil*, ce fut l'Apôtre Addaï en personne qui, par ses miracles bien sûr, recruta les premiers convertis. Parmi eux figure PAQIDA qui serait devenu le premier évêque de l'Adiabène (2).

Mingana, qui édite la *Chronique d'Erbil* et la place sous l'égide de Mšīḥa Zhā, est le premier à remarquer la contradiction entre les deux traditions. Lui-même n'hésite pas à choisir et se prononce pour l'historicité du rôle d'Addaï (3), alors que, dit-il, «l'existence du

(1) Vie de Mār Māri, cf. références dans PEETERS, *Bibliotheca Hagiographica Orientalis* (BHO), Bruxelles 1910, p. 136-137. Y ajouter la traduction arabe par Mgr ADDAÏ SCHER d'un manuscrit de Koï Sanḡaq, in *Suhadā' al Mašriq*, Mossoul 1900, t. I, ici p. 16-19. — D'après 'AWDĪŠŌ' DE NISIBE (*Epitome Canonum Apostolicorum*, in MAI, *Scriptorum Veterum Nova Collectio*, t. X, pars I, p. 8, Rome 1738) c'est Aggaï, le fabricant de soie, un autre disciple d'Addaï, qui convertit la Perse et l'Assyrie et «jusqu'au pays de Gog et Magog».

(2) *Histoire de l'Eglise d'Adiabène sous les Parthes et les Sassanides*, attribuée à MŠĪḤA ZHĀ (VI^e s.) par A. MINGANA, qui en publie le texte avec une traduction française à Mossoul, 1907 (*Sources Syriques*, vol. I).

(3) Voir ses arguments dans *Chronique*, p. 78, n. 1.

disciple Māri doit être considérée, jusqu'à nouvel ordre, comme de plus en plus problématique et même fabuleuse».

L'ennui est que le texte même de la *Chronique d'Erbil*, en qui Mingana avait tellement confiance et dont Harnack était si enthousiaste, qui fut traduite en allemand par Sachau en 1915 (1), puis en latin par Zorelli en 1927 (2), et encore en arabe par Mgr Potros Aziz en 1929-30-31 (3), avait été déjà jugée sévèrement par le P. Peeters en 1925 (4) et perdra le peu de crédit qui lui restait après la critique serrée du P. Ortiz de Urbina (5). Le P. Peeters avait dit, comparant la *Chronique d'Erbil* à l'*Histoire de Kerkouk*: «A tout prendre, l'*Histoire de Kerkouk* paraît bien avoir devancé la *Chronique d'Erbil*. Mais, plus vieille ou plus jeune, elle lui ressemble comme une sœur et se rencontre parfois avec elle tout près des mêmes sources. Ni cette parenté, ni ce voisinage n'ont rien de rassurant.» Le P. de Urbina conclura: «Un documento di mediocre autorità storica, che quindi deve essera adoperato con cautela.»

Après une telle levée de boucliers on ne sait si cela vaut même la peine de se référer au *liber pontificalis* d'Erbil. Chaque fois qu'on le comparera à d'autres sources on se trouvera en face de données tellement contradictoires (6) qu'il faut bien se résigner à l'abandonner presque entièrement.

(1) *Die Chronik von Arbela, ein Beitrag zur Kenntnis des ältesten Christendums im Orient*, von EDUARD SACHAU, *Abhandlungen der Königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften*, Jahrgang 1915, Phil. Hist. Klass, nr. 6, Berlin 1915, 94 p. et cartes.

(2) *Chronica Ecclesiae Arbelensis*, in *Orientalia Christiana* (Inst. Pont. Et. Or. Rome), VIII/1927, p. 145-204.

(3) In *Nağm* (Mossoul), I, II, III, incomplet, manquent les évêques n° 16-20.

(4) In *Le passionnaire d'Adiabène*, *Analecta Bollandiana*, XLIII/1925, p. 261-304. — Le Cardinal TISSERANT déclare partager l'avis du P. Peeters, in *DTC*, s.v. *Nestorienne* (*Eglise*), col. 162-163, et relève lui-même certains anachronismes flagrants de la *Chronique*, v.g. col. 165.

(5) *Intorno al valore storico della Cronaca di Arbela*, in *Or. Crist. Per.*, 1935-1936, vol. II, n° I-II, p. 5-32. — Traduit en arabe par S.B. Mgr PAUL CHEIKHO, dans la revue *an Nağm* (Mossoul), VIII/1936, p. 104-107, 175-180.

(6) *Passionnaire*, cit. p. 270, n. 4 et p. 271, où les listes des Pères de Nicée et aussi les listes fournies par les lectionnaires du British Museum sont montrées inconciliables avec les listes de la *Chronique*.

Si l'on ignore les circonstances et la date de l'évangélisation du pays, on ignore aussi le degré d'extension de la pénétration chrétienne. Même au début du IV^e siècle, à la veille des persécutions, on ne sait quelle proportion de la population d'Arbira, comme l'appelaient les Perses, et de ses environs avait été convertie au christianisme. Sozomène (1) est peut-être un peu optimiste quand il décrit l'Adiabène comme «une région de Perse en majorité habitée de chrétiens». En fait, il restera encore des «Mages» à convertir au début du VII^e siècle, l'exemple de Mahānūš-Īšō'sawrān le montrera, et la religion officielle fera peser, jusqu'à la fin de l'empire sassanide, son joug sur ceux de ses adeptes qui auraient été tentés de la désert.

Persécutions

Les dates et les causes de la grande persécution de Sapor II sont maintenant choses acquises (2). Un premier édit, d'Avril 340, imposa des capitations aux fidèles, qui furent soumis à toutes sortes de vexations, notamment des destructions d'églises. Certains faits de résistance, au moins passive, entraînèrent quelques exécutions de chrétiens en 341, et causèrent la décision du roi qui déclencha la boucherie générale. Commencé le jeudi 13 avril, ce massacre se prolongea jusqu'au dimanche après Pâques, et ne fut arrêté que par un nouvel ordre du monarque. Cependant, le décret primitif n'ayant pas été officiellement rapporté, la persécution resta endémique.

(1) *Hist. Eccl.*, l. II, ch. 12; *P.G.*, 67, col. 966.

(2) En plus du *Passionnaire*, voir, du même, *Le début de la persécution de Sapor d'après Faust de Byzance* (1920) reproduit in *Recherches d'Histoire et de Philologie Orientales*, t. I, p. 59-77 (Bollandistes, *Subsidia Hagiographica*, 1951). Références sur la date: n. 4, p. 70 et 71. Quant à la cause profonde, le P. Peeters la résume comme suit: «Du jour où le christianisme devenait la religion officielle de l'empire romain, il était voué tôt ou tard à la persécution dans l'empire iranien.» — Aux sources habituellement citées et recensées dans les notes du *Passionnaire*, il faudrait ajouter la traduction arabe des *Šuhadā'*, cit. t. I, p. 353 s. et la traduction française du t. III du grand ouvrage de DOM LECLERCQ, *Les martyrs* (Paris 1904), ici p. 132-133 et 145-247. Voir aussi BAUMSTARK, *Syr. Lit.*, p. 135.

En Adiabène, la persécution débuta en même temps que dans les autres provinces de l'empire (1) et fut aussi violente qu'ailleurs, vigoureusement poussée par Ardašīr, vice-roi de la région et futur successeur de son frère Sapor. Elle dura jusqu'en 376.

Parmi les victimes figurent : au premier rang, l'eunuque de la maison royale Guhišthazad, en 341; JEAN, évêque d'Erbil, vers octobre 343 (2); son successeur, ABRAHAM, au début de 345 (3); le laïc Hnania, en novembre de la même année (4); le prêtre Jacques et la « fille du pacte » Marie, sa sœur, en 347; cinq filles du pacte, Thècle et ses compagnes, la même année (5); le diacre Bar Ḥaḏbšabba, en 355 (6).

Le P. Peeters fait beaucoup de réserves sur Aytaylaha et Hapsai, et

(1) Et non plus tard, comme le voudrait la *Chronique*. Cf. *Passionnaire*, p. 266 s.

(2) Jean, évêque martyr d'Erbil, avait sa commémoration au 1^{er} novembre (calendrier du XII^e s.; in *Šuhadā'*, II, p. 430). Dans un calendrier du XIV^e-XV^e s. imprimé à Urmia en 1894, puis à Mossoul, par Q. Yūsif de Qalaita, en 1947, on trouve au 1^{er} novembre: Yōḥannān de Ġālmū. Est-ce le même? Jean d'Erbil aurait assisté au Concile de Nicée (*Hist. Eccl.* de BAR ḤAḌBŠABBA 'ARBĀYA, P.O., XXIII-2, p. 29-30). NAU pense (*ibid.*, n. 1) que c'est à cause de cette collusion avec l'étranger qu'il sera plus tard décapité.

(3) On retrouve les deux évêques Jean et Abraham dans un martyrologe grec de Nicomédie (NAU, *Martyrologes et Ménologes Syriques*, P.O., t. X, p. 24-25) datant du IV^e siècle (BAUMSTARK, *Syr. Lit.*, p. 59-60). Les noms des prêtres y sont donnés comme Marsan, Pāpā, Iṭamar et Bar Ḥabbīwa. Les *Acta Sanctorum* (nov. II, I, p. LXIV et LXV) donnent les mêmes noms d'après le *Bréviaire Syriaque*, sauf que le dernier prêtre est remplacé par Barsaba et Ya'qūb de Tell Šalila. — Abraham avait sa commémoration le 5 février (*Šuhadā'*, cit.).

(4) Le laïc Ananie, connu des synaxaires grecs, a été introduit par Baronius au martyrologe romain, au 1^{er} décembre. Cf. PEETERS, *Martyrol. Rom.*, A.S. déc., p. 558, § 8 et *Vies des Saints*, des BÉNÉDICTINS DE PARIS, t. XII, déc., p. 25. — Ajouter aux références: *Šuhadā'*, I, p. 281-282. Au calendrier syrien oriental sa fête se célébrait le 13 décembre (*Šuhadā'*, II, p. 430).

(5) Thècle et Mariam, religieuses, et leurs compagnes martyres, avaient leur commémoration le 1^{er} juin (*Šuhadā'*, II, p. 431).

(6) Le 7 juillet au calendrier chaldéen; il y a un autre Ḥaḏbšabba le 20 du même mois, mais on ne dit pas qu'il ait été chammas.

essaie de démêler les «contaminations dans les sources», comme il dit, qui brouillent l'histoire du prêtre Jacques et du diacre Azad (1).

On a encore plus de peine à retrouver ce qu'il peut avoir d'historique dans la passion de 'Aqewšma, Joseph (2) et un autre (?) Aytaylaha, par où se clôture le recueil qui a longtemps porté le nom de Mārūtā de Mayferqat (3). Il semble enfin que la légende de Qardāg, pourtant si populaire jusqu'à nos jours (4), n'a que peu de valeur historique. Le P. Peeters qualifie ses Actes de «contresens d'un bout à l'autre» (5).

Il est intéressant de noter comment la sagacité du savant bollandiste, se basant uniquement sur la critique historique, rejoint les découvertes postérieures de S. Ém. le cardinal Tisserant sur la composition du manuscrit Vatican Syrien 160 (6). Le prélat y retrouve quelques feuillets (de 80v à 109v) de la collection primitive, d'une graphie presque identique à celle du célèbre Add. 12150 du Musée Britannique, écrit en 411. Les seuls martyrs d'Adiabène qui figurent dans cette recension ancienne sont: Guhišthazad, Jacques et sa sœur Marie, et Thècle et ses compagnes.

(1) Il n'y a aucune trace, près d'Erbil, de la grande piscine aux roseaux où le bourreau aurait lavé son glaive et qui se serait desséchée définitivement 30 jours plus tard. D'ailleurs, même si cette piscine a existé, il n'y a rien d'étonnant qu'elle ait disparu complètement alors qu'elle est à sec depuis la fin du IV^e siècle. — Jacques et Azad avaient cependant leur fête au 14 avril, on ne sait depuis quelle époque.

(2) Est-ce Joseph, «martyr d'Erbil» que l'on commémorait le 21 janvier?

(3) Le P. PEETERS (*Passionnaire*, p. 292) est également sceptique sur la noble chrétienne d'Erbil, Yazdandūht, en qui, dit-il, il est «impossible de ne pas remarquer une figure cyclique en voie de formation». Sur sa légende cf. *BHO*, p. 45. — Mgr S. SAYEGH a repris la légende de cette pieuse femme dans un long roman historique (en arabe, 2 vol., Mossoul 1934) appelé de son nom.

(4) On pourrait ajouter aux références du *Passionnaire* (p. 301, n. 1) le texte de la *Chronique de Seert* (*P.O.*, t. IV/1907 s.), lib. I, chap. XXXII et A. SCHER, p. 221, ainsi que les références données par BUDGE, *The Book of Governors*, II, p. 386, n. 6. — Il y a encore une église de ce saint à Alqōš et une autre à Déré près de 'Amādīa.

(5) L'article de M. STRECK dans *E.I.* cit. aurait besoin d'une sourdine sur ce point.

(6) *DTC*, col. 166.

Les passionnaires syriaques ont gardé les traces d'autres persécutions, notamment à la fin du règne de Yazdegerd I (399-420), pendant les premières années de Bahram V (420-438), et sous Yazdegerd II en 445. On ne connaît pas les noms des victimes qu'elles firent en Adiabène.

Une mention très spéciale doit être faite de l'un des derniers martyrs connus d'Erbil, le persan Mahānūš, baptisé sous le nom d'Īšō'sawrān (1). Son histoire fut écrite par le patriarche Īšō'yaw III d'Adiabène († 658) d'après les détails fournis par un compagnon du martyr, nommé Īšō'zhā. Ce récit est du plus grand intérêt, car il montre les persécutions auxquelles devaient toujours s'attendre les convertis du «magisme», et les secours que les persécutés pouvaient quelquefois espérer, grâce à l'influence de chrétiens qui jouissaient de l'amitié des rois. Parmi ces protecteurs, le plus célèbre est certainement Yāzdīn, le percepteur général et «prince des croyants», qui résidait à Kerkouk et était «aussi aimé de Chosroès que Joseph l'était de Pharaon» (2).

Le texte montre aussi, à travers de trop brèves mentions, l'extension rampante et insinuante du monophysisme, jusque dans les prisons des martyrs. On y trouve enfin l'histoire de l'ouverture par le héros d'un orphelinat de vingt enfants dans son couvent de la montagne d'Adiabène, malgré l'opposition de ses moines.

La date de l'emprisonnement d'Īšō'sawrān serait 605, celle de son martyre 620/621. L'on sait par Īšō'dnaḥ de Basrah (3) que douze

(1) *Histoire de Jésus Sabran*, publiée en chaldéen et résumée en français par J. B. CHABOT, in *Archives des Missions Scientifiques et Littéraires*, VII/1897, p. 485-502, texte p. 503-584.

(2) *Chronique Anonyme*, éd. GUIDI, cit. p. 21. — Yāzdīn mourut avant 628, puisque son fils Šamṭa participa à l'assassinat de Chosroès (GUIDI, p. 24-25) avant d'avoir la main coupée par Široï qu'il avait aidé à installer, puis d'être crucifié lors du règne de 40 jours de l'assassin de Široï, Ferūhan. — Sur la mort de Yāzdīn voir la lettre n° 7 d'Īšō'yaw d'Adiabène (*B.O.*, III, I, p. 140 et *CSCO*, 11, n° 8, p. 9). La *Chronique de Seert* lui consacre une notice (t. II, p. 204-205). — Autres références dans BUDGE, *Bk.* II, p. 81, n. 4 et p. 113, n. 4.

(3) *L.C.*, n° 60.

autres martyrs accompagnèrent Īšō'sawrān, «l'an trente de Chosroès», c'est-à-dire de Chosroès II Parwez (590-628). Leur commémoration était célébrée le troisième vendredi de l'Avent (1). Sur la tombe des martyrs, à Erbil, sera bâti un couvent dont seule l'église restera debout par la suite. Elle même sera détruite en 1310.

Métropolitains de la période sassanide

Faute de pouvoir accorder confiance à l'«insidieuse» (2) *Chronique d'Erbil*, on ne peut se prononcer sur la date à laquelle l'Adiabène eut son premier évêque.

Ce serait vers 310-317, sous le catholicos Pāpā, à la veille du Concile de Nicée, que l'évêché d'Adiabène devint siège métropolitain (3). Le siège d'Erbil ou d'Adiabène, ou au sens large d'Assyrie, aura le quatrième rang parmi les sièges métropolitains, le cinquième si l'on compte le patriarche. Les évêques martyrs Jean (Yōḥannān), en 343, et Abraham, au début de 345 (4) seraient donc déjà des métropolitains.

(1) Évangélaire de 1188 à l'évêché chaldéen de Mossoul (cod. patr. chald. A.S. 13). — Le nom d'Īšō'sawrān semble avoir été commun, car il apparaît dans deux autres listes de martyrs: Aḥḥa, Yōḥannān, Šahīn, Īšō'sawrān, Āḏoršāwōr, Boḥtīšō' et leurs compagnons, au 7^e vendredi de la Résurrection (cod. Msl. 13 et B.M., add. 17.923) et Īšō'sawrān, Naṭniēl, Hnāna et leurs compagnons, martyrs, au 1^{er} vendredi de Moïse (cod. Msl. 13) ou 7^e vendredi d'Élie (cod. Msl. 14). A cette dernière date le cod. Pat. Chald. 13 porte une autre liste: Yāzīzḥost, Sammin, Šūḥālīšō' et Boḥtīšō', martyrs. Naṭniēl, martyr, est peut-être l'évêque de Šaharzōr du *L.C.*, n° 67?

(2) Cf. *Martyrologium Romanum*, P. PEETERS, A.S., *Propylaeum Mensis Decembris* (Bollandistes, Bruxelles, 1940), p. 558, § 8: «Haec oppido plana sunt, dummodo ne intricentur quisquiliis ex insidioso illo Chronico Arbelensis quacsitis.»

(3) D'après 'AWDĪŠŌ' DE NISIBE, dans sa *Collection des canons synodaux* (1316), Traité VIII, chap. xv, éd. et trad. latine de ALOYS ASSÉMANI, dans MAI, cit. p. 141. Également cité par J. S. ASSÉMANI, *B.O.*, III, II, p. 415, qui corrige de *De sacr. Ord.* de MORIN pour sa citation du Pontifical.

(4) Jean et Abraham ont leur commémoration, avec les autres évêques d'Erbil, au 3^e vendredi de Pâques. — Abraham est le premier de la liste de LE QUIEN (*Oriens Christianus*, II, col. 1229-1234) avec référence au Synaxaire grec et à Sozomène.

Erbil garde son rang au synode d'Isaac en 410 (1) et apparaît ici avec la liste de ses évêques suffragants. Les six diocèses qui constituent l'éparchie d'Adiabène couvrent un territoire qui dépasse de beaucoup l'Adiabène proprement dite. En fait, l'évêque d'Erbil, métropolitain d'Adiabène, a juridiction sur presque tout le nord de l'Iraq actuel (2).

Les trois premiers diocèses, communs au *Synodicon* et à la *Chronique*, sont bien connus. Ce sont: le Bā Nūhadra, le B. Bgāš et le B. Dāsen. Les trois autres cités ont disparu par la suite et leurs noms sont probablement trop mutilés pour pouvoir être de beaucoup d'utilité. Toutes les suppositions émises jusqu'ici pour leur identification sont incontrôlables. Au risque d'augmenter la confusion, on me permettra d'avancer encore une nouvelle hypothèse.

Les diocèses sont donnés comme: Ramōnin, Dabarinos ou Rabarin Hesn, et B. Mahqart. A propos du premier, Mingana propose de l'identifier à Rassonin (3). On trouvera plus tard un village de Rumini dans la montagne d'Adiabène. Peut-être pourrait-on voir en Ramonin le nom ancien de ce massif ?

Derrière la montagne d'Adiabène se trouvait la région de B. Darūn. Le P. Levenq l'a correctement placée autour de Bidarūn, dans le

(1) *Syn. Or.*, éd. CHABOT, p. 272-273 et 616-617. — On ne reviendra pas sur ce quatrième rang du métropolitain d'Adiabène, qui se retrouvera dans d'autres documents ultérieurs (*B.O.*, III, II, p. 416), v.g. la lettre 6^e (*Practica*) de Mār Ābā I (vers 544) citée dans *Syn. Or.*, p. 554 et dans les canons d'EBEDJÉSUS, traité IX, chap. 2 (MAI, X, p. 156). Assémani souligne qu'Élie de Damas, dans sa traduction arabe, rend Erbil par Mossoul. Voir également le synode de Théodose I (en 852) (*B.O.* cit.) mentionné par Ebedjésus (Traité VIII, chap. 19; in MAI, X, p. 146 et *B.O.*, III, I, p. 347). — Le *Liber Patrum*, ouvrage du XIV^e s. (éd. VOSTÉ, *Fonti*, 1940, p. 24) met encore Erbil au 4^e rang; un peu plus tard le même texte lui substitue l'Assyrie. — La liste des suffragants est donnée en termes à peu près semblables par la *Chronique d'Erbil*.

(2) Au même moment THÉODORE DE CYR (*Hist. Eccl.*, P.G., LXXXII, col. 1306) relève que, de son temps, le mot Adiabène recouvre les marches occidentales du royaume des Perses, c'est-à-dire la contrée qui était jadis l'Assyrie.

(3) *Chron. Erbil*, p. 112 et n. 2; p. 143.

district de Širwān (1). Cette région était une partie de Salāḥ, et était voisine de Ḥnīṭa. Peut-être faut-il voir en Dabarinos et Rabarin Ḥesn (2) deux métathèses de Bā Darūn, qui serait alors l'ancien nom de Salāḥ (3)?

A supposer que toutes ces hypothèses aient quelque chance d'être vraies (?) il resterait B. Mahqart, ou, d'après la *Chronique*, B. Bihqart (4). J'inclinerai à y voir la région de Marga, sans autre raison que le fait que son absence de la liste ne peut pas ne pas être remarquée, et qu'elle ne peut être incluse dans aucune des régions précédemment nommées. Le nom est évidemment persan, c'est aux iranisans de nous en dire l'origine. La désignation syriaque de Marga aurait été employée plus tard, lors de la christianisation presque totale de la région (?).

Quant aux listes des évêques d'Erbil après les évêques martyrs Jean et Abraham, on peut les reconstituer avec une certaine précision. Je m'y étais déjà essayé quand je m'aperçus que la première liste de métropolitains non localisés cités dans les *diptyques*, représentait en fait la succession des métropolitains d'Assyrie. Et comme le siège d'Assyrie eut

(1) D'après la carte de LAYARD, *Nineveh and Babylon* (London 1853). Cf. *DHGE*, VIII/1935, col. 1229-1230, s.v. *Beth Daron*. — A distinguer de B. Darūn, in *DHGE*, I/1912, col. 165, s.v.; *Abraham de B. Halé*, par F. NAU.

(2) *Chron. Erbil*: Dabarna, p. 143.

(3) Je ne vois pas de raison d'identifier l'évêché de Barḥis (?) avec Rabarin Ḥesn. Il n'est même pas sûr du tout que Barḥis soit en Adiabène. Dans les quatre textes où on le trouve, de 544 à 605 (*Syn. Or.*, p. 332, n. 3; 345; 368 et 479) il est toujours cité avant Taḥal, lui-même situé en B. Garmaï. Ce voisinage répété ne peut être seulement une coïncidence. Il y a donc présomption que Barḥis soit en B. Garmaï nord-ouest, dans la région de Taḥal-Ṭirhān. Sa disparition après 605 semble indiquer que le diocèse était passé au monophysisme et qu'il faut le chercher en face de Takrit. Le nom de Ḥaṣṣāša (al Ḥāṣṣa) vient tout de suite à l'esprit. On ne sait quel crédit il faut attribuer au texte très postérieur de la *Chronique de Seert* où Ḥaṣṣāša est rangée (II, p. 50) parmi les villes qui «reçurent» Jacques Baradéc, et serait donc devenue jacobite vers 543? On remarque en effet que l'évêché de Karma, auquel Ḥaṣṣāša sera uni, ne fut créé qu'en 629.

(4) Cf. *DHGE*, VIII/1936, col. 1235, s.v. *Beth Bihqart*, par M. le Chanoine ARNOLD VAN LANTSCHOOT.

d'abord son centre à Erbil, c'est une liste de cinquante et un métropolites d'Erbil qui nous est parvenue. Cette liste est consignée à la fin d'une copie du *Paradis d'Eden* de 'Awdišō' de Nisibe, dans un manuscrit de 1670 de la bibliothèque du village de Karamlaiss, près de Mossoul, volume écrit originellement pour le village lui-même. Je décrirai ce manuscrit quand je parlerai de Karamlaiss, à l'histoire duquel il apporte des détails précieux (1).

Après les 59 métropolites d'Assyrie, les *Diptyques de Karamlaiss* donnent une seconde liste de trente-cinq noms, ici des évêques et non plus des métropolites, qu'ils ne localisent pas plus que les premiers; comme pour ceux-là on se contente de dire qu'ils étaient «de notre pays». Cependant on voit tout de suite qu'il s'agit, du moins au début, d'une liste d'évêques de Ninive. Nous l'étudierons en son lieu (2).

La fidélité de ces listes à l'ordre chronologique peut être vérifiée par d'autres sources pour plusieurs séries de noms. Ceci fait des *Diptyques de Karamlaiss* un document de première valeur auquel on n'a pas encore donné la place qui lui revient en histoire ecclésiastique (3). Par contre-coup, cela diminue encore la créance, déjà si limitée, que l'on peut accorder au pseudo Mšīḥa Zhā, nettement en désaccord avec les *diptyques*.

(1) Il est très probable que c'est sur ce manuscrit qu'a été faite la copie datant de la seconde moitié du XVIII^e siècle, ayant appartenu à Nimrūd Rassām de Mossoul. C'est d'après celle-ci (cf. préface, p. 8) que feu QĀŠĀ YAWSIP DE QALAITA édita à Mossoul, en 1928, le *dio pathīn* contenu (p. 235-242) dans son *Ṭaḥsa d ḥahné*, sous-titré: *The Liturgy of the Church of the East*. Ses listes épiscopales d'Assyrie (p. 238) et de Ninive (p. 238-239) sont exactement les mêmes que celles de Karamlaiss. Les détails spéciaux au village, par exemple ce qui concerne ses émirs chrétiens (p. 442) sont généralisés et les notations compromettantes supprimées, mais les noms sont gardés.

(2) Sur les données hagiographiques voir *Analecta Bollandiana*, LXXXI/1963, p. 371-413.

(3) Le *Dio pathīn*, ou *livre des vivants et des morts* a pratiquement disparu de la messe chaldéenne. Au Malabar, cette liste d'hérétiques fut impitoyablement supprimée par le synode de Diamper en 1599 (cf. *Histoire des Conciles*, de C. DE CLERCQ, t. XI, p. 46 avec réf. en n. 3). RENAUDOT applaudit à cette suppression (*Liturgiarum Orientalium Collectio*, Paris 1716, t. II, note 11, p. 645-647).

Quelle est la date de cette liste ? La série des patriarches défunts qui précède celle des métropolitains va jusqu'à Denḥa II (1332-1364); par ailleurs, le dernier émir daté mentionné dans le propre de Karamlaiss est Ḥassan, attesté ailleurs en 1361. Or, dans les *diptyques*, cet émir est déjà mort. Ceci fixe la compilation du texte de Karamlaiss après 1364, pendant le règne de Simon II. Il y a lieu de croire que les listes métropolitaines et épiscopales vont jusqu'à cette date.

Il est malheureusement impossible de connaître l'auteur de ces listes. On ne pourrait avancer le nom de 'Awdīšō' de Nisibe, auteur du reste du volume, que si l'on supposait que les listes ont été tenues à jour pendant une cinquantaine d'années après sa mort, qui eut lieu en 1318.

Des premiers métropolitains cités on ne sait que le nom. Certains se retrouvent dans la commémoration des métropolitains d'Erbil, célébrée à l'office syrien oriental le troisième vendredi de Pâques (1).

Les voici dans l'ordre des *diptyques*, auquel j'ajoute des numéros d'ordre entre crochets pour plus de clarté:

- [1] SLĪMŪṬ (ou Salimōṭ), également cité dans la liturgie.
- [2] ĀDŌNA, mentionné aussi à l'office.
- [3] JOSEPH
- [4] 'AWDĪŠŌ'
- [5] DANIEL I
- [6] BAR ḤADBŠABBA

(1) En plus des lectionnaires du B.M. cités par le P. PEETERS (*Passionnaire*, p. 270, n. 4), on trouve la même mention dans le cod. Berlin 14, fol. 117 a (*cat.* SACHAU, I, p. 29) et dans deux évangélistes du XII^e s. du patriarcat chaldéen (cod. A.S., 13 et 14, Mgr BIDAVID, 124 et 125). Ces évangélistes, ainsi qu'un autre du couvent de S. Jacques le Reclus, près de Seert, avaient servi à Mgr A. SCHER pour rédiger son calendrier (*Šuhadā'*, II, 1906, p. 430-435) où il donne, en arabe, une liste expurgée des saints syriens-orientaux. Cette liste a été reprise par M. l'abbé C. Moussés dans sa thèse, *Les livres liturgiques de l'Eglise Chaldéenne*, vol. I, Beyrouth 1955, p. 25-26. — La bibliothèque du Patriarcat Chaldéen, naguère entièrement à Mossoul, a été partagée en fin 1961 à la suite de la constitution du nouvel évêché de Mossoul. Les volumes écrits pour Mossoul et ses dépendances ont été laissés à l'évêché, le reste a été emmené au patriarcat à Bagdad.

- [7] DANIEL II
- [8] ŠEMBAITEH
- [9] BAṬṬA
- [10] ḤABBĪWA
- [11] DANIEL III

Lequel des trois Daniel est celui qui figure avec Slīmūt at Ādōna dans la commémoration? Lequel assiste au synode d'Isaac en 410 et à celui de Dadīšō' en 424 (1) mais pas au synode intermédiaire de Yah-wālāhā en 420? La *Chronique d'Erbil*, qui ne veut rien laisser inexpliqué, met son absence au compte de la maladie. Elle nous avait appris auparavant que Daniel était originaire de Taḥal, et que son père était païen et sa mère chrétienne (2).

A l'un de ces Daniel aurait succédé RAḤĪMA (?) connu seulement par la *Chronique* (3). Ce serait sous son gouvernement que le nestorianisme se serait établi en Adiabène.

Cet établissement ne se fit pas sans difficulté, au point que le patriarche Acace dut donner à l'Adiabène une «constitution» (4). Ses canons montrent que les difficultés rencontrées concernaient «la stabilité de la foi et la correction des mœurs». La foi que le patriarche professe rend un son nestorien; quant aux mœurs qu'il corrige, deux points surtout sont visés: le mariage des clercs, que les évêques ne doivent pas empêcher pour éviter un plus grand mal, et les moines gyrovagues.

Des évêques d'Adiabène assistaient à ce Synode d'Acace en 486, mais le nom du métropolitain n'apparaît pas parmi les signataires. La raison de cette absence et de la constitution d'Acace est fournie par l'auteur de l'*Histoire Ecclésiastique*. Dans son récit des massacres faits par le métropolitain nestorien de Nisibe, Barsaume, Bar Hebraeus dit que

(1) *Syn. Or.*, p. 272, 273, 274, n° 5; 616-617, 285. *Chron. Erbil*, n° 16, p. 142. Mingana lui donne les dates de 407-431.

(2) P. 112, n. 2. — Ville épiscopale du B. Garmaï (cf. *Syn. Or.*, table p. 684). Patrie de Philoxène de Mabbug?

(3) N° 17, p. 144. De 431 à 450, d'après MINGANA.

(4) *Syn. Or.*, p. 299 à 307.

le métropolite d'Erbil s'enfuit devant lui. Ceci prouve qu'il n'avait pas la conscience tranquille, mais pourquoi? Était-il acquis au monophysisme, comme les auteurs jacobites le professeront plus tard et comme ses ennemis l'en accuseront? Ou simplement refusa-t-il le nestorianisme et préféra-t-il rester «orthodoxe», c'est-à-dire catholique? On ne peut le dire. En tout cas, pendant qu'à Erbil Barsaume massacrait «les prêtres et un grand nombre de fidèles», le métropolite gagnait en toute hâte le couvent de Kuḥta, sur le Mont Maqlūb. Il n'échappa à la mort qu'en se réfugiant dans la montagne quand le sanguinaire épurateur monta au monastère. L'*Histoire* (nestorienne) de Bar 'Eta confirme la vérité du fait quand, parlant de Kuḥta, elle dit que ce couvent «était jadis le siège du métropolite d'Adiabène» (1). Cette petite phrase m'avait toujours intrigué; il semble que l'auteur l'ait reproduite d'un texte plus ancien sans en saisir la portée exacte.

En fait, n'eussent été les dragonnades de Bausaume, l'Adiabène aurait très bien pu rester catholique ou être conquise au monophysisme à la fin du V^e siècle. La tentative jacobite suivante aura lieu un siècle plus tard.

Le métropolite fugitif figure-t-il dans les *diptyques*? L'un des noms précédents le cache-t-il, ou a-t-il été rayé du *livre des vivants et des morts* comme hérétique? C'est probable, mais on ne peut le savoir.

[12] ĪYŸU (Job) continue la liste des *diptyques*.

[13] JOSEPH semble bien être le même que le personnage qui apparaît dans les trois listes du synode de Bāwāi en 497 (2) avec le titre de «évêque d'Erbil, métropolite d'Adiabène». La troisième liste seule porte en outre la mention: «moi, Sidoura, notaire, j'ai reçu de 'ABUŠTA, évêque métropolite de Ḥadiab, l'ordre de signer.» Chabot pense que cette phrase est une ajoute postérieure. La *Chronique* arrange les choses

(1) Sur cet incident: M.S., II, p. 438; *Hist. Eccl.*, II, col. 69-70 et B.O., III, I, p. 393. — *Hist. of Bar Idta*, cit. II, I, p. 204-205; repris par Mgr S. SAYEGH, *an Nağm*, VII/1935, p. 4-10.

(2) *Syn. Or.*, p. 311, 315 et 317, avec la note p. 620.

en mettant d'abord 'Abušta (1) qui aurait siégé de 450 à 499. Son absence du synode est expliquée par la vieillesse, et son prêtre, Joseph (il faudrait donc corriger les trois textes!) signe à sa place, suivi de Sidoura son notaire. L'année suivante Joseph aurait succédé à 'Abušta et siégé jusqu'en 511 (2). Le nom de 'Abušta est absent des *diptyques*.

[14] BĀWAĪ

[15] ŠAWṬA

[16] ŠIM'ŪN (Simon ou Siméon)

[17] QAŠŠĪŠA (ou Qāša)

Ces quatre métropolitains de la première moitié du VI^e siècle sont cités par les *diptyques*; on ne connaît que leurs noms.

[18] ḤNĀNA I est connu par ailleurs. Il assiste au synode d'Ābā I (3) en 544. La *Chronique* (4) le fait intervenir pour «réparer des brèches» à l'École de Nisibe, et lui attribue des «discours». Ce dernier détail semble provenir d'une confusion avec son homonyme, le docteur de l'École des Perses, Ḥnāna d'Adiabène, comme Mingana le remarque lui-même (5).

[19] BAR SAHDÉ semble bien être le même que le MEŠAWḤA du *Synodicon*, dont on ne sait rien sinon qu'il fut présent au synode de Joseph en 554 (6).

[20] ḤNĀNA II apparaît également dans la vie du moine Bar 'Éta en 562. Il assiste au synode d'Ézéchiél en 576 (7). Au synode d'Īšō'yaw I, en 585, c'est son archidiacre, Bār Ābā, qui signe à sa place.

[21] ABRAHAM n'apparaît que dans les *diptyques*.

(1) P. 145, n° 18, et note 1, p. 149.

(2) P. 150, n° 19.

(3) *Syn. Or.*, p. 344-345 et 350.

(4) P. 154, n° 20. Mingana fait commencer son gouvernement en 511. La *Chronique* s'arrête avant la fin de son épiscopat.

(5) Note 3, p. 154. Sur le personnage, voir les *Litt. Syr.* (v.g. BAUMSTARK, p. 127; avec références; LABOURT, TISSERANT, etc.).

(6) *Syn. Or.*, p. 366-367.

(7) *Hist. of bar Idta*, p. 198; *Syn. Or.*, p. 368, 423.

[22] YŌNĀDĀB

Au début du VII^e siècle, on trouve une des figures les plus saillantes de l'histoire d'Erbil, le métropolitain Yŏnādāb d'Adiabène (1). Ce vaillant évêque essaie farouchement de combattre, sur tous les fronts à la fois, les forces qui tendent à désintégrer l'Église nestorienne à la veille de l'Islam: l'infiltration jacobite, l'erreur messalienne et les persécutions de Chosroès II (Īšō'sawrān est jeté en prison en 605). On voit Yŏnādāb assister au synode de Grégoire I en 603, faire partie de la «commission» qui désigne les remplaçants du catholicos pendant la vacance forcée de 609 à 628, et prendre part à la discussion avec les Jacobites à la cour de Chosroès en 612.

Les documents, qui fournissent tant de détails sur la pénétration jacobite en Marga et au pays de Ninive, sont muets en ce qui concerne l'Adiabène. Il faut croire que Yŏnādāb avait réussi à enrayer totalement l'avance hérétique aux frontières de son domaine puisque, à peu près dix ans plus tard, quand Īšō'yaw déclina une première fois l'offre du siège d'Adiabène, il allèguera qu'il préfère continuer, dans son diocèse de Ninive, la lutte contre les païens et les hérétiques, alors qu'à Erbil il devrait commencer à s'occuper d'affaires de moindre importance (2).

Le témoignage le plus catégorique, partant le plus élogieux, vient de Bar Hebraeus lui-même (3). Quand, en 1262, il parlera de la construction d'une église jacobite à Erbil, le maphrien soulignera la pénétration des «orthodoxes» pour la première fois au XIII^e siècle, «dans cette ville et son territoire, où auparavant on n'en faisait aucune mention». C'est le plus bel hommage rendu par un adversaire à l'efficacité de la lutte soutenue par Yŏnādāb.

(1) *B.O.*, II, p. 413 et 491; *Bk.*, II, p. 91; *Syn. Or.*, p. 478 et 625; note de CHABOT (*id.*), p. 478, n. 2; LE QUIEN lui donne le n° 2 de sa liste des métropolitains d'Adiabène, évêques de Ḥazza et Erbil (*O.C.*, II/1740, col. 1229-1234). — La liste de Le Quien est reproduite par le P. RICHARD et ses collaborateurs dans le *Dictionnaire universel... des Sciences Ecclésiastiques*, t. I, Paris 1760, p. 311.

(2) Lettre d'Īšō'yaw, *CSCO*, 11, n° 50, p. 98

(3) *Hist. Eccl.*, II, col. 430.

On peut mesurer l'intrépidité du prélat quand on le voit disputer le couvent de Mār Matta aux sbires du tout-puissant médecin Gabriel de Sinjar. Chosroès, peut-être à la suite des discussions théologiques de 612, semble voir apprécié le grand lutteur (1); en tout cas, ses amis les «gardes d'Adiabène» interviendront quelquefois en sa faveur dans les escarmouches avec les propagandistes jacobites trop impudents.

[23] PAUL

Yōnādāb a dû mourir avant Chosroès puisque, en 630, c'est le métropolitain d'Erbil Paul qui accompagne le patriarche Īšō'yaw II de Ġidāl dans son ambassade auprès d'Heraclius, de la part de la reine Bōrān, femme de Širōi (2).

[23a] MAKKĪḤA

Les dates extrêmes de ce métropolitain sont de 630 à 637, puisque son prédécesseur Paul est mentionné à la première date, et que son successeur Īšō'yaw d'Adiabène avait déjà quitté Ninive, où Mār 'Emmeh l'avait remplacé, avant la conquête arabe de Mossoul en 637 (3).

Makkīḥa est tristement célèbre pour le sacre illégitime auquel il procéda de deux évêques, Šem Īšō' et Narsai, qui eux-mêmes consacreront un évêque pour l'Adherbaïdjan (4). C'est probablement pour cela que son nom ne figure pas dans les *diptyques*.

Eglises d'Erbil

On ne sait quelle est la plus ancienne des églises d'Erbil. L'ÉGLISE DU SOLITAIRE ĪŠŌ'SAWRĀN ET DE SES DOUZE COMPAGNONS, MARTYRS, date

(1) La *Chronique Anonyme* (éd. GUIDI, p. 20) dira de lui qu'il «jouissait de l'amour de Dieu et de la familiarité du roi».

(2) *Bk.* II, p. 126 et n. 2; *B.O.*, II, p. 492; III, I, p. 116; Paul a le n° 3 de la liste de Le Quien-Erbil.

(3) La date de «immédiatement après 640» donnée par Le Quien est donc à corriger (*O.C.*, II, col. 1230).

(4) Lettre n° 39 d'Īšō'yaw d'Adiabène, *B.O.*, III, I, p. 141; *CSCO*, 11, n° 40, p. 67.

du début du VII^e siècle (1). Elle était située dans la plaine et faisait d'abord partie d'un couvent. Quand le couvent disparut, l'église subsista seule, comme cela a été souvent le cas. C'est probablement cette église qui est signalée sous le nom d' «église des martyrs» en 1600 (2), ce qui pourrait indiquer qu'elle fut reconstruite après sa ruine en 1310; cependant Denha II semble avoir transporté les reliques des martyrs à Karamlaiss.

D'après la *Chronique*, l'ÉGLISE DE ST-ISAAC serait la plus ancienne, puisqu'elle aurait été bâtie par l'évêque Isaac (?) entre 135 et 148. Elle existait encore au temps de l'auteur de la *Chronique* (3). Elle n'est pas mentionnée au cours des destructions de 1310, mais aurait encore été debout en 1600.

Faut-il lui adjoindre une ÉGLISE DE NŪḤ (Noë) qui aurait été construite après la mort de l'évêque de ce nom, en 179? Le Chroniqueur est le seul à mentionner cette église, dont l'emplacement aurait été encore visible et visité de son temps (4).

Un étrange petit texte qui se trouve dans *The Book of the Cave of Treasures* (5) dit que «Anania, disciple de Jean, enseigna à Damas et Irbil. Pōl, le général d'Aretas (Aristus) le mit à mort. Il fut enterré dans son église à Irbil.» Budge, dans la table des matières, n'hésite pas à identifier Irbil avec Arbela. Il semble donc qu'il y ait eu à Erbil, au VI^e siècle, date de *la caverne des trésors*, une ÉGLISE DE ST-ḤNANIA. Si cela est vrai, j'aurais tendance à voir dans l'éponyme de cette église le laïc martyr d'Erbil de 345, plutôt qu'un hypothétique disciple d'un S. Jean inconnu. On ne peut confondre cette église avec celle de

(1) *Vie d'Īšo'sawrān*, cit. p. 500; *L.C.*, n° 60.

(2) Si toutefois ce détail mérite plus de créance (?) que les autres donnés par la *statistique inédite* publiée par Mgr AZIZ (Beyrouth 1909), p. 16.

(3) *Chron. Erbil*, p. 86; ORTIZ DE URBINA, cit. p. 24.

(4) *Chron. Erbil*, p. 96; ORTIZ, *id.*; la date donnée est ici 167.

(5) Cit. p. 256.

MA'ANYO, dont l'*Histoire de Jabalaha* dit qu'elle fut détruite en 1310 (1). Sa titulaire est en réalité la «sainte fille de Ma'anyo», qui figure avec «la martyre bienheureuse, la sœur de Sāma» dans une *hymne sur les saintes femmes* que l'on retrouve plusieurs fois utilisée dans la liturgie syrienne orientale (2). Dans la plupart des textes de cette hymne on ajoute aux noms des deux saintes que «leurs corps sont déposés et arrangés dans le lieu béni de Ḥḏéyaw». L'identification fait plus de difficulté. On ne peut retenir la suggestion de Chabot de voir en la fille de Ma'anyo la fameuse Rahab, car celle-ci est mentionnée auparavant dans la même *'onīta*. On ne peut rien inférer non plus de la place occupée par ces saintes dans l'hymne, elles sont tantôt rangées parmi les saintes de l'Ancien Testament et tantôt entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

C'est probablement de l'une des églises citées ci-dessus que la *Chronique* (3) parle sans la nommer, et dont elle dit seulement que l'évêque 'Abušta (?) en «renouvella la construction et qu'il l'embellit de toutes sortes d'ornementations, de manière que celui qui la voit est dans l'admiration et glorifie Dieu». On ne sait qu'une chose de cette église, c'est qu'elle existait encore au temps du Chroniqueur.

L'Ecole d'Erbil

Dans sa dissertation sur *les écoles anciennes et récentes des Syriens, des Chaldéens et des Perses*, Assémani consacre un paragraphe aux

(1) Le nom est écrit la plupart du temps Ma'anyo (1^{re} éd. BÉDJAN, p. 125) et quelquefois Man'yo (*ibid.*, p. 150); cp. *Monks*, p. 246 et 270; *Jabalaha*, p. 137 et 158.

(2) Au *ṣapra* de la fête des Félicitations de la Ste Vierge, le vendredi après Noël (v.g. dans *Gazza*, ms. de Ma'alṭāya, bibl. Dehōk, n^o 42) ou dans les cérémonies de la tonsure des religieuses (cité par CHABOT, *Jabalaha*, p. 137, n. 2 et également PAYNE SMITH, *Thesaurus*, col. 2186) et dans l'office nestorien propre de Ste Barbe à Karamlaiss (*Gazza* de 1731). — Ma'anyo et Sāma sont des noms propres d'hommes. Le dernier se retrouve comme nom de moine dans *Bk.* II, p. 216. Ce n'est donc probablement pas un nom persan, comme le pensait BUDGE (*ibid.*, n. 2), mais plutôt un nom des Apocryphes de l'Ancien Testament.

(3) *Chron. Erbil*, p. 148.

écoles d'Adiabène, auxquelles il joint celles de Marga (1). En Adiabène proprement dite, l'histoire a gardé le souvenir de trois écoles seulement: l'école d'Erbil, l'école de Quplāna et l'école de Kafar 'Ūzail. Ces deux dernières seront étudiées en même temps que les localités où elles se trouvaient. Quant à l'école d'Erbil, ou école d'Adiabène, ses débuts ne sont connus que par la *Chronique* (2). Elle aurait été fondée par le Docteur Paul, ancien professeur de l'école de Nisibe, spécialement prêté par le directeur de l'école, Abraham de B. Rabban (de 509 à 569) à l'évêque Hnāna d'Adiabène. Paul serait resté trente ans à Erbil, jusqu'à ce que le catholicos Mār Ābā (540-552) l'oblige à devenir évêque de Nisibe. L'école aurait été fondée, toujours d'après la *Chronique*, «pour les enfants, afin d'imprimer la foi dans leur esprit et de les protéger contre les assauts des hérétiques et des Messaliens» (3).

Un autre docteur de l'école d'Adiabène, peut-être le successeur même du fondateur, est connu par le *catalogue* de 'Awdīšō' de Nisibe (n° 77). C'est un des disciples du patriarche Mār Ābā, dont le nom est Serge (4). Assémani le place vers 500, mais on peut le reculer jusqu'au milieu du VI^e siècle.

Des élèves célèbres de l'école d'Adiabène sont mentionnés dans le *Liber Castitatis*. Ce sont: Mār Sawrīšō', futur fondateur du monastère de 'Āwa Šapīra (5) et Mār Dadīšō', disciple d'Abraham le Grand (6).

(1) *B.O.*, III, II, p. 932.

(2) *Chron. Erbil*, p. 156. Mgr A. SCHER (*Chr. Seert*, II, p. 95, n. 1) se montre réservé sur ce point.

(3) Plusieurs traités ont été écrits sur *les causes des sessions des écoles*, notamment celui de BAR ḤADBŠABBA 'ARBĀYA, in *P.O.*, IV/1907, texte syriaque et trad. fr. de Mgr A. SCHER. Le même auteur avait publié en arabe l'essence de l'Appendice I (p. 398) dans *Madrasat Nuṣaybīn aš šāhira*, Beyrouth, Impr. Cath., 1905, 64 p.; ici p. 52 s., § 11.

(4) D'après 'AMR arabe, éd. GISMONDI, p. 40; *B.O.*, II, p. 412; III, I, p. 86, n. 1. Ses ouvrages sont mentionnés dans *B.O.*, III, I, p. 171 et les *Litt. Syr.*

(5) N° 26.

(6) N° 38, cf. *Litt. Syr.*, notamment CHABOT, p. 56.

Grégoire, écrivain et futur métropolitain de Nisibe (sacré entre 596 et 604) fut un temps docteur et interprète à Erbil (1).

On trouve encore Daniel, docteur d'Erbil, à la fin de la période sassanide, puis l'on n'entend plus parler de l'école.

Métropolitains de la fin du VII^e siècle

Importante période de transition, bien qu'elle passe presque inaperçue dans l'histoire de la ville, la fin du VII^e siècle verra à Erbil trois évêques de grande classe, qui tous les trois vont devenir patriarches.

[24] Īšō'YAW DE QUPLĀNA

Né à Quplāna, village d'Adiabène, d'où son surnom d'Īšō'yaw d'Adiabène ou de Ḥazza, Īšō'yaw est une des figures les mieux connues de la littérature syriaque. Son origine noble, sa formation à Nisibe, sa filiation de B. 'Āwé, tout lui confère un rang à part dès le début de sa carrière. Alors qu'il n'est encore que simple évêque de Ninive, il fait partie de l'ambassade citée plus haut, il intervient dans les nominations épiscopales (2) et entretient les meilleurs rapports avec les gens influents, clercs ou laïcs, de sa communauté (3). Bien sûr, ses compatriotes d'Adiabène ne sont pas oubliés, et on le voit écrire à Daniel, docteur de l'école d'Erbil, pour le louer d'avoir pris soin des confesseurs emprisonnés (4).

(1) N° 56.

(2) Lettre n° 41, au métropolitain de Nisibe, *B.O.*, III, I, p. 141; *CSCO*, 11, n° 42, p. 71, puis la lettre n° 44 au clergé et au peuple de Balad, *B.O.*, *id.*; *CSCO*, n° 45, p. 85.

(3) Voir par exemple sa lettre au prince chrétien Yazd Ḥan (ou Yazdannan ?), *B.O.*, III, I, p. 141, n° 42 et *CSCO*, n° 43, p. 76. — Il semble que le classement des lettres d'Īšō'yaw demanderait à être vérifié. Probablement certaines datent-elles d'avant son épiscopat. Celle à propos de la mort de Yāzdīn (*CSCO*, n° 8, trad. DUVAL, p. 13), par exemple, fut certainement écrite avant 628, puisque Yāzdīn mourut avant Chosroès (*Chron. Min.*, GUIDI, p. 24-25). Or Īšō'yaw fut nommé évêque de Ninive par son homonyme de Ġidāl, donc au plus tôt en 628.

(4) Lettre n° 4; *B.O.*, III, I, p. 141; *CSCO*, 11, n° 5, p. 6.

On a l'impression que le jeune et brillant prélat, à côté d'un vrai zèle pour l'orthodoxie nestorienne, zèle dont témoigne sa lutte contre les Jacobites et son souci de la réforme des moines, cultive un peu aussi ses *public relations*. Était-il ambitieux? Il s'en défend dans ses lettres, se prétendant *ingenio imbecillis* et se vantant de fuir la vaine gloire (1). Il semble bien, en tout cas, qu'il se soit senti né pour un avenir distingué, qui d'ailleurs se réalisera.

Après un premier refus plein d'humilité à la demande de l'archidiaque Jean et du «prince des fidèles d'Erbil», Ṭani (2), Īšō'yaw, évêque de Ninive, finit par accepter le siège qui lui est offert: il devient métropolitain d'Erbil.

Cependant la chronologie de la vie d'Īšō'yaw présente quelque difficulté. C'est à titre d'évêque de Ninive que celui-ci participe à l'ambassade de 630; c'était donc tout au début du règne du patriarche Īšō'yaw de Ġidāl qu'il avait succédé à Mārā, à la mort de ce dernier (3).

Comme on trouve Mār 'Emmeh d'Arzun comme évêque de Ninive au moment de la conquête arabe, c'est-à-dire en 637 (4), on doit normalement conclure qu'Īšō'yaw avait déjà quitté à cette date Ninive pour Erbil. L'ordre donné aux évêques de Ninive dans les *diptyques* confirme cette opinion.

(1) Lettre n° 5; *CSCO*, trad. DUVAL, p. 11.

(2) Lettre n° 49; *B.O.*, III, I, p. 142; *CSCO*, 11, n° 50, p. 98: Autre lecture: Ṭa'i.

(3) Cf. THOMAS DE MARGA, lib. II, chap. 4. Le nom de «Marae» se trouve dans la traduction d'ASSÉMANI (*B.O.*, III, I, p. 45), mais pas dans celle de BUDGE (*Bk.* II, p. 123) alors qu'il figure bien dans le texte chaldéen du même auteur (*Bk.* I, p. 69). — LE QUIEN donne à Mārā le n° 5 parmi les évêques de Ninive et à Īšō'yaw le n° 6 (*O.C.*, II, col. 1224).

(4) Mār 'Emmeh serait donc le successeur d'Īšō'yaw à Ninive et non son prédécesseur, comme le voudrait LE QUIEN qui lui donne le n° 4. Il aurait été peu de temps évêque de Ninive, puis métropolitain de Gondisapor, puis patriarche en 644 ou 647. Cf. 'AMR, ar. p. 55; MĀRI, lat. p. 55; *Chr. de Seert*, II, p. 309-310; *B.O.*, II, p. 420; III, I, p. 615.

Mais là où les choses se compliquent, c'est quand on trouve une lettre adressée par lui, «Īšō'yaw, qui par la grâce de Dieu sert la sainte Église des Ninivites» (1), et contenant une mention explicite des Arabes musulmans. Les termes dans lesquels on en parle montrent qu'ils sont au pouvoir, puisqu'ils peuvent donner des ordres; on ne peut donc supposer la simple influence d'une troupe de passage, qui aurait précédé la conquête. Quant à la titulature, elle a ses parallèles dans plusieurs autres lettres (2). On ne voit pas comment concilier cette lettre avec la chronologie qui semble s'imposer, à moins de mettre en doute l'authenticité du titre, ce qui n'est pas du tout impossible, ou de considérer comme interpolé le dernier paragraphe de la lettre.

Un indice supplémentaire corrobore la thèse qu'Īšō'yaw arriva à Erbil avant la chute de l'empire sassanide, c'est la lettre écrite quand il était déjà métropolitain et où il console des persécutés (3). La conjoncture est plus plausible sous les Sassanides que dans les débuts de l'empire arabe.

Quelle fut l'attitude des chrétiens d'Erbil et de leur chef Īšō'yaw à l'arrivée des conquérants musulmans (4)? Leur ouvrirent-ils sans combat les portes de la ville, comme le firent les mossouliotes et les takritains chrétiens? Ils avaient en tous cas les mêmes raisons de la faire. Il était cependant dans le caractère d'Īšō'yaw de se montrer un peu plus prudent et un peu moins enthousiaste que le vieux Mār 'Emmeh de Ninive.

(1) N° 48, *CSCO*, 11, p. 92-93.

(2) Quand il ajoute un qualificatif à son nom, Īšō'yaw s'intitule la plupart du temps, «votre fils, votre fils commun, votre frère». Cependant il y a une autre lettre (n° 26, p. 47) où il se nomme «serviteur de l'Église de Dieu à Ninive», deux lettres (n° 3 et 4) «qui, par la grâce de Dieu, sert l'Église métropolitaine d'Adiabène», et une (n° 16) «l'Église catholique orientale».

(3) Lettre n° 11; *B.O.*, III, I, p. 142; *CSCO*, 11, p. 149. — Cinq de ces confesseurs sont nommés dans la lettre (Ardašīr, Nīsānaya, Bohtizād, Abrāham et Sargīs). On ne sait pas s'ils furent martyrisés.

(4) *Futūḥ al buldān*, du BALĀDURI est entièrement muet sur la conquête d'Erbil. Il faut probablement la placer à la même date que celle de Mossoul, c'est-à-dire en 16 H. = 637.

Peut-être la préférence que les Arabes manifestèrent à ce dernier lors de la prochaine élection patriarcale confirme-t-elle cette opinion. En tout cas Īšō'yaw avait été assez adroit pour se rendre suffisamment *persona grata* et obtenir le tour suivant. On lui verra désormais des amis parmi les nouveaux maîtres, dont il saura utiliser l'influence dans l'affaire de l'église *ad latrinas* de Mossoul par exemple. L'ambassade pour la reine Bōrān fut bientôt oubliée, et l'habile métropolitain put poursuivre sa carrière.

Métropolitain d'Erbil et de Ḥazza, Īšō'yaw porta-t-il aussi le titre de Mossoul? Les auteurs postérieurs, peut-être oublieux de la perspective, le lui donneront. Il semble bien qu'il s'agisse là d'un anachronisme dans l'emploi d'un titre qui en réalité ne devait apparaître que plus tard. En fait la jeune ville de Mossoul venait seulement de recevoir son nom des conquérants arabes. Elle va bientôt recouvrer de la vieille cité de l'Adiabène la prédominance qu'avait jadis sur l'Empire du Nord la troisième capitale de l'Assyrie (1).

Combien de temps Īšō'yaw restera-t-il métropolitain d'Erbil? Certainement plus que les deux ans que lui attribue Le Quien. En fait, c'est un minimum de dix ans qu'il faudrait lui concéder, puisqu'il deviendra patriarche en 647 ou 650. Son activité à Erbil, surtout sa polémique avec Sahdōna (2), sa lutte contre les Jacobites, ses œuvres littéraires, canoniques et liturgiques sont trop connues pour qu'on ait à y insister. Nous verrons, quand nous parlerons de Quplāna, son village natal, le rôle qu'il joua dans la fondation d'une école dans cette localité.

[25] GEORGES DE KAFRA

Disciple et ami d'Īšō'yaw et son successeur, Georges paraît un peu terne après son maître. Noble lui aussi, il avait été moine à B. 'Āwé,

(1) Les références abondent sur Īšō'yaw, v.g. 'AMR, ar. p. 55; MĀRI, lat. p. 55; *Chr. de Seert*, II, p. 264; *B.O.*, II, p. 420; III, I, p. 113 à 142; TH. DE MARGA, lib. II, chap. 11 et 12; préface de BUDGE, *Bk.* I, p. lxxxvi; et les *Litt. Syr.*, v.g. BAUMSTARK, p. 197-200. — Le Quien lui donne le n° 5 d'Erbil et le n° 1 de Mossoul.

(2) Même le *L.C.*, n° 128 en parle!

qu'il avait bientôt quitté pour suivre son aîné à Ninive, puis à Erbil, où il resta comme métropolite.

On s'étonne de ne trouver aucune lettre à lui adressée par le patriarche son ami. Mais il est vrai que le vieux catholicos était trop occupé avec ses communautés de Perse et de Qatar qui menaçaient de faire sécession. Et puis, George n'était pas homme à faire des histoires. Là où l'Adiabénien avait voulu forcer les moines à ouvrir une école, Georges offre des tentures des îles ou fait rédiger les *Vies des Pères*. Vraiment, il mérite le terme de «excellent et humble» que lui donne Thomas de Marga. Quand on contestera sa désignation par le patriarche mourant comme son successeur, il ne se prévaudra d'aucun titre, sinon «d'avoir été élevé sur ses saints genoux», et son humilité aplanira les difficultés (1). Il avait gouverné l'Église d'Erbil de 647/650 à 661.

Les *diptyques* mentionnent maintenant plusieurs métropolites dont on ignore tout :

[26] SARGĪS (Serge)

[27] YŌNĀN (Jonas)

[28] ISṬAPĀNŌS (Étienne)

[29] ŠMUEL (Samuel)

Par ailleurs ils ne mentionnent pas ŠLĪWA ZḤĀ, quelquefois donné comme métropolite d'Erbil avant de devenir patriarche en 714. Il était né à Ṭirhān (2) au B. Garmaï et avait été nommé évêque d'Anbar par le patriarche Ḥnānīšō' I, donc entre 685/6 et 691. Destitué en même temps que le catholicos par l'intrus Jean de Dāsen, il connut

(1) Un portrait très vivant du patriarche Georges I est donné par TH. DE MARGA, *Bk.* II, p. 179-186. Voir aussi *B.O.*, II, p. 421; III, I, p. 421, 493; 'AMR, ar. p. 57, l'appelle «évêque de Mossoul et d'Erbil». — LE QUIEN: Mossoul, n° 2; Erbil, n° 6. — ASSÉMANI, suivi par le P. ORTIZ DE URBINA (*Patrologia Syriaca*, Rome 1959, p. 138-139) dit que Georges fut évêque de Mossoul avant de devenir métropolite d'Erbil; THOMAS DE MARGA semble dire le contraire, et son nom ne figure pas dans les *diptyques* parmi les évêques de Ninive.

(2) Ar. Ṭirhān. District entre Sāmarra' et Takrit. Cf. *Syn. Or.*, table p. 684, HOFFMANN, cit. p. 188.

maintes aventures avant d'être nommé, d'après Māri, métropolite de «Ḥazza et Mossoul», ou, d'après 'Amr, simple *mu'allim* (1), quand Ḥnānīšō' fut réinstallé en 693. Si Šlīwa Zhā fut vraiment à Erbil on doute qu'il y ait été très populaire car déjà pendant son exil le peuple de Nisibe n'avait pas voulu de lui comme auxiliaire de leur métropolite, et les novices de B. 'Āwé s'armeront de bâtons et de pierres quand, devenu patriarche, il voudra enlever du couvent un précieux évangéliste. Thomas de Marga, qui le dépeint comme «avaricieux et arrogant», se décharge de la responsabilité de cette médisance sur «ce que les Histoires Ecclésiastiques disent de lui» (2). On ne comprend pas comment un personnage si peu intéressant ait quand même été élu patriarche (3).

Métropolites du VIII^e siècle

[30] ŠIM'ŪN

Que Mossoul ne soit pas encore uni à Erbil, comme certains textes de 'Amr et de Māri auraient pu le laisser supposer, est bien prouvé par l'existence d'un Šim'ūn, évêque de Mossoul, qui joue un rôle dans l'histoire de Šlīwa Zhā, et donc lui est exactement contemporain. Cependant on retrouve également un Šim'ūn sur le trône d'Adiabène vers la même époque. Si l'on n'a pas faire à deux personnages différents, on peut supposer que Šlīwa Zhā, devenant patriarche en 714, promu à Erbil l'évêque de Mossoul, Šim'ūn, pour le remercier de son aide au retour de Ḥnānīšō'. On ne sait rien de son gouvernement d'Erbil (4).

[31] YŌḤANNĀN (Jean)

A la mort de Šim'ūn, «le choix des évêques, du gouvernement et

(1) 'AMR, ar. p. 60; MĀRI, lat. p. 57.

(2) *Bk.* II, p. 228-230.

(3) Cf. *B.O.*, III, I, p. 616, n° 42; II, p. 430, n° 41. LE QUIEN lui donne le n° 7 pour Erbil, mais il ne le mentionne pas pour Mossoul, bien qu'il décide que ce fut à partir de ce temps-là qu'il n'y eut qu'un seul évêque pour Erbil et Mossoul.

(4) Šim'ūn n'apparaît que pour mourir dans THOMAS DE MARGA (*Bk.* II, p. 236). LE QUIEN lui donne le n° 8 Erbil.

des croyants d'Adiabène, tomba sur» Yōḥannān, neveu de l'écrivain 'Ananīšō' (1). Disciple de ses oncles 'Ananīšō' et Īšō'yaw à B. 'Āwé, Yōḥannān était devenu auparavant évêque du B. Bgāš. Il fut promu métropolitain d'Erbil par le patriarche Šlīwa Zhā (714-721).

Jean était un très saint homme, qui inaugura la coutume, suivie par plusieurs métropolitains après lui, de ne pas résider à Erbil. Il resta dans son couvent (2) où, tous les jours, «il était assis dans sa cellule et méditait tranquillement». Il garda encore la charge de supérieur de B. 'Āwé pendant de longues années et y mourut en paix.

[32] Aḥḥa

Aḥḥa est encore un moine de B. 'Āwé, à propos duquel Thomas de Marga est dithyrambique (3). Devenu supérieur du couvent, sa méthode de gouvernement augurait mal de la future administration de son diocèse, puisqu'«il confia à d'autres le soin de diriger les affaires intérieures du monastère et d'aller à la porte des princes, et resta tranquillement assis dans la chambre patriarcale». Néanmoins, à la mort de Yōḥannān, les croyants d'Adiabène, c'est-à-dire la caste des propriétaires et des nobles, allèrent trouver le catholicos Mār Ābā II (741-751) qui obligea Aḥḥa à accepter la charge de métropolitain. On ne sait s'il suivit l'exemple de son prédécesseur et resta à B. 'Āwé. Il ne le semble pas, car un nouveau supérieur fut nommé au monastère. Son administration épiscopale fut plus directe que son supérieurat, et Aḥḥa commença à visiter ses villages.

(1) Et non pas le patriarche Ḥnanīšō', comme le voudrait LE QUIEN, qui lui donne le n° 9 Erbil. — Sur lui cf. *Bk.* II, p. 234 s. et la préface de BUDGE (*Bk.* I, p. cvii); *B.O.*, II p. 494; III, I, p. 478.

(2) D'ailleurs, il n'y a pas tellement loin de B. 'Āwé à Erbil. Du couvent au Zab il y a 10 milles (*L.C.*, n° 90, corroboré par les cartes), puis environ 20 du Zab à Erbil; le tout se fait en deux étapes: le premier jour de 'Aqra au Zab, en 5 ou 6 heures jusqu'à Sargāwé, ou en 8 heures jusqu'à Plāša; le Zab était traversé en barque le soir. Le deuxième jour on allait en 8 heures du Zab à Erbil.

(3) *Bk.* II, p. 248-266 et *B.O.*, III, I, p. 480-482; II, p. 494. — Le Quien lui donne le n° 10 Erbil.

En plus de ses miracles et de ses prophéties, il est célèbre par le rôle qu'il joua dans la lutte de Jacques et de Surin (1) pour le patriarcat en 754. Le tact et l'adresse de Aḥḥa, ainsi que sa réputation de sainteté, entraînèrent les évêques à confirmer Jacques et à déposer l'intrus.

Aḥḥa mourut au cours d'une de ses tournées apostoliques au village de Šalmaṭ en Sapespa de Marga, où l'église lui est encore dédiée.

[33] MĀRAN 'EMMEH D'AWĀḤ

Ce prélat avait été d'abord docteur de l'école de Kafar 'Ūzaīl, après le fondateur de celle-ci, Bāwaī de Gwilta. Il fut ensuite nommé évêque de Salāḥ par le métropolite Mār Aḥḥa, auquel il succéda au temps du catholicos Jacques II, donc entre 754 et 773 (2). Le nouveau métropolite «de toute l'Adiabène, de Marga et de Ḥewtōn», en réglant par un miracle une contestation à propos de la propriété d'un moulin (3), étaya tout de suite son autorité.

La rectification des frontières de certains diocèses de sa province prouve son sens de l'organisation. Seule la dernière clause, ayant trait au diocèse de Ḥadīṭa, concerne l'Adiabène proprement dite; on l'étudiera en son temps.

Une expédition punitive qu'il dut entreprendre de l'autre côté du Grand Zab offrira également des données précieuses quand on en viendra à la géographie de Marga.

Dans son extrême vieillesse, Māran 'Emmeh affronta encore les

(1) *Bk.* II, p. 283, texte de B.H. en note 1.

(2) *Bk.* II, p. 304-344, auquel Thomas ajoute une hymne métrique de sa composition (*Bk.* II, p. 345-375). *B.O.*, III, I, p. 482-485; II, p. 494-495. LE QUIEN, Erbil, n° 11; Mossoul, n° 4.

(3) B. Warda, dont il est question ici ne semble pas être le même que le village de Warda (*L.C.*, n° 60) où ʾĪšō'sawrān avait été crucifié et qui se trouvait à côté du pont sur le Diyāla entre le B. Garmaï et le pays de Blašpar (région de Ḥulwān et de Qasr Šīrīn en Iran, de Ḥāniqīn en Iraq). Ce pont était sur la Route du Roi qui conduisait à Madaīn. Cf. Actes de Ya'qūb Nōṭāra, *AMS*, IV, p. 189 et *Šuhadā'*, II, p. 318.

périls de la route et vint à Mossoul, «la cité des Ātōrāyé», et dans le territoire de Ninive, pour recueillir des aumônes à l'occasion d'une grande famine qui désola l'Adiabène. La date de la sécheresse qui causa cette famine est donnée par le texte actuel du *Livre des Supérieurs* comme étant 204 de l'hégire, soit 819/820 de notre ère (1). Quoiqu'il en soit des savantes dissertations de Budge et de Hoffmann (2), et malgré l'unanimité des manuscrits que j'ai pu consulter, en faveur de cette date, on doit conclure, ou que Thomas de Marga s'est trompé, ce qui est peu probable, ou que le texte a été altéré par l'introduction d'une glose erronée.

En effet, Thomas lui-même montre que le saint Māran 'Emmeh était mort, et le siège d'Adiabène vacant, au moment où Timothée I fut élu patriarche, le 1^{er} mai 780 (3). Cette mort a été racontée par l'évêque de Marga, qui ne peut cacher son émotion: après un essai infructueux de cure aux eaux voisines du monastère de Bā Reqna, le vieux métropolite s'était fait hisser sur un cheval pour revenir finir ses jours à Erbil. Il n'y arriva pas vivant, mais mourut à mi-route.

[34] Īšō'YAW DE MARGA

Au «merveilleux» Māran 'Emmeh succéda Īšō'yaw, à qui Thomas de Marga ne décerne aucun qualificatif, sinon «le métropolite» (4). Après avoir été supérieur de B. 'Āwé (5) Īšō'yaw était devenu évêque de Ninive au temps du métropolite Mār Aḥḥa. A la mort de Ḥnanīšō' II, en 780, il faillit bien devenir patriarche. Le jeune et ambitieux Timothée,

(1) Thomas ne donne que rarement de dates. Il utilise cependant le comput arabe pour préciser l'année de sa propre entrée à B. 'Āwé (*Bk.* II, p. 266).

(2) *Bk.* II, p. 336, n. 1 et 337, n. 1.

(3) *Bk.* II, p. 383.

(4) *Bk.* II, p. 650, où la note 3 de Budge l'identifie à Īšō'yaw d'Adiabène, alors que Thomas le distingue formellement (*Bk.* II, p. 378) en disant qu'il était un de ses parents.

(5) *Bk.* II, p. 377-414; *B.O.*, II, p. 433-495; *MĀRI*, lat. p. 65, etc. qui ne peut s'empêcher de parler de Rustam «évêque de Mossoul». — *LE QUIEN* donne à Īšō'yaw le n° 12 Erbil et 5 Mossoul, et à Rustam les n° 13 et 6.

évêque du B. Bgāš, lui représenta alors comment son grand âge ne lui permettrait pas de faire face avec assez de vigueur aux attaques des envieux fauteurs de troubles. Le vicil évêque se désista et Timothée fut élu patriarche. Quelques jours plus tard, celui-ci devait tenir sa promesse et nommer Īšō'yaw «évêque de l'Église d'Adiabène et métropolitain de toutes ses contrées».

Mais les notables d'Adiabène, des Šahrigān de Kafar 'Ūzaīl et les habitants du district du B. Ārō'é, vexés de n'avoir pas été consultés pour cette nomination, s'unirent aux adversaires de Timothée, entraînant dans leur rébellion le vicil évêque Šlémūn de Ḥadīta. Au concile schismatique du «Couvent de Pisé», ils prirent Rustam, évêque de Ḥnīta et le mirent sur le trône métropolitain de l'Adiabène, appelée ici «Bēt Mār Qardāg» (1).

La nouvelle de l'intrusion parvint à Īšō'yaw alors qu'il était sur le point d'entrer dans son éparchie. Après un temps d'hésitation, et sur les conseils de Timothée, le métropolitain légitime alla de l'avant et pénétra dans son territoire. Devant éviter la région d'Erbil qui était aux mains des révoltés, il longea la frontière est de son diocèse, du sud au nord, visitant d'abord les Baniqāyē, puis les gens de la Montagne d'Adiabène, et enfin la région de Ḥewtōn, d'où il passa en Marga où on lui fit fête.

Après la mort misérable de l'impie Rustam et la débandade de ses partisans, le pieux Šlémūn se repentit et les Šahrigān demandèrent leur pardon. Īšō'yaw put enfin entrer dans sa capitale.

(1) Il est curieux de constater que Thomas de Marga, qui a eu tant de fois l'occasion de parler de métropolitains d'Adiabène, ne commence qu'au début du règne de Timothée I (780) à employer, pour désigner le siège, l'expression «le trône du pays (ou: de la maison) de Mār Qardāg». Il serait tentant d'imaginer que ce n'est qu'à partir de ce moment là que Thomas trouve le terme dans ses sources, parce que ce serait à la fin du VIII^e siècle seulement que la légende de Mār Qardāg aurait commencé à se fixer et à devenir populaire (voir le terme dans *Bk.* II, p. 386, 390 et 414). On verra cependant un couvent dédié à ce saint vers l'an 600. — Les chrétiens de 'Aīnkāwa prendront au sens littéral le mot «maison» et chercheront à Erbil la demeure de Qardāg.

On ne sait rien de son administration de la province. On le trouve bientôt très occupé à présider à la construction d'un temple nouveau et magnifique à B. 'Āwé. Malgré tous les ennuis que ce travail lui avait causé, il voulait encore rebâtir tout le couvent, quand il mourut et fut enterré à Erbil. Toutes ces péripéties prirent moins de dix ans, puisque son successeur, Nestōrus, siégeait déjà en 790.

[35] NESTŌRUS

Le pieux Nestōrus, comme l'appelle le *Livre des Supérieurs* (1), a laissé peu de traces de son passage sur le siège d'Erbil. Il assistait au synode de Timothée en 790 (2) où il signe «métropolitain d'Assyrie»: c'est la première fois que l'on rencontre ce titre. Quand, sur l'ordre de Timothée, il vient à B. 'Āwé sacrer le moine Élie évêque de Mūqām en Dailam, Thomas de Marga l'appelle «métropolitain d'Adiabène» (3). On ne sait combien de temps dura son règne. La date extrême possible est la mort de Timothée en 823 (4).

La similitude de son nom avec celui du fondateur de sa secte valut au pauvre Nestōrus d'avoir son nom gratté des *Diptyques de Karam-laiss*, sans doute par un converti trop zélé.

Les siècles de léthargie

Du IX^e au XII^e siècle, la vieille ville disparaît presque entièrement des chroniques. Son passé illustre lui-même sera si vite oublié que, écrivant au milieu du X^e siècle, Bar Bahlūl l'appellera dédaigneusement «un village du pays de Ḥazza, qui a donné son nom à l'éparchie métropolitaine de Mossoul» (5).

(1) *Bk.* II, p. 506; *B.O.*, III, I, p. 492.

(2) *Syn. Or.*, p. 608, n. 3.

(3) *LE Q.*, Erbil, n° 14.

(4) Timothée I lui écrivit au moins deux lettres, toutes deux perdues. Cf. *Les lettres du patriarche nestorien Timothée I*, étude critique de Mgr R. J. BIDAWID (*Studi e testi*, 187, Rome 1956), p. 23, 34, 45, 48, 61, 78.

(5) *Syr. Lex.*, éd. R. DUVAL (Paris, Impr. Nat.), I/1888, col. 280.

Les auteurs arabes lui consacrent de rares mentions. Erbil est, tout au plus, «un district de la province de Ḥalwān» (1). Puis elle fut considérée comme dépendant de la Ġazīra et de la province de Mossoul, car Mossoul prend une grande importance au IX^e siècle.

L'organisation ecclésiastique suit à peu près la même ligne. C'est au IX^e siècle que Mossoul est faite métropole et que son évêque porte le titre d'Assyrie et de Mossoul, ou de Mossoul et d'Erbil (2). Désormais le titre de Ninive semble disparaître, et aussi le vieux nom d'Adiabène. Il semble également que le métropolite réside dorénavant à Mossoul, Erbil n'étant plus gouvernée que de loin.

A quelle date se fit ce grand changement qui consacra la rechute de la vieille cité au deuxième rang après la capitale du nord? 'Awdīšō' de Nisibe (3) attribue la décision au patriarche Īšō' bar Nūn (823-829).

La fusion des deux diocèses sous la prédominance de Mossoul durera jusqu'en 1176. Comme les listes épiscopales ne concernent plus désormais qu'indirectement l'histoire d'Erbil, je me contente d'en donner pour référence une liste schématique.

[36] 'AWDĪŠŌ'

[37] IŠĦAQ (Isaac) — L'un de ces deux évêques, mentionnés aux *diptyques*, doit être le premier titulaire du nouveau siège (4).

Puis viennent deux métropolites, pourtant bien attestés, omis par les *diptyques*. Il n'est pas exclu d'ailleurs qu'ils aient été oubliés par le copiste. Mais on peut aussi supposer, puisque tous les deux devinrent

(1) Ibn Ḥurdāqabah (IX^e s.) et Ibn Qudāmah (X^e s.) in *BGA*, VI, p. 6 et 235.

(2) *Etat religieux des diocèses formant le Patriarcat chaldéen de Babylone*, d'après les notes du patriarche GEORGES EBEDJESUS V KHAYATH, par J. B. CHABOT, *ROC*, 1896, p. 433-453; ici p. 436.

(3) *Nomocanon*, Traité VII, ch. 6 (MAI, t. X, p. 134) également cité par *B.O.*, III, I, p. 344.

(4) MICHEL LE SYRIEN (III, p. 523) cite bien un métropolite de Mossoul du nom de Yōḥannān vers 820, mais Chabot avait déjà rectifié (*id.*, n. 5): ce personnage était métropolite de Nisibe (cf. MĀRI, lat. p. 67).

patriarches, que les deux noms ci-dessus cités par les *diptyques* étaient les noms que portaient les deux suivants quand ils étaient métropolitites d'Ātōr; on sait en effet que, sans préjudice de changements de noms antérieurs, les nouveaux patriarches choisissaient souvent un nom nouveau.

[37a] ENOS, le premier métropolitite connu de Mossoul. Créé par le patriarche Georges I (860-872). Devint patriarche en 877 (1).

[37b] YŌḤANNĀN BAR NARSAĪ, transféré de Hāniḡar (Tūz Hur-mātu) à Mossoul par Enos I (877-884). Devint patriarche en 893 (2).

[38] YŌḤANNĀN BAR BOḤTĪŠŌ, de 893 à 905 au plus tard (3). Le codex syriaque 354 de la Bibliothèque Nationale l'appelle «métropolitite d'Erbil» (4).

[39] LUC. Nommé sous Abraham III (905-936). Est encore présent en 938 (5).

[40] ISRĀ'ĪL. Prédécesseur du suivant (6).

[41] GEORGES BAR TOBI, mieux connu sous le nom de Georges d'Erbil, appelé tantôt «métropolitite de Mossoul», un «métropolitite d'Ātōr», ou «d'Erbil et de Mossoul», etc. Les *littératures syriaques* discutent de ses œuvres. Nommé par Emmanuel I (937-960) il fut candidat malchanceux au patriarcat en 960, 963 et 987 (7).

(1) LE Q., Mossoul, n° 7; MĀRI, lat. p. 72; 'AMR, ar. p. 73; *B.O.*, II, p. 439.

(2) LE Q., Mossoul, n° 8; MĀRI, lat. p. 73; 'AMR, ar. p. 80; *B.O.*, II, p. 440.

(3) LE Q., Mossoul, n° 9; MĀRI, lat. p. 76; 'AMR, ar. p. 81-83; *B.O.*, II, p. 440.

(4) *Notices des manuscrits syriaques entrés à la B.N. de Paris depuis l'édition du catalogue général*, par F. NAU (*ROC*, 2^e série, VI/1911, p. 271-323).

(5) LE Q., Mossoul, n° 10; MĀRI, lat. p. 83; 'AMR, ar. p. 87; ÉLIE DE NISIBE, *Opus Chronologicum*, CSCO, 63*, p. 100.

(6) Pas mentionné dans LE QUIEN; MĀRI, lat. p. 88.

(7) LE Q., Erbil, n° 16; Mossoul, n° 11; MĀRI, lat. p. 88, 89, 94; 'AMR, ar. p. 92, 94; *B.O.*, II, p. 443, 486-487; III, I, p. 200, 518-540. Ses canons sont reçus par l'Église Orientale, cf. n° 39 de 'AWDĪŠŌ, in *Syn. Or.*, p. 611 et note 39 de CHABOT, p. 615. — Voir les littératures syriaques, notamment WRIGHT, p. 231; BAUMSTARK, 239. — Il y a aussi un Georges d'Adiabène que Baumstark suggère de distinguer de Georges Warda (*Syr. Lit.*, p. 305-306).

[42] Īšō'YAW, successeur du précédent, transféré par Māri II (987-999) de l'évêché de Ḥadīṭa à la métropole de Mossoul. Il est encore là en l'an 1000 (1). On l'appelle aussi Īšō'yaw d'Erbil.

[43] GABRIEL, transféré de l'évêché d'Arzun au siège de Mossoul par le patriarche Jean bar Nāzūk, le jour même de sa création, 10 janvier 1012 (2).

[44] ÉLIE, dont la présence sur le siège de Mossoul est attestée en 1020 et 1029 (3).

[45] 'AWDĪŠŌ' BAR BAHRĪZ, successeur du précédent. Supérieur de Dair Sa'id (Mār Eliya) à Mossoul, sous le nom d'Abū Sa'id, candidat malheureux au patriarcat en 1028, il devint plus tard métropolite d'Assyrie. Ses canons ont leur place dans le droit officiel de l'Église Syrienne Orientale (4).

[46] GABRIEL BAR RAKWA, transféré en 1064 de l'évêché de Ṭirhān au siège de Mossoul. «Meurt bientôt» (5).

[47] YAHWĀLĀHĀ (Abū Darah), était évêque de Ma'alṭa quand il succéda à Gabriel. Il siégea de 1064 à 1085 (6).

[48] HORMIZD est probablement le même que le futur patriarche Makkīḥa fils de Sleimān qui, d'évêque de Ṭirhān, devint métropolite de Mossoul en 1085, jusqu'à son élévation au patriarcat en 1092 (7).

(1) LE Q., Mossoul, n° 12; MĀRI, lat. p. 98; 'AMR, ar. p. 94; *B.O.*, III, I, p. 540; I, p. 581.

(2) LE Q., Mossoul, n° 13; MĀRI, lat. p. 100; 'AMR, ar. p. 96; *B.O.*, II, p. 446; ÉLIE DE NISIBE, *Opus Chron.*, *CSCO*, 63*, p. 111.

(3) LE Q., Mossoul, n° 14; MĀRI, lat. p. 102; 'AMR, ar. p. 97; *Opus Chron.*, p. 35-36.

(4) LE Q., Mossoul, n° 15; Erbil, n° 15; MĀRI, lat. p. 104; *B.O.*, II, p. 446; III, I, p. 173, 269; *Syn. Or.*, p. 611, n° 38 et p. 615, note 38; *DHGE*, XIV/1960, col. 1275-1276.

(5) LE Q., Mossoul, n° 16; MĀRI, lat. p. 109; *B.O.*, II, p. 448.

(6) LE Q., Mossoul, n° 17; MĀRI, lat. p. 110-117; 'AMR, ar. p. 100; *B.O.*, II, p. 447.

(7) LE Q., Mossoul, n° 18; MĀRI, lat. p. 115; 'AMR, ar. p. 101-102; *B.O.*, II, p. 448.

[49] ÉLIE BAR MUQLI. Commença son gouvernement de Mossoul en 1092. Il quitta son siège pour le patriarcat en 1111 (1).

[50] YŌḤANNĀN IBN AL ḤADDĀD. Sa présence sur le siège de Mossoul est attestée en 1134, 1138 et 1139 (2). Il faut noter ici que la liste des *diptyques*, probablement à la suite d'une erreur de scribe car les dates sont bien fixées, intervertit les deux noms précédents.

[51] ṬĪṬṬŌS, supérieur de B. Qōqā, est créé métropolitain de Mossoul par Élie III (1176-1190) (3).

Le réveil d'Erbil

En 563 de l'Hégire, 1167 de notre ère, Erbil sort de sa léthargie. Un prince kurde entreprenant nommé Zaīn ad Dīn 'Alī Kutšuk Bak-takīn, en fait la capitale d'un petit État que ses successeurs agrandiront et qui rendra à la ville sa célébrité (4). Après le fondateur de la dynastie, son fils, Zaīn ad Dīn Yūsif lui succède, lui-même remplacé, quand il mourut en 1190, par son frère Muḏaffar ad Dīn Kukburī, déjà Seigneur d'Édesse, Ḥarrān et Samosate (5).

Ce gendre de Ṣalāḥ ad Dīn eut tôt fait de mettre la main sur les états de ses voisins, et donna à Erbil une prospérité qu'elle n'avait pas connue depuis longtemps. Ses fêtes religieuses musulmanes, décrites par l'erbillien Ibn Ḥullikān, sont alors célèbres (6). Ainsi, par-delà les

(1) LE Q., Mossoul, n° 19; MĀRI, lat. p. 129; 'AMR, ar. p. 103; *B.O.*, II, p. 448-449; *DHGE*, XV/1961, col. 164, s.v. Élie II.

(2) MĀRI, lat. p. 131 et 133 (c'est le dernier dont parle Māri); 'AMR, ar. p. 104-105; *B.O.*, II, p. 450; LE Q., Mossoul, n° 21. — Avant ibn al Ḥaddād LE QUIEN a placé, sous le n° 20, un autre Yōḥannān, nommé par Élie III (Abū Ḥalīm) (1176-1190), métropolitain de Hamadān. En fait 'AMR (ar. p. 111) l'appelle Jean le Mossouliote, sans dire qu'il ait été évêque de Mossoul. La question de son rapport chronologique avec ṬĪṬṬŌS, qui préoccupait Le Quien, ne se pose donc pas.

(3) 'AMR, ar. p. 110; *B.O.*, II, p. 450; LE Q., Mossoul, n° 22, Erbil, n° 17.

(4) *E.I.*, article de M. STRECK cit.

(5) M.S., III, p. 408.

(6) Éd. Wüstenfeld, t. VI, p. 66.

siècles et sans s'en douter, la ville d'Ishtar reprenait-elle ses traditions ancestrales.

La résurrection politique devait bientôt s'accompagner d'une émancipation religieuse. Le siège épiscopal d'Erbil, lié depuis deux siècles à celui de Mossoul, allait recouvrer son autonomie. Dans les *Canons pour la consécration des évêques, métropolitains et patriarches* d'Élie III (1176-1190) (1), Erbil et Ātōr figurent comme deux métropoles séparées. La séparation semble bien s'être effectuée après l'épiscopat de Tīṭṭōs (2). Le *Quien* la reporte au temps du métropolitain Joseph, en 1222. On voit en fait dans un manuscrit de l'évêché chaldéen de Mossoul (3) que Joseph portait le titre de «métropolitain d'Ātōr et Mossoul», sans plus de mention de Ḥazza et Erbil, dès 1188. Avec Tīṭṭōs se termine la liste des grands métropolitains, les huit noms qui suivent dans les *diptyques* sont ceux de métropolitains de Mossoul seule.

De l'autre côté, dans la nouvelle série de métropolitains de Ḥazza et Erbil, SAWRĪŠŌ' BAR QAYYŪMA est le premier connu (4). Neveu du patriarche Yahwālāhā II (1190-1222), il fut nommé par son oncle successivement à l'évêché du Bā Nūhadra, puis au siège métropolitain restauré d'Adiabène. La date précise du début de son gouvernement d'Erbil est inconnue; il succéda à son oncle sur le siège patriarcal en 1222.

A son élection assistait son collègue, le métropolitain de Mossoul, Joseph (5). Nous abandonnons avec celui-ci la liste des métropolitains de Mossoul, pour ne plus suivre que celle d'Erbil. En 1202, un enfant de sept ans, nommé Joseph, fut mis à mort à Erbil par les «fils d'Agar», parce qu'il avait refusé d'apostasier (6).

(1) Cf. *Catalogue des Mss de Cambridge*, de WRIGHT, Add. 1988, p. 339.

(2) *B.O.*, III, II, p. 721.

(3) *Ev. cod. A.S.*, 13, Mgr BIDAVID, 124.

(4) *LE Q.*, Erbil, n° 18; 'AMR, ar. p. 115; *B.O.*, II, p. 453.

(5) *LE Q.*, Mossoul, n° 23; 'AMR, ar. p. 116; *B.O.*, II, p. 453.

(6) D'après le colophon d'un manuscrit d'Homélies pour les Rogations de

Pendant ce temps Muḏaffar ad Dīn régnait toujours sur la ville. Il avait étendu la zone de constructions située en dessous de l'ancien quartier fortifié bâti sur les ruines du tell assyrien et qu'on appelle encore aujourd'hui «la citadelle». Ses raids d'annexion vers l'est et le sud avaient réussi, et il s'était même rendu maître de Kerkouk. Mais du côté de l'ouest et du nord, il s'était heurté à un prince aussi ambitieux et plus rusé que lui, Badr ad Dīn Lū'lū' de Mossoul. La *Chronique des Ayyoubides* d'al Makīn ibn al 'Amīd en dit long sur les relations peu cordiales des deux rivaux (1). Pratiquement, cette inimitié se traduisait par des raids réciproques, où les villages pris entre deux feux étaient pillés et décimés par chaque parti à son tour. Tous ceux qui essayaient de miser sur un seul tableau perdaient, tel ce Šim'un de Bartelli qui avait déjà eu les difficultés avec son maphrien et s'était fait excommunier par le même devenu patriarche en 1222. Il écrivit à Muḏaffar une lettre insidieuse contre Lū'lū'. Ce dernier l'apprit et fit crucifier Šim'un (2).

Muḏaffar venait de mourir (1232) et les généraux du calife Muṣ-tanşir venaient de s'installer à Erbil, quand les premiers pillards mongols apparurent dans les environs de la ville. Celle-ci leur résista plusieurs fois (3), mais Lū'lū' y vit une occasion de se venger de la capitale de son défunt ennemi; au retour de la prise de Bagdad en 1258, ses troupes aidèrent les Mongols à assiéger Erbil, qui capitula au bout de six mois (4). Les Mongols la remirent à Lū'lū' pour qu'il en démolisse

Ninive, écrit à Borb (diocèse de Seert) en 1526, par un certain prêtre Emmanuel, et publié par Mgr A. SCHER dans *J.A.*, XV/1910, p. 120.

(1) En arabe; suite à l'édition d'Erpennius, publiée par CL. COHEN, in *Bull. d'études orientales de l'Inst. Fr. de Damas*, XV/1955-1957, p. 140-141.

(2) *Hist. Eccl.*, II, col. 390.

(3) Notamment en 1235. Cf. 'Onīta attribuée à Warda (à Karamlaiss).

(4) *Histoire des Mongols de la Perse*, par RACHID AD DIN, éd. et trad. QUATRE-MÈRE, t. I, Paris, Impr. Nat. 1836, p. 315-316. — *Chronique des Ayyoubides*, cit. p. 167. — *L'E.I.*, à laquelle j'emprunte les quelques détails d'histoire civile pour lesquels je ne donne pas de référence spéciale, fait durer le siège un an.

les remparts, mais il ne semble pas que le vieux renard se soit empressé d'exécuter cet ordre.

La paix que cette annexion procura aux villages sis entre Mossoul et Erbil ne devait pas durer longtemps. La révolte du fils et successeur de Lū'lū', Malik Ṣāliḥ Ismā'il, contre les Mongols (1261), fut le point de départ d'une nouvelle période de malheurs. Des groupes de chrétiens de la plaine de Ninive, notamment du village de Bā Saḥra, s'enfuirent en direction d'Erbil. Quand ils essayèrent de franchir le Zab ils furent massacrés par l'émir Kutlu Bek, qui voulut croire qu'ils venaient du côté de l'ennemi (1).

Mais la grande pitié des villages de Ninive allait bientôt leur susciter un protecteur, à la fois généreux et habilement prévoyant, en la personne du métropolitain Denḥa.

Denḥa d'Erbil

Bien qu'il soit connu de l'histoire sous le nom du patriarche Denḥa I, puisqu'il occupera le siège de l'Orient de 1265 à 1281, on ne peut s'empêcher d'unir au nom de Denḥa celui de la ville qu'il a sauvée, pour peu de temps hélas, grâce à sa politique audacieuse et réaliste.

Ce que Yōnādāb avait empêché de toutes ses forces, l'entrée des Jacobites en Adiabène, Denḥa l'encouragea six cents ans plus tard. Car les Jacobites qui refluent maintenant sur la région d'Erbil ne sont plus des propagandistes hérétiques dangereux qu'il faut combattre, mais de pitoyables réfugiés qu'un peu de bienveillance peut transformer en amis. Et qui sait, si le danger venait à menacer Erbil elle-même, ils pourraient renforcer les rangs des Nestoriens et leur éviter d'avoir le même sort malheureux.

Pour renverser ainsi totalement une tradition multiséculaire de haine et de luttes, il ne suffisait pas que le danger commun soit grand, d'autres refuseront de le voir, il fallait de la clairvoyance et du génie politique. Denḥa, au début de sa carrière, eut cette intuition de génie.

(1) B.H., *Chronography*, éd. BUDGE, t. I, p. 441.

Ibn Fawṭi permet de reconstituer le climat politique de l'époque de Denḥa, et notamment les vicissitudes des gouverneurs chrétiens collaborationnistes du temps des premiers Khans mongols (1).

Denḥa lui-même est bien connu. Son amitié avec Bar Hebraeus lui a valu de nombreuses mentions dans l'*Histoire Ecclésiastique* (2) et dans la *Chronique Syriacque* (3). Enfin, sa biographie, écrite par le moine Yoḥannān, pas longtemps après sa mort, nous est parvenue (4). Évidemment, tous ces documents sont plutôt partiels en sa faveur, mais il n'est pas défendu de lire entre les lignes, et Bar Hebraeus surtout ne peut s'empêcher de mettre beaucoup de choses entre les lignes quand il parle d'un Nestorien, fût-il son meilleur ami.

Ancien moine de B. Qōqā, Denḥa devint métropolitain d'Erbil en 1256, d'après Bar Hebraeus (5), alors qu'il n'avait même pas encore trente ans (6). Cela ne l'empêcha pas de poser sa candidature au trône patriarcal dès l'année suivante.

Que Makkīḥa II (1257-1265) l'ait évincé à ce moment-là, sera pour lui à la fois une leçon et une humiliation. Une leçon, parce qu'il

(1) Dans *Mossoul Chrétienne* j'ai attiré l'attention (p. 46, n. 2) sur la similitude entre «al Ḥawādīt» et un texte publié dans *Al Machriq*.

(2) *Hist. Eccl.*, t. II, col. 429 s., 439 s., 449-452, et *B.O.*, II, p. 251, 255, 257; III, I, p. 564.

(3) Cité ici d'après la traduction de BUDGE, *Chronography*, t. I cit.

(4) *Eloge du patriarche nestorien Mar Denha I*, par le moine Jean, publié et traduit par J. B. CHABOT, *J.A.*, 9^e série, V/1895, p. 110-141. — Résumé dans *DHGE*, XIV/1957, col. 219-221, s.v. *Denha I*. — Voir sa notice dans 'AMR, ar. p. 121-122, reproduit dans *B.O.*, III, I, p. 564 et dans les *Lit. Syr.*, v.g. BAUMSTARK, p. 307. — Denḥa porte le n° 19 de LE Q., Erbil. — Sous Denḥa florissaient les deux écrivains Guōrguīs Warda et Ḥamīs bar Qardāḥé, tous deux d'Erbil. Ce dernier est l'auteur d'une satire sur la rusticité des Erbiliens. Cf. N.D. Sem. (*cat. A.S.*) cod. 85, n° 3.

(5) *Hist. Eccl.*, t. II, col. 424.

(6) 'AMR, ar. p. 121; *B.O.*, II, p. 455, le fait métropolitain d'Erbil, Ḥazza et Ḥōdōn. Ce dernier mot est probablement une coquille pour Ḥewtōn, les deux mots étant très proches en arabe.

comprendra le poids des influences dans une élection (1) et il saura les utiliser en sa faveur la fois suivante; une humiliation aussi, qui le mettra en réaction vis-à-vis de son rival vainqueur. Cet état d'esprit apparaîtra dans son opposition au patriarche en 1262 et l'aidera à prendre une option qui déterminera toute sa carrière, et avec elle le sort des chrétiens d'Erbil. Quand il deviendra lui-même patriarche, en 1265, par la faveur de Dokuz Hātūn (2) il pourra faire triompher officiellement et librement sa politique.

Porte ouverte aux Jacobites

L'étude de la politique jacobite de Denḥa nous oblige à grouper une série d'événements, en fait étalés sur quinze ans. Nous devons aussi parler d'un village, B. Şayyādē, dont la mention ne devrait venir normalement que plus tard, en son lieu géographique; le lecteur voudra bien excuser cette brèche à l'ordre chronologique et topographique.

La grande peur des Jacobites de Mossoul et des villages de Ninive commença, on l'a vu, en 1261. Erbil, avec ses hauts murs et son gouverneur chrétien, l'émir Tāḡ ad Dīn Muḥtaş, apparaissait aux persécutés comme le havre du salut. Malgré le désastre qui avait mis fin à la tentative de 1261, un nouvel exode eut lieu l'année suivante, cette fois avec succès (3). La théorie misérable des réfugiés arriva donc aux portes d'Erbil et demanda asile. Makkīḥa, le patriarche nestorien, était alors dans la ville. Partagé entre sa pitié pour les malheureux et la crainte atavique des Nestoriens de voir les Jacobites s'installer à côté d'eux, Makkīḥa tenta un compromis qui, de soi, ne devait être que provisoire; il leur offrit de partager une nef de son église. On devine l'impatience

(1) B.H., t. II, col. 440, accuse Makkīḥa d'avoir triomphé par les pots de vin et les calomnies.

(2) *Eloge*, p. 132; *Hist. Eccl.*, II, col. 440; *B.O.*, III, I, p. 564. Il semble que ce soit 'Awdišō', ancien disciple du patriarche Sawrišō' V, qui lui ait succédé sur le trône d'Erbil.

(3) *Hist. Eccl.*, II, col. 430; cf. aussi *Aperçu sur l'histoire de la communauté syrienne en Iraq* (en arabe) dans la *Revue Patriarcale Syrienne* (St-Marc, Jérusalem), III/1936, p. 201, par feu le patriarche BARSAUME.

du jeune et bouillant Denḥa en face de ces demi-mesures. A peine le patriarche a-t-il repris le chemin de Bagdad que le métropolite, d'accord avec Tāḡ ad Dīn, donne aux Jacobites la permission de bâtir, au mépris des ordres de Makkīḥa. Les réfugiés achètent d'abord un petit bâtiment, dans lequel ils mettent un autel; puis, malgré leur pauvreté, bâtissent une église, dédiée semble-t-il à «l'illustre Mār Behnām». Les pèlerins du saint et les moines voyageurs auront bientôt leur hospice, et l'évêque visiteur un pied-à-terre.

Ce geste de la main tendue aux Jacobites n'est cependant pas de la part de Denḥa un pur mouvement d'indépendance vis-à-vis de son patriarche, c'est l'affirmation d'une politique résolue, qui recevra son couronnement par la nomination d'un évêque jacobite en 1277.

Quant au double titre de B. Ṭakšūr et de B. Ṣayida donné à cet évêque, nommé Basile de Mār Matta, il a beaucoup intrigué les auteurs (1). Il semble que l'on puisse l'expliquer comme ceci: à côté d'Erbil, Denḥa avait organisé au village de B. Ṣayida (ou B. Ṣayyādē) un centre d'accueil pour les réfugiés. Dès 1265, leur nombre était tel qu'une église leur fut construite (2). Or, parmi les villages de la région de Ninive, c'est-à-dire de la plaine jacobite entre Baḥzāni et le Ḥāzer, au sud de Ḡabal 'Aīn aṣ Ṣaḡra, se trouvait le village de B. Ṭakšūr. Ce village résista aux attaques jusqu'en 1275 (3). A cette date, il subit un assaut plus meurtrier et ses habitants se décidèrent à émigrer. Leur afflux à B. Ṣayida sera tel que l'évêque qui leur sera accordé en 1277 portera un double titre: celui de B. Ṣayida, son nouveau siège, et celui de B. Ṭakšūr, l'ancien village, désormais *in partibus*, d'où venaient les émigrés (4).

(1) *Hist. Eccl.*, II, col. 447, avec la note c. — *O.C.*, II, col. 1577-1578; voir aussi *Le couvent de Barsauma*, cit. p. 168, n. 20.

(2) Makkīḥa était-il déjà mort quand cette église fut construite, ou Denḥa défia-t-il une dernière fois le patriarche? — *Hist. Eccl.*, II, col. 438.

(3) *Chronography*, I, p. 453. — Mgr Barsaume orthographie le nom «B. Ṭakš-bar», et le place dans les environs d'Erbil. Il ajoute que «son église cathédrale de Mār Daniel existait au milieu du XIII^e siècle» (*Aperçu*, cit. p. 201).

(4) L'article *Beth Saida* du *DHGE* (VIII/1935, col. 1239-1240) est très confus.

L'église de la citadelle

La construction de l'église de la citadelle est liée à un événement pénible, que plusieurs sources passent sous silence (1), alors que les autres en rejettent la responsabilité, tantôt sur Denḥa (2), tantôt sur Makkīḥa (3). Quant à la date donnée, elle varie entre 1264 et 1268.

En résumé, les faits incriminés au «patriarche» sont les suivants : il avait fait arrêter, et peut-être même empoisonner (4) un chrétien devenu musulman. Du point de vue du patriarche, l'homme était un renégat ; du point de vue des musulmans, c'était un converti sur lequel le patriarche n'avait plus aucun droit. Mais quel fut le coupable du «crime», Makkīḥa ou Denḥa ?

D'abord, malgré l'affirmation du moine Jean que l'église fut construite par Denḥa au temps où il était métropolitain (le fait est raconté entre les événements de 1262 et ceux de 1265), il semble qu'il faille maintenir le rapport établi par les autres textes entre la présence d'un patriarche à Erbil et la construction de l'église. Et d'ailleurs, du point de vue psychologique, Denḥa aurait eu plus de mal à devenir plus tard patriarche s'il avait déjà eu une telle faute à son passif.

Si Makkīḥa est proposé comme le responsable de l'affaire, on peut répondre qu'un acte de provocation de ce genre aurait pu être impunément perpétré à Bagdad en 1264. Les musulmans auraient rongé leur frein, mais n'auraient pas osé réagir, par crainte de Dokuz Ḥātūn, qui leur imposa de bien pires humiliations. Et de plus, on ne dit pas que Makkīḥa ait dû s'enfuir de Bagdad.

Tous les indices tendent au contraire à rejeter la culpabilité sur Denḥa. Quelles que soient les circonstances atténuantes que l'on puisse

(1) 'AMR, soit dans la vie de Makkīḥa (ar. p. 119-121), soit dans celle de Denḥa (p. 121-122) et *Eloge*, p. 132.

(2) *Chronography*, I, p. 447, cité par CHABOT, *Eloge*, p. 132, n. 1 et p. 136, n. 1.

(3) *Ḥawādīt*, p. 354.

(4) B.H. (d'après *B.O.*, II, p. 255) et même *Eloge*, p. 135, semblent imputer au patriarche Denḥa un autre attentat au poison, commis en 1279 contre un métropolitain et d'autres détenus évêques et moines.

invoquer pour disculper le patriarche (les années d'actes de violence que son peuple avait dû subir l'avaient certainement aigri) sa réaction impatiente était une faute dont il traînera le poids comme un boulet pendant tout le reste de sa vie, et que la cour mongole sera lente à lui pardonner. A toutes les raisons que Denḥa avait de renforcer les chrétiens d'Erbil s'en ajoutera désormais une nouvelle: le prélat avait peur! Il semble donc que l'on doive retarder la construction de l'église de la citadelle au temps de l'exil du patriarche Denḥa dans son ancienne ville métropolitaine, entre 1268 et 1271.

Les dernières années de Denḥa

Denḥa ne resta pas longtemps à Erbil. La vindicte publique qui l'avait chassé de son palais de Bagdad le poursuivit dans son exil. En 1271, une tentative d'assassinat ayant eu lieu à Bagdad contre 'Alā' ad Dīn (1) le gouverneur civil contre qui Denḥa aurait pu avoir quelque grief, on accusa le patriarche d'avoir manigancé l'affaire. Qutbuga, gouverneur d'Erbil (2), emprisonne le catholikos et ses évêques. Au bout de quelques semaines, un ordre du Camp Royal (la *Orta*) les fait relâcher (3). Denḥa n'en demande pas plus et s'enfuit à Ušnū, en Adherbaidjan (4). Il ne reviendra à Erbil qu'en passant, le jour de la fête de la Croix 1280, alors que, déjà gravement malade, il rentre à Bagdad pour y mourir (5).

(1) 'Alā' ad Dīn 'Aṭā Malik Ġwāīni est le fameux auteur du *Ġihān Kušāiy* ou *Conquête du monde* à qui Bar Hebraeus emprunte ses renseignements sur les princes mongols. Cf. le *Mémoire historique sur la vie et les ouvrages d'Ala ad Din*, par E. QUATRE-MÈRE, dans *Miroir de l'Orient*, t. II, Vienne 1811, p. 220-234.

(2) BUDGE, cit. porte «Qutlu Beg».

(3) *Chronography*, I, p. 449; *Eloge*, p. 136, n. 1; *Histoire de Mar Jabalaha III*, p. 153-177; *ibid.*, n. 2, p. 33; n. 1, p. 123.

(4) Actuel Ushnūiyeh, à 57 km. au sud d'Urmia.

(5) *Eloge*, p. 138. — La chronologie présentée par l'*Histoire de Jabalaha* est différente de celle-ci. Les deux moines rencontrent bien Denḥa à Marāğa (à 80 km. au S. de Tabriz) en 1278-1279, mais leur entrevue suivante et le sacre de Marqos-

Faut-il ajouter, comme épilogue, que la malédiction poursuivra Denḥa jusque dans ses ossements. Il avait été enterré, le 24 février 1281, dans ce palais maudit de l'un des officiers du calife (le *dawāidār*) qu'Hulagu avait donné à Makkīḥa, et d'où Denḥa lui-même avait fui devant l'incendie et l'émeute en 1268. En 1295, son successeur Yahwālāhā III en sera chassé à son tour et Qazān reprendra «l'église nouvelle», en disant aux chrétiens d'enlever les os de leurs morts. Makkīḥa et Denḥa, unis dans les tribulations posthumes, iront reposer (encore provisoirement) dans l'église du Marché du Mardi, à Bagdad (1).

On sait peu de choses de l'état des chrétiens d'Erbil après l'exil de Denḥa. Un incident qui aura lieu en 1274 (2) permet cependant de deviner la difficulté de leur position.

Cette année-là, craignant de ne pouvoir célébrer en paix la procession des Rameaux, ils amenèrent en renfort des Tartares chrétiens. Sous la résidence du métropolite d'Erbil, avec des croix à la pointe des lances, la procession commença donc. Les Arabes la dispersèrent à coups de pierres.

Quels étaient ces Tartares chrétiens? Je ne crois pas que les habitants d'Erbil auraient osé s'attaquer à de purs Mongols. Ne faut-il pas plutôt penser aux «troglodytes», montagnards mercenaires, ancêtres des *Assyrian Levies*, qui servaient comme auxiliaires dans les troupes

Yahwālāhā, en 1280, semblent avoir lieu pas loin d'Erbil-Tar'īl. Par ailleurs l'*Histoire* ignore le passage de Denḥa à Erbil en septembre 1280, pour ne le retrouver que mort à Bagdad en février 1281. De même, bien des détails de l'*Histoire* s'opposent au texte du continuateur de 'Amr, v.g. le pèlerinage à Jérusalem effectué ou non, la résidence à Tar'īl ou à B. Qōqā. L'*Histoire* ressemble à l'*Eloge*. D'une valeur historique incontestable, les deux textes en prennent cependant à leur aise quand il s'agit de mettre leurs héros en valeur, ou de taire des détails qui les diminueraient. On relèvera aussi les exagérations à propos des «destructions» d'églises.

(1) 'AMR, ar. p. 122; *Histoire*, p. 138; *Eloge*, p. 139, n. 1. — On trouve dans *B.O.*, III, I, p. 566, la référence à une *Explication du symbole de Nicée*, composée par Denḥa (en arabe dans le cod. Syr. Vat., n° 5 de 1591, fol. 159); *id.*, *B.O.*, II, p. 488.

(2) *Chronography*, p. 451.

mongoles (1)? Bien qu'à l'ordinaire «ils se disputaient entre eux», ils se trouvaient toujours d'accord quand il s'agissait de faire subir des vexations de toutes sortes aux musulmans. Ce sont leurs cruautés qui provoqueront les événements de 1290; il n'est pas téméraire de penser que c'était eux que visaient d'abord les pierres de 1274. Ce sera plusieurs fois le drame des chrétiens que de précipiter leur perte en s'alliant à l'occupant étranger en qui ils chercheront protection.

Les cas des gouverneurs chrétiens «collaborationistes» sont encore des exemples du même phénomène, ces cas devaient eux aussi beaucoup nuire aux chrétiens.

Dès 1264 un chrétien d'Erbil, Zaki al Erbilli, avait été fait gouverneur de Mossoul par les Mongols. Il fut mis à mort par son successeur, Rāḍi ad Dīn Pāpā (2).

Mais le gouverneur chrétien le plus connu est certainement Mas'ūd, fils de A'lam ad Dīn Ya'qūb, de Bar Qawta, village de la région d'Erbil (3). Il sera fait gouverneur de Mossoul et d'Erbil par Abaka en 1275 (4). Par ses intrigues, ses combinaisons et ses bévues (5) Mas'ūd fit beaucoup de tort aux chrétiens de Mossoul et d'Erbil.

La fin du XIII^e siècle

Pendant le patriarcat de Denḥa étaient apparues à Erbil deux figures désormais célèbres dans l'histoire de l'Église d'Orient. C'était deux

(1) On retrouvera ces «montagnards» dans l'*Histoire de Yahwālāhā*, trad. CHABOT, p. 123, 152, 155, 153, 176. — BEDJAN étudie (éd. de 1888, p. 110, note) les différents noms que les textes leur donnent et opte pour l'orthographe «Qāyātšiyé». Dans une note postérieure (en tête du livre, p. xii) il rapproche le terme du turc *qāyātšī* et du persan *qāyāgāhi*.

(2) *Ḥawādīt*, in *Machriq*, cit. p. 596-607.

(3) *Chronography*, I, p. 456. — Résumé de son histoire dans la note de CHABOT, *Histoire*, p. 47, n. 1.

(4) En 1267 (666 H.) d'après *Ḥawādīt*, p. 361.

(5) BAR HEBRAEUS est très sévère pour lui, cf. *Chronography*, I, p. 481: «il était enfantin d'esprit et manquait de sagesse dans ses actions.» — Voir les références sur Mas'ūd dans *Mossoul Chrétienne*, p. 48, n. 2.

moines uigurs, ou turcs orientaux, dont l'un est le futur patriarche Yahwālāhā III et l'autre le moine R. Şawma.

Leur histoire a fait l'objet de nombreuses études et a été traduite en plusieurs langues (1). Seuls les faits concernant Erbil seront retenus ici.

Reprenant le cours des événements, nous trouvons un métropolite d'Erbil, en 1283, au sacre de Yahwālāhā (2). Son nom est Mūšē (Moïse).

En 1285 (684 H.) un rezzou de soldats syriens pille le souq de Mossoul. Des chrétiens sont tués à Erbil (3).

1289 voit la chute du prince Boka, protecteur des gouverneurs chrétiens. Tāğ ad Dīn Muḥtaş, gouverneur d'Erbil, est pris à Mossoul dans la réaction qui balaie Mas'ūd. Torturé, rançonné, plongé dans le Tigre quand il ne peut plus supporter ses souffrances, Tāğ ad Dīn mourut, probablement noyé. Quant à Mas'ūd, il fut mené prisonnier à Erbil, où il fut mis à mort le 4 avril (4).

L'année suivante, pendant l'été, les Mongols se retirent de Mossoul et d'Erbil. Les Kurdes descendent des montagnes et assiègent les chrétiens dans la citadelle. A ce moment se produisit un fait inattendu, dont on retrouve l'écho dans les chroniques européennes: des «Francs», en fait des Gênois, engagés par Arghan pour construire des navires à Basrah, en vue d'une attaque contre l'Égypte, étaient alors en route vers le sud. Pendant qu'un groupe de deux cents d'entre eux

(1) Texte chaldéen publié par le P. BEDJAN, Paris 1888, révisé 1895. Trad. fr. de J. B. CHABOT, *Revue de l'Orient Latin*, puis livre, Paris 1895. — Trad. angl. de Sir E. A. WALLIS BUDGE, *The Monks of Kublāi Khan*, Londres 1928. Pour les travaux, voir la préface de ce dernier ouvrage. Les auteurs (v.g. BAUMSTARK, p. 325) se contentent généralement de donner un résumé des événements relatés dans l'*Histoire*; il serait temps d'en faire une étude critique détaillée.

(2) 'AMR, ar. p. 124: *Monks*, p. 155; *B.O.*, II, p. 456; LE Q., Erbil, n° 20. — Le métropolite de Mossoul à la même époque est Gabriel Qamşa.

(3) *Hawādīt*, p. 447.

(4) *Chronography*, I, p. 481.

descendaient le Tigre jusqu'à Mossoul, sept cents autres, venant par terre, approchaient d'Erbil. A la nouvelle de leur arrivée, les Kurdes levèrent le siège (1).

Voulant se renforcer, les habitants de la citadelle envoient un groupe de deux cents cavaliers «montagnards» au village voisin, B. Şayyādē, pour convaincre les habitants qu'il est dans l'intérêt commun qu'ils viennent habiter à la citadelle d'Erbil. Au retour, le groupe se disperse imprudemment. Une attaque inattendue des Kurdes fait quelques morts et beaucoup de prisonniers; les bagages sont pillés.

Un peu plus tard, un intermède héroï-comique vient remonter le moral des assiégés. Une bande de deux cents maraudeurs syriens viennent aider les Kurdes d'Erbil, espérant participer au pillage. Au contraire, ce sont les gens de la citadelle qui font une sortie et leur enlèvent quelques chevaux (2).

Cependant, la situation se tend, les escarmouches deviennent plus sérieuses. Les églises avaient déjà été menacées au temps où Baidu était devenu musulman, mais elles avaient été sauvées par l'intervention de Haiṭam, roi des Arméniens (3). Maintenant, en 1295, la persécution ouverte est déchaînée par Nawrūz, l'assassin de Baidu, peut-être même avec l'approbation de Qazān. Les églises de Mossoul se rachètent à prix d'or. Les chrétiens d'Erbil commencent à payer, mais, devant les prétentions de plus en plus exorbitantes des persécuteurs, le métropolite est obligé d'abandonner les bâtiments à la dévastation. Le 28 septembre 1295, trois belles églises, dont malheureusement on ne donne pas les noms, furent «rasées au sol» (4).

(1) *Ibid.*, I, p. 486. Cf. JEAN RICHARD, *An Account of the Battle of Hattia, Referring to the Frankish Mercenaries in Oriental Moslem States*, in *Speculum*, XXVII/1952, p. 168-177.

(2) *Chronography*, I, p. 487.

(3) *Ibid.*, p. 506. — On voit cependant dans l'*Histoire* (*Monks*, p. 223) que les églises des environs d'Erbil avaient été dévastées «longtemps» avant 1295.

(4) Le texte est formel (*Chronography*, I, p. 508, et cité par CHABOT, *Histoire*, p. 116, n. 3). Cependant il restera encore plusieurs églises à détruire en 1310. Comme il est difficile de supposer que les églises furent entièrement rebâties en quinze ans,

Le siècle se termine par un nouveau siège de la citadelle, causé par l'assassinat d'un Arabe par l'un des mercenaires montagnards (1). Le pont de la forteresse est coupé et le siège dure «depuis le deuxième jour du jeûne de Ninive jusqu'à la fête de la Croix». Dans la ville basse, les chrétiens sont victimes de toutes sortes de pillages et de vexations. Plusieurs sont tués et il semble bien que le métropolite ABRAHAM ait été parmi les prisonniers (2). Qazān, qui avait d'abord donné des ordres sévères contre les chrétiens, est apitoyé par le patriarche Yahwālāhā, et une paix précaire est établie. Les chrétiens prisonniers sont libérés, et la citadelle leur reste. Pas pour longtemps!

L'heure de la colère

Un calme de mauvais augure règne pendant les premières années du XIV^e siècle. En 1303, le catholikos Yahwālāhā passe «l'hiver selon son habitude» dans la «cellule patriarcale» que Denḥa avait bâtie dans la forteresse d'Erbil (3).

Son séjour de l'hiver 1306 se prolonge jusqu'à mars 1308. On ne donne pas de raisons spéciales à cette dérogation aux usages, sinon que le patriarche ne pouvait, cette année-là, se payer de déplacements coûteux (4). On craint de deviner pourquoi le patriarche était plus pauvre que de coutume: probablement avait-il dû verser des pots de vin de plus en plus gros pour se garder l'amitié et surtout la protection des princes mongols. Officiellement, le déficit des finances patriarcales pour l'exercice 1306-1307 est constaté, mais pas expliqué.

alors que les chrétiens n'avaient plus d'argent, il faut probablement réduire l'affaire de 1295 à un pillage plus sérieux que de coutume.

(1) *Monks*, p. 231-238.

(2) Abraham est peu connu et n'apparaît que dans les textes relatifs à Joseph (le futur patriarche Timothée II, en 1318) qui sera à Erbil le successeur d'Abraham, à la mort de celui-ci. — LE QUIEN lui donne le n° 21, Erbil.

(3) *Monks*, p. 253.

(4) *Ibid.*, p. 258.

1310 verra l'explosion brutale, et le dénouement du drame des chrétiens d'Erbil. La cause (ou le prétexte) de cette crise finale semble avoir été l'outrecuidance des mercenaires chrétiens (1). Le jeu est mené, du côté arabe, par le Hāḡ Dalqandi, par le Šaiḡ Muḡammad, gouverneur d'Erbil, et par son frère Aḡmad. Ils ont un allié dans la forteresse même, le frère du Hāḡ, Nāṣer, le même qui avait déjà causé l'affaire de 1297, et qui maintenant a réussi à occuper une des tours de la citadelle, près de la porte. Il y a amassé vivres, armes et munitions, et y a amené des soldats.

Du côté chrétien, les protagonistes sont le patriarche Yahwālāhā, alors à Erbil, ses trois évêques: les métropolitains de Mossoul et d'Erbil (2) et l'évêque 'Awdīšō' de Ḥnīṭa, plus le «reclus» David et le moine Denḡa, supérieur de Tar'īl.

Entre les deux camps, plutôt favorable aux chrétiens, mais souvent mis dans l'embarras par les outrances des «montagnards», le Khan Ulḡaitu et son commissaire spécial, l'émir Ṣūti, commandant des troupes royales.

Ordre de quitter la citadelle est donné aux mercenaires. Ceux-ci, évidemment refusent. Le jeudi 12 mars, les Mongols font évacuer de force le patriarche au couvent de Tar'īl, et l'on sent que les événements vont se précipiter. Sur les instances de Ṣūti, Yahwālāhā envoie coup sur coup deux députations pour conseiller aux montagnards d'obéir aux ordres et de se replier de la forteresse. L'ordre commence à être exécuté quand Nāṣer passe à l'attaque. Il est repoussé dans sa tour, qui est cernée.

Le lundi 16, l'émir force le patriarche à envoyer une nouvelle députation; cette fois pour intimider aux mercenaires l'ordre de laisser Nāṣer

(1) *Ibid.*, p. 262-263, où l'auteur de l'*Histoire* moralise sur leurs défauts. En fait, tous les torts n'étaient pas de leur côté; il y a aussi une histoire de solde non payée, dont on sait les effets sur tous les mercenaires de la terre.

(2) L'un des deux s'appelait certainement Īšō'sawrān, mais lequel? Dans la première partie du récit apparaît «le métropolitain Īšō'sawrān», dans la seconde, on ne parle plus que du «métropolitain de Mossoul» ou du «métropolitain d'Erbil». Nous essaierons de deviner plus tard ce qu'était Īšō'sawrān, et qui était l'autre métropolitain.

évacuer sa tour en paix. La députation est prise à partie par les Arabes. R. David est tué, et le métropolite Īšō'sawrān peut s'échapper, non sans avoir reçu quelques coups de poignard et de bâton.

Pendant que les Mongols et les Arabes se préparent à l'assaut de la citadelle, le massacre commence dans la ville basse. Les quatre églises des nouveaux quartiers sont saccagées: deux appartenaient aux Nestoriens, à savoir l'église de Īšō'sawrān le martyr et celle de Ma'anyo. La troisième église, appelée ici «de Madame Marie», appartenait aux Jacobites. La quatrième était celle des Arméniens, dont c'est la seule mention à Erbil (1).

Dès lors, le blocus de la citadelle se resserre. Aux Arabes et aux Mongols viennent se joindre des Kurdes des montagnes. Les villages chrétiens des environs doivent racheter leur existence même par de lourdes taxes en nourriture et en argent à payer à toutes les bandes qui passent.

Pendant ce temps le catholicos était transféré de Tar'il à B. Şayyādé; il n'y retrouve pas le métropolite d'Erbil, car il l'avait convaincu de partir, seul avec un jeune homme, pour alerter le camp royal à Bagdad. Şūti, de son côté, y envoyait également un rapport dans lequel il passait les massacres sous silence. La réponse d'Ulğaitu, demandant des explications à l'émir, souleva la colère de ce dernier, qui menaça le patriarche et le molesta jusqu'à ce qu'il ait obtenu de lui un écrit, adressé au roi, constatant que les habitants de la citadelle étaient rebelles. Muni de ce document, le Hāğ Dalqandi se rendit à la cour. Cependant ses menées finirent par échouer, et un édit royal atteignit Erbil, le 24 avril, ordonnant la paix et le statu quo ante.

Şūti ayant été rappelé dans sa province de Diarbékir, menacée par un raid ennemi, quitta Erbil, non sans avoir à nouveau houspillé le patriarche. Ce dernier était à l'intérieur de la citadelle quand le siège et les massacres reprirent. De nouveaux renseignements, nettement

(1) Ce sera probablement les mêmes Arméniens qui suivront l'exode de Denḥa II, successeur de Yahwālāhā III, vers Karamlaiss, où on les retrouvera en 1364.

défavorables aux assiégés, étant parvenus au roi, celui-ci ordonna un investissement rigoureux de la forteresse, et réprimanda le patriarche pour sa complicité.

Entre-temps, le métropolite d'Erbil, croyant sa mission terminée et la paix rétablie, avait quitté Bagdad pour B. Şayyādē. Ce qu'il découvrit en arrivant le bouleversa tellement que, malgré les dangers de la route, il reprit immédiatement le chemin du Camp Royal. Le 16 mai il était à Hamadān, d'où le roi était parti. Comprenant que la vie même du catholicos dépendait de son action, le métropolite plaida chaleureusement sa cause auprès des émirs, qui en parlèrent au roi. Celui-ci chargea le Grand Émir Tšōbān de s'occuper de l'affaire.

Mais le Hāğ Dalqandi ne se tenait pas pour battu. Ses cadeaux lui gagnent le cœur d'autres émirs qui kidnappent le métropolite et veulent l'utiliser comme «appelant» vis-à-vis des chrétiens d'Erbil. Tšōbān, mis au courant par le frère cadet de l'évêque, qui avait pu s'échapper, délivre le prélat et lui donne des lettres à son sceau pour protéger les chrétiens.

Pendant ce temps, le vendredi 26 juin, les Arabes avaient de nouveau convaincu le patriarche de réitérer aux gens de la citadelle l'ordre d'évacuation. Le premier groupe qui obtempéra, environ cent cinquante hommes, sans compter les femmes et les enfants, se fit massacrer ou enlever. Voyant cela, Yahwālāhā lui-même descendit, suivi de ses évêques et de quelques moines et prêtres, pour partager le martyre de son peuple. Peut-être Nāşer et ses séides les auraient-ils fait périr si le métropolite, alors en train de revenir et mû par un pressentiment, n'avait pressé son escorte mongole de dépêcher des éclaireurs pour annoncer leur arrivée et les ordres de protection dont ils étaient porteurs. Les messagers arrivèrent le samedi au coucher du soleil, et les persécuteurs ne purent que relâcher le patriarche, qui partit à 'Aïnkāwa le soir même. Le dimanche 28 juin, le métropolite et son escorte arrivèrent à leur tour, au milieu de la joie générale.

Malgré les ordres du roi, les assiégeants de la citadelle ne

desserrèrent cependant pas leur étreinte. La faim d'une part, et les promesses de Nāṣer de l'autre, poussant les assiégés, les mercenaires descendirent les premiers avec leurs familles. On les laissa aller en paix jusqu'à 'Aïnkāwa, mais le lendemain on les en tira pour les massacrer.

Le mercredi 1^{er} juillet 1310 fut donné l'assaut final contre la citadelle. «Ils s'en emparèrent. Ils tuèrent tous ceux qu'ils virent. Ils pillèrent le trésor et enlevèrent les richesses. Ils précipitèrent du haut des murs les montagnards qui y étaient restés, tandis que ceux qui étaient en bas les recevaient avec le glaive et les achevaient. Ils vendirent pour la plupart les femmes et les jeunes filles, ou les donnaient à tout venant et les offraient en cadeau.»

On comprend que Yahwālāhā, découragé, ait déclaré: «Je suis las de servir les Mongols.»

Après la tourmente

Le patriarche resta à B. Ṣayyādē le temps nécessaire pour réunir l'or dont il avait besoin pour l'offrir en présent à tous ceux qui avaient essayé de l'aider, ou prétendu le faire. Il quitta définitivement la région d'Erbil le 8 juillet.

Il mourra, en 1317, au couvent qu'il avait construit à Marāga. Quand ce couvent, à son tour, sera détruit, les restes de Yahwālāhā reviendront reposer au couvent de Tar'īl, près d'Erbil, au milieu de cette chrétienté mourante pour laquelle il avait tant peiné, et avec laquelle il disparaîtra, à une date inconnue.

Pendant ce temps, à Abraham avait succédé JOSEPH, transféré du siège métropolitain de Mossoul à celui d'Erbil. Sous l'un ou l'autre titre il avait probablement été l'un des acteurs du drame de 1310. Qu'il ait été élu patriarche en 1318 (1) semble indiquer que son rôle n'avait pas été effacé. Le nom même de Timothée qu'il choisit à cette époque

(1) Le principal texte sur Joseph-Timothée II est contenu dans les Actes de son Synode, enregistrés par 'AWDĪŠŌ' DE NISIBE (MAI, X, p. 96), *id.*, B.O., II, p. 456; III, I, p. 567-580, 620. — LE Q., Mossoul, n° 26; Erbil, n° 22.

en dit long sur qui était son modèle. On peut donc penser que c'était lui le vaillant métropolite qui avait bravé tant de dangers et déployé tant de zèle auprès du camp royal pour sauver le patriarche Yahwālāhā et son peuple. Joseph aurait donc déjà été métropolite d'Erbil en 1310, et Īšō'sawrān serait son successeur à Mossoul (1). Le récit de l'élection de Joseph au patriarcat loue «sa connaissance des langues et des temps»! Après son élection patriarcale, Timothée II restera à Erbil, où il fixera son siège jusqu'à sa mort en 1332 (2).

Erbil est encore mentionnée trois fois par le continuateur de Bar Hebraeus, pendant la seconde moitié du XIV^e siècle.

En 1369, la ville reçut la visite du maphrien Abraham Athanase, revenant de Bagdad. Accompagné de sa suite, il se rend à la citadelle pour la visite d'usage au gouverneur, l'émir Yaḥia. L'église des Jacobites dans la citadelle, église de Mār Behnām, avait dû être restaurée, car le maphrien y demeure jusqu'à Pâques (3).

Puis l'émir Yaḥia meurt, et son fils Badr ad Dīn Muḥammad lui succède. C'est à lui que le même maphrien, ayant dû quitter Karamlaiss, demande la permission de demeurer à Erbil (4). Remarquons à ce propos que le catholicos Denḥa II (1332-après 1364) avait quitté Erbil et fixé sa résidence à Karamlaiss.

(1) En 1318, Īšō'sawrān aura déjà été remplacé à Mossoul par Šim'un (MAI, X, p. 97).

(2) Au début du XIV^e siècle [se rattache la liste des métropoles nestoriennes donnée par 'AWDĪŠŌ' DE NISIBE. D'après CHABOT (*Syn. Or.*, p. 618-619) cet auteur a accommodé la liste qu'il attribue à Issac (en 410 !) avec la situation de son temps. Mais que le quatrième métropolite soit celui de «Arbèle, Ḥazza, Assyrie et Mossoul» réunis, ne s'applique ni au début du XIV^e siècle, ni au début du V^e. Les suffragants sont: B. Nūhadran, les Marga, Ḥenaita, B. Bgāš, Taimana, Ḥadīṭa, Ḥeftōn, Dāsen et Adherbaïdjan. La liste qui termine le travail du continuateur de 'Amr ibn Matta (ar., p. 126) semble plus exacte, avec Mossoul et Ātōr au 4^e rang, suivis par Erbil et Ḥazza.

(3) *Hist. Eccl.*, II, col. 526.

(4) Après 1369, avant 1375 (*Hist. Eccl.*, II, col. 530).

Enfin, en 1375, la «grande église» jacobite fut dévastée (1). On a vu que les Jacobites avaient d'abord eu une église de Mār Behnām à la citadelle, puis une église de la Ste Vierge dans les bas quartiers. Cette dernière avait été détruite en 1310. On ne sait laquelle des deux était la plus grande et fut dévastée en 1375 (2).

Au XIV^e siècle encore, mais à une date indéterminée, semble appartenir YŌḤANNĀN BAR YAKK, métropolitain d'Erbil, qui n'est connu que par des strophes de consolations à lui attribuées (3).

La fin

Désormais, l'histoire d'Erbil chrétienne va s'estomper de plus en plus. Quelques noms émergent de la brume, auxquels on voudrait accrocher des faits; ou quelques faits racontés schématiquement, auxquels on serait content de pouvoir relier des noms. Hélas, il faut se contenter de leur sèche énumération.

En 1424 l'émir d'Ispahan fit un raid contre Mossoul et Erbil. Le fait est rapporté dans une chronique écrite par un ecclésiastique (4) et doit sans doute avoir de l'importance pour les chrétiens, mais on n'en sait rien de plus.

Au XV^e siècle appartient le fameux grammairien et écrivain ʾĪṣōʿyaw bar Mqaddam (5). Il était évêque de Dāsen vers 1426/1427, et on le trouve métropolitain d'Erbil vers 1443, puis en 1452. Il semble qu'il ait aussi porté le nom de Thomas, soit au baptême, soit comme évêque, soit comme métropolitain.

(1) Vie du maphrien Athanase Ibrahim, 1365-1372 (*Hist. Eccl.*, col. 534).

(2) Mgr BARSAUME place la grande église de la Vierge Pure à la citadelle (*Aperçu*, p. 201). Le même auteur (p. 218, n° 17) signale parmi les célébrités d'Erbil le prêtre médecin jacobite Ġamāl ad Dīn, en 1369.

(3) Cf. BAUMSTARK, *Syr. Lit.*, p. 323. Seul le cod. 99 de Mardin, daté de 1589/90 subsiste maintenant. Celui de Seert (cod. 111, daté du XVIII^e s.) a disparu.

(4) *Chronique Courte de Noë de Baqofa, patriarche jacobite, écrite en 1496*. Vat., cod. XXX, in *B.O.*, II, p. 471.

(5) Cf. *Lit. Syr.*, notamment BAUMSTARK, p. 329. Voir aussi A. SCHER dans *ROC*, XI, p. 29.

Un autre ʾĪšōʿyaw, celui-ci surnommé BAR MĀMĀ, est promu en 1538 du siège d'Erbil à la dignité patriarcale, sous le nom de Simon VII (1). Son neveu et successeur, «l'impie» Denḥa bar Māmā, sera un rival de Sulāqa, le premier patriarche catholique, dont certains lui imputent l'assassinat.

Le métropolite d'Erbil était un des trois derniers métropolites restant aux Nestoriens au moment de l'élection patriarcale de 1552 où fut élu Sulāqa. Mais comment se nommait ce métropolite? Le Quien (2) le nomme Adam, d'après une lettre d'André Masius. En fait, les documents concernant cette élection (3) semblent plutôt indiquer qu'Adam était un des notables laïcs désignés pour accompagner l'élu à Rome.

Un métropolite d'Erbil, ayant comme suffragants les évêques de Sirāwa et de ʿAīnkāwa, figure dans la série éphémère, sinon fantaisiste, des éparchies chaldéennes de 1562, selon la liste soumise par ʿAwdīšōʿ IV Mārūn, patriarche de Mossoul et rival du patriarche de R. Hormizd. On verra plus loin ce qu'il faut penser de cette liste (4).

Cependant la situation des chrétiens à Erbil ne doit pas être brillante, car l'émigration continue. On retrouve des familles d'Erbil jusqu'à Ġazīra ibn ʿOmar en 1566 (5), et Thūma (6).

(1) *B.O.*, I, p. 524, n. 3; II, p. 457; III, I, p. 621, n° 90. LE Q., Mossoul, n° 29.

(2) LE QUIEN, *O.C.*, II, col. 1234 (Erbil, n° 23). Lettre traduite en latin par ANDRÉ MASIUS et publiée par lui à la fin de son édition du *De Paradiso* de MOÏSE BAR KIPHA.

(3) Reproduites dans *Genuinae*, p. 13, 475-482 et *B.O.*, I, p. 525-527; III, II, p. 428. Le P. VOSTÉ, dans son étude sur *Mar Iohannan Soulaqa (Angelicum, VIII/1931, p. 187-234)* traduit dans *Nağm*, III/1931, p. 355 et Mgr R. RABBAN, dans *Šahīd al Ittiḥād* (Mossoul 1955, p. 47) ne nomment pas non plus le métropolite qui participa à l'élection.

(4) Cette liste a été reproduite par ASSÉMANI, d'après MORIN, et par BIAGIO TERZI DI LAURIA, dans *Siria Sacra*, Rome 1695, p. 311; puis par le P. S. GIAMIL, *Genuinae*, p. 64-65.

(5) V.g. la famille Sākākīnī, à laquelle appartient le prêtre Ḥanna, fils d'Éliya, fils de Ḥasan, copiste d'un psautier (cod. Seert, n° 53, *cat. A. SCHER*).

(6) N.D. Sem. cod. 105, *cat. A. SCHER*, de 1866.

Ici devrait s'insérer la mention de la *Statistique Inédite* (1) qui dit: «La ville d'Erbil avait un évêque, du nom d'Isrā'il, originaire de Ġazīra. Sous son autorité se trouvaient des prêtres et des chammas en nombre suffisant. Il avait deux églises, la première sous le vocable des Martyrs, et la seconde dédiée à Mār Ishāq. Le nombre des croyants était de mille deux cents maisons nestoriennes, au temps du patriarche Matta, l'an 1600.»

On serait heureux d'avoir cette *statistique* si on pouvait lui accorder la moindre foi. Malheureusement on ne sait où l'auteur a été chercher son patriarche Matta en 1600? Et les chiffres semblent des plus invraisemblables. Toute la suite du texte — par exemple les 2.200 familles chrétiennes à Ĥilla (2) en 1615 (?) au temps du patriarche Daoud de Šūr (?) — prouve que l'on a à faire aux divagations mégalomanes d'un clerc aussi prétentieux qu'ignorant.

La succession des métropolites d'Erbil semble se clôturer avec ŠIM'ŪN, mentionné en 1607 (3). Dans sa liste envoyée au pape en 1610, le patriarche de R. Hormizd, Élie VII, ne mentionne plus le diocèse d'Erbil, mais seulement que le territoire de son patriarcat s'étend jusqu'à cette ville (4). Le siège ne figure pas non plus dans la liste que le même patriarche donne des diocèses de son confrère, Simon X, patriarche de Kotšānès.

Le dernier chrétien d'Erbil dont le nom nous soit parvenu est peut-être 'Askar bn Kujuk, prêtre d'Erbil, dont un manuscrit de Cambridge de 1677 a transmis le souvenir (5).

Aucune mention n'apparaît plus de chrétiens ou d'églises à Erbil aux XVIII^e et XIX^e siècles. Seul un village voisin, 'Aīnkāwa, demeura

(1) *Statistique inédite de l'ancienne Eglise Chaldéenne Nestorienne*, texte et trad. fr. de Mgr P. Aziz, Beyrouth 1909, p. 16, ar p. 17.

(2) P. 17, n° 7.

(3) *Genuinae*, p. 514.

(4) *Genuinae*, p. 110-114.

(5) Add. 2018, *cat.* WRIGHT, p. 568.

chrétien et l'est encore. A part ce village, il ne restera pas un seul chrétien en Adiabène centrale. Les petits groupes de Nestoriens et de Chaldéens qui subsistent dans les montagnes du nord-est, à Baṭas, Ḥarīr, Šaqlāwa, Koī Sanḡaq, etc. sont déjà dans la province de Salāḥ, ou au moins dans les diocèses de frontière.

A Erbil même se reconstituera, au XX^e siècle, un petit noyau chrétien composé de fonctionnaires et d'émigrés de 'Aīnkāwa.

Des traditions invérifiables, transcrites ici *ne pereant*, affirment que l'on montrait encore, «il y a vingt-cinq ans» (!), à droite du minaret de la Muḡaffarīa, les ruines d'un couvent de religieuses. Il y aurait eu aussi en ville, en plus des églises rencontrées auparavant, celles de Mār Šallīṭa et de Mār Guōrguīs (?).

Victor Cuinet rapporte (1) que quelques inscriptions syriaques restaient visibles, à la fin du XIX^e siècle, dans un vieux bâtiment qui servait alors de caserne, et qui a aujourd'hui disparu. J'ai dit ailleurs ce que je pensais de ces inscriptions qui n'attendent que l'annonce de votre visite pour s'évanouir.

D'autres disent que l'église nestorienne de la Ste Vierge serait devenue la mosquée de la citadelle. Cela n'est pas du tout impossible; mais qu'on y ait encore vu des traces de l'autel jusqu'à la dernière restauration, en 1958, me semble de la plus haute fantaisie.

La «maison» de Mār Qardāḡ (2) aurait été située contre la porte de la citadelle. On ne dit pas si elle était du même côté que la tour plus tard occupée par Nāṣer. De toutes façons, la municipalité d'Erbil a récemment démoli la grande porte de la forteresse pour percer un boulevard. On peut le regretter comme historien, du moins cela coupe-t-il court à toute recherche à propos des localisations.

(1) *La Turquie d'Asie*, t. II, Paris 1892, p. 847-848, 856-858. Le même auteur confirme par deux fois (p. 856 et 858) qu'il n'y avait plus un seul chrétien à Erbil en 1890.

(2) Cf. *L.C.*, n° 11: «Sa maison était en la ville d'Erbil.» — Le nom de Qardāḡ est prononcé localement Qardāḥ.

Enfin, on signale près de ce qui est maintenant la gare, une petite chapelle à coupole dédiée à Yazdandūht.

Faut-il ajouter une conclusion à ce premier chapitre? Les faits parlent d'eux-mêmes. La ville d'Erbil continue son histoire de «plus ancienne ville du monde»; la citadelle, maintenant entourée de maisons riantes et de jardins fleuris, domine toujours majestueusement la campagne, mais la Croix est absente de son ciel. C'est pour que sa présence historique ne soit pas oubliée que ces lignes ont été écrites, à la gloire de ses confesseurs et de ses martyrs, pour l'enseignement aussi de leurs héritiers.

II

LA PLAINE DU TIGRE

1. — LA ROUTE OUEST

Deux routes traversaient l'Adiabène du nord au sud. Le voyageur qui allait de Ninive à Babylone, ou de Mossoul à Bagdad, prenait la route de l'ouest, suivant la rive orientale du Tigre.

Mais pour pénétrer en Adiabène, il fallait d'abord traverser le Grand Zab. Actuellement ce passage s'effectue à Guwair, chef-lieu de canton situé à quinze kilomètres du confluent (*al maḥlaṭ*) du Zab et du Tigre. Là se trouve un bac régi par le gouvernement irakien, qui transporte les automobiles d'une rive à l'autre.

Faut-il placer sur cette route le PONT DU ROI, dont l'existence est attestée du IV^e siècle avant Jésus-Christ, jusqu'au VII^e siècle de notre ère? Évidemment le Pont du Roi se trouve sur la Route du Roi; or tout semble indiquer que, au temps des Sassanides, le nom s'appliquait à la route est. La route ouest pourrait-elle cependant porter le même nom? La seule évidence, infime d'ailleurs qu'on en ait, est l'existence d'un, ou même de plusieurs «Tšōpet Šulṭāna», c'est-à-dire Chemin du Sultan, passant dans la plaine de Ninive, à travers les terres de Qaraqōš (1) puis de Karamlaiss, après quoi on perd sa trace.

Quant au pont lui-même, je l'ai cherché vainement pendant plusieurs années dans cette section du Zab, et beaucoup avant moi l'avaient aussi cherché. Victor Place (2) partant de l'hypothèse que

(1) Il y a également un village de Ḥarābat Sulṭān à 9 km. au S.-E. de Qaraqōš.

(2) *Ninive et l'Assyrie*, t. II, p. 173-178.

Bartelli était Gaugamèles, crut trouver le «pont sur le Lycos» cité dans les récits de la bataille d'Arbèles, à une lieue plus bas que le confluent du Hāzir (Bumados) et du Zab. En fait, Place n'a vu de «maçonnerie de pierres de taille» que sur une seule rive, ce qui semble indiquer un moulin plutôt qu'un pont.

Le consul archéologue n'a pas laissé d'indication plus précise quant à la situation de son «pont». En tout cas, il a créé une tradition toujours vivante parmi les gens du village d'Ābū Šīṭa (à 10 km. au nord-est de Guwair). Ceux-ci ont encore confiance dans la parole du «baliōz» qui leur révéla jadis que leurs ancêtres avaient un pont.

En réalité, l'on doit plutôt penser que la route de l'ouest franchissait le Zab à l'un des gués dont la liste a été donnée par C. J. Rich (1). La plupart des voyageurs du XIX^e siècle préféraient prendre la route d'Erbil, et allaient chercher le gué à Kelek (2); d'autres, tels les gendarmes turcs, passaient aussi par le gué de Şfaiya, juste au-dessous du confluent du Zab et du Hāzir. Ce serait à ce dernier point, d'après Felix Jones (3) que, «sans aucun doute», Xénophon et ses Dix Mille traversèrent le Zab. Cette opinion semble plus probable que l'affirmation candide du colonel A. Boucher (4), qui n'hésite pas à faire passer les Grecs tout près du confluent du Zab avec le Tigre, sans même qu'ils aient à quitter pour le passage leur formation en carré! De toutes façons, s'il y avait eu un pont dans les parages, Xénophon l'aurait emprunté.

En fait, quand le Zab était bas, on pouvait le traverser directement (5) en-dessous de Kušāf (6). Près du confluent, la première

(1) *Narrative of a Residence in Koordistan* (Londres 1836), t. II, p. 21, note. — Voir aussi sa carte publiée par BADGER, *The Nestorians and their Rituals*, 1852, à la fin du t. I.

(2) Décrit dans le *Gazetter of Baghdad*, éd. 1915, p. 272.

(3) *Topography of Nineveh*, *JRAS*, X/1855, p. 309. «Nous ne sommes pas en peine de décider le point exact», dit Jones.

(4) *L'Anabase*, Paris 1913, carte n° 15, p. 155.

(5) A Sitteih, mauvais gué, profond, pavé de galets glissants.

(6) C'est à cet endroit que l'armée mongole de Qazān, venant d'Erbil et allant

chose qu'on rencontrait en Adiabène était le couvent de Barqānā; puis on arrivait à la ville de Ḥadīṭa. Les itinéraires arabes (1) mesurent douze parasanges ou neuf «étapes», c'est-à-dire neuf heures de marche, du Grand Zab au Petit Zab. Eṣṭrēniya devait se trouver quelque part sur la route. Bawāzīg était la dernière ville en Adiabène, avec jadis un péage, avant le passage du Petit Zab et l'étape d'as Sin, elle-même située au coin nord-ouest du B. Garmaï (2).

Il faut maintenant voir en détail ce que l'on sait de l'histoire chrétienne des localités sises sur cette route.

2. — DAIR BARQĀNĀ ET LE COUVENT DE PISÉ

Appelé Bā Reqqa, ou Bārqa, voire Bā Raiqana dans les sources chaldéennes, Barqānā dans les sources arabes (3), ce couvent est assez connu. Fondé au VI^e-VII^e siècle par Ḥnanišō' d'Adiabène (ou 'Ananišō') (4), sous le nom du 'Umra de St-Jean l'Évangéliste (5), il reçut le surnom de Bā Reqqa en souvenir des habitants du village de ce nom, qui aidèrent à la construction.

Il appartenait au diocèse de Ḥadīṭa jusqu'à la seconde moitié du VIII^e siècle. A cette époque, le métropolite Māran 'Emmeh le rattacha directement au diocèse métropolitain d'Adiabène (6).

vers Mossoul et Singār, traversa le Zab (cf. *Jabalaha*, éd. CHABOT, p. 132 et 141). Au temps d'Abū l Fēda, il y avait là une citadelle en bon état, *Géog. d'Aboulfēda*, trad. fr. de STANISLAS GUYARD, Paris, I.N., 1883, t. II, p. 52. Voir aussi HERZFELD, *Reise*, t. I, ch. III, p. 210, avec plan p. 211 et note 1. — En-dessous de Kušāf, en descendant vers le Tigre, se trouve le petit village de Na'na'a, où il resterait des traces d'église.

(1) IBN ḤURDĀDABAH, *al Masālek wal Mamālek*, BGA, 1891, p. 67, 68, 89, 164.

(2) C. J. RICH, *Residence*, t. II, p. 408.

(3) *Masālek* d'IBN FAḌL ALLAH AL 'OMARĪ, t. I, p. 302; et *E.I.*, IV/1934, p. 1246, s.v. *Ṣāb*, par E. HONIGMANN.

(4) *L.C.*, n° 123; *Bk.* II, p. 654; NAU, in *DHGE*, II/1914, col. 1437-1438, s.v. *Ananjésus* 2. — Le fondateur y était enterré dans la galerie du temple.

(5) Et non pas Mār Yōhannān de Ḥīra (?) comme le veut la tradition de 'Aīnkāwa.

(6) *Bk.* II, p. 315-317. — J'ignore où se trouvent les villages de Gamlāwlōhé (les dalles des chameaux) et de Mardé (les citadelles) donnés en échange à l'évêque de Ḥadīṭa.

Avant 790, le même Māran 'Emmeh, très vieux et malade, vint y prendre les eaux du Tigre (1). Ne se sentant pas mieux, il repartira pour Erbil et mourra en route.

Vers la même époque, un autre Māran 'Emmeh, dit de Zīnai, futur supérieur de B. Qōqā, recevait l'habit à Bā Reqqa, des mains du vicillard Īšō 'Emmeh (2). Le même se retirera sur ses vieux jours dans son couvent d'origine, mais reviendra cependant à B. Qōqā pour y mourir (3).

On retrouvera Barqānā dans les *Masālek* (4), bien qu'on se demande si le couvent était resté, jusqu'au milieu du XIV^e siècle, tel que al 'Omarī le décrit, ou s'il ne reproduit pas une source antérieure. En tout cas, il cite un poète, al Ḥabbāz, qui y versifia, et qui est à placer vers le IV^e siècle de l'Hégire, soit le XI^e de notre ère. D'après al 'Omarī, les grands bâtiments du couvent dominaient le Tigre; ils étaient entourés de nombreuses cellules et de jardins fleuris. Même les poissons du Tigre étaient là-bas plus gros qu'ailleurs.

A quelle époque le Couvent de St-Jean l'Évangéliste se mua-t-il en mausolée du Sultān 'Abdallah? La métamorphose avait déjà eu lieu au XVIII^e siècle (5). Les historiens musulmans modernes reconnaissent que le personnage enterré là-bas ne peut être le fils de 'Omar, dont le tombeau est à La Mecque, et qu'on ignore qui est le vrai Sultān 'Abdallah (6).

(1) Bk. II, p. 340. — D'après le Lt.-Col. CHESNEY, *Survey of the Euphrates and Tigris*, Londres 1850, t. I, p. 24, il y a des sources chaudes et bitumineuses sur la rive opposée du Tigre, à environ 6 milles en aval.

(2) Cf. MINGANA, *B. Qoqa*, p. 258.

(3) *Ibid.*, p. 262

(4) *Masālek* d'AL 'OMARĪ, t. I, p. 302.

(5) *Muniat al Udabā'*, de YĀSĪN AL 'OMARĪ (1744 A.D.), éd. SA'ĪD AD DÉWAHĠĪ, p. 102 et n. 1 de l'éditeur, avec référence au *Minhal al Awliā'*, et aux *Marāṣid al Iṭṭilā'*. Sur la restauration de ce mausolée avec des pierres apportées de Nimrūd, et sur l'importance du sanctuaire dans le folklore de la navigation du Tigre, cf. LAYARD, *Nineveh and its Remains*, t. I, p. 28-29 et 47; t. II, p. 104.

(6) PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, II, 180, y voit les restes d'un petit château-fort.

«Dair aṭ Ṭīn», ou le Couvent de Pisé, en chaldéen Bēt Ḥālē, était situé sur le Tigre, près de Ḥadīṭa. Il peut probablement encore être identifié avec Bā Reqqa, bien qu'on n'ait aucune preuve du fait, sinon le désir de ne pas multiplier les couvents.

L'identification de Dair aṭ Ṭīn avec Bēt Ḥālē est sûre. Déjà Bar Hebraeus l'avait faite (1) et Assémani l'avait acceptée (2). Cependant il faut se garder de les confondre avec un autre Dair aṭ Ṭīn, situé en Égypte (3) et avec un autre B. Ḥālē, plus célèbre, qui se trouve dans le désert de Ḥīra (4).

Au Couvent de Pisé de Ḥadīṭa se rapporte l'histoire de l'emprisonnement de l'évêque Šlēmūn, dont on parlera bientôt. Il y fut interné trois ans, aux alentours de 754, par le calife al Manṣūr (5). Par ailleurs, le même prince fut si content de ce qu'il vit au couvent qu'il l'exempta d'impôts.

Enfin, la dernière mention du couvent est liée au lamentable épisode du synode rebelle tenu par Rustam, et qui excommunia Timothée I, vers 780 (6).

Le nom donné au couvent vient probablement du matériau de construction utilisé, au moins pendant ses premières années; ainsi d'autres couvents s'appelleront: le couvent de ḡaṣṣ, le couvent de pierres taillées, etc.

Profitions de ce que nous sommes au chapitre des couvents des environs de Ḥadīṭa pour remarquer une erreur de l'éditeur de 'Amr.

(1) *Hist. Eccl.*, t. II, col. 165 s., cité par BUDGE, *Bk.* II, p. 384.

(2) *Bk.* II, p. 386; *B.O.*, III, II, p. 160 et 205, n. 2.

(3) G. 'Awwād, *Šābuṣṭī*, appendice n° 22, p. 255.

(4) C'est le monastère fondé par Ḥūdahwī. Cf. *Chron. de Seert*, t. II, p. 226, 228, 230, 266, 270-274. — *L.C.*, n° 75, 77, 84, 86, 88, 121. — 'AMR, lat. p. 62; *B.O.*, III, I, p. 155, n. 1; *Šuhadā' al Mašriq*, t. II, p. 100. — Confusion de BUDGE, *Bk.* II, p. 102, n. 7; NAU, in *DHGE*, I/1912, col. 165, s.v. *Abraham de Beth Halé*, etc.

(5) MĀRI, lat. p. 61-62.

(6) *Ibid.*, p. 63; 'AMR, in *B.O.*, III, I, p. 159-160.

Dans le texte arabe (1) Gismondi mentionne Malkīšō', fondateur du couvent de Ḥadīṭa, au temps du patriarche Māran 'Emmeh (644-647 ou 647-650). En fait, le couvent fondé par Malkīšō' est le «Couvent Neuf» (ad dair al ḥadīṭa) en 'Elam, et non pas «dair al Ḥadīṭa» (2).

3. — ḤADĪṬA

La ville

Ḥadīṭa du Tigre, ou Ḥadīṭa de Mossoul, en chaldéen Ḥḏetta, était située en aval du confluent du Tigre et du Grand Zab. Son emplacement est actuellement marqué par le village de Tell aš Ša'ir, au sud du marqad de Sulṭān 'Abdallah (3). Les cartes (4) placent en général Ḥadīṭa en son lieu exact. Cependant Le Strange, dans *The Lands of the Eastern Caliphate* (5), la place par erreur au Nord du Grand Zab.

La ville avait été fondée par les Sassanides, qui l'avaient appelée «Naw Gird». Les noms chaldéen et arabe ne sont que la traduction du vocable persan. On ne sait rien de son évangelisation; elle devint siège épiscopal en 570. A la conquête musulmane, elle comptait deux églises dont on ne sait pas les noms. L'une d'elles, peut-être celle qui fut construite avec les trois cents deniers donnés par Yāzdīn, lors de son passage en 604 (6), est simplement appelée «la grande église».

(1) P. 55, dernière ligne, et aussi table p. 152; lat. p. 32 erreur reproduite par *B.O.*, II, p. 420.

(2) Cf. *L.C.*, n° 99; l'*Abrégé* corrige Malkīšō' en Malkiṣdeiq.

(3) Références générales 'dans CANARD, *Hamdanides*, I, p. 122-123 et n. 104; BUDGE, *Bk.* II, p. 273, n. 1 et *By Nile and Tigris*, Londres, Murray, 1920, t. II, p. 99; HERZFELD, *Reise*, t. I, p. 217, n. 4; E. HONIGMANN, *Barsauma*, p. 164, n. 9; SA'ID AD DÉWAHĠĠ, *Muniat al Udabā'*, p. 32, n. 3; etc.

(4) V.g. CANARD, *Hamdanides*, t. I, face p. 240.

(5) Cambridge University Press, 1905, face p. 25. Dans son texte, l'auteur propose de la localiser à Séllamīya, alors que les Ḥudra tardifs d'Alqōš, à la mémoire de l'évêque Šlēmūn (suivis par SACHAU, *cat. Berlin*, t. II, p. 923, et par Mgr A. SCHER, préface de *Kaldū*, p. 12) la situent sur l'autre rive, à Ḥammām al 'Alīl.

(6) *Chron. de Seert*, t. II, p. 152 s. — On notera les noms de Sargīs et Abraham,

En 691, sous ‘Abd ul Malik ibn Marwān, le gouverneur de Ġazīra, Muḥammad ibn Marwān ibn al ḥakam, y transplanta des Arabes de la tribu de Azd, venant de Basrah. Cinquante ans plus tard, Marwān «l’âne», dernier calife omeyyade (744-750), restaura la ville. Désormais Ḥadīṭa aura, près du fleuve, sa mosquée du vendredi, bâtie en pierres, alors que le reste des constructions était en briques sèches. La ville était également le siège d’un gouverneur (1).

Des reliques de martyrs étaient vénérées dans une châsse déposée dans l’une des églises; quels martyrs, on ne sait. Toujours est-il que, en 786, Mūsa Hādi, devenu calife à la mort de Mahdi, passa par là et, pour une raison que l’on ignore, voulut faire jeter au Tigre la châsse des martyrs. Pris subitement de violents maux de tête, le calife renonça à son projet. Guéri, il renouvelle l’ordre. Évidemment, il retombe malade et, cette fois, meurt après avoir régné treize mois. On ne dit pas s’il avait eu le temps de mettre son dessein à exécution (2).

En 946 eut lieu, près de la ville, une bataille où Nāṣer ad Dawla vainquit Takin le Sirādite (3). La dernière mention d’une chrétienté à Ḥadīṭa date du XIV^e siècle. Plus tard, la petite ville elle-même disparut.

Il ne faut pas confondre la localité dont on parle ici avec Ḥadīṭa de l’Euphrate, à qui une station du pipe line du pétrole a rendu un peu de vie, ni avec le village de Ḥādet au Liban (4). Une ville de

filis de Malka, deux moines de Ḥadīṭa, qui achetèrent, après 540, un ms. d’Ézéchiel actuellement au B.M. (*cat.* WRIGHT, I, p. 23, Add. 17.107).

(1) On mentionne le gouverneur des environs de 800 qui poursuit et tue un bandit destructeur de couvents. *Bk.* II, p. 556.

(2) MĀRI, lat. p. 64.

(3) D’après Tābet ibn Sinān, cité in ÉLIE DE NISIBE, *Opus Chron.*, p. 102. — Plusieurs mentions de Ḥadīṭa au X^e s. dans la *Vie de R. Yūsif Busnāya*, p. 24, 28, 47, n. 3; 164, n. 2.

(4) D’où viennent plusieurs manuscrits, v.g. à Cambridge, *cat.* WRIGHT, p. 1006.

Hādeṭ en Cilicie est également citée par Michel le Syrien (1). C'est cette dernière qui fut le siège d'un évêché jacobite (2).

Parmi les célébrités originaires de Ḥadīṭa, le plus grand est sans contredit Jean de Dailam (3), à la fin du VII^e siècle.

Un docteur originaire de la ville et appelé Ḥabīb, est nommé par le patriarche Timothée I métropolitain de Raï, entre 799 et 804 (4).

Une pléiade de Hadithiens célèbres, entre 1064 et 1072, ferait penser que la ville eut alors une école florissante, avec un maître spécialement brillant (5). Ce sont: Māri de Ḥadīṭa, docteur de l'école de Dār ar Rūm et *qankāya* de son église, qui devint secrétaire pour les lettres syriaques du patriarche Sawrīšō' Zambūr. Puis Nestōrus Šaḥseh, qui devint évêque de Nu'māniya (6); et enfin le moine Yōḥannān de Ḥadīṭa, qui fut nommé métropolitain d'Égypte.

Le patriarche Élie III Abū Ḥalīm (1176-1190) est-il également originaire de Ḥadīṭa? Son surnom de Ibn al Ḥadīṭi semble l'indiquer (7), à moins qu'il ne s'agisse d'un autre Ḥadīṭa, ou que le générique ne soit resté à sa famille après qu'ils eurent quitté la ville, peut-être depuis longtemps.

(1) M.S., III, p. 2 et 8.

(2) M.S., III, p. 499. — Confusion de LE QUIEN, O.C., II, col. 1581-1584. — M. DAUVILLIER, *L'expansion*, in *Orient Syrien*, I/1956, p. 80, ne parle pas de la ville de Hādeṭ. Quant à E. HONIGMANN (*Barsauma*, p. 127) il connaît cette dernière et a même remarqué sa relation avec Ra'ban (p. 143), ce qui l'aide à la distinguer de Ḥadīṭa (p. 164). Cependant (*id.*, n. 9) au cours d'une note très documentée sur l'évêque jacobite Aharon de Ségestan, Honigmann met celui-ci sur le siège de Ḥadīṭa.

(3) *Proche-Orient Chrétien*, X/1960, p. 195-211.

(4) *Lettres de Timothée*, par Mgr BIDAVID, cit. p. 10, 25 (lettre XXI), 70 et 80.

(5) MĀRI, lat. p. 110.

(6) Évêché au sud du B. Garmaī, qui sera annexé à la fin du XI^e s. à celui de Niffar et Nil. Au XII^e s., B. Darāya leur sera encore ajouté. Ce dernier évêché était la dernière étape avant Bagdad.

(7) MĀRI, lat. p. 134.

Mais il n'y a pas que les hommes de Ḥadīṭa qui soient célèbres; sa terre, qui devient spécialement dure quand elle est pétrie, est utilisée pour le crépissage des meilleurs bâtiments de l'époque. On viendra d'aussi loin que B. 'Āwé pour en chercher, afin d'en revêtir les gros murs du premier temple (1).

Le siège épiscopal

Le Quien (2) a donné une liste de dix évêques de Ḥadīṭa. Sans prétendre être complet, on peut cependant en ajouter quelques autres. Voici donc, par ordre chronologique, la liste des évêques connus:

[1] Ṭīṭṭōs

Le siège de Ḥadīṭa fut créé pour mieux organiser la résistance au monophysisme (3). A quelle date précise? Le *Liber Castitatis* place l'événement sous Ezéchiel (567-581), la *Chronique de Seert* sous Īšō'yaw I (582-595). Cette dernière source place l'intrusion des «partisans de Sévère» en 966 des Grecs (655 A.D.) ou, selon la correction de Mgr A. Scher (4), en 866 (= 555), c'est-à-dire à la date de la prédication de Jacques Baradée.

Tout bien pesé, on ne voit pas pourquoi le patriarche ou le métropolitain, quel qu'il fut, qui créa ce siège, aurait attendu aussi longtemps après 555 pour contrecarrer les menées des Jacobites. Je proposerais plutôt de corriger la date de la *Chronique de Seert* de 966 en 906, en supprimant «wa sittīn» de «sitta wa sittīn wa tis'a mi'a» (5), ce

(1) *Bk.* II, p. 400.

(2) *O.C.*, II, col. 1225-1228. — Le *Synodicon Orientale* ne nomme aucun évêque de Ḥadīṭa.

(3) *L.C.*, n° 54; *Chr. de Seert*, II, p. 152-153; l'*Abrégé* a complété le texte lacuneux de *L.C.*, n° 54: «Ḥḏa» en «Ḥirta». Les autres sources montrent que Ṭīṭṭōs était évêque, non pas de Ḥīra, mais de Ḥadīṭa (Ḥḏatta).

(4) *Chr. de Seert*, p. 153, n. 3.

(5) On se trouve probablement en face d'une dittographie, répétition fautive de *wa sitta* par un premier copiste, corrigée en *wa sittīn* par un second. — Sur la poussée jacobite de cette époque, à laquelle s'oppose le synode da Sawrīšō' I, en 596, cf. *Syn. Or.*, p. 460.

qui donne 595 A.D., soit la dernière année d'Īšō'yaw, au moment où une recrudescence de l'activité jacobite commence à se faire sentir. Dès lors les faits s'enchaînent : le premier évêque, Ṭīṭṭōs, est nommé en 595, et un diocèse lui est taillé autour de la ville par le métropolitain de Ḥazza (1) qui est peut-être déjà Yōnādāb, car ce genre de réaction semble bien porter sa griffe. Le nouveau pasteur trouve une ville dotée d'une vieille petite église, et ses fidèles sont bien tentés de passer à l'hérésie. A force de miracles et de prodiges la ville est nettoyée des Sévériens, les païens et les Juifs sont baptisés, et l'évêque peut penser à orner sa capitale d'un « temple illustre ». Le passage de Yāzdīn, le grand fonctionnaire chrétien, accompagnant Chosroès II dans son expédition contre la ville de Dāra, permet la matérialisation de ce vœu, car le « prince des croyants » fait un don généreux de trois cents deniers pour la cathédrale. Ainsi la « grande église » sera bâtie en 604, et Ṭīṭṭōš y sera enterré à sa mort (2).

[2] YA'QŪB

C'est peut-être le successeur immédiat de Ṭīṭṭōs. Après une maladie qui dura trois ans, il fut guéri par Bāwaï de Nisibe (3). Nau place cette guérison « vers 590 ». Si mes calculs précédents sont exacts, elle ne put avoir lieu avant 605. Rien d'ailleurs dans la chronologie de Bāwaï ne s'oppose à cette dernière date, car Bāwaï vécut jusqu'au temps de Široï et de Īšō'yaw II, c'est-à-dire jusqu'en 628 (4).

[3] YŌḤANNĀN

On ne sait rien de cet évêque, sinon qu'il vivait au temps du patriarche Pēṭiōn (731-740) (5).

(1) L.C. porte « Āṭōr », mais c'est plutôt une anticipation.

(2) Commémoré le 6 décembre au calendrier nestorien. Cf. *Kaldū*, II, p. 225 et n. 5.

(3) *Histoires d'Abraham de Kaškar et de Babaï de Nisibe*, ROC, XXI, p. 161-172, texte syriaque et trad. fr. du Ms. Berlin, cat. SACHAU, 329, fol. 132 r. à 139 r. par F. NAU.

(4) *Chr. de Seert*, II, p. 233.

(5) 'AMR, ar. p. 61; B.O., II, p. 431; LE Q., n° 2.

[4] MĀR ZĀḤÉ

Puis on trouve Zāḥé, également appelé Zhā par Īšō'dnaḥ (1). Est-ce le même que Māran Zhā de Thomas de Marga (2)? Les deux sont dits disciples d'Apni Māran le Grand (3). Zhā était évêque de Ḥadīṭa sous le métropolitain Mār Aḥḥa, donc après 741 (4).

Sa longue carrière monastique et son épiscopat sont fertiles en miracles. Il garda comme évêque ses habitudes de moine et passait notamment ses carêmes dans la retraite de la montagne. Le *Livre des Supérieurs* narre sa rencontre édifiante avec un ancien évêque de la diaspora d'Égypte, devenu depuis quarante ans esclave chamelier de nomades arabes. L'évêque chamelier a encore sa commémoration dans la liturgie nestorienne le samedi avant les Rameaux (5).

Zhā mourut à Ḥadīṭa, et son corps fut déposé dans le martyrium de la grande église.

[5] ŠLÉMŪN

Certainement le mieux connu et le plus haut en couleurs des évêques de Ḥadīṭa, le «saint» Šlémūn eut une vie des plus mouvementées. Son histoire, écrite par ses disciples, est perdue, mais elle a servi de source à Thomas de Marga et à Māri (6).

(1) N° 109 (corriger la table de l'édition arabe, qui donne 119).

(2) *Bk.* II, p. 273 s. (*B.O.*, II, p. 794. — *LE Q.*, n° 1. — *L'Abrégé*, suivant THOMAS DE MARGA, a corrigé *L.C.* en Māran Zhā. — *LE QUIEN* dit qu'il vivait sous le patriarche Šlīwa Zhā (714-728). Ce détail n'est mentionné ni dans les notices consacrées à ce patriarche par 'AMR et par MĀRI, ni dans THOMAS.

(3) Apni Māran de B. Garmaï, fondateur de Dair az Za'farān, vivait au temps du patriarche Georges I (661-680).

(4) La traduction de BUDGE (*Bk.* II, p. 273) pour le début du chapitre XLI est à corriger. Il faut lire: «Au temps où siégeait Mār Ābā, Māran Zhā était sur le trône de Ḥadīṭa. Il avait l'habitude...» Cf. texte chaldéen, t. I, p. 130.

(5) Le Ḥudra de 1727 l'appelle YŌḤANNĀN et identifie Ḥadīṭa avec «la source de goudron».

(6) MĀRI, texte arabe, p. 68-69 et 71-72, etc. est plus clair que la traduction latine. — TH. DE MARGA, in *Bk.* II, p. 316, 384-386, 391, 650-651, etc. *B.O.*, III, I, p. 205-210. — *LE Q.*, n° 3. — Corriger l'erreur de Budge, qui n'a pas remarqué l'identité de «Solomon, bishop of Ḥedhattā» (table p. 728) et de «Solomon, bishop of Adia-

Écrivain, le catalogue de 'Awdīšō' de Nisibe lui attribue un ouvrage sur la vie monastique et des travaux historiques (1); thaumaturge, ses miracles suffiraient à le rendre célèbre: il chasse les démons, il traverse plusieurs fois le Tigre sur les eaux, il maudit le méchant Qardāg et lui fait pousser une corne au milieu du front, etc. Mais ce sont ses démêlés avec les autorités civiles, puis son rôle malheureux dans l'opposition à Timothée I, qui retiennent le plus l'attention de l'histoire (2).

Les difficultés de Šlémūn avec le bras séculier s'échelonnent tout le long du règne du calife abbasside al Manšūr (754-775) et du patriarche Jacques II (754-773). Mû par un zèle fougueux pour la foi, mais doué de peu de sens politique, le saint homme se fera des ennemis de tout le monde.

Le gouverneur de Ḥadīṭa d'abord, Ibrahīm ibn Yaḥia, à qui l'évêque reprochait ses vexations, lui fit administrer quarante-deux coups de fouet et raser la tête et la barbe. Telle est du moins la version de Māri, qui écrit en arabe. Écrivant en chaldéen, et donc ayant un peu moins peur de lecteurs indiscrets, Thomas de Marga donne presque en clair la raison réelle: «ses cheveux et sa barbe furent rasés par un roi païen, à cause des conversions qu'il avait effectuées parmi les païens.» Remplaçons ce dernier mot par «musulmans», et nous aurons la cause des troubles de Šlémūn. Māri se hâte d'ajouter que le gouverneur se repentit, se réconcilia avec l'évêque et retira les impôts.

Un ennemi plus tenace fut le médecin chrétien 'Īssa ibn Šahlūpa. Šlémūn l'indisposa en osant le réprimander. Celui-ci en effet, bien que seulement chammas, avait poussé l'arrogance jusqu'à menacer les

bene» (p. 727). Ceci est d'autant plus étonnant que le texte chaldéen édité par Budge lui-même (*Bk.* I, p. 382) commence par: «Dans l'Église de la ville de Ḥadīṭa», cela est devenu dans la traduction: «Dans l'Église de la cité d'Adiabène».

(1) *B.O.*, III, I, p. 210; BAUMSTARK, *Syr. Lit.*, p. 214.

(2) Sur les lettres que lui écrivit Timothée, cf. *Lettres*, par Mgr BIDAWID, p. 3, 5, 18, 19, 44, 51, 55, 60, 64 et 83.

évêques qui étaient venus le supplier d'intercéder auprès d'al Manṣūr pour alléger les impôts dont les chrétiens étaient accablés et à cause desquels plusieurs avaient abandonné leur foi. 'Īssa était d'autant moins disposé à intervenir dans le sens des évêques qu'il avait lui-même sa part des bénéfices.

Devenu chef officiel des chrétiens, le médecin attendit la première occasion de faire payer à l'évêque son audace. Certains chrétiens ayant été excommuniés par Šlémūn «pour des raisons cogentes», ils allèrent se plaindre au médecin, et accompagnèrent leur plainte d'une accusation de vol contre l'évêque. 'Īssa, le bon apôtre, porte l'affaire à Manṣūr. Malgré ses dénégations le saint homme est à nouveau fouetté, cette fois au couvent de Mār Šim'ūn à al Sin (1).

Au lieu de se le tenir pour dit et de se terrer, Šlémūn trouve encore moyen de faire partie d'une délégation qui va intercéder auprès de Manṣūr pour la libération de Ya'qūb, un ancien rival de 'Īssa. La seule vue de l'évêque met le calife en fureur et une partie de la délégation, dont naturellement notre homme, se retrouve en prison. Libéré, Šlémūn est relégué au couvent de B. Ḥālē, où il reste trois ans. Sur l'intervention du médecin Ibrahīm, il est alors remis sur son siège.

(1) A propos du «monastère de Sin», il faut distinguer trois choses:

a) La grotte de Simon et le premier couvent à son nom, bâti sur la grotte, situés en face d'al Sin (laquelle est au nord de Takrit), donc sur la rive ouest du Tigre. La «montagne de Sin» ici mentionnée est la partie mésopotamienne du Ġabal Ḥamrīn, appelée le Ġabal Makḥūl, région de 'Aīn Dibis, entre al Faṭḥa et Qala'at al Bint.

b) Le couvent de Šliwa (*L.C.*, n° 55 et 68) sur le Šerṣer (cf. *E.I.*, art. *Didjla*, éd. 1913, p. 996) fondé par le patriarche Tomarsa (fin du IV^e s.), cf. MĀRI, lat. p. 24-25, près de la ville de Haghla Omed, elle-même étape sur le Tigre (*Bk.* II, p. 38, n. 2; 95, 387) et le village de Tella (patrie du catholicos Babowai (cf. *DHGE*, VI/1932, col. 31, avec réf.) R. Simon y meurt et est enterré (*Chr. de Seert*, I, p. 195-197, II, p. 127-131). A localiser sur la rive Est du Tigre, en face et un peu en aval de Sāmarra'.

c) Le nouveau couvent de Simon, fondé plus tard, «quand les brigands se multiplièrent», et où le corps de Simon fut transporté. Ce couvent était dans les environs de Sin, donc en B. Garmaï nord-ouest.

C'est pendant les quelques années de paix qu'il connut alors, qu'eut probablement lieu la révision des frontières du diocèse par le métropolite Marān 'Emmeh (1) et dont on a parlé plus haut.

Šlémūn est à peine sorti de ses démêlés avec les princes qu'il s'attire de nombreux ennuis, cette fois avec son patriarche. Comment le saint homme se laissa-t-il tromper? Toujours est-il qu'on le trouve parmi les membres du synode rebelle de B. Hālē, opposé au patriarche Timothée I (vers 780/781). Après la mort de Rustam, chef des conjurés, Šlémūn comprend sa faute et va la pleurer pendant sept ans, jusqu'à sa mort, au couvent de Mār Ahrūn de Balad (2).

A une date et pour des raisons inconnues, ses restes seront plus tard transportés au monastère de Apni Māran, dit Dair az Za'farān. «Šlémūn le pleureur, évêque de Ḥadīṭa, déposé à Za'farān», a sa commémoration le 31 juillet dans la liturgie nestorienne (3).

[6] YŌḤANNAN DE ḤADĪṬA

Yōḥannān semble avoir été le successeur de Šlémūn. On ne le connaît que par les lettres de Timothée (4). Une lettre à lui adressée, et répondant à des questions sur le baptême, a été perdue. Deux lettres annoncent sa nomination au siège de Nisibe et disent comment le nouveau métropolite a été bien accueilli par les fidèles. Il quitta probablement Ḥadīṭa entre 799 et 804.

[7] ABRAHAM DE MARGA

Futur patriarche en 837, Abraham avait été d'abord moine de

(1) Cf. *Bk.* II, p. 316.

(2) C'est le Couvent du Bois Adorable de la Croix, fondé avant 767, à la demande de Mār Quriāqōs, évêque de Balad (Eski Mossoul) par Abba Ahrōn, disciple de Mār Ya'qūb le Voyant (cf. *L.C.*, n° 102, 103, 116, 118, 126). On ignore sa position exacte. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il était sur la rive ouest du Tigre, du même côté que la ville de Balad (*Bk.* II, p. 463).

(3) Calendrier nestorien moderne (v.g. 1962) du Malabar, et calendrier d'Urmia (1894).

(4) Mgr BIDAWID, cit. p. 44 (lettre perdue), 25 (lettre XXI), 26 (XXII), allusions p. 70 et 80.

B. 'Āwé, puis son supérieur, avant de devenir évêque de Ḥadīṭa. Thomas de Marga, qui fut son secrétaire quand il devint patriarche, ne cesse de se référer à ses dires, avec de grands éloges pour ses vertus: «Notre saint père, Mār Abraham, m'a dit...», «quand j'étais secrétaire du pieux et saint Mār Abraham», «un saint homme, en toute vérité», etc. (1).

Sans mettre ses vertus en question, les autres sources sont plus sévères. 'Amr (2) dira de lui: «Prudent, humble, de beaucoup de miséricorde, mais de peu de science.» Et Bar Hebraeus le classera (3): «Homme pur et vénérable, mais qui échoua dans son gouvernement de l'Église à cause de son manque de connaissances.»

Un canon à son som le dépeint mieux que toutes les phrases. Ce dont il s'occupe, c'est des livres que doivent lire «les vieillards et ceux qui sont aux environs de la cinquantaine» (4). Il leur recommande le *Paradis des Pères*, les livres de l'Abbé Isaïe et de Mār Evagrius, et les écrits des Pères moines.

Que fit cet ascète et ce mystique sur le trône de Ḥadīṭa? On remarqua surtout «sa prudence et sa charité pour les étrangers» (5). C'est pourquoi on l'élut patriarche. Les événements de son gouvernement patriarcal ne nous intéressent pas directement ici.

Une relique de lui, un évangélaire de 736 lui ayant appartenu à Ḥadīṭa, est actuellement à la Bibliothèque Vaticane (6).

[8] Īšō'DAD DE MERW

Cet auteur célèbre (7) semble avoir succédé à Abraham à

(1) Nombreuses références dans la table de BUDGE, *Bk.* II, p. 691, s.v. *Abraham, Nestorian Patriarch*.

(2) Ar. p. 70-71; *B.O.*, II, p. 435; LE Q., n° 4.

(3) *Hist. Eccl.*, II, col. 189.

(4) *Coll. Can. Syn.*, de 'AWDĪŠŌ' DE NISIBE, VI, ch. 3, in MAI, X, p. 111, et *B.O.*, III, I, p. 342.

(5) 'AMR, in *B.O.*, III, I, p. 508.

(6) *B.O.*, I, p. 561, cod. II.

(7) Voir les *Lit. Syr.*, notamment CHABOT, p. 111; BAUMSTARK, p. 234, etc. et catalogue de 'AWDĪŠŌ' DE NISIBE, § 140, in *B.O.*, III, I, p. 211.

Ḥadīṭa en 837. Il faillit aussi lui succéder comme patriarche en 850, mais l'intrusion, habituelle en ce temps, des médecins chrétiens favorisés des califes dans les élections patriarcales, lui barra la route. Après deux choix qui ne se réalisèrent pas, Ibrāhīm ibn Nūḥ de Anbar proposa Īšō'dad, à cause de sa science, de son intelligence et de sa prestance (1). Cependant Boḥtīšō' ibn Ġibrā'il (2) s'opposa à cette nomination et fit approuver par Mutawakkil son candidat Théodose, qui fut intronisé en 853. Īšō'dad, aigri, resta à Ḥadīṭa, toujours dans l'opposition au nouveau patriarche. On ne sait quand il mourut.

[9] 'Awdīšō'

Cet évêque occupait le trône de Ḥadīṭa sous le patriarcat de Jean IV bar Abgar (900-905) (3). Accusé par son supérieur, le métropolitain de Mossoul Yōḥannān ibn Boḥtīšō' de refus d'obéissance, 'Awdīšō' fut sommé par le patriarche d'obéir et menacé de déposition s'il ne se soumettait pas.

[10] Īšō'YAW

On l'a déjà rencontré dans les listes des métropolitains de Mossoul et Erbil (n° 42). Il était auparavant évêque de Ḥadīṭa, au temps de Māri II (987-999) (4). Des hymnes de funérailles lui sont attribuées (5).

[11] DAVID (?) en 1075

A cette date, au sacre du patriarche 'Awdīšō' ibn al 'Āriḍ, assistent

(1) MĀRI, ar. p. 78; 'AMR, ar. p. 72; *B.O.*, II, p. 436; *LE Q.*, n° 5.

(2) Sur ce personnage voir l'article de M. RUFĀ'ĪL BĀBŌ IŠĤAQ, dans la revue *An Nūr* (arabe, Bagdad, II/1951, n° 8, p. 344-351), et la nouvelle édition française de l'*E.I.* (t. I/1960), p. 1338, s.v. *Bukhtishū'*, par D. SOURDEL.

(3) MĀRI, lat. p. 78 et *B.O.*, III, I, p. 236. — *LE Q.*, n° 6, ne donne pas sa référence quand il place les faits en 1020, sous le patriarche Jean VI. En fait, Jean VI Nāzūk n'occupe le siège patriarcal que jusqu'en 1016. Le Quien dit que 'Awdīšō' fut déposé.

(4) 'AMR, ar. p. 94 et *B.O.*, II, p. 443.

(5) *B.O.*, I, p. 581 et III, I, p. 540.

deux évêques nommés, mais pas encore consacrés; l'un est celui de Ḥadīṭa, dont le nom n'est pas donné (1).

Est-ce cet évêque qui s'appelait David et qui aurait été consacré plus tard par le patriarche 'Awdīšō' II, donc entre 1075 et 1090? Le Quien, qui lui donne le n° 7, ne cite pas ses références et je n'ai pu retrouver sa trace nulle part. On a l'impression que les cinq dernières fiches du savant auteur de l'*Oriens Christianus* ont dû s'embrouiller, car on retrouve encore des confusions dans les notices des évêques suivants.

[12] 'Awdīšō'

Il est présent au sacre du patriarche Makkīḥa I en 1092 (2). Ici aussi Le Quien se trompe et le fait assister à la consécration de Makkīḥa II en 1257 (3).

[13] DAVID (?)

Cet évêque est mentionné par le seul Le Quien (4), sans autre référence. Il aurait été promu par 'Awdīšō' III bar Molki du siège épiscopal de Ḥadīṭa au trône métropolitain du B. Garmaï, donc entre 1139 et 1148. Je n'ai trouvé sa trace dans aucune des sources habituelles.

Le Quien aurait-il créé ce personnage à partir de David ibn Barsahā, évêque de Ḥarbaṭ Glāl, nommé métropolitain du B. Garmaï par 'Awdīšō' II (5)? Ce serait le dernier méfait du lutin qui semble avoir bouleversé les notes de mon vénérable confrère.

Les listes épiscopales de Ḥadīṭa sont évidemment très incomplètes. La ville est encore mentionnée comme évêché au début du XIV^e siècle (6).

(1) MĀRI, lat. p. 114. — Le Quien le fait assister par erreur au sacre de 'Awdīšō' III, en 1139 (n° 8).

(2) MĀRI, lat. p. 118.

(3) LE Q., n° 10.

(4) LE Q., n° 9.

(5) MĀRI, ar. p. 130, dernière ligne.

(6) D'après 'Awdīšō' DE NISIBE, in *Syn. Or.*, p. 619.

4. — EṢṬRENIYA

Cette localité n'est mentionnée que par Thomas de Marga et n'a pas été identifiée jusqu'ici. Qu'elle se trouve en Adiabène, probablement dans la partie sud-ouest, sur la route d'al Sin, ressort du texte (1) où l'on voit le gouverneur de Ḥadīṭa y rattraper et tuer le bandit Ya'lé ibn Ḥimrān, de la tribu des Bani Taimlah, alors qu'il avait ravagé quelques couvents et s'enfuyait en direction d'al Sin, ceci vers 800.

C'est en ce lieu aussi que le nouveau métropolite d'Adiabène, Īšō'yaw, vers 780, apprit l'opposition qui se rassemblait contre lui; il y resta pour attendre l'avis du patriarche Timothée avant d'entrer dans son diocèse (2).

Eṣṭreniya devait être située à peu de distance au nord du Petit Zab, c'est-à-dire tout près d'al Bawāzīğ, dont on sait qu'elle dépendait de la province du B. Garmaï jusqu'à la deuxième moitié du X^e siècle. Eṣṭreniya était ainsi en Adiabène géographique, mais en B. Garmaï ecclésiastique (3).

5. — AL BAWĀZĪĞ

Géographie et Histoire

Dernière ville d'Adiabène sur la route ouest, avant le passage du Petit Zab (4), al Bawāzīğ est assez bien connue, malgré le fait que ses ruines n'aient pas encore été retrouvées (5).

(1) Bk. II, p. 556.

(2) Bk. II, p. 387.

(3) On aurait un exemple parallèle dans les circonscriptions administratives civiles de nos jours, où une partie de la zone à l'Est du Tigre, en Adiabène, dépend du qaïmaqām de la rive ouest, lui-même dépendant de Mossoul, alors même qu'il n'y a pas de pont entre les deux rives.

(4) Le *DHGE*, VIII/1935, col. 1240-1241, s.v. *Beth Waziq*, place tout le diocèse «probablement au Sud du Petit Zab»; on verra qu'il était de part et d'autre de la rivière. La ville, en tout cas, est sur la rive nord. Cf. HERZFELD, *E.I.*, I/1959, col. 1143-1144.

(5) V.g. POGNON, *Inscriptions Sémitiques*, p. 58, n. 3. — En 1932 (*An Abbassid Site on the Little Zab*, in *Geographical Journal*, LXXX/1932, p. 333), puis en 1957 (*Kurds, Turks*

Sa situation exacte doit être bien précisée par rapport aux autres villes d'al Sin et de Māḥōzé qui lui ont été associées dans l'histoire.

Al Sin se trouve de l'autre côté du Zab, sur la rive sud, et donc dans la province géographique du B. Garmaï (1), où elle appartient au district de Bā Rimma.

Quant à MĀḤŌZÉ, ou plus exactement Māḥōzé d'Arewān (2), elle se trouve également au sud du Petit Zab, à l'est d'al Sin, à peu près à égale distance entre Altyn Küprü et le confluent du Zab et du Tigre. Sa place est exactement marquée sur la carte des Antiquités d'Iraq sous le nom de Māḥūz (3).

Du point de vue historique, Bawāzīg existait déjà sous les Sassanides (4) sous le nom de Hunyā Šābūr, le Chant de Sapor. Les chrétiens lui donnaient le nom de Bēt Wāzīq, le lieu des douaniers, probablement

and Arabs, London, Oxford University Press, p. 323-324). C. J. EDMONDS a proposé son identification avec un site voisin de Tell 'Alī, appelé al Isma'īniya. Si l'on admet que Bawāzīg se trouvait sur la rive Nord du Zab, on ne peut accepter l'identification d'Edmonds qu'en supposant (comme LE STRANGE l'a fait dans *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 91) que le Petit Zab avait changé de lit, mettant ainsi les ruines sur la rive Sud. De tels changements ont été constatés pour le cours du Tigre, faisant passer sur la rive Ouest la ville d'Awāna de Ṭirhān et joignant Séleucie à Ctésiphon, désormais toutes deux sur la même rive.

(1) Toutes les cartes anciennes arabes sont d'accord là-dessus. Cf. K. MILLER, *Mappae Arabicae*, Stuttgart 1926-7. Cependant mettent par erreur al Sin au nord du Zab: LE STRANGE, *The Lands*, face p. 25; CANARD, *Hamdanides*, I, face p. 240, et aussi la carte des Antiquités d'Iraq. Même erreur dans CHESNEY, *Survey of the Euphrates and Tigris*, 1850, t. I, p. 24.

(2) Qui voudrait étudier l'histoire de Māḥōzé d'Arewān devrait se méfier des blocages d'Assémani (*B.O.*, III, I, p. 690) qui met sous un même vocable les trois Māḥōzé que l'on connaît. La table de CHABOT (*Syn. Or.*, p. 676) pourrait déjà débrouiller le terrain. La ville fut détruite en 798 (*L.C.*, n° 122).

(3) Corriger dans ce sens la note de A. SCHER, in *Chr. de Seert*, II, p. 316, n. 1, et le *DHGE*, cit. — Il n'y avait pas d'article *ae Sin*, ni *Māḥūz* dans l'ancienne édition de l'*E.I.*

(4) Cf. article de HERZFELD dans *E.I.* (I/1913, p. 701 et I/1959, p. 1143-1144), s.v. *Bawāzidj*, avec les références. Y ajouter CANARD, *Hamdanides*, I, p. 125-126 et n. 109, et SACHAU, *Ausbreitung des Christentum*, p. 36.

en souvenir d'un ancien péage. Les Arabes l'appelleront Bawāzīg al Malik (1).

Des déplacements du siège épiscopal on peut conclure que la ville, à l'instar de Mossoul, prit de l'importance avec la conquête arabe et supplanta la plus ancienne Māḥōzé. Au Moyen Age, un voyageur rancunier (peut-être le même qui avait fourni des renseignements semblables sur Barqā'id) insérera dans le texte d'Ibn Hawqal une mise en garde contre les habitants, brigands pilleurs de caravanes et recéleurs.

Le diocèse

Le *Dictionnaire d'Histoire et Géographie Ecclésiastiques*, qui complète la liste d'évêques de Le Quien (2) n'a pu, faute de données topographiques exactes, démêler l'histoire des pérégrinations du siège épiscopal. En fait, les listes sont tout à fait parlantes:

Fondé à Māḥōzé d'Arewān dès 410, l'évêché fut transféré à B. Wāzīq entre 661 et 680, c'est-à-dire au moment où la conquête arabe avait développé la ville en donnant de l'importance à la route ouest, plus «arabe» que la Route du Roi (3).

Du VII^e au X^e siècle, B. Wāzīq est seule à donner son nom au diocèse. Elle est unie à al Sin au XI^e siècle, puis à nouveau séparée aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles.

Voyons quelques détails de son histoire, dans le cadre de la succession épiscopale:

SAHDŌNA, le fameux polémiste et écrivain, est trop connu pour qu'on ait à le présenter. Son activité doctrinale et les controverses

(1) Abū l Féda, suivi par Assémani et Le Quien, la distingue de Bawāzīg de Babylone. Cependant, on ne voit pas que cette dernière ait été le centre d'un diocèse. Il faut donc réunir les listes épiscopales que Le Quien a si laborieusement et si artificiellement séparées (*O.C.*, II, 1179-1180 et 1245-1246). Dans les notes, on citera la première liste sous le sigle: LE Q., I et la seconde: LE Q., II.

(2) *O.C.*, II, l'appelle Buazicha, en suivant Assémani.

(3) Liste épiscopale dans CHABOT, *Syn. Or.*, p. 666, s.v. *Arewan*. Y ajouter Sahdōna et Sāwa, *infra*.

auxquelles il prit part et auxquelles il donna (et donne encore) lieu, sortent du cadre de cette étude.

A-t-il été le premier à unir le titre de Māḥōzé à celui de B. Wāzīq (1)? Ce qui frappe en lisant les sources qui parlent de lui, que ce soit Thomas de Marga (2), le *Liber Castitatis* (3) ou les *Lettres* le concernant écrites par Īšō'yaw d'Adiabène (4), c'est que tous ces documents, contemporains ou très rapprochés de la période où il a vécu, le nomment seulement évêque de Māḥōzé. Seuls les textes tardifs, tels que la *Chronique de Seert* (5), le feront évêque de Bawāzīg. Il semble donc qu'il faille voir dans ce titre un anachronisme, et que Sahdōna ne doive pas être rangé parmi les évêques de Bawāzīg, non plus d'ailleurs que Mār Sāwā, successeur de Sahdōna lors de sa déposition en 650 (6).

Les listes épiscopales de Bawāzīg sont très fragmentaires; le nom de la ville n'apparaît pas une seule fois dans le *Synodicon Orientale*,

(1) *DHGE*, s.v. *Beth Waziq*. — Sur Sahdōna, voir les *Lit. Syr.*, v.g. ORTIZ, cit. p. 136-137, et DE HALLEUX, *infra*.

(2) Nombreuses références, cf. table de BUDGE, *Bk.* II, p. 724.

(3) N° 128.

(4) *B.O.*, III, I, p. 116, 137, 143; BUDGE, cit. et *CSCO*, 11, p. 223, 243.

(5) II, p. 316. — L'absence de renseignements géographiques précis a joué bien des mauvais tours à des auteurs par ailleurs fort sérieux. Ainsi le P. A. DE HALLEUX, dans son étude sur *Martyrios Sahdona* (in *O.C.P.*, XXIV/1958, p. 93-128, reprise dans l'introduction à sa traduction des *Œuvres Spirituelles de Sahdona*, (*CSCO*, vol. 201/Syr., 87, 1960) ne sait comment expliquer pourquoi la *Chronique de Seert* met Sahdona à Bawāzīg. Il pense à une erreur de scribe: «Quant à Bawāzīḥ (?) il faut décidément beaucoup de bonne volonté pour y deviner un Māḥōzé dont seul le Vav et le Zain syriaques n'auraient pas été défigurés. Mais qu'à cela ne tienne, les scribes arabes n'en sont pas toujours à cela près!» (p. 123). Ailleurs, il voit en Halmūn (du Bā Nūhadra) un «bourg montagneux de Perse, proche du Grand Zab et de la moderne Kerkouk» (?) (p. 125) et place le B. Garmaï entre les deux Zab (p. 96, n. 2). Au lieu de le taquiner sur de petits points de géographie, retenons plutôt la valeur du reste du travail, notamment sa très juste remarque à propos des Lettres d'Īšō'yaw d'Adiabène (p. 95, n. 1): «certaines lettres du recueil paraissent ne pas se trouver en bonne place.»

(6) *L.C.*, n° 128. — Dans la lettre à lui adressée par Īšō'yaw d'Adiabène, le patriarche lui donne seulement le titre de Māḥōzé d'Arēwān (Lettre XII, p. 176, in *CSCO*, II, LXIV, trad. R. DUVAL).

ni dans le *Liber Castitatis*, à peine le trouve-t-on une fois dans Thomas de Marga. Les sources d'information seront donc presque uniquement Māri et 'Amr, c'est-à-dire que l'on n'aura aucun détail sur la vie des évêques, mais seulement une sèche référence au patriarche sous le règne duquel ils vivaient, ou au couronnement duquel ils étaient présents.

[1] YŌḤANNĀN LE MÉDECIN

Le premier évêque connu de Bawāzīg vivait sous le catholicos Georges I (661-680). Au témoignage de Bar Hebraeus, Yōḥannān, qui pratiquait la médecine, fut accusé de fornication. S'étant lui-même castré, il fut condamné et déposé (1).

[2] YŌḤANNĀN LE CHIMISTE

Mentionné parmi les célébrités du règne du patriarche Pētiōn (731-740) ce Yōḥannān est un des deux évêques du temps réputés pour leurs connaissances en chimie, on devrait plutôt dire, en alchimie (2). Si ces prélats apprentis sorciers ne trouvèrent jamais le secret de la transmutation des métaux ou la pierre philosophale, du moins leur «science» les mit-elle dans les grâces des puissants du siècle, très friands de ce genre de distraction. On peut donc penser que le diocèse de Bawāzīg jouit à ce moment-là d'une période de calme.

[3] ÉLISÉE DE BÉT 'ĀWÉ

C'est un des nombreux évêques sortis du couvent fameux; il est

(1) *B.O.*, II, p. 422; *LE Q.*, I, n° 1. — La castration volontaire était un empêchement aux ordres: canon I de Nicée, repris par le Synode d'Isaac en 410 (*Syn. Or.*, p. 263/264, can. II), au synode de Jean V Abgar (1000-1011), can. XVI ('Awdīšō', *Coll. Can. Syn.*, MAI, X, p. 118) et, pour les Syriens, *Nomocanon* de B.H. (MAI, X, p. 48). Le même canon est cité par THOMAS DE MARGA à propos de l'accident arrivé au moine Narsai de B. 'Āwé, qui ne l'empêchera pas de devenir évêque d'al Sin (*Bk.* II, p. 526-527).

(2) 'AMR, ar. p. 62; *B.O.*, II, p. 431; *LE Q.*, I, n° 2. — Même Thomas de Marga rêve de changer «le plomb en argent et le cuivre en or» et de fabriquer «des pierres précieuses avec une préparation de plantes» (*Bk.* II, p. 530-531).

simplement mentionné par Thomas de Marga (1). M. le Chanoine Van Lantschoot le date d'après 750.

[4] GEORGES DE BÉT 'ĀWÉ

Cité au même titre que le précédent, il aurait vécu vers 800 (2). A la fin du X^e siècle, sous 'Awdīšō' I (963-986) a lieu une réorganisation des diocèses, et Bawāzīg est retiré à la province du B. Garmaï (3). Cependant la ville ne passera pas sous l'obédience du métropolite d'Adiabène, comme on pourrait s'y attendre; elle sera rattachée directement à l'éparchie du catholicos (4).

[5] SAWRĪŠŌ'

Il fut mis sur le siège de Bawāzīg par le patriarche Māri II (987-999) (5).

[6] X

Un évêque anonyme est signalé au sacre d'Élie I en 1028 (6).

[7] Le moine ÉTIENNE

C'est le premier évêque connu qui porte le titre conjoint de Sin et Bawāzīg. La fusion fut opérée par le patriarche Sawrīšō' Zambūr (1064-1072) et Étienne fut le premier titulaire (7). En 1075 cet évêque assistera au sacre de 'Awdīšō' II (8).

[8] 'ABD UL MASĪḤ

Successeur du précédent à sa mort, sous le règne de 'Awdīšō' II

(1) *Bk.* II, p. 449; *B.O.*, III, I, p. 489; *LE Q.*, II, n° 1.

(2) *Id.*, *LE Q.*, II, n° 2.

(3) En échange, le siège d'al Qubba est annexé à al Wāṣit. *MĀRI*, lat. p. 92 et *B.H.*, *Hist. Eccl.*, II, col. 123.

(4) Notice d'ÉLIE DE DAMAS, in *B.O.*, II, p. 459. — On l'y retrouve au XI^e s. dans la liste d'IBN AṬ ṬAYIB.

(5) 'AMR, ar. p. 95; *LE Q.*, I, n° 3.

(6) *MĀRI*, lat. p. 104 et *B.O.*, III, I, p. 264.

(7) *MĀRI*, lat. p. 110; *LE Q.*, II, n° 3 et al Sin, n° VII, p. 1176.

(8) *MĀRI*, lat. p. 112-114; *B.O.*, III, II, p. 740.

ibn al ‘Ārid (1074-1090), ‘Abd ul Masīḥ (1) était le frère de Georges, métropolite de Basrah. Il démissionnera, on ne sait pour quelle raison, avant la fin du règne du patriarche qui l’avait nommé.

[9] ABŪ ‘ALĪ IBN ṬĀHIR

Du Dār ar Rūm, il fut désigné par le même ‘Awdīšō‘ II, donc avant 1090, pour succéder au précédent (2). Il est encore appelé évêque de Sin et Bawāzīg.

Dans les canons d’Élie III Abū Ḥalīm (1176-1190), Bawāzīg apparaît seule, séparée de Sin. Plus loin dans la même liste on trouve un évêché de Sin et Bā Rimmōn (3).

[10] NARSAĪ

C’est à lui que Šlēmūn de Prat Maisān dédie son *Livre de l’Abeille*, vers 1225, en lui donnant toutes sortes de qualificatifs affectueux: «son bâton de vieillesse, son fils spirituel», etc. Il est évêque du siège isolé de Bawāzīg (4).

[11] ŠIM‘ŪN

Il porte le même titre que le précédent. Il assiste au sacre de Mak-kīḥa II en 1257 (5).

[12] BRIḤĪŠŌ‘

N’est également connu que par sa présence à l’intronisation de Denḥa I, en 1265 (6).

C’est peut-être encore de son temps que se place le pillage de Bawāzīg par les Kurdes, en 1285 (7) au cours duquel plusieurs chrétiens perdirent la vie.

(1) MĀRI, lat. p. 114; LE Q., II, n° 4, et al Sin, n° VIII, p. 1176.

(2) MĀRI, lat. p. 114; LE Q., II, n° 5.

(3) Add. 1988, Cambridge (*Cat.* WRIGHT, p. 339).

(4) B.O., III, I, p. 310-311; LE Q., II, n° 6.

(5) ‘AMR, ar. p. 120; LE Q., I, n° 4.

(6) ‘AMR, ar. p. 122; B.O., III, I, p. 565; LE Q., I, n° 5.

(7) *Ḥawādīt*, p. 447.

[13] YŌḤANNĀN

C'est le dernier évêque dont l'histoire ait gardé le souvenir. Il participe au synode de Timothée II, vers 1318 (1).

Bawāzīg chrétienne disparaîtra bientôt, et bientôt aussi la ville elle-même. Elle n'a pas encore été retrouvée.

BAWĀZĪĠ JACOBITE

Un des dix évêchés orientaux subordonnés au métropolitain Mārūtā en 629 porte le nom de Bawāzīg (2).

Trois auteurs donnent la liste de ces évêchés, chacun avec des variantes propres: pour Bar Hebraeus (3), le sixième diocèse après celui du «maphrien» est nommé Bēt Rammān ou Bēt Wāzīq. La *Chronique de Seert* (4) dit la même chose. Mais Māri (5) donne Bēt Rammān, qui est Bā Rimmā et al Ikōnīya. Ce dernier nom est peut-être une déformation du vieux nom de la ville, Ḥunyā (Šābūr) (6). En tout cas Māri lui-même ne l'a pas reconnue et rejette Bawāzīg au huitième rang, où il la jumelle étrangement à al Ġazīra et al Baḥraïn, alors que Bar Hebraeus porte en parallèle Gazārta de Qardu toute seule, et la *Chronique de Seert*: al Ġazīra et Baḥraïn. Ce dernier couple a donné lieu aux spéculations les plus échevelées. Retenons seulement la paire numéro six: Bawāzīg y apparaît dans deux textes sur trois; celui de Māri n° 8 est trop incertain pour être utile (7).

(1) B.O., III, I, p. 341; LE Q., I, n° 6.

(2) Nombre porté plus tard à douze, cf. ÉLIE DE NISIBE (*Chronologie*, trad. DELAPORTE, p. 79). La source indiquée est l'*Histoire Ecclésiastique* d'Īšō'dnaḥ de BASRAH, hélas perdue. — M.S., II, p. 416 ne donne pas la liste complète. E. HONIGMANN (*Barsauma*, cit. p. 95-96, n. 3) explique pourquoi Élie de Nisibe donne la date de 624.

(3) *Hist. Eccl.*, II, p. 123.

(4) II, p. 223.

(5) Ar. p. 61.

(6) GISMONDI (lat. p. 54) y a vu Bā Kiōnīya. — Sur cette ville, cf. HONIGMANN, *Barsauma*, p. 160.

(7) Cf. POGNON, *Inscr. Sém.*, p. 58, n. 3; *DHGE*, VIII/1935, col. 1238, s.v. *Beth Ramman*, par le Chan. A. VAN LANTSCHOOT; HONIGMANN, *Barsauma*, p. 97.

Feu Mgr Barsaume dit connaître six évêques de B. Rimmān et Bawāzīg (1), le premier étant Māzīna (pour Mār Zēna), vers 620, et le dernier Miḥā'il Muḥliṣ, sacré en 1272. Des quatre autres, que le savant patriarche n'a pas nommés, on connaît encore Grégoire, au temps de l'organisation monophysite en 629 (2), Moïse bar Kipha, mort en 903 (3) et Iwānis, qui assista à la consécration de Michel le Syrien en 1166 (4).

6. — LE COUVENT DE MARGĀNA

Un texte de 'Amr (5) permet de déduire que le couvent de Margāna était dans le diocèse de Ḥadīṭa. Comme l'on sait qu'il était au pied de la montagne de Zīnaï (qui sera identifiée au chapitre suivant) et près du village disparu de Zīnaï, ceci augmente encore les probabilités d'identification de ce dernier avec l'actuel Maḥmūr.

Le monastère «de la prairie», car tel est le sens du nom, fut fondé par Mār Boḥtīšō', dans sa vieillesse (6), au lieu dit Marga (7) ou Margāna (8). Jadis y avait habité le saint Mār Nīḥa (9).

'Amr fait vivre le fondateur au temps du patriarche Šlīwa Zhā (714-728). En fait, l'écrivain Yūsif Ḥazzāya (10) habitera ce couvent

(1) *Aperçu*, cit. p. 195.

(2) M.S., II, p. 416 et HONIGMANN, p. 96.

(3) Cf. BAUMSTARK, *Syr. Lit.*, p. 281, avec références. Les titres donnés à Bar Kīpha, en plus de celui de Mossoul, sont exactement ceux de la paire n° 6 de MĀRI.

(4) M.S., III, p. 480 et n. 23; HONIGMANN, p. 188, n° 23.

(5) Ar. p. 61.

(6) L.C., n° 119 et 126.

(7) Ne pas confondre cette «prairie» avec le grand district du même nom appelé en arabe «marğ al Mawşil».

(8) Corriger en ce sens le «Maragna» de MINGANA, in *Early Christian Mystics — Woodbrooks Studies*, vol. VII, Cambridge 1934, p. 146.

(9) On retrouve ce saint, ou un homonyme, dans les environs de Šaqlāwa. Cf. *Dalīl at tulūl wal mawāqī' al atārīya*, Appendice 3, Dir. Gén. des Antiquités, Bagdad 1952, s.v. *Haraba Mār Nīḥā*, n° 397, p. 50.

(10) L.C., n° 126.

avec son frère 'Awdīšō', sous le nom duquel il écrira. Or Yūsif était né en 628. A moins d'admettre qu'il fut supérieur à quatre-vingt-dix ou cent ans, on doit conclure une fois de plus que les données de *Aḥbār Fatārikat al Mašriq* sont très sujettes à caution.

Māran 'Emmeh de Zīnai, supérieur de B. Qōqā dans la deuxième moitié du VIII^e siècle, ressuscite un mort au couvent de Margāna (1). Le monastère fut détruit, vers l'an 800, par Ya'lé ibn Ḥimrān, des Banī Taimlah, au cours du raid sanglant dont on essaiera plus tard de retracer l'itinéraire (2).

7. — LE VILLAGE DE ZĪNAĪ

On ne sait rien de ce village, sinon que son église servait de centre aux solitaires qui habitaient la montagne voisine, et descendaient y recevoir les mystères (3). Cette église fut restaurée par Māran 'Emmeh, originaire du village, dans la seconde moitié du VIII^e siècle (4). Les probabilités d'identification de ce village avec MAḤMŪR seront étudiées bientôt, à propos de la Montagne de Zīnai.

(1) *B. Qoqa*, p. 262.

(2) *Bk.* II, p. 555.

(3) *B. Qoqa*, p. 258.

(4) *B. Qoqa*, p. 260.

III

LA VALLÉE D'ENTRE-DEUX

La plaine du Tigre est limitée à l'est par la chaîne du Qara Tšōh Dāğ. Ce nom turc (1) est évidemment récent, il va falloir essayer de retrouver son nom ancien.

Au-delà de cette chaîne se trouve une large vallée, limitée de l'autre côté par une seconde chaîne, plus basse, parallèle à la première, appelée de nos jours Awéna Dāğ, du nom d'un village voisin.

Quant à la vallée, le nom kurde qui lui est appliqué est le moins compliqué possible, on l'appelle tout simplement Dašt Kandīnāwa, ce qui veut dire: «la plaine de la vallée d'entre les deux».

Une troisième montagne, presque un massif de collines un peu hautes, parallèle à l'extrémité nord-ouest de l'Awéna Dāğ, est appelée aujourd'hui le Dāmir Dāğ; la pointe de cette dernière montagne descend tout près du Grand Zab. C'est là que l'on trouvera le fameux couvent de B. Qōqā, dans le petit district riverain du Zab qui fait le lien entre le plateau d'Erbil et la Vallée d'Entre-Deux. Comme les rapports historiques de B. Qōqā sont plus importants avec la vallée qu'avec le plateau, c'est ici que l'on doit en faire l'étude.

1. — LES MONTAGNES DE ZĪNAÏ ET DE ZĀMIR

Les noms des montagnes de Zīnaï et de Zāmir reviennent si souvent dans les textes en relation avec Ḥadīṭa, qu'il semble de simple logique

(1) Le nom veut dire «noir foncé». Les gens de Kerkouk croient que c'est de là que viennent tous les gros nuages noirs qui leur apportent la pluie.

de les chercher dans le voisinage de cette ville. Cependant, les auteurs sont allés les placer aux endroits les plus diamétralement opposés. Mgr A. Scher situe Zīnaï en Marga (1), et Mingana identifie Zāmir à Zummār, près de 'Aīn Zālah, «à huit heures au nord-ouest de Mossoul» (2).

En fait ces montagnes doivent se trouver dans les environs de B. Qōqā (3), avec lequel les rapports sont constants, et non loin de Ḥadīṭa, puisque l'évêque Māran Zhā aura l'habitude d'y faire sa retraite de carême et pourra facilement y amener ses ouailles pour venir chercher le corps de l'évêque-chamelier (4). Elles sont aussi tout près de Barqānā, puisque Māran 'Emmeh de Zīnaï peut s'y enfuir la nuit (5).

Budge avait donc raison de conclure qu'il faut chercher Zīnaï et Zāmir près de Ḥadīṭa, au sud du Zab Supérieur, en Adiabène (6). Dès lors, un simple coup d'œil à la carte nous renseigne, Zīnaï et Zāmir ne peuvent être que la chaîne du Qara Tšōḥ, qui limite la plaine du Tigre à l'est. Cette chaîne est constituée par deux montagnes, à la file l'une de l'autre, séparées l'une de l'autre par un col par où l'on passe de la Vallée d'Entre-Deux à la plaine du Tigre. Ces deux massifs s'appellent de nos jours le Qara Tšōḥ nord et le Qara Tšōḥ sud.

Peut-on préciser encore, et dire lequel est Zīnaï et lequel Zāmir? La carte moderne fournit déjà une indication. A l'extrême pointe nord-ouest de la chaîne, tout près du Grand Zab (7), on trouve le village de Zummāra. Il est donc déjà possible de deviner que le massif nord sera le Zāmir.

(1) *ROC*, 1906, p. 518, n. 5.

(2) *B. Qoqa*, p. 246, n. 1. — A ne pas confondre non plus avec le Wādi Zamār, près de Mossoul, non loin du couvent de Mār Miḥā'il, et où se trouve Tell 'Iqāb (cf. 'OMARĪ, *Udabā*', éd. DÉWAIHĠĪ, p. 167 et 'OMARĪ, *Masālek*, I, p. 294). L'édition arabe du *L.C.* par Mgr CHEIKHO (n° 52 et 63) a ici une faute d'impression. On y lit Zāmik au lieu de Zāmir.

(3) *L.C.*, n° 63.

(4) *Bk.* II, p. 274.

(5) *B. Qoqa*, p. 259.

(6) *Bk.* II, p. 108, n. 4.

(7) A 4 km. au Sud de Guwair.

Mais la lumière définitive est fournie par un texte d'Ibn Ḥawqal (1). Suivant le Ġabal Ḥamrīn, en remontant du Bā Rimma, donc en passant au nord du Petit Zab, le géographe arabe trouve, à l'est de Ḥadīṭa (ce qui est encore une preuve de la situation de cette dernière), les Monts Zīnā et Zāmir. Que l'on suive l'ordre dans lequel ils sont donnés, ou l'ordre normal de lecture d'une carte par un Arabe, d'est en ouest, le Zīnā vient le premier et c'est donc le Qara Tšōḥ sud, le Zāmir est le second, c'est le Qara Tšōḥ nord. Les historiens arabes reparleront des deux montagnes quand Muflīḥ s'y retranchera en 904 (2), ou du Zīnā seul quelques années auparavant (3).

Certains textes chrétiens peuvent cependant prêter à confusion. On y voit (4) des ascètes venir à la montagne de Zīnai, et bâtir leur temple dans la montagne du Zāmir. Sans avoir à supposer qu'ils sont passés d'un massif à l'autre, tout s'explique très bien si l'on se réfère à un cas parallèle de l'utilisation de deux termes. Le nom de Singār, en effet, est employé pour désigner, tantôt tout le massif, tantôt seulement l'une de ses deux chaînes (5). Ici également, le nom de Zīnai signifie parfois le massif tout entier, parfois la chaîne sud seulement.

Quant au «village de la montagne de Zīnai», ou «village de Zīnai», qui est situé au pied de la montagne, on le trouvera probablement en face du col séparant les deux chaînes. On a vu plus haut qu'il était du côté de Ḥadīṭa. Il est donc facile de l'identifier avec la petite ville de Maḥmūr, dont le nom arabe n'est évidemment pas ancien (6).

(1) *BGA*, vol. II, p. 169.

(2) *IBN AL AṬĪR*, VII, p. 156. Corriger le texte qui porte Zīnai et 'Āmer.

(3) *AṬ ṬABARĪ*, III, III, p. 1812-1813; bataille de 869.

(4) Par ex. *L.C.*, n° 52.

(5) *CANARD, Hamdanides*, I, p. 106-107 et n. 66.

(6) Il y a, à côté de la ville moderne, un site ancien enregistré à la Direction Générale des Antiquités sous le nom de Maḥmūr al Qadīma. Ce site n'a pas encore été fouillé.

Les ascètes du Zīnai

Le COUVENT DE MĀR ḤABĪB, sur le mont Zāmīr (1), ne dura pas longtemps. Ḥabīb y était venu avec trente hommes de la région de Ninive, de conditions modestes. Ils y bâtirent un «temple illustre» et y demeurèrent un certain temps. Puis le fondateur lui-même s'en alla à Kafar Tūṭa, près de Mardin, fonder un autre couvent, où R. Bassīma viendra le rejoindre (2).

Plus tard, il n'y aura plus de couvent sur la Zīnai, mais seulement des «moines pénitents isolés», «des solitaires éprouvés et des anachorètes discrets». On en connaît parmi eux qui y firent un stage pour éviter les ennuis du supériorat, et d'autres qui y vinrent pour s'y préparer. Quelques noms ont évité l'oubli: les moines Hormizd et Ḥudāhwi (3), Mār Boḥtīšō', futur fondateur de Margānā (4), l'abbé Yūsif Ḥazzāya, qui deviendra supérieur du même couvent (5), Amonius, qui guérissait les chèvres sauvages (6), l'«abbesse» Léontius de Zīnai, anciennement de B. 'Āwé (7), R. Yūsif de Gapīṭa et son frère Abraham (8), Yō-ḥannān, qui sera supérieur de B. Qōqā à la fin du VII^e siècle (9), Māran 'Emmeh de Zīnai qui s'y enfuit (10), et enfin cet évêque chamelier que Māran Zhā rencontra (11).

On a vu plus haut qu'en l'absence de couvent sur la montagne, tous ces solitaires descendaient recevoir les mystères à l'église du village de Zīnai.

(1) *L.C.*, n° 52.

(2) *L.C.*, n° 53.

(3) *B. Qoqa*, p. 246.

(4) *L.C.*, n° 119.

(5) *L.C.*, n° 126.

(6) *Bk.* II, p. 649-650. Cet anachorète peut être placé dans la seconde moitié du VIII^e siècle, d'après le contexte.

(7) *Bk.* II, p. 247.

(8) *B. Qoqa*, p. 237.

(9) *B. Qoqa*, p. 246; *L.C.*, n° 63.

(10) *B. Qoqa*, p. 259.

(11) *Bk.* II., p. 274.

2. — LA MONTAGNE DU ḤĀN

La Vallée d'Entre-Deux est limitée à l'est par une longue chaîne basse, absolument rectiligne, qui s'appelle l'Awéna Dāg, du nom du petit village d'Awéna situé à la pointe nord-ouest de la chaîne. A l'autre extrémité, la montagne s'abaisse pour laisser passer le Petit Zab. Elle resurgit de l'autre côté de la rivière et s'étend vers Kerkouk. Les géologues connaissent bien cette longue ligne, elle forme la «structure de Kerkouk», riche en dépôts pétroliers. Les puits, ponctués par les flammes de leurs stations de dégazage, commencent à apparaître environ à mi-route entre les deux Zab. Ils jalonnent la route de l'avion des Iraqi Airways qui joint en ligne droite Mossoul à Kerkouk et survole le couloir de Kandināwa.

Le nom d'Awéna Dāg est évidemment moderne. On verra plus loin qu'Awéna ne peut être aucune des Awāna anciennement connues. Recourons donc à une carte un peu ancienne, où les chemins séculaires, antérieurs à ceux qui ont été tracés pour l'exploitation du pétrole, sont encore marqués. On y constate que la route directe de Mossoul à Kerkouk, par Guwair, ne suivait pas la Vallée d'Entre-Deux, qui constitue pourtant le plus court chemin. En effet, le pont moderne de Dibis n'existait pas. La route devait donc aller retrouver l'antique pont sur le Petit Zab, à Altyn Küprü, où elle rejoignait la route venant d'Erbil. Au lieu de passer le long du flanc sud-ouest de la chaîne d'Awéna, le chemin longeait son versant nord-est. A mi-route entre les deux Zab se trouvait l'étape, marquée par un khan. Ce fut ce khan qui donna son nom à la montagne, la «montagne du khan», en chaldéen «Ḥān Ṭūra». Le site est encore marqué par le village de Dū Gird Ḥān, le khan des deux collines.

Ce nom de Ḥān Ṭūra est cité plusieurs fois dans l'*Histoire du couvent de B. Qōqā*, tout à côté duquel la montagne commence. Cela n'a pas empêché les auteurs de s'égarer dans sa recherche et de le déplacer jusqu'au Ḥanṭūr, près de Zāḥō, à l'extrême limite nord du Bā Nūhadra (1).

(1) MINGANA, *B. Qoqa*, p. 254, n. 1.

En fait, il ne faudra pas longtemps aux fils de Mār Sawrīšō' pour retrouver R. Prancé, ce qui prouve encore que la montagne est tout près de B. Qōqā.

Ailleurs, une faute de traduction de Mingana (1) fera aller Māran 'Emmeh sixième supérieur de B. Qōqā, au «couvent de Mār Sawrīšō' à Khāntūr». D'où l'auteur suppose (2) qu'il s'agit du couvent de Sawrīšō' du Bā Nūhadra dont parle le *Liber Castitatis* (3). En réalité, le texte chaldéen est clair: Māran 'Emmeh part de son couvent, c'est-à-dire du monastère de Mār Sawrīšō' de B. Qōqā, et se rend à la Montagne du khan, qui est toute proche. En cours de route, il descendit au village de 'Obaid, actuellement Sulṭān 'Obaid (4) qui se trouve en fait au pied de la montagne.

Mais il est temps de voir plusieurs autres de ces villages dans le cadre de l'histoire du couvent de B. Qōqā.

3. — BÉT QŌQĀ

Le couvent de Mār Sawrīšō', dit de B. Qōqā, est certainement privilégié parmi les anciens couvents du Nord de l'Iraq. L'histoire détaillée de ses débuts nous est parvenue, et sa survie, au moins jusqu'au XVII^e siècle, semble avoir été parmi les plus longues. C'est donc sur plus de mille ans de vie monastique que la chronique (hélas trop fragmentaire) du couvent va nous ouvrir des perspectives.

Cette célébrité et cette longévité extraordinaire ne sont évidemment pas passées inaperçues des auteurs postérieurs, qui s'en sont donnés à qui mieux mieux dans les identifications fantaisistes et les rapprochements hâtifs.

(1) *Ibid.*, p. 261.

(2) *Ibid.*, n. 2.

(3) N^o 26.

(4) A 6 km. à l'est de Tell al Ḥiam.

J. S. Assémani (1), que l'on ne pourra jamais trop louer par ailleurs, a cependant ouvert la marche en ne semblant pas très bien distinguer Sawrīšō', fondateur de B. Qōqā en Adiabène, de Sawrīšō' fondateur de 'Āwa Sapīra en Bā Nūhadra (2), ni non plus le couvent de B. Qōqā de celui de Mār Ezéchiel à Daqūqā (3).

Pour ce qui est de ces deux derniers couvents, Mgr A. Scher (4) a depuis longtemps rétabli la distinction nécessaire, dont certains auteurs modernes ne tiendront cependant pas toujours compte (5).

Il ne semble pas non plus qu'il faille identifier, comme le proposait l'abbé Nau (6), B. Qōqā avec le village de B. Qōqī, où Mārūtā de Takrit établit une école jacobite. Ce village serait plutôt l'actuel Baqāq, sur la route de Mossoul à Zāhō, dans le diocèse jacobite de Ma'alta.

En réalité, le couvent dont on parle ici est celui qui fut fondé par le moine Sawrīšō' d'Awāna. Il fut plus tard appelé monastère de B. Qōqā, du nom d'un personnage qui, entre 650, date de la mort du fondateur, et 663, date de l'entrée en charge de son successeur (7), fut guéri de la lèpre à la source du couvent. Il s'y fit moine, après lui avoir donné ses champs.

D'ailleurs, cette «fondation» de la première moitié du VII^e siècle, n'était en fait qu'une reprise, puisque Sawrīšō' «fonda» son couvent sur l'emplacement ou les ruines d'un ancien COUVENT DES MARTYRS, que l'on essaiera d'identifier plus tard.

(1) *B.O.*, III, II, p. 742 et 777.

(2) Voir plus loin dans les couvents de l'extrême nord.

(3) MĀRI, lat. p. 50 et 62 (suivi par ASSÉMANI) confond déjà Lāšōm et Dāqūq. Le couvent du patriarche Sawrīšō' se trouvait à Lāšōm (MĀRI, lat. p. 53) et le couvent d'Ézéchiel à Dāqūq (rectifier CHABOT, *Jabalaha*, p. 43, n. 5).

(4) *Chron. de Seert*, p. 589, n. 1.

(5) V.g. in *DHGE*, VIII/1935, col. 1237-1238, où d'autres noms hétéroclites sont encore ajoutés à la confusion.

(6) *Histoire de Marouta*, éd. *Recueil de monographies*, Paris 1905, p. 66.

(7) *B. Qoqa*, p. 239.

Sources

L'histoire du couvent est connue par deux sources d'importance inégale. La première, anonyme, offre tous les signes de l'authenticité et de l'ancienneté. Elle daterait de 820 environ. Sa publication a été faite, avec traduction française, par Mingana en 1907 (1). Un résumé en avait été donné par Mgr A. Scher, pas longtemps avant sa publication par Mingana (2).

De ce premier ouvrage se rapprochent les notices de Thomas de Marga et d'Īšō'dnaḥ de Basrah. Mgr A. Scher semble avoir raison de penser que ces trois premiers auteurs, sans se copier, se sont inspirés des mêmes sources.

Quant à l'auteur de la *Chronique de Seert* (3) qui, on le sait, est très tardif (milieu du XI^e siècle?) il ne semble pas avoir eu à sa disposition les documents concernant le cycle de B. Qōqā. Les renseignements qu'il fournit se limitent à la notice du fondateur. Encore le texte est-il souvent très vague; il dira par exemple: «il y avait, près de la grotte qu'il habitait, un ancien monastère», sans préciser lequel; «il habita pendant douze ans avec un certain anachorète», etc. Quand au contraire il veut donner des précisions, il confond quelquefois les noms, mettant par exemple Īšō' bar Nūn au lieu d'Īšō'sawrān.

Le second ouvrage consacré à B. Qōqā est un panégyrique du fondateur, dû à Gabriel Qamṣa, métropolitain de Mossoul à la fin du XIII^e siècle. Ce poème, signalé par la plupart des auteurs, est inédit. Je dois à l'obligeance du Rme P. Samuel Chauriz, alors supérieur général des

(1) Dans *Sources Syriennes*, Mossoul, t. I, p. 171-271, d'après un ms. de 1617 de l'église de Guessa de Nahla.

(2) *Analyse de l'Histoire du couvent de Sabricho de B. Qoqa*, in *ROC*, 1906, p. 506-522, d'après un ms. de 1696 de N.-D. des Moissons (cf. *Cat. Vosté*, cod. *CIC*, 2^e partie). Mgr A. Scher signale aussi un ms. incomplet à Seert. — Voir la liste des mss in BAUMSTARK, *Syr. Lit.*, p. 205, n. 2. — M. G. 'AWWĀD, dans son livre *Ḥazā'in al kutub al qadīma fī l 'Irāq*, Bagdad 1948, p. 98 a l'air de croire que l'article de Mgr A. Scher est la traduction d'un texte inédit différent de celui publié par Mingana.

(3) II, ch. 96, éd. A. SCHER, p. 264-265.

moines chaldéens, d'avoir pu le consulter dans un des manuscrits du couvent de Notre-Dame des Moissons (1). Le texte est désespérément vague et très prolix: il faut soixante-quatre pages pour arriver à la première mention du saint, après avoir tout passé en revue depuis la création. La connaissance du fondateur n'est guère enrichie par toute cette grandiloquence, et la pièce ne mérite pas d'être publiée, du moins pour son intérêt historique (2).

D'autres sources, se rapportant à des points de détail, seront citées en leur temps.

Localisation et état actuel

Personne ne donne le nom du village le plus proche du couvent. Mingana (3), suivi de confiance par A. Scher (4), dit seulement qu'il se trouve «tout près du Grand Zab, à sept heures à l'ouest d'Erbil», et que «ses ruines se voient encore de nos jours». Cela reste très vague, et la tradition locale actuelle, tant musulmane que chrétienne (5), a entièrement perdu la trace du couvent. Quant aux orientalistes, ils se fatigueraient en vain à le chercher sur les cartes les plus complètes (6).

(1) *Cat. Vosté*, cod. CXXXI de 1868, où la référence est à corriger, car en fait la 'onīta se termine au fol. 46 a, et les hymnes de Ḥamīs commencent au fol. 46 b. L'incident cité comme devant venir à la p. 17, doit en fait venir au fol. 71, et la numérotation chaldéenne des pages est également défectueuse. — Les abbés Ya'qūb Denḥa et Ḥannā 'Awdīš m'ont aidé dans la lecture de ce manuscrit et de beaucoup d'autres. — Cf. *Seert*, cod. 54.

(2) Du même genre lyrique est le poème de Sargīs bar Wahlé, cf. BAUMSTARK, *Syr. Lit.*, p. 331 et n. 5.

(3) *B. Qoqa*, p. 169.

(4) *Chr. de Seert*, II, p. 263, n. 1.

(5) Les seuls chrétiens de la région, les gens de 'Aīnkāwa, voudraient placer B. Qōqā près de Kawrabān (carte: Koraban, à 2 km. au S. de la route Kelek-Erbil, à environ 15 km. à l'E.-S.-E. de Kelek) dont le nom serait un abrégé de Qawra Rabban, le tombeau du moine. L'étymologie est très possible, mais le lieu ne peut pas être B. Qōqā, qui doit être plus près du Zab.

(6) C'est peut-être pour cela que le *DTC* (s.v. *Nestorienne, Eglise*, p. 214) le met en Adherbaïdjan.

Bref, tout semble à refaire, avec les seules données fournies par les textes.

L'élément de localisation le plus important est évidemment le fait que le couvent se trouve, par rapport au Grand Zab, assez près pour que R. Prancé puisse y amener l'eau du fleuve (1), probablement grâce à un petit canal, et assez loin pour que l'entreprise ait valu la peine d'être enregistrée dans les chroniques. La source du «roc des corbeaux» ne peut guère être utile car elle était déjà desséchée au VIII^e siècle (2).

Les noms des villages avec lesquels les moines ont le plus souvent affaire, montrent que le couvent se trouve dans la partie nord-ouest de l'Adiabène, probablement entre Eski Kelek et le confluent du Zab avec le Tigre.

Le plus proche village s'appelle Bēt Ḥnīq (3), cela va peut-être nous rapprocher du but. Littéralement, B. Ḥnīq veut dire «le lieu de l'étranglé»; le nom peut se référer à un fait divers de l'histoire locale, mais ne pourrait-il pas aussi avoir un sens géographique? L'équivalent arabe, *ḥanūqa*, est employé pour un passage étranglé du Tigre, près d'al Fathā, entre les deux chaînes du Ġabal Ḥamrīn et du Ġabal Makḥūl. Si l'on doit chercher un «étranglement» du Zab, ce sera dans le voisinage d'un massif montagneux: le Dāmir Dāg est le seul à s'approcher suffisamment du Grand Zab pour offrir cette possibilité.

Un coup d'œil sur la carte montre deux villages qui pourraient réunir toutes les conditions: Šama Dibis, à 4 kilomètres en amont de l'endroit où la route moderne Mossoul-Erbil franchit le Zab sur le pont d'Eski Kelek, ou Mulla 'Omar, 1 km. 500 plus bas. Le nom de ce dernier village retient l'attention. Il est prononcé actuellement 'Omar, mais ne serait-il pas une corruption de 'Umr, qui veut dire couvent (4)?

(1) *B. Qoqa*, p. 254.

(2) *Op. cit.*, p. 255.

(3) *Op. cit.*, p. 229.

(4) On connaît de nombreux cas de cette déformation. Le plus célèbre est le fameux Dair 'Omar, de Mār Gabriel de Qartamīn. En Iraq même, un autre exemple

Une confirmation utile serait fournie si l'on pouvait trouver dans les parages une source «nauséabonde», qui aurait donné son nom au village de 'Aīna Srīṭa (1). Malheureusement, aucune carte des dégagements d'hydrocarbures gazeux n'existe encore pour le Dāmir Dāg. Nous devons donc chercher la source nous-mêmes.

A quelle distance de Mulla 'Omar la trouvera-t-on? On lit que les habitants de 'Aīna Srīṭa se disputaient avec les moines sur les limites de leurs terrains. Comptons deux ou trois kilomètres depuis le Zab, donc vers l'est, pour les terres du couvent, et autant plus à l'est pour les terres du village, la «source fétide» doit se trouver à cinq ou six kilomètres à l'est du Zab. La carte indique à cette distance un village de Dera Bešbermāg; y aurait-il là-bas une source pourrie?

Une reconnaissance sur le terrain m'a permis de vérifier ces déductions. Tout y est. La source «puante» se trouve tout près du village de Dera, et le quadrilatère des ruines de B. Qōqā est à quelques dizaines de mètres au sud-ouest de Mulla 'Omar, dont il est séparé par la piste parallèle au Zab, où passera bientôt un canal moderne d'irrigation. Le vieux canal abandonné dit Nahar Bahlūl passe aussi tout près. Est-ce par lui que l'eau fut amenée au couvent? Ou un autre canal fut-il creusé jusqu'au Zab, distant de cinq cents mètres environ? On ne le saura jamais, car l'ancien lit du Zab, tout contre le couvent, est entièrement bouleversé par les cultures.

Le couvent lui-même se présente sous la forme d'un quadrilatère d'environ soixante mètres de côté, bâti de gros galets enrobés de ḡaṣṣ. Bien qu'il n'ait été abandonné que depuis moins de trois cents ans, ses murs sont actuellement presque au ras du sol, ce qui est normal, eu égard à sa proximité du village. Cependant les anciens se souviennent de l'avoir vu plus haut, et même d'y avoir remisé leurs animaux et leur paille.

contrôlé est celui de 'Omar Ḥammān, près de Šaqlāwa (cf. *Guide arabe des sites archéologiques*, cit. n° 239, p. 43) qui est le 'Umr Ḥennūn de *Chr. de Seert*, II, p. 216.

(1) *B. Qoqa*, p. 258.

Évidemment, les Kurdes du village ne savent pas ce que c'est, et il était inutile de leur dire. Ils appellent leur ruine *qasr*, c'est-à-dire «château». La Direction Générale des Antiquités a classé le site sans l'identifier, et interdit d'en extraire les briques dont sont construits les murs intérieurs. Au dehors du dernier carré, c'est-à-dire du plus petit carré qui représente le couvent amoindri du XVII^e siècle, on voit sur le sol, du côté est, des traces de constructions plus anciennement abandonnées. Une petite source, probablement celle où Qōqā fut guéri, coule tout près du couvent, au sud.

Peut-on localiser la cellule du supérieur Mār Yōḥannān (675-692/3), qui se trouvait à mille pas de la communauté, et sur les murs de laquelle il avait peint les images de son père et de son grand-père (1)? En continuant à descendre la piste parallèle au Zab, vers le sud-ouest, il y a, à dix minutes de marche, une petite colline dominant la route et sur laquelle, au milieu d'un tas de galets rejetés du champ qui l'entoure, on discerne quelques briques. Le lieu s'appelle «Gird Mūmin», le tell des bougies. Ceci fait-il allusion aux traces de la vénération des chrétiens que les successeurs des moines trouvèrent encore? Leurs descendants ne le savent pas.

Il ne reste donc plus qu'à identifier le village de B. Ḥnīq. C'est probablement l'actuel Šama Dibis, mentionné plus haut, car il ne semble pas qu'il ait existé de village tout contre le couvent, là où est actuellement Mulla 'Omar.

J'en étais là de mes déductions quand mes recherches sur les calendriers nestoriens me firent trouver, dans un livre de lecture pour petits «Assyriens», une *liste des fêtes et des mémoires de toute l'année* publiée par le savant Qas Yūsif de Qalaita (2), qui dit y reproduire un calendrier imprimé à Urmia en 1894, d'après un manuscrit «vieux de 550 ans». L'original date donc du XIV^e ou XV^e siècle, alors que notre couvent existait encore. Or la référence s'y trouve en noir sur blanc:

(1) *Op. cit.*, p. 246.

(2) *Qoryāna Treyāna*, c.-à-d. *Le 2^e livre de lecture*, Mossoul 1947.

au premier dimanche d'octobre, «commémoration de Mār Sawrīšō' de B. Qōqā, au pays d'Erbil qui s'appelle Beišbarmāg» (1).

'Aīna Srīta avait déjà changé de nom au X^e siècle et s'appelait Dārā. Le Šamšāṭi (2) le mentionne comme se trouvant à la limite des terres de B. Qōqā. Des habitants turcomans lui donnèrent plus tard le nom de Bešbarmāg, c'est-à-dire «les cinq doigts», par allusion à cinq petites collines. Il porte actuellement le nom combiné de Déra-Bešbarmāg, que l'on peut interpréter par «la vallée des cinq doigts». Dans la conversation courante, le nom est souvent raccourci en «Déra».

SAWRĪŠŌ' DE BÉT QŌQĀ

Le fondateur du couvent naquit à Awāna (3) dans le district de Ṭirhān (4) et fut élève de l'école religieuse de son village.

Sa vocation semble bien dater de la visite qu'il fit au futur martyr Īšō'sawrān, emprisonné à Erbil de 605 à 620. Le *Liber Castitatis* va même jusqu'à dire qu'il reçut l'habit des mains du confesseur (5). Dans la *Chronique de Seert*, le solitaire Īšō'sawrān (6) devient Īšō'bar

(1) La commémoration existe également dans un Ḥudra de Karamlaiss de 1727, et aussi, mais sans localisation, dans l'Add. 1982 de Cambridge (*Cat.* WRIGHT, p. 262. — Le calendrier nestorien moderne met la fête au premier dimanche de Carême. — Dans le cod. 167 de N.-D. des Moissons (fol. 278 v à 279 v) il y a une courte hymne anonyme et passe-partout en son honneur.

(2) Cité dans *Masālek* de 'OMARĪ, p. 289, s.v. *Dair Baqūqā*.

(3) *B. Qoqa*, p. 224. — Awāna a été reconnue par F. JONES (*Memoirs of Baghdad*, cité in *Baghdad Gazetteer*, compiled 1889, reprint by the General Staff of India, 1915, p. 252) et par Miss BELL (*Amurath to Amurath*, p. 203 et n. 1, références p. 227). Elle se trouve sur l'ancien lit du Tigre, à environ un mille au S.-E. des ruines de 'Okbara. Jadis en B. Garmaï, Awāna est actuellement en Mésopotamie, entre les gares de la ligne Bagdad-Mossoul appelées Mušāhada et Smétcha. — Ne pas confondre cet Awāna avec celui du district de B. Qōqā, à l'extrémité N.-O. du Ġabal Awéna, ni avec Wāna, située en face de Balad (Eski Mossoul).

(4) District entre Takrit et Sāmarra'. Cf. POGNON, *Inscriptions Mandaïtes des coupes de Khouabir*, Paris, I.N. 1898, note 3, p. 211-212.

(5) *L.C.*, n° 59.

(6) *L.C.*, n° 60.

Nūn, gouverneur de Mossoul (sic), que le roi Chosroès mit à mort à cause de sa foi chrétienne (1). Mgr A. Scher remarque qu'il n'a trouvé aucun renseignement sur ce personnage dans les autres annalistes. Cela n'a rien d'étonnant; on se trouve ici en face d'un exemple de plus de l'exagération des hagiographes tardifs, qui ne peuvent pas imaginer qu'un martyr ait été moins qu'un prince ou un gouverneur.

Le poème de Gabriel Qamša se contente de dire que Sawrīšō' vint à Erbil, sans préciser pourquoi.

D'Erbil, le jeune homme continue sa route vers l'ouest, et il arrive sur les coteaux des rives du Grand Zab, où il fixe sa résidence. Là se trouvait, à côté d'un ancien couvent dédié aux martyrs, la hutte d'un anachorète appelé Hormizd l'Araméen (2). Peut-être tient-on ici le lien qui expliquera la présence, a priori étonnante, dans la cellule de Sawrīšō', d'une écuelle en feuilles de palmier enduites de poix, dont il se servira pour puiser son vinaigre. Ce genre d'écuelle, encore utilisé par les Arabes de la région de Hīt sous le nom de *manšal*, apparaîtrait mieux à sa place dans un récit appartenant à l'un des cycles monastiques du sud de l'Iraq (3).

Sawrīšō' reçut d'Hormizd l'habit et la tonsure; il resta douze ans comme disciple de l'anachorète. L'hymne de Qamša a retenu ce chiffre, le seul dont l'auteur se soit soucié.

Dès lors, le processus normal de cristallisation autour d'un saint homme est déclenché, et les bâtiments croulants du Couvent des Martyrs, où, si l'on en croit Qamša, il restait trois moines quand Sawrīšō' y vint, commencent à se relever et à se repeupler.

(1) *Chr. de Seert*, p. 264. La date est exacte, puisque Chosroès II régna de 590 à 628.

(2) C'est-à-dire originaire du B. Aramāyé, partie de l'Iraq située en dessous du B. Garmaï, au sud du Diyāla et du Ġabal Qandīl.

(3) Ce détail est donné par la *Chr. de Seert*, où l'on retrouve plus loin (p. 275) une semblable écuelle, plus à sa place dans le cycle de B. Hālē, près de Hīra.

Une petite communauté se forme, qui demande Sawrīšō' comme supérieur. Évidemment, celui-ci se fait un peu prier, malgré les supplications du vieux Hormizd qui le pousse à sortir de sa cellule pour devenir le père d'une multitude, et il ne cède qu'aux instances du métropolite d'Erbil, Īšō'yaw, le futur patriarche de 650.

Il ne reste plus alors au nouveau supérieur, que l'on devrait appeler «restaurateur», mais que tout le monde appelle «fondateur», qu'à faire de son couvent «une habitation de solitaires parfaits». Īšō'dnaḥ précise que leur nombre atteignit cinquante, y compris le vieux Hormizd l'Araméen.

Premières années du couvent

La date de fondation du couvent peut être calculée avec une certaine exactitude. Ce fut certainement avant la conquête arabe (la prise de Mossoul date de 637) puisque les frères eurent quelques démêlés avec les conquérants. Par ailleurs, Sawrīšō' visita Īšō'sawrān à Erbil entre 605 et 620, puis resta douze ans avec son maître; il fonda donc son couvent au plus tôt en 617 et au plus tard en 632.

La date à laquelle Īšō'yaw de Quplāna devint métropolite d'Erbil pourrait aider à préciser encore, mais elle est malheureusement inconnue. Au contraire, c'est notre texte qui semble indiquer qu'Īšō'yaw était déjà à Erbil avant 632.

Si la mention de 'Amr est exacte (1), et si vraiment Sawrīšō' vivait sous Īšō'yaw de Ġidāl (628-644/6), la date de fondation se trouve encore resserrée entre 628 et 632.

En 637, des éléments dispersés de l'armée conquérante arrivèrent dans les environs du couvent. L'*Histoire de B. Qōqā* et la *Chronique de Seert* (2) sont d'accord pour dire que les frères se réfugièrent au village voisin, appelé B. Ḥnīq par l'anonyme de 820.

(1) 'AMR, ar. p. 55.

(2) *B. Qoqa*, p. 229 et *Chr.*, p. 264.

Où se retranchèrent-ils? Dans la «citadelle» ou dans l'église? La légende dit que, plutôt que les faibles murailles de l'édifice, deux miracles les sauvèrent. D'abord, une cruche d'eau suffit à abreuver tous les assiégés pendant plusieurs jours, et ensuite, à chaque flèche lancée par les assaillants répondait un «trait de feu», ou une «pierre enflammée» qui ravageait les rangs des assiégeants. Ceux-ci comprirent vite la situation et levèrent le siège, rendant même au supérieur sept frères d'autres couvents qui étaient leurs prisonniers.

Plusieurs histoires aussi merveilleuses illustrent encore les pouvoirs du saint fondateur, notamment celle où il sauve de la crue des paysans réfugiés dans une île du Zab par crainte des Arabes (1).

Un assaut d'humilité entre lui et son émule en thaumaturgie et homonyme, le métropolite Sawrīšō' de Karka d' Bēt Slōh, se place après la conquête arabe, puisque le métropolite fut sacré au plus tôt en 644 (2).

Ainsi établi en gloire et assuré d'une postérité nombreuse, Rabban Sawrīšō' peut maintenant mourir. Cependant, il ne devait pas être très âgé, puisque le nouveau patriarche, son vieil ami Īšō'yaw d'Adiabène, sacré en 647 ou 650, voulut le faire métropolite d'Adiabène à sa place. Sawrīšō' mourut vingt-cinq jours après avoir rencontré le nouveau patriarche, donc au plus tard en 650 (3).

Après la mort de Sawrīšō', personne n'osa lui succéder (4). Le couvent resta sans supérieur pendant environ treize ans. La communauté perdit sa ferveur et se dispersa.

C'est pendant cet interrègne cependant que Qōqā sera miraculeusement guéri et, entrant au couvent de Mār Sawrīšō', lui donnera et ses terres et son nom. Gabriel Qamša appelle Qōqā un «roi», et lui fait donner au couvent un grand bâtiment, des jardins et des villages. La

(1) *B. Qoqa*, p. 232.

(2) Par le patriarche Māran 'Emmeh (644-647 ou 647-650), cf. *L.C.*, n° 93.

(3) *B. Qoqa*, p. 235.

(4) *Op. cit.*, p. 240.

réalité est probablement plus modeste: si l'on en juge par la distance qui séparait le couvent de 'Aīna Srīṭa, ses terres n'allaient pas bien loin, et d'ailleurs, jusqu'à nos jours, un *mālik* nestorien n'est guère souvent plus qu'un chef de village.

MĀR MIḤĀ'IL DE TAR'IL, DISCIPLE DE SAWRĪŠŌ'

S'il est une gloire de B. Qōqā que l'on s'attend à voir figurer en bonne place parmi les fils préférés de Sawrīšō', c'est bien Mār Miḥā'il, fondateur du couvent de Tar'il, près de Kafar 'Ūzail.

Or, à notre grand étonnement, on ne trouve Miḥā'il ni dans la liste des fils spirituels de Sawrīšō' (1), ni dans le palmarès des célébrités (2), ni à l'apothéose finale (3) où le grand corps de la famille de Sawrīšō' apparaît environné de lumière, le fondateur étant comparé à la tête, les gloires mineures étant assimilées au nez, aux oreilles, aux mains, à la poitrine, etc., et «l'ensemble des disciples» aux pieds «sur lesquels il ira au royaume céleste». Mār Miḥā'il, bien que fondateur, serait-il relégué dans cette foule anonyme et sans honneur?

L'*Histoire de B. Qōqā* ne parle qu'une fois de Tar'il (4), à propos de Dnaḥ Māran, évêque de Ḥibtōn, qui «était aussi du couvent que notre père bâtit à Tar'il», ce qui a bien l'air d'attribuer la paternité de Tar'il directement à Sawrīšō'. Pourquoi donc ce parti pris mal déguisé d'ignorer Miḥā'il? Y aurait-il une petite jalousie entre B. Qōqā et Tar'il, encore sensible vers 820, au moment où l'anonyme écrit son *Histoire de B. Qōqā*?

A étudier le texte du *Liber Castitatis* on a le sentiment que le malentendu entre les deux couvents commença par une rupture entre Miḥā'il et son maître Sawrīšō'. Īšō'dnaḥ en effet, toujours lénifiant et édifiant, semble insister d'une façon un peu suspecte sur le fait que «la grâce» appela le disciple à sortir de son couvent «après une durée de

(1) *Op. cit.*, p. 236 s.

(2) *Op. cit.*, p. 263-264.

(3) *Op. cit.*, p. 266.

(4) *Op. cit.*, p. 264.

paix» (1). Qu'on éprouve le besoin de le mentionner semble indiquer que cette paix avait brusquement pris fin. Quand plus tard le nouveau couvent trouvera un mécène qui l'enrichira «de livres, de beaux ornements et de biens», au moment même où l'anonyme écrit, ceci ne mettra pas de baume sur le cœur ulcéré de l'historien de la maison mère. On comprend qu'il ait préféré passer sous silence le nom du transfuge.

CONTEMPORAINS DE SAWRĪŠŌ' : JOSEPH DE GĀPĪṬA ET SON FRÈRE ABRAHAM

Les deux frères, Joseph et Abraham de Gāpīṭa, sont reconnus par l'*Histoire de B. Qōqā* comme les premiers parmi les fils authentiques de Sawrīšō', les premiers aussi parmi les «membres» de son glorieux corps (2). Leur vie ascétique, aux austérités extraordinaires, ainsi que leurs miracles, leur valurent d'avoir leur vie écrite par deux auteurs: R. Apni Māran, leur contemporain, et R. Sawrīšō' Rustam, dont on parlera plus loin (3). Le *Livre de la Chasteté* et le *Livre des Supérieurs* leur ont naturellement consacré des notices (4).

Leur pays d'origine, Gāpīṭa de Marga, est donné par Thomas de Marga comme situé au Nord de B. 'Āwé, à une distance d'environ quatre milles, là où se trouve l'actuel Guppa de Nahla (5).

(1) BEDJAN voudrait transformer cette «longue paix» en «longues années», mais ne serait-ce pas supprimer la clef du mystère, qu'Īšō'dnaḥ livre seulement à demi-mot, pour que sa conscience ne lui reproche pas d'avoir dit du mal du prochain?

(2) Ils viennent en tête de liste, p. 236 et 266.

(3) La plupart des auteurs (*B.O.*, III, I, p. 455; WRIGHT, *Syr. Lit.*, p. 843; BUDGE, *Bk.* II, p. 108, n. 6 et p. 210, n. 6) interprètent en ce sens le texte de THOMAS DE MARGA (*Bk.* II, p. 108). Cependant BAUMSTARK (*Syr. Lit.*, p. 205, n. 2) conclut de l'absence des biographies d'Abraham et de Joseph dans un autre passage du même auteur (*Bk.* II, p. 210) que l'attribution ne s'impose pas. Dieu seul est savant!

(4) *Bk.* II, p. 107-109 et *L.C.*, n° 65. Ce dernier fait de Joseph un supérieur de B. Qōqā. Dans la liste des moines de B. Qōqā figurant aux *Diptyques de Karamlaiss*, R. Yūsif et R. Abraham viennent après les cinq premiers supérieurs. On remarquera que, parmi ceux-ci, la même source donne à Māran 'Emmeh de Zīnaï le 3^e rang, au lieu du 6^e que lui donne l'*Histoire*.

(5) *Bk.* II, p. 236 et NAU, in *DHGE*, I/1912, col. 179, n° 47, s.v. *Abraham Saba*. — Les ruines de Guppa sont situées près du village de Gerbiš en Nahla.

Ils prirent l'habit monastique à B. 'Āwé (1) où ils restèrent jusqu'à la mort de Mār Ya'qūb, le fondateur, probablement entre 615 et 625 (2). Ils se retirèrent alors dans la montagne de Zīnaï, où ils passèrent quinze ans. C'est là que la renommée de Sawrīšō' parvint à leurs oreilles, et ils vinrent se faire ses disciples. Joseph mourut avant son nouveau maître spirituel. Il fut enterré dans le martyrion du couvent. On dit que, de sa prise d'habit à sa mort, il n'avait pas goûté à un plat cuisiné.

Sawrīšō' eut encore de nombreux fils spirituels. Comme leurs dates s'échelonnent sur une longue période, on les groupera après la liste, plus ou moins chronologique, des premiers supérieurs du couvent, désormais plus connu sous le nom de B. Qōqā que sous celui de son fondateur.

Les supérieurs de B. Qōqā

Il serait sans intérêt de reprendre tous les détails des vies des supérieurs. Seuls les faits qui intéressent l'histoire et la géographie locales seront donc retenus.

[1] MĀR ḤNĀNĪŠŌ'

Quand le patriarche Georges I (661-680/1) vint visiter le couvent, il le trouva sans chef. Il nomma supérieur le moine Ḥnānīšō' (3), originaire de Naḥšīrwān en Adiabène (4) et qui avait reçu la tonsure des mains du fondateur. Parmi ses nombreux miracles, on signale la guérison d'un homme amené par «des religieux qui habitaient tout près du pont du Grand Zab», et celle d'un malade de Qainaï (5). Mingana place le supérieurat de Ḥnānīšō' de 663 à 675. Quand il mourut, il fut enterré dans le martyrion.

(1) Et non à B. Qōqā, comme le voudrait *L.C.*

(2) D'après BUDGE, préface à *Bk. of Gov.*, I, p. lxxiii.

(3) *B. Qoqa*, p. 240; *L.C.*, n° 62.

(4) Pas encore identifié. Il y aurait dans ce village une école, peut-être fondée par Bāwai (?).

(5) L'actuel Gaini, à 18 km. à l'E.-N.-E. d'Eski Kelek.

[2] MĀR YŌḤANNĀN

Né à Ḥazza, Yōḥannān eut une jeunesse assez mouvementée. Il échappa d'abord aux sergents recruteurs de Chosroès II Parwez, puis à un raid de Dailamites. Ayant pris l'habit à B. Qōqā, il ne s'y fixe pas pour autant, mais part en tournée suivant un itinéraire assez difficile à préciser, comprenant une traversée du Tigre, en marchant sur les eaux naturellement. A son retour, on le retrouve avec son frère Gawsīšō' dans la montagne de Zāmir, non loin de B. Qōqā, où les fils de Mār Sawrīšō' viennent le chercher pour faire de lui leur supérieur, probablement de 675 à 692/3 (1).

Yōḥannān est appelé par les textes, un «grand contemplatif» (2), et son excellence dans les choses spirituelles avait été prédite par Ya'qūb Ḥazzāya (3). Sa mort fut prophétisée par Abba Šim'un du monastère de Sin (4).

[3] ŠŪḤĀLMĀRAN

Ce supérieur qui, d'après Mingana, gouverna le couvent de 693 à 729, doit l'honneur d'avoir également sa notice dans le *Liber Castitatis* (5) au fait que sa vie fut écrite par Yōzādāq, le dernier mentionné dans la liste des fils spirituels de Sawrīšō' (6). Šūḥālmāran était originaire de Šīšōḥ (7) près de Ma'alṭa. Après trente ans passés dans la retraite parfaite, il fut supérieur pendant trente-cinq ans. Il est célèbre par des miracles «more Apostolorum». Les plus fameux sont ceux des voleurs aveuglés, de l'hérétique possédé à qui il fait oublier sa chanson immorale, du gouverneur apaisé, etc. Parmi les lieux d'origine des

(1) Calcul de MINGANA, in *B. Qoqa*, p. 249, n. 1.

(2) *B. Qoqa*, p. 245.

(3) Condisciple d'Apni Māran, et tous deux disciples de Qamīšō' de B. 'Āwé, cf. *Bk. II*, p. 119.

(4) Sur ce personnage, cf. *L.C.*, n° 68, 105, 106.

(5) *B. Qoqa*, p. 249 et 266; *L.C.*, n° 64.

(6) *B. Qoqa*, p. 239.

(7) Le nom a été gardé par une colline entre Dehōk et Ma'alṭai.

bénéficiaires de ses miracles on trouve Haygālā et Ḥarbat Šaplé (1). A la fin d'une vie aussi remplie, Šūḥālmāran rejoignit ses prédécesseurs dans le martyrion de B. Qōqā.

[4] RABBAN PRANCÉ

Prancé est le dernier supérieur de la première série. Sa vie fut écrite par le métropolite Šūḥālmāran (fin du VIII^e s.) et ses déplacements valent de nombreux enrichissements au répertoire de géographie chrétienne de cette époque (2).

Il naquit à Ḥrém (3) en Adiabène, et prit l'habit au couvent de Mār Job. Il se transféra ensuite au couvent de B. Qōqā, où il se fit le disciple du supérieur Šūḥālmāran, à qui il devait plus tard succéder. Ce fut celui-ci qui refusa, malgré les instances de Yōḥannān, métropolite d'Erbil (4), pour que Prancé accepta le supérieurat du couvent de Mār Nestōrus.

Quand Šūḥālmāran mourut, vers 729 d'après Mingana, les moines de B. Qōqā voulurent faire de Prancé leur supérieur. Celui-ci s'enfuit d'abord au couvent de Mār Ézéchiél (5). Puis, repris par la nostalgie du pays natal, et croyant le danger écarté par l'installation d'un autre supérieur, Prancé revint dans les parages de son couvent d'origine et s'installa dans la Montagne du khan.

Les prières des fils de Mār Sawrīšō' l'en ramenèrent et il commença l'un des supérieurats les plus fructueux. Pour la commodité des moines, il «changea le cours du Zab et le fit passer près du couvent»,

(1) Pas encore localisé.

(2) *B. Qoqa*, p. 252 s. et 266.

(3) Ḥrém (*B. Qoqa*, p. 238 et 252) également patrie de R. Sawrīšō' Rustam, l'historiographe (*B. Qoqa*, p. 283; *Bk. II*, p. 209-210; CHABOT, *Lit. Syr.*, p. 102; etc.), est probablement à identifier avec Tell al Ḥiam, un peu à l'ouest de la montagne du khan.

(4) Sacré par le patriarche Šlīwa Zhā (714-727) et mort sous Mār Ābā II (742-752), d'après *Bk. II*, ch. 30 et 36.

(5) Le couvent d'Ézéchiél de Dāqūq (Ta'ūq, au S. de Kerkouk) est bien connu, notamment par *L.C.*, n° 85.

il fit cesser des contestations avec les 'Anazāyē (1) à propos d'un moulin, en faisant montrer par le moulin lui-même à qui il obéissait. Il assécha la «source du roc des corbeaux» à laquelle les Ārādāyē venaient boire, car ils en profitaient pour «faire beaucoup de tort au couvent».

Quant aux bénéficiaires de ses miracles, les noms des villages dont ils sont originaires nous promènent à travers toute l'Adiabène, et même plus loin, sans que l'on puisse toujours les identifier. Il obtint un fils à un Rébéen (2) sans enfants; des meubles se promènent de B. Qasré (3) aux ruines dites «les décombres», etc. Ce Bēt Gasai, avec B. Maḏāyē, B. Zakkaï et B. Bo'ai, sont autant de pièces du puzzle qui n'ont pas encore trouvé leur place (4). On arrive en terrain un peu plus connu quand Prancé apaise une peste au village non identifié d'Elqādān, dont on sait cependant qu'il se trouvait dans le district de Ḥibtōn.

Rabban Prancé mourut en 748 ou 751 (5).

[5] INTERRÈGNE

La période qui suit voit une série de supérieurs éphémères lutter

(1) MINGANA (*B. Qoqa*, p. 254, n. 3) reconnaît ici à juste titre la tribu des 'Anaza. Quant aux Aradéens qui viennent plus loin, on ne voit pas à quelle tribu l'auteur peut se référer. Le nom le plus proche est celui des Aratyīn, une branche des Bayāt. Peut-être sont-ce simplement les habitants d'un village. On sait par ailleurs (cf. CANARD, *Hamdanides*, I, n. 154, avec réf. à YĀQŪT, p. 324) que la région de Ḥadīṭa fut repeuplée en 691 (72 H.) de Banī Azd, transportés de Basrah par Muḥammad ibn Marwān ibn al Ḥakam, gouverneur de Ġazīra sous 'Abd ul Malik ibn Marwān. Toutes ces tribus ont disparu de la région ici étudiée, habitée presque exclusivement à l'heure actuelle par des Arabes Djbours, près du confluent du Zab et du Tigre, et des Kurdes Dizai ailleurs. Il n'y a aucun chrétien à l'est du Zab jusqu'à Erbil et 'Aīnkāwa.

(2) C.-à-d. du village de B. Rwai.

(3) Il y a de nombreux villages kurdes du nom de Qasrōké, dont l'un au nord de Šaqlāwa, à environ 20 km. Plus près de ce dernier village il y a aussi un Mawarān Qasra; mais nous sommes un peu loin de notre secteur.

(4) Un village de Bā Māzāi ou Bā Mādā est signalé par 'AMR (ar. p. 49, l. 9, et variante, p. 129) à côté du couvent de Mār Awrāha, à Baṭnāya, près de Mossoul. Mais cela amènerait d'un peu loin la femme que R. Prancé va guérir. Il y a probablement ailleurs d'autres colonies de «Mèdes».

(5) MINGANA discute cette date: *B. Qoqa*, p. 258, n. 1.

avec des voisins envahissants, qui grignotent les terres du couvent et pillent ses aires, et contre lesquels les pauvres supérieurs ne peuvent rien. Plusieurs s'essayaient à la charge, mais doivent toujours céder à la force, et préfèrent s'enfuir.

Quels sont ces «méchants» qui faisaient tant de misères aux pauvres moines? Probablement les Azdéens et les Aradéens rencontrés plus haut, avec peut-être aussi les Arabes Ma'ad et Ta'aleb que la famine poussa hors de leur domaine, justement en 772, et qui se répandirent avec leurs chameaux, leurs bêtes de somme et leurs troupeaux sur les districts du Nord de l'Iraq. Parmi les lieux qu'ils occupèrent on ne peut pas ne pas remarquer «Qūq» (1).

Parmi les oppresseurs, certains qui deviendront bientôt tristement célèbres, habitaient le village de 'Aīna Srīta. Quant aux infortunés supérieurs le seul mentionné fut l'admirable Mār Qnobāya (2). Il voulut rétablir les bornes déplacées des terrains de la communauté et empêcher les voisins de piller ses aires; les gens de 'Aīna Srīta l'assassinèrent à coups de pierres. Ses meurtriers périrent aussi; ceci se passait vers 750. Si l'on se rappelle que 'Aīna Srīta est l'actuel Dēra Bešbermāg, la phrase du Šamšāti, écrite deux cents ans plus tard, prend un sens tragique, quand il dit en passant que le village de Dārā est situé «à la limite des terres de B. Qōqā».

Peut-être faut-il ranger parmi les supérieurs éphémères de cette époque le bienheureux Mār Naṭniēl, sur lequel l'*Histoire de B. Qōqā*

(1) Résumé dans la *Chronique* attribuée à DENYS DE TELL MAHRÉ, dans *B.O.*, II, p. 115. Dans le texte syriaque du *CSCO* (vol. 104, p. 289) les événements de 1081 G. se terminent par l'histoire de Rama, et l'on passe immédiatement au second événement de 1084, le retour d'Abdallah de Jérusalem à Bagdad. Le texte cité ici d'après le résumé d'Assémani fait défaut.— Cette période de troubles est à rapprocher de l'expulsion des Šahrigān chrétiens de l'Adiabène, par Hātem ibn Šālah, selon la prédiction du métropolitain Māran 'Emmeh vers 750 (*Bk.* II, p. 212-213).

(2) *B. Qoqa*, p. 258. — Qnobāya est ajouté à la liste des supérieurs de B. Qōqā à l'office des Sahdé du vendredi matin (avant et après) mais ne figure pas aux *Diptyques*.

ne dit rien (1). Malheureusement le texte d'Īšō'dnaḥ qui le concerne est tronqué; on sait seulement de lui qu'il était originaire de Marga. Le nom de son village manque.

La notice lacuneuse sur Naṭniēl étant la dernière que l'état présent du *Liber Castitatis* fournisse sur le cyle de B. Qōqā, on peut se demander si le texte complet n'en comportait pas d'autres. Aucune réponse sûre ne peut évidemment être donnée à ce problème tant que le texte original n'aura pas été découvert. J'aurais cependant tendance à croire que rien d'autre ne manque que la fin de la notice 66, car, selon Chabot, elle est suivie immédiatement par une notice sur un autre Naṭniēl, dans la bonne tradition des martyrologes, qui aiment grouper les homonymes.

Rien, dans l'état actuel de nos connaissances, ne permet de dater, même approximativement le supérieurat de Naṭniēl.

[6] MĀR MĀRAN 'EMMEH DE ZĪNAĪ

La vie de ce supérieur a été écrite par «Paul, évêque» (2). Māran 'Emmeh était né au village de Zīnaï, et eut l'occasion, dès sa jeunesse, de se familiariser avec les ascètes qui descendaient de la montagne pour recevoir les mystères à l'église du village.

Il vécut cent quinze ans, dont quatre-vingt-cinq passés dans le monachisme. Il aura donc le temps de nous promener à travers toute l'Adiabène, avec même quelques petites fugues au dehors.

Le couvent de Barqānā fut le berceau de sa vie monastique, sous la direction du vieillard Īšō' 'Emmeh. Après un séjour au couvent d'Abba Yūsif, en face de Balad, où il reçut la tonsure, Māran 'Emmeh revient à Barqānā, où il entre en cellule. Mais ses miracles commencent, parmi lesquels on cite la guérison d'un lépreux du Bā Nūhadra, de la caste

(1) *L.C.*, n° 66. — L'*Abrégé* bloque les deux Nathanaël, 66 et 67. En fait c'est une erreur, car il n'y a pas eu de supérieur de B. Qōqā avant la mort de Sawrīšō', donc avant 650; cela ne leur laisse guère le temps d'être crucifiés par Chosroès qui mourut en 628.

(2) *B. Qoqa*, p. 263. — En n. 1, MINGANA ne peut que signaler que l'on ignore tout de cet écrivain de la fin du VIII^e siècle.

des Šahrīgān (1), et d'une fiancée de Ḥadīṭa. Il n'en fallut évidemment pas plus pour établir sa réputation de thaumaturge et lui attirer des visiteurs. «Voyant son silence troublé», il s'enfuit de nuit à la montagne de Zīnai, qui est en effet la montagne la plus proche de Barqānā. Ses poursuivants l'y retrouvent. Il descend alors de la montagne pour s'abriter derrière les murs du couvent de Margāna. N'ayant pu s'empêcher d'y ressusciter un mort, il est de nouveau harcelé par les quêteurs de miracles. Pour mettre une bonne distance entre eux et lui, il s'enfuit maintenant jusqu'au couvent de B. Šmōna (2), à l'extrême limite nord du B. 'Arabāyé, presque en B. Zabdaï. Devant fuir à nouveau, il redescend en Marga, où il habite au couvent de Réša, situé sur une montagne élevée, puis près du village de Kawkab (3), pour se retrouver enfin dans son Adiabène natale, à l'intérieur de laquelle il va désormais limiter ses déplacements.

Il profite d'un nouveau séjour au couvent de Margāna pour réparer l'église de son village natal voisin, Zīnai, et guérit en passant un homme

(1) On peut étudier cette classe (en arabe: les šahāriḡa) à travers le *Livre des Supérieurs* et les notes de BUDGE à leur propos, *Bk.* I, p. xxv; II, p. 308-310, 312-313, 324, 330, 384-388, 393, 666. Bien que leur grand centre ait été Kafar 'Ūzaïl, près d'Er-bil, on en trouvait aussi dans d'autres districts, dont ceux mentionnés par Thomas de Marga.

(2) Appelé de R. Gabrōna, du nom de son fondateur, ou de Šmōna, en souvenir du bienfaiteur qui le construisit après que Gabrōna eut délivré sa fille possédée, ce couvent était dans la montagne de Parédon (*L.C.*, n° 25). Il était encore «glorieux» au temps d'Īšō'dNAH (*L.C.*, n° 51) et on le retrouve en 916 ou 945 dans ÉLIE DE NISIBE (*Op. Chron.*, *CSCO* 63 *, p. 96). Si vraiment la montagne de Parédon est située à la limite nord entre le B. Zabdaï (région de Ġazīret ibn 'Omar, actuellement en Turquie) et le B. 'Arabāyé (pays entre Tella, Nisibe, le Singār et Balad, cf. NAU, *DHGE*, I/1912, col. 1087, s.v. *Ahoudemmeh*), ce semble être l'actuel Qara Tšōḡ, en face du Ḥanṭūr, à l'Ouest du Tigre. Le couvent de Šmōna se trouverait donc en Syrie, dans le Bec de Canard. — La division administrative du temps de YĀQŪT (*Mu'ğam*, VII, p. 264 et CANARD, *Hamdanides*, I, p. 117, avec n. 89) qui fait descendre Qardū et Bāzabda jusqu'en dessous de Kafar Zummār, semble postérieure et ne peut s'appliquer ici.

(3) Kawkab (l'étoile) n'a pas encore été identifié.

de la caste des Dahqān (1) qu'on lui avait amené du B. Bgāš. «Désirant être plus en silence, il vint au couvent de Notre-Père Sawrīšō'. Les frères l'accueillirent avec tous les honneurs dus à sa sainteté, et le regardèrent comme leur père et leur directeur.» On a dit en le présentant qu'il «renouvella le couvent comme les anciens».

Son supérieurat ne l'empêcha pas, bien sûr, de continuer à opérer «des prodiges et des merveilles que la langue ne peut décrire». Deux miracles seront en faveur de gens de Ḥadīṭa, dont l'un était «païen». L'âge ne retiendra pas l'infatigable guérisseur (il est maintenant centenaire) de monter encore à la Montagne du khan, où l'on trouve parmi ses miraculés un homme de B. Rwaï qu'il délivre de possession, un prêtre de Zīnaï que le démon avait étranglé et qu'il ressuscite, et une femme qui vient de B. Šayyādē au-delà d'Erbil.

On mentionne alors le fait qu'il avait dans sa cellule «une image» du Christ qui lui parla. Un dernier voyage le ramène au couvent de sa jeunesse religieuse, Barqānā sur le bord du Tigre, et R. Māran 'Emmeh de Zīnaï, supérieur de B. Qōqā dans ses temps de loisir, revient mourir dans «son» couvent.

[7] MĀR YŌḤANNĀN ZAWDIQĀYA

La succession de Māran 'Emmeh s'avéra difficile. Probablement les ennuis extérieurs avaient-ils repris, et personne ne voulait des responsabilités et des dangers du supérieurat. Il ne fallut pas moins que l'intervention de Māran 'Emmeh, métropolitaine d'Erbil (2), pour obliger quelqu'un à accepter. L'élu fut Yōḥannān Zawdiqāya (3), disciple du maître défunt et lui-même ascète chevronné. Il avait déjà passé dix ans dans la pénitence, ne mangeant jamais avant le coucher du soleil, et encore, pas tous les jours.

(1) Classe inférieure aux Šahrigān (cf. *Bk.* II, n. 1, p. 256-257). Il semble que MINGANA, ici (p. 261) et plus haut (p. 259) ait pris Šahrigān et Dahqān pour des noms de villages.

(2) Sous le patriarche Jacques II (754-773), cf. *Bk.* II, p. 313.

(3) *B. Qoqa*, p. 263.

Yōḥannān en eut «bientôt» assez du supériorat, et, selon la tradition des supérieurs de son temps, s'enfuit de son couvent. Il alla au couvent de R. Ahrūn de Balad, mais Nestōrus, métropolitain d'Erbil, lui ordonna de revenir. Les sources originales ne devaient pas être très prolixes sur ce supérieur, car notre texte se termine en beauté, mais dans la plus grande imprécision : «il vieillit dans les labeurs... et mourut avec gloire.»

[8] MĀR SAWRĪŠŌ' FILS D'ISRAËL

Du successeur de Yōḥannān on ne sait que le nom. «Dès qu'il eut sa provision faite pour le grand festin», il quitta ce monde.

Destruction et restauration

Après la mort de Sawrīšō' fils d'Israël, le couvent fut détruit et la communauté dispersée (1). On ne peut attribuer cette destruction à Ya'lé ibn Ḥimrān, qui fit une incursion dans la plaine entre le Mont Zīnaï et la Montagne du khan vers 800. Il ne semble pas qu'il soit monté jusqu'à B. Qōqā, mais il essaya de s'échapper par la passe entre les Qara Tšōḥ nord et sud, détruisit encore au passage Margāna, puis descendit vers le Petit Zab, où il rencontra son destin. Cependant, la date de destruction de B. Qōqā ne doit pas être éloignée non plus de l'an 800.

«Bientôt» le couvent fut restauré par de pieuses personnes, parmi lesquelles l'évêque Gabriel de Salāḥ (2), ancien moine du couvent, qui revint y finir ses jours. Gabriel mourut à cent vingt ans, dont quatre-vingts ans passés dans le monachisme. Il fut enterré dans le martyrion avec les moines déjà mentionnés.

(1) B. *Qoqa*, p. 264

(2) Peut-être à identifier avec Gabriel de B. Qala, signalé en 790 (*Syn. Or.*, p. 608). — Sur Salāḥ, ou plus exactement ici probablement «Salāḥ intérieur», c'est-à-dire la région montagneuse au nord de l'Adiabène, autour de Rawandūz, voir les notes de BUDGE dans le *Bk. of Gov.* et CANARD, *Hamdanides*, I, p. 124 et n. 107.

Célébrités diverses

De 768, donc probablement avant la destruction, date un manuscrit du Nouveau Testament, actuellement au British Museum (1). Ce manuscrit mentionne un supérieur qui aurait dû figurer dans les listes de *l'Histoire de B. Qōqā* et qui s'appelle Melchisédech. Sous son gouvernement le moine Īšō'zhā se fit copier ce livre par le moine Sawr... La fin du mot manque, mais on peut compléter le nom en Sawrīšō'. Ce sur quoi, l'auteur du catalogue se demande (2) si ce personnage ne serait pas Abba Sawrīšō', surnommé Kafīfa, c'est-à-dire «le bossu», qui vivait «au temps de Mār Gabriel», selon Thomas de Marga, donc dans la seconde moitié du VIII^e siècle (3). Les dates sont plausibles, mais on se demande pourquoi l'anonyme de B. Qōqā passe sous silence, non seulement Melchisédech, qui pouvait être insignifiant, mais aussi Kafīfa, dont pourtant Thomas dit qu'il était «fameux pour sa sainteté» et que c'était «un moine véritablement ascète».

Omis aussi par *l'Histoire de B. Qōqā*, et également sauvé de l'oubli par Thomas de Marga, un reclus de la même période, l'Abba 'Awdīšō' de Kartaw.

L'anonyme se rattrape en citant, en plusieurs endroits de son ouvrage (4) toute une galaxie de fils spirituels de Sawrīšō', dont on ne peut donner ici qu'une liste rapide, sans revenir sur ceux d'entre eux déjà rencontrés au passage.

Il y a là les «vieillards», Ḥabīb l'hydropique, guérisseur de tous sauf de lui-même, Ḥonāin le mortifié, Sawrīšō' le courbé, et Zwānārsé qui n'a pas d'attributs spéciaux. Là aussi Ahrūn, qui fut métropolite de Rāzeq (5), et les trois écrivains: Sawrīšō' Rustam, de Ḥrēm, qui

(1) *Cat.* ROSEN FORSHALL, 1838, cod. XIII, RICH. 7157.

(2) *Ibid.*, p. 17 n.

(3) *Bk.* II, p. 649, sous le métropolite d'Erbil Īšō'yaw.

(4) *B. Qoqa*, p. 236-237, 263-264, 266.

(5) = Raghés, dans la province de Raï, en Médie supérieure, à 45 km. au S.-E. de Tehran. Cf. MARKWART, in *Syn. Or.*, table. — A ne pas confondre avec le Ahrūn de *L.C.*, n° 118.

écrivit la vie du grand Sawrīšō' (1), David, évêque des Kartwāyé, auteur du *Petit Paradis*, qui vivait au temps de Timothée I (780-823) (2) et le moins célèbre Yōzādāq, déjà cité, auteur de la vie du supérieur Šūḥālmāran.

Ailleurs on leur ajoute Ḥabīb d'al Sin et son frère Joseph, Šliḥa le thaumaturge et Rabban Pierre aux «labeurs surprenants».

Pages détachées

Avec la fin de l'ouvrage de l'anonyme, les renseignements sur B. Qōqā deviennent plus clairsemés. On retrouve le couvent au cours du X^e siècle, quand R. Mūšé de B. Šayyārē (3) vient y apaiser une querelle. Se souvenant de ces bons offices, les frères de B. Qōqā iront quelquefois consulter le maître, notamment pendant qu'il travaillera avec ses moines à bâtir le moulin de son couvent sur le ruisseau de la Šapna (4). Et quand, plus tard, après la mort de son fondateur, B. Šayyārē restera un moment désert (5), ce sera un essaim de B. Qōqā qui viendra le repeupler.

Au X^e siècle encore, l'écrivain Abū Ḥussain Muḥammad ibn Ma'mūn vint goûter le «vin chrétien» de Bāqūqā et y composa un poème pour le Šamšāṭī (6), auteur d'un *Livre des Couvents*. Ce poème est mentionné par l'auteur des *Masālek al Abšār* (7), qui lui-même l'a trouvé dans l'*Histoire d'Erbil*, en grande partie perdue, de Ibn al

(1) Cf. *Bk.* II, p. 209-210 et note, et les *Lit. Syr.*, v.g. CHABOT, p. 102.

(2) Cf. *Bk.* II, p. 96, 216, 225 et notes, ainsi que les manuels de littérature.

(3) Le couvent de Mār Abraham le Pénitent, près de B. Šayyārē (le lieu des peintres) se trouve près de Tēna, dans le diocèse de 'Amādīa, à côté du village de Pirāmus-Zawīṭa (cf. notamment dossier — inédit — de la *Dir. Gén. des Antiquités d'Iraq*, n° 1502/35). Sur ce couvent voir la *Vie de R. Yūsif Busnāya*, p. 39.

(4) *Ibid.*, p. 129.

(5) *Ibid.*, p. 157.

(6) Sur cet auteur cf. la préface de M. G. 'Awwād à son édition du *Šābuštī*, p. 26.

(7) P. 289; également cité par H. ZAYAT, *Couvents chrétiens*, in *Machriq* 1938, p. 66, n. 2.

Mustawfi (m. 1349). Le couvent est situé par Ibn Faḍl allah al ‘Omarī «derrière le Zab, à sept parasanges de Mossoul».

Un des rares supérieurs qui soit encore connu est Ṭiṭṭōs, créé évêque de Mossoul (1) par le patriarche Élie III abū Ḥalīm (1176-1190).

A la fin du XII^e siècle, le couvent est illustré par un grammairien fameux, Jean bar Zū‘bi, qui est également fort estimé des Syriens. Il comptera parmi ses élèves le futur évêque jacobite Ya‘qūb Sévérios bar Šabo, métropolitain de Mār Matta (†1241), et Šim‘ūn de Šaqlāwa lui dédiera sa *Chronologie* (2).

Novembre 1235 voit le malheur s’abattre sur B. Qōqā. Un groupe de pillards mongols venant d’Erbil où ils n’avaient pu que ravager la ville basse, tuer quelques émirs et précipiter des «chevaliers» dans les puits, se rue sur le couvent. Les vieux moines sont tués sans pitié; les novices, dépouillés de leurs vêtements, servent d’amusement pendant un moment, avant d’être eux-mêmes massacrés. L’église est profanée et les corps des morts y sont jetés, l’autel pollué, les vases sacrés volés (3).

Cependant, la tourmente passée, la vie reprend et, en 1252 est copié au monastère un exemplaire du *Commentaire des Psaumes* (4). Cette relique a disparu en 1915 avec la bibliothèque de Seert où elle se trouvait.

Les deux dernières gloires connues de B. Qōqā sont le patriarche Denḥa I (1265-1281) qui y fut d’abord moine (5), et Gabriel Qamša

(1) ‘AMR, ar. p. 110; B.O., II, p. 721; III, I, p. 288 et 558; LE Q., O.C., II, col. 1232.

(2) Cf. *Lit. Syr.*, notamment CHABOT, p. 129; *Hist. Eccl.*, t. II, col. 410; B.O., III, I, p. 308.

(3) ‘*Onīta* attribuée à G. Warda, incipit: «En l’an 1547», publiée en chaldéen avec traduction allemande (p. 49-59) avec une courte introduction (p. 14-16) en 1904, par H. HILGENFELD (Leipzig, Harrasowitz) dans *Ausgewählte Gesänge des Giwargis Warda von Arbel* (ici p. 51, strophe 8 s.), d’après le cod. Berlin 65, de Darbend en Tergāwer. Cette hymne existe également dans un ms. de 1899 du prêtre Ishaq Gaddo d’Alqōš, à Karamlaiss.

(4) *Cat. A.* SCHER, cod. 29.

(5) *Eloge de Denḥa*, p. 127.

(«sauterelle»), métropolitaine de Mossoul vers 1281, et auteur du panégyrique cité plus haut (1).

Vers la même époque, le couvent eut un hôte célèbre, le futur patriarche «mongol» Yahwālāhā III. Sacré par Denḥa I évêque de Tangut, il était en route pour son diocèse quand il s'arrêta quelque temps à B. Qōqā (2). Ce fut là que le reclus Sulāqa le retint et lui ordonna de rebrousser chemin, lui prédisant qu'il gouvernerait l'Église et qu'il retournerait à Bagdad pour y trouver le patriarche mort. Ce qui arriva en février 1281, et Yahwālāhā succéda à Denḥa en 1283.

D'une date inconnue, au plus tard au XIV^e siècle, est encore R. Briḥīšō', dit bar Škāpé (le fils des cordonniers), supérieur de B. Qōqā, écrivain et liturgiste (3), auteur d'un poème en vers de douze pieds sur la vie spirituelle de son maître Šamli (4). Ce morceau de bravoure, où les pénitences et les pleurs déferlent au milieu de longs démêlés avec les diables, n'apporte guère de renseignements historiques intéressants. Bien que Briḥīšō' s'écrie: «Quel est le couvent où il n'a pas passé?», il n'y a pas de traces que Šamli ni son maître Yūsif aient jamais été à B. Qōqā (5).

On trouve encore mention du couvent dans un manuscrit du *Paradis* de 'Awdīšō' de Nisibe, «terminé au couvent de Mār Sawrīšō' de B. Qōqā sur le Grand Zab» en 1461. Ce manuscrit de Cambridge (6) est la dernière relique subsistant de B. Qōqā.

(1) *B.O.*, III, I, p. 566, n° LIX; CHABOT, *Lit. Syr.*, p. 138, etc.

(2) 'AMR, ar. p. 123. D'autres sources disent que Yahwālāhā se retira à Tar'īl (v.g. *Hist. de Jabalaha*, p. 32 et 36).

(3) BAUMSTARK, *Syr. Lit.*, p. 205.

(4) D'après le catalogue du P. VOSTÉ, il devrait y avoir deux manuscrits de cette pièce au couvent de N.-D. des Moissons, le cod. 149 (au cah. 23, p. 9, n. 4), très ancien et en mauvais état, et le cod. 200 (au n° 3, du fol. 48 au fol. 65). En fait, le premier manuscrit est resté introuvable.

(5) Le seul nom géographique qui apparaisse dans toute l'histoire est celui de 'Aīn Dulbé (la source des platanes) où Šamli occupa une grotte pendant un temps indéterminé. 'Aīn Dulbé est l'actuel Delep, près de Dehōk.

(6) *Cat.* WRIGHT, Add. 616.

Un autre manuscrit, un peu plus récent, a disparu dans la catastrophe de Seert. C'était un manuscrit liturgique daté de 1491 (1).

Sulāqa, le futur patriarche chaldéen en 1551 fut-il moine à B. Qōqā? C'est ce qu'un poème de 'Awdīšō' de Gazārta, traduit par le P. Vosté (2), semble dire. Le traducteur lui-même s'empresse de souligner que toutes les autres sources font de Sulāqa un moine de R. Hormizd.

B. Qōqā existait encore à la fin du XVI^e siècle-début du XVII^e. Parmi les cruautés des persécuteurs, que le patriarche Élie VIII rapporte pour cette époque qui est la sienne (3) il dit: «Ils s'emparèrent également du supérieur du monastère de Mār Sawrīšō'. Ils le criblèrent de coups, mais il ne renia pas sa foi. Avec des scies et des couteaux ils découpèrent sa chair, et ils burent son sang. C'est ainsi qu'il mourut entre leurs mains» (4).

Le supplice de ce martyr anonyme ne marqua cependant pas la fin du couvent. Le même patriarche Élie VIII peut encore le compter parmi les couvents debout au temps où il écrit son rapport à Paul V, c'est-à-dire en 1610, bien qu'on le cherche en vain dans la liste de 1607. Ainsi parle Élie VIII (5): «Dans la région d'Erbil, nous avons (le couvent de) Mār Sawrīšō', qui possède vingt-huit tombeaux de saints dans son martyrion, et chacun de ces saints était le chef de milliers de solitaires. Quant aux nombreux miracles et prodiges qu'ils opérèrent, le Grand Roi des Turcs en a cité les fruits dans ses lettres (6). Aux temps

(1) *Cat. Seert*, par A. SCHER, cod. 50; mentionné par G. 'Awwād, *Hazā'in*, p. 98.

(2) *Angelicum*, VIII/1931, p. 205.

(3) *Genuinae*, p. 113.

(4) Il est difficile de mettre des dates précises sur la liste des sévices exercés sur des membres du clergé, d'après Élie VIII. Les vexations subies par le patriarche Élie lui-même ne peuvent être antérieures à 1595, date de son élévation au patriarcat. «L'évêque Jean, brûlé au bûcher» est Jean d'Athel, amené à Diarbékir, lapidé et brûlé en 1572 (colophon du cod. 83 de Seert, *Cat.* A. SCHER, p. 63). Quant à l'évêque Jean de Gazārta, détenu et torturé pendant deux semaines, puis lapidé, il ne figure pas dans les listes de Mgr TFINKDJI (cit. p. 54-55).

(5) *Genuinae*, p. 109.

(6) Converti in 770? cf. MĀRI, lat. p. 64, et MGR. BIDAVID, *Lettres de Timothée*, p. 52 et 125.

anciens, les cellules des solitaires s'étendaient jusqu'à la distance d'un jour de marche; mais de notre temps de misère et d'esclavage, les moines habitent seulement à côté du monastère, et ils rassasient de pain les voyageurs.»

4. — LE MONASTÈRE DE MĀR ABRAHAM DE NAṬPAR OU DE MĀR JOB LE PERSAN

Situation

Ce monastère ne devait pas être bien loin de B. Qōqā. On voit en effet dans l'histoire de Mār Sawrīšō' que «un homme ignorant vint habiter tout près de notre saint, dans le couvent du grand Abraham de Naṭpar. Il s'attribuait le don de prophétie, ce qui lui gagna beaucoup de frères dénués de discernement. Le juste supporta ces défections sans dire mot à leur instigateur» (1). Plus tard, évidemment, le bien triompha, et le métropolite d'Erbil, Īšō'yaw de Quplāna, rejettera le scélérat et louera Sawrīšō'.

Si l'on suppose que R. Prancé ne commença pas dès sa jeunesse les vagabondages auxquels le forcera sa sainteté ultérieure, on peut penser qu'il prit l'habit (2) au couvent le plus proche de son village natal. Cela ferait donc chercher le monastère dans les environs de Ḥrēm. Et si ce village est, comme je l'ai avancé, l'actuel Tell al Ḥiam, le couvent de Mār Abraham doit être localisé dans la partie nord-ouest de la Vallée d'Entre-Deux, non loin de la pointe de la Montagne du khan.

On dit par ailleurs que la grotte d'Abraham, sur laquelle fut bâti le couvent, était à deux parasanges (deux étapes, deux heures de marche) de B. Naṭpar, son village natal, lui-même situé sur «un fleuve jadis rougi par le sang des martyrs de Sapor» (3). Évidemment, tout ceci

(1) *B. Qoqa*, p. 233.

(2) *B. Qoqa*, p. 252.

(3) *L.C.*, n° 43. — Voir la longue dissertation de Budge sur Naṭpar, in *Bk.* II, p. 191, n. 2, où l'on trouve des homonymes en Kaškar et même dans les Macchabées.

n'est pas très précis; pour les hagiographes, un «fleuve» peut très bien être un tout petit cours d'eau. Serait-ce un vrai fleuve que seul le Zab pourrait faire l'affaire.

De plus, n'oublions pas que la distance de «deux étapes» est fournie par ʾĪšō'dnaḥ, dont on a déjà remarqué l'imprécision en matière de topographie. Il reste cependant que le couvent doit être cherché à une certaine distance à l'est de Natpar-sur-le-Zab, quelque part dans la direction de Ḥrēm-Tell al Ḥiam.

Mais où trouver Natpar? De l'avis de linguistes distingués, tels que feu le chorévêque Potros Saba, la version Napṭar, que l'on trouve quelquefois, serait à préférer. Ne peut-on y voir une corruption de Naftar, la racine *naft* suggérant une certaine relation avec un affleurement naturel de pétrole? Prenons donc l'un après l'autre les villages du bord du Zab situés à l'orée de la Vallée d'Entre-Deux: le petit chef-lieu de canton de Guwair retient tout de suite notre attention. Son nom même, une fois rectifiée la déformation bédouine du *qaf* en *gaf*, est bien Quwair, dérivé de Qīr, goudron. En fait il y a là-bas des suintements de pétrole lourd qui se mêle aux eaux du Zab. L'identification de Natpar avec le moderne Guwair semble très légitime.

Mes recherches pour retrouver le couvent de Mār Abraham-Mār Job dans l'hinterland de Guwair n'ont pu être que brèves, par la force des choses, trop brèves pour donner un résultat positif ou négatif concluant.

ABRAHAM DE NATPAR

Cet auteur ascétique bien connu (1), vénéré comme un saint même par les Jacobites (2) a eu de très bonne heure ses *Actes* mélangés

Le *DHGE*, I/1912, col. 177-178, par NAU, suivi par BAUMSTARK (*Syr. Lit.*, p. 131-132) met correctement Natpar en Adiabène. — On se souvient aussi d'un Couvent des Martyrs, sur le bord du Zab, qui avait précédé B. Qōqā.

(1) 'AWDĪŠŌ' DE NISIBE, § 122 et les *Lit. Syr*; R. M. TONNEAU, in *O.S.*, II, 1957, p. 337-350.

(2) NAU, *Ménologes Syriaques*, p. 73, au 13 mars.

à ceux de son contemporain, peut-être un peu plus jeune, Abraham de Kaškar. Tel le copiste (ou l'auteur?) du *Liber Turris* résumé par Māri (1) qui met la vie traditionnelle d'Abraham de Natpar sous le nom d'Abraham de Kaškar (2). La confusion avait déjà été encouragée par l'auteur de la *Chronique de Seert* (3) qui faisait partager aux deux Abraham le tâche de «faire connaître dans le pays des Perses les règles et les institutions de la vie monastique», et même d'effectuer certaines modifications dans la garde-robe des moines et dans le plan des couvents.

En vue de cette vocation, toutes les sources (4) font faire à Abraham de Natpar le pèlerinage de Jérusalem et surtout d'Égypte, sans lequel on ne peut être un vrai moine. Son arbre généalogique est encore authentiqué par sa filiation par rapport à Abraham le Grand, d'Izla (5). Désormais, Abraham de Natpar peut habiter trente ans dans sa grotte, les livres qu'il composera auront toutes les estampilles de la plus sûre authenticité.

Fit-il entre-temps une course apostolique vers les «contrées boréales» et jusqu'en Adherbaïdjan? Le *Liber Castitatis* (vers 800) n'en parle pas; la *Chronique de Seert* (XI^e s.) et Māri (XII^e s.) y ont déjà une amorce, la *Biographie* (XV^e s.) la décrit avec un luxe de détails qui mènent le héros jusqu'au martyre... exclusivement.

Il semble bien qu'il mourut dans sa grotte, et son corps fut enterré dans l'église de son village natal (6).

(1) Lat. p. 45-46, suivi par ASSÉMANI, *B.O.*, III, I, p. 154 et BUDGE, *Bk.* II, p. 37.

(2) La question vaudrait d'être étudiée, mais le P. PEETERS n'a-t-il pas déjà attaché le grelot quand il a parlé du «légendaire» Abraham de Kaškar, in *Passion arabe de S. 'Abd al Masīh*, in *Analecta Bollandiana*, XLIV/1926, p. 289.

(3) II, p. 80-83.

(4) Il faut ajouter à MĀRI et à la *Chr. de Seert*, le *L.C.* n° 43, et une *Biographie Anonyme*, du patriarcat jacobite de Mardin, datée de 1471/2, publiée par Mgr E. RAHMANI, in *Studia Syriaca*, I/1904, p. 36-38, reprise par R. M. TONNEAU, *op. cit.*, p. 338-342.

(5) *L.C.*, n° 14.

(6) La *Chr. de Seert* le fait mourir «sur une montagne du pays d'Adiabène»,

JOB LE PERSAN

C'est surtout grâce à Job que nous connaissons son maître Abraham de Naṭpar, car la vie du premier fut écrite par Sawrīšō' Rustam de B. Qōqā (1). Thomas de Marga a encore pu consulter cette pièce, aujourd'hui perdue; les autres auteurs (2) s'en inspirent également, chacun prenant les détails qui lui plaisent.

Le fond cependant reste le même: Job était originaire de la métropole du Fars, Riwardašīr (3). Son père, un riche marchand de perles, possédait de nombreux esclaves. C'était en même temps un homme de bien, puisqu'il avait fondé un hôpital. Il vivait sous Chosroès I Anošīr-wān (513-579).

Une maladie, probablement au cours d'un voyage d'affaires, amena l'entrée du jeune homme dans la vie monastique; ce fut Abraham de Naṭpar qui lui donna la tonsure.

Après la mort d'Abraham, Job, qui avait fait entre-temps le traditionnel pèlerinage à Izla qui lui assurait la filiation d'Abraham le Grand (4), continua à vivre près de la grotte de son maître. «Beaucoup de moines» vinrent se joindre à lui. Il bâtit sur la grotte d'Abraham de Naṭpar un autel et un temple, et son couvent fut connu sous le double nom d'Abraham de Naṭpar et de Job le Persan.

Plus tard, grâce à l'influence de Denḥa bar Šemraita, «grand prince de toute la région d'Adiabène», le corps d'Abraham put être solennellement transféré de l'église de Naṭpar au couvent de Job.

A sa mort, Job lui-même fut enseveli devant l'autel.

Là où les textes semblent plus contradictoires, c'est à propos du rôle de deux personnages appelés Īša'ya (Isaïe) et Īlīšā' (Élysée). Le texte

et doit faire dérober son cercueil pour qu'il revienne à son village. La *Biographie*, dans les meilleures traditions, fait bâtir une «grande église» sur son tombeau, dont la poussière sert à la fabrication de ḥnāna très efficaces contre la peste.

(1) *Bk.* II, p. 210; en chaldéen le mot s'écrit Iyyū.

(2) Les mêmes que pour Abraham de Naṭpar, sauf que le n° du *L.C.* est ici 44.

(3) Cf. *Syn. Or.*, table p. 681.

(4) *L.C.*, n° 14.

arabe de Māri (1) plus que sa traduction latine paraît fournir la solution. Isaïe et Élysée étaient deux disciples d'Abraham, plus anciens que Job. Ce sont eux qui enseignèrent à ce dernier les «rudiments» de la vie monastique; on peut ainsi les appeler les maîtres de Job. Ils restèrent avec lui après la mort de leur maître commun, Abraham, mais ce fut à Job que revint l'initiative de fonder le couvent, dont il fut désormais le supérieur (2). C'est ainsi qu'il devint le maître de ses maîtres, et que ceux-ci, de maîtres, devinrent disciples.

Job est également connu comme écrivain, pour sa traduction en persan des discours d'Abraham de Naṭpar et des règles d'Abraham de Kaškar. Il a sa commémoration au calendrier nestorien le 18 août.

Histoire du monastère

Que sait-on des «nombreux frères» qui se réunirent autour de Job le Persan? En plus des instructeurs du fondateur, Isaïe et Élysée, on rencontre, peu de temps après la fondation, un disciple qui va devenir fameux. C'est Īšō'yaw bar Qusré, qui restera quinze ans avant d'essayer de trouver une retraite isolée sur les pentes du Maqlūb. Quand il en sera chassé par les Jacobites, vers 570, il viendra fonder son couvent de Mossoul (3).

On ignore tout de la vie du couvent de Mār Job pendant le VII^e siècle, pour le retrouver au début du VIII^e siècle, quand Mār Prancé, futur supérieur de B. Qōqā, vient y prendre l'habit.

Le couvent de Job fut détruit, en même temps que plusieurs autres, par Ya'lé ibn Ḥimrān, au temps de Mār Narsai, évêque de Sin, c'est-à-dire vers 800 (4).

Fut-il reconstruit par la suite? Une phrase de la *Chronique de Seert* pourrait le faire supposer (5), disant que le monastère est connu

(1) P. 52.

(2) Sur Élysée cf. BAUMSTARK, *Syr. Lit.*, p. 132.

(3) *L.C.*, n° 50; *Chr. de Seert*, II, p. 107.

(4) *Bk.* II, p. 555.

(5) II, p. 81.

«jusqu'à nos jours» sous le nom de couvent de R. Job. Si, comme l'a établi le Cardinal Tisserant (1), la *Chronique de Seert* fut composée «peu après 1036», le couvent d'Abraham de Naṭpar aurait survécu au moins jusqu'au XI^e siècle (2).

5. — LE MONASTÈRE DE BÉT NESTŌRUS

Le fondateur est un homme du pays de Dāsen (3), qui se fit le disciple d'un solitaire habitant le district de Ḥnīṭa. Puis, pour fuir la popularité que lui valait son renom de sainteté, il descendit en Adiabène. «Beaucoup de frères se joignirent à lui. Il bâtit un monastère à proximité du village appelé Darṣap» (4). Ce village de Darṣap n'a pas encore été localisé, et les autres indices qui permettraient de le situer sont contradictoires.

Le *Liber Castitatis* dit que Nestōrus se rencontrait avec Bāwāi de Nisibe quand celui-ci habitait la montagne d'Adiabène, et qu'ils parlaient continuellement de Dieu. Ce renseignement ferait donc chercher B. Nestōrus à l'extrémité est de la plaine d'Erbil, à la lisière de la montagne. Ceci semble peu compatible avec l'itinéraire que devra suivre le destructeur Ya'lé quand il ajoutera B. Nestōrus à son tableau de carnage. Si l'ordre donné par Thomas de Marga (5), qui en général est précis, suit l'ordre des événements, le bandit commença d'abord par Mār Job, situé dans la partie nord de la Vallée d'Entre-Deux. Pour finir par Margāna il devra descendre la vallée vers le sud, et en sortir par le col entre le Zīnaï et le Zāmir. Il ne lui restera plus alors qu'à essayer de s'enfuir vers al Sin, en descendant à travers la plaine du Tigre. Comme

(1) *DTC*, art. *Nestorienne*, cit. col. 158.

(2) Des hymnes attribuées au «supérieur du couvent de Mār Job en Adiabène» se trouvaient dans un ms. du XVII^e siècle de Seert (*Cat. A. SCHER*, cod. 48).

(3) Montagne au nord de Marga.

(4) Nestōrus de Dāsen (*L.C.*, n^o 48) est à distinguer de Nestōrus, neveu du supérieur de B. Qōqā, Yōḥannān de Ḥazza (*B. Qoqa*, p. 246).

(5) *Bk. II*, p. 555.

la destruction de B. Nestōrus est placée entre les deux autres, il semble qu'il faille chercher ce couvent dans la vallée, entre Tell al Ḥiam et la passe de Maḥmūr, probablement aux alentours de Gird Gōmé ou Kiza Parka.

Quant aux conversations avec Bāwai de Nisibe, il faut probablement les dater du temps où Nestōrus habitait à Ḥnīṭa, ou traversait la montagne d'Adiabène pour aller fonder son couvent. Si le texte du *Liber Castitatis* n'est guère utile pour localiser B. Nestōrus, il permet du moins de dater sa fondation du temps de Bāwai, c'est-à-dire des environs de l'an 600.

Après une période où l'on n'entend plus parler de lui, on voit le couvent réapparaître dans la première moitié du VIII^e siècle, quand Mār Yōḥannān, métropolite d'Erbil (1), veut en nommer R. Prancé supérieur (2). Šūḥālmāran de B. Qōqā lui commanda de refuser.

B. Nestōrus fut détruit vers 800.

6. — DÉRKÉ ARIĀN

La partie sud de la Vallée d'Entre-Deux ne semble pas avoir gardé de vestiges chrétiens. Cependant trois noms de villages arrêtent l'attention. Ce sont : Dérké Gird, la colline de l'église ou du couvent ; le mystérieux Dérké Kiṭké, et surtout Dérké Ariān (3). Ce dernier nom retient clairement l'appellation de tout le district dont Māḥōzé d'Arēwān était le centre et le siège épiscopal jusqu'en 660-680.

Notons ici que le village se trouve en Adiabène, sur la rive droite du Petit Zab (4), alors que Māḥōzé se trouve sur la rive gauche. Comme il n'y a pas d'indices que le fleuve ait ici changé de lit, on peut

(1) Sacré par Šlīwa Zhā (714-727) et mort sous Ābā II (742-752), d'après THOMAS DE MARGA, lib. II, ch. 30-36.

(2) *B. Qoqa*, p. 253.

(3) Sur la rive droite du Petit Zab, en face des puits de pétrole de Baī Ḥassan.

(4) Certaines cartes, v.g. la carte anglaise GCBS, 4830 (feuille 427b, Kirkuk) placent le village sur la rive gauche, alors qu'en fait il est sur la rive droite, en Adiabène.

conclure que le district d'Arēwān s'étendait sur les deux rives du Petit Zab, la partie située «au delà» du fleuve s'étant appelée «Arēwān de 'Abra» (1). Ceci fournit un nouvel exemple du fait déjà remarqué que les rivières ne constituent souvent pas une barrière fournissant une limite administrative.

7. — QUPLĀNA

Avant de quitter la Vallée de Kandināwa, disons un mot d'adieu à la patrie d'origine du patriarche Īšō'yaw d'Adiabène (2).

Le village existe encore et s'appelle aujourd'hui Qaplān; il est situé à vingt-cinq kilomètres d'Altyn Küprü (3).

Īšō'yaw y fonda l'école qu'il aurait voulu imposer à ses confrères les moines de B. 'Āwé (4). Cette école, comme toutes les créations artificielles, disparut probablement avec son fondateur.

On ne peut s'empêcher de ressentir une certaine nostalgie quand on survole les quelques masures de boue séchée de Qaplān, en pensant au père du patriarche, le noble Baṣtomāg, un des rares laïcs à qui Thomas ait consacré un chapitre de son *Livre des Supérieurs* (5), à «l'homme à la grande famille», «l'homme bon et honorable, digne de mémoire», qui venait souvent à B. 'Āwé se faire bénir par R. Ya'qūb, et qui eut bien du mal à oublier le refrain diabolique qu'il avait entendu chanter par les sorcières du pont du Zab.

(1) Cette partie contenait la capitale Māḥōzé. Cf. CHABOT, *Syn. Or.*, p. 666.

(2) *Bk.* II, p. 124, 132.

(3) La carte française du Levant met par erreur: Kaptan.

(4) *Bk.* II, p. 153; *B.O.*, III, II, p. 932.

(5) *Bk.* II, p. 82-85, 124, et n. 2, p. 82.

IV

LES HAUTES TERRES DE HAZZA

Le tragique du destin des chrétientés d'Adiabène apparaît peut-être d'une façon plus frappante encore quand on aborde l'étude des anciens centres chrétiens des Hautes Terres de l'est.

Un seul village est resté chrétien, 'Ainkāwa; un autre existe encore, mais entièrement musulman, Hazza; les autres, B. Şayyādē et Kafar 'Ūzaīl ont complètement disparu, de même que le grand et fameux monastère de Mār Miḥā'il de Tar'il.

Par ailleurs, la carte reste piquetée de noms à résonance chrétienne, qui n'ont pas encore livré leur secret. Mentionnons seulement: Bāqirta, à cinq kilomètres au sud-ouest de Dū Gird Hān, et au sud-est duquel un grand tell semble dater de l'ère chrétienne; et Bālābān, Bardbūr, Bāhirka, etc., sans parler des Dēra et des Kilissa.

Les dossiers de la Direction Générale des Antiquités de Bagdad ont encore recueilli d'autres noms [qui ne sont pas sur les cartes, tels, par exemple, dans le canton de Qōš Tépé: Harabat Kilissa (1), Tell Kilissa (2), et ce Qala'at Sawrīš (3) qui fait invinciblement penser au «puissant par Dieu» gouverneur d'Adiabène et d'Ātōr (4), Sawrīšō',

(1) Site n° 280, p. 45, d'*at Tulūl*, cit.

(2) *Ibid.*, n° 378, p. 49.

(3) *Ibid.*, n° 312, p. 46. — Qala'at Sawrīš se trouve près de Bāqirta, citée plus haut. Le château du propriétaire actuel, d'un périmètre de 300 mètres, surmonte un tell assyrien de 750 m. de circonférence et de 8 m. de haut. Près de là se trouve un Tell Šīna (?).

(4) *Bk.* II, p. 287-375.

pour le très noble fils duquel, le sage et lettré Mār Ḥassan, Thomas de Marga écrivit le Livre III du *Livre des Supérieurs*.

1. — ḤAZZA

Le nom de Ḥazza est employé pour désigner deux choses : un district et une ville (1). Se référant au district, le nom de Ḥazza est presque synonyme d'Adiabène (2). En ce sens, Īšō'yaw d'Adiabène est appelé Īšō'yaw de Ḥazza (3). La capitale de ce district était, au VI^e-VII^e siècle, Kafar 'Ūzail.

Comme localité, le nom de Ḥazza désigne un village moderne, qui a succédé à la petite ville des chroniques, située à douze kilomètres au sud-ouest d'Erbil (4). Fondée par Ardašīr I fils de Babak (224-241), sous le nom de Buḍ Ardašīr (5), la ville comptait encore au VIII^e siècle, à côté de sa majorité chrétienne, une minorité juive, dont on voit R. Prancé guérir un membre (6).

Le nom de Ḥazza est aussi celui d'un titre épiscopal, attaché à celui d'Erbil. Cela veut-il dire que les métropolitains d'Adiabène résidèrent à Ḥazza au début de la création du siège ? Il doit y avoir une raison pour que le nom d'une petite ville inconnue soit mis de pair avec celui d'une antique cité comme Erbil. Peut-être la petite ville avait-elle accueilli le christianisme avant la capitale ? Une tradition locale des gens de 'Ain-kāwa semble confirmer que les premiers évêques eurent leur siège à

(1) Il désignerait également un évêché jacobite du début du XII^e siècle et peut-être aussi (à moins qu'il ne faille lire Ḥerza) du XV^e siècle. La question n'a pas encore été éclaircie, mais il me semble impossible qu'il y ait eu des Jacobites dans la région de Ḥazza avant Denḥa. Réf. in HONIGMANN, *Barsauma*, p. 130, n. 59.

(2) CANARD, *Hamdanides*, I, p. 123 et n. 105.

(3) 'AMR, ar. p. 56.

(4) Et donc à distinguer d'Erbil. ASSÉMANI (*B.O.*, II, p. 420, n. 1) relève déjà la confusion (à moins que ce ne soit une interpolation de copiste) faite par 'AMR dans la vie d'Īšō'yaw d'Adiabène.

(5) NÖLDEKE, *Gesch. der Perser*, p. 20, n.

(6) Entre 729 et 751, cf. *B. Qoqa*, p. 255.

Hazza: il y aurait au Gird 'Abd ul 'Azīz, près de Hazza, vers le sud-ouest, un cimetière d'évêques et de moines.

Quant aux célébrités originaires de la ville même de Hazza, il est difficile d'en dresser la liste, car l'ethnique Hazzāya veut aussi bien dire Adiabénien que originaire de Hazza; il peut même être vocalisé de façon à vouloir dire «le voyant».

On voit les équivoques que cela peut créer. Ainsi Mingana, qui aura noté (1) que Mār Yōhannān, supérieur de B. Qōqā de 675 à 692/3, était né à Hazza, l'appellera-t-il plus loin (2) «le fils des voyants», alors que l'ethnique s'impose. En sens inverse, la traduction «voyant» semble s'imposer dans le cas de Yūsif Hazzāya, puisqu'il naquit probablement au même endroit que son frère, c'est-à-dire à Nimrūd (3).

Certainement originaire de Hazza est le moine Zakkaï, contemporain de Bar 'Éta (fin du VI^e s.) et moine du couvent de ce dernier (4). Mais le fils de Hazza le plus célèbre, appartenant à une famille de «notables» (5) est le patriarche Timothée I (780-823) surnommé le Grand.

On ne sait rien par ailleurs de l'histoire chrétienne de Hazza. On ne sait pas non plus quand elle cessa d'être chrétienne.

2. — 'AĪNKĀWA

Distant de cinq kilomètres seulement d'Erbil, en direction du nord-ouest, le village de 'Aĭnkāwa semble très ancien. Si Bedjan a raison (6) il s'appelait 'Amk Ābād au temps des Persans (7). D'où la version

(1) *B. Qoqa*, p. 245.

(2) *B. Qoqa*, p. 249.

(3) *L.C.*, n° 126. — CHABOT a pris position dans ce sens in *Eclaircissements sur quelques aspects de la littérature syriaque*, *J.A.* 1906, n° 13, p. 265, n. 1. De même MINGANA, in *Early Christian Mystics*, cit. p. 146; etc.

(4) *Hist. of Bar Idta*, éd. BUDGE, II, I, p. 222.

(5) 'AMR, ar. p. 64.

(6) Éd. chaldéenne de *Jabalaha*, 1888, note p. XII.

(7) Les noms de villages du Kurdistan qui se terminent par «Āwa» sont souvent une déformation du persan Ābād, résidence de. Cf. C. J. RICH, *Residence in Koor-distan*, I, p. 265, «Sulimanāva ou Suliman Abad».

‘Amkāwa (attestée au XIV^e s.), quelquefois abrégée en ‘Amko (déjà au X^e s.). Ce n’est que plus tard qu’apparaît la déformation ‘Ankāwa (XVIII^e s.), puis le moderne ‘Aīnkāwa (1).

Le plus ancien vestige chrétien conservé dans le village est une pierre tombale, entreposée près du baptistère de l’église de Mār Guōrguīs, et faite d’un gros moellon non taillé, couvert d’une inscription gravée en écriture très fine et très régulière. On y lit le nom d’un prêtre du nom de Hormizd, du village de ‘Amko, décédé le lundi 4 octobre 925 (A.D.). Plusieurs pierres tombales du même genre avaient été trouvées lors de la récente restauration de l’église; elles ont été négligemment noyées dans le mortier des fondations.

Le nom de ‘Amkāwa apparaît plusieurs fois dans les récits du siège de la citadelle d’Erbil (2) en 1310. Les assiégeants arabes vont et viennent entre Erbil et ‘Amkāwa pour négocier la reddition de la forteresse. Quelques mercenaires montagnards, à qui on avait accordé le sauf passage jusqu’au village, y sont bientôt rejoints et massacrés. Le village lui-même n’échappe à la tuerie qu’en payant de fortes sommes aux Kurdes et aux Arabes.

‘Aīnkāwa fut-il siège épiscopal au XVI^e siècle? La profession du patriarche ‘Awdīšō IV Mārūn, en 1562, pourrait le faire croire (3). Mais il y a dans cette liste tellement de noms d’évêchés que l’on ne trouve nulle part ailleurs, qu’il faut en conclure, soit qu’elle donne un reflet d’une hiérarchie tout à fait éphémère, soit que le patriarche a tout simplement un peu enjolivé la série des «nombreuses métropoles et des nombreux diocèses» sous sa juridiction, pour se faire reconnaître par Pie IV contre son rival de Rabban Hormizd.

On se demande comment ‘Aīnkāwa réussit à survivre, seul de tous les villages chrétiens de la région d’Erbil. Peut-être sa proximité de la

(1) Ne pas confondre avec le village jacobite de ‘Aīnqāwa. Cf. BEDJAN, *AMS*, I, p. 34 s., ms. de 1168. Mais c’est bien le «Aīn Koura» où J.S. BUCKINGHAM dessine, en 1816, un caravansérail d’opérette. Cf. *Travels in Mesopotamia*, t. II (Londres 1827) face p. 92.

(2) *The Monks*, p. 293-297.

(3) TERZI donne «Ancawa» et GIAMIL «Hancawa».

grande ville sauva-t-elle le village, qui sut se mettre sous la protection des gouverneurs de la région, grassement payés pour leur condescendance. En tout cas, on le retrouve bien vivant, et même érigé en patrie d'un auteur presque célèbre, à la fin du XVIII^e siècle.

Cet écrivain salue sa patrie, 'Aïnkāwa, comme «la mère de la science chaldéenne»! Évidemment, on a mieux fait en fait de dithyrambes (1), mais notre homme se rattrape en rappelant l'identification un peu oubliée d'Erbil avec le Rehobot de la Bible.

L'auteur de ces envolées lyriques est le prêtre Joseph de 'Aïnkāwa, «fils d'Abraham et de Sarah», qui vécut plus tard à Kerkouk. Il fit surtout des travaux de traduction: *Le Livre de la nourriture des prêtres* qu'il traduisit en chaldéen en 1795 (2) et *Le Collier de perles des prêtres*, traduit de l'arabe en syriaque en 1798 (3). Il composa aussi un *Lexique des mots syriaques et de quelques mots grecs*, achevé à Kerkouk en 1907 (4).

En 1841 (5) et 1844 (6) réside à 'Aïnkāwa, d'abord comme laïc puis comme chammas, David, fils de Yōḥannān, fils de Nīsān, fils de Gorgo, de la famille Qardāḥé, fameux scribe du village de Barzāné en Zibar. Les colophons des manuscrits de ce copiste et poète permettent de reconstituer sa carrière mouvementée. Il était à Barzāné en 1827 quand la peste du Zibar y fit périr le prêtre Ḥzairān (7). Il est encore dans son village natal en 1832 (8) et 1833 (9). On ignore les causes

(1) Je ne puis résister au plaisir de citer un des plus beaux exemples de ce genre, le cod. Rich 7151 du B.M. (*Cat. ROSEN-FORSHALL*, n° VII) qui est écrit «urbe beata, benedicta, orthodoxa fide illustra, praedicatione Paulina valida, probis justisque plena, praeclaris et praestantibus abundante, Tel Kaif, urbe Jonae prophetae» (?).

(2) *Cat. VOSTÉ*, N.-D. des Moissons, cod. 95.5.

(3) Ouvrage de théologie catholique, *Linea Margaritarum*, ms. de Cambridge, *Cat. WRIGHT*, cod. Oo.1.28, p. 1086-1095; copie à 'Aqra, cod. 62 de *Cat. VOSTÉ*, où l'on trouve ces renseignements p. 34 et 35.

(4) *Cat. VOSTÉ*, cod. 46.

(5) Cod. 'Aqra, 62.

(6) Cod. 'Aqra, 8.

(7) Cod. Tell Kaif, 60.

(8) Cod. 'Aqra, 20.

(9) Cod. N.-D. des Moissons, 265.

de son séjour à 'Aïnkāwa, mais il reviendra à son village et ce sera des «bords du Zab» que «Mār Yūsif, le grand évêque» (c'est-à-dire probablement Joseph Audo qui, avant de devenir le patriarche Joseph VI, fut évêque de 'Amādīa de 1833 à 1847) l'emmena pour un séminaire ambulant de quelques mois. Après quelques jours à Alqōš, le chammas suit son évêque à Dehōk, où il est ordonné prêtre, puis circule avec lui dans les villages de Zāhō. L'endroit où il reste le plus longtemps semble être Bidāro, où il séjourne cinq mois en 1846. Ses collègues de «séminaire», ordonnés avec lui étaient au nombre de deux. Ils se nomment Mūšé et Šim'ūn, mais on ne dit pas de quel village ils étaient. Quant à leur *ratio studiorum*, elle ne semble pas avoir comporté beaucoup de philosophie et de théologie; l'évêque «nous enseigna les rites», dit-il lui-même dans une complainte sur sa «pérégrination», contenue dans un recueil écrit de sa main en 1867 et qui se trouve à la bibliothèque des Dominicains de Mossoul (1).

Après huit jours à Mossoul, l'évêque renvoya chacun chez soi. C'est alors que commencèrent pour le prêtre David des catastrophes sans nombre qui devaient le faire fuir de village en village, et «dans chaque village j'ai enterré un de mes enfants», dira-t-il tristement lui-même; ce qui ne l'empêchera pas d'ailleurs de copier de nombreux manuscrits dont une douzaine nous sont parvenus (2).

Battu dans son village de Barzāné par les Aghas de Zibar, «qui ne permirent même pas aux enfants de pleurer», il est transféré à Ḥardés par Mār Yūsif «le grand évêque», qui avait été mis au courant de l'incident. Sa présence à Ḥardés de Sapespa est attestée en 1854 (3) et 1858 (4); en fait il y resta neuf ans, pendant lesquels huit de ses parents y moururent. De nouvelles difficultés le mènent à Ḥerpa, où trois de

(1) Hymne n° 2 (p. 7-12) d'un recueil manuscrit de 25 complaintes (dont évidemment une sur Job) en chaldéen, soureth et kurde, anciennement à Mār Ya'qūb.

(2) Il est déjà prêtre dans le cod. N.-D. des Moissons, 114, de 1849.

(3) Cod. N.-D. des Moissons, 9.

(4) Cod. 'Aqra, 9.

ses parents meurent encore en une fois. Les malheurs le poursuivant, il s'enfuit à Ṣanāya de Nahla. Il y perd deux enfants et doit quitter le village avec les chrétiens, chassés par de nouveaux troubles. Il laisse alors le Zibar, abandonnant tous ses biens, et il «trouve la paix» à Kaniafalhān, où il est en 1863 (1). Cela ne veut pas dire pour autant qu'il soit au bout de ses peines. La «mère des enfants» y meurt, et le pauvre vieux prêtre est désormais sans personne pour préparer ses aliments ou raccommoder ses vêtements. De toute sa famille, seul un fils lui reste, Anṭūn, qui l'aide un peu. Celui-ci meurt le 9 août 1865 et son pauvre père compose trois plaintes (2) sur sa mort. Jusqu'au moins en 1867, le prêtre David de Kaniafalhān exprimera sa tristesse en écrivant de nombreuses élégies, en chaldéen, en soureth et en kurde. Un bréviaire écrit pour Ādeḥ en 1871 (3), est le dernier témoin de son activité, il fournit aussi la dernière date que l'on possède sur sa vie.

Mais revenons à 'Aīnkāwa. Le village était devenu chaldéen catholique avant la fin du XVIII^e siècle, et avait été rattaché au diocèse de Kerkouk. En 1858, le Rev. G. P. Badger (4) y note cinquante-cinq familles, avec deux prêtres et une église.

Cette église, dédiée à S. Georges, est évidemment très ancienne, comme on l'a vu par la pierre tombale du X^e siècle. Elle est citée dans

(1) Cod. Tell Kaif, 60.

(2) Deux en chaldéen et une en soureth (p. 12, 155 et 152) dans le ms. de 1867. Il y a même un dessin «macabre» p. 160. Un autre recueil ms. également dans notre bibliothèque, est daté de 1879. Il est d'une autre main, moins précise que celle de Qāšā Dāwīd, et contient sept plaintes, 6 en soureth et 1 en chaldéen, qui ont été éditées in *Recueil de chants religieux en langue chaldéenne vulgaire*, Mossoul 1896, p. 248 s. (réédité en 1954). Sur ces sept plaintes, trois (4^o, 5^o, 6^o) se trouvent dans le ms. de 1867 (p. 159, 137, 139). Les 22 autres pièces sont donc inédites. A la fin du ms. de 1867 on lit une note au crayon du prêtre moine Eliās de Ṣaqlāwa, disant qu'il a lu ce livre à Mār Ya'qūb en 1905, et qu'il se souvient d'avoir vu l'auteur, alors un vieillard, au couvent de Rabban Hormizd, l'année où lui-même y entra, c'est-à-dire en 1855.

(3) Naguère à 'Amādīa.

(4) *The Nestorians*, I, p. 175.

un manuscrit de 1701 (1) sous le nom de «couvent de Mār Guōrguīs». Le nom de «couvent» ne doit pas être pris ici au sens propre, il veut dire simplement «église». C'est ainsi que le prêtre David, dont nous venons de parler, écrivait «à Kaniafalhān, près du couvent de Mār Aḥḥa»; nous verrons plus tard d'autres exemples du même usage du mot couvent pour église.

Le bâtiment actuel de Mār Guōrguīs est de réfection récente. Cependant quelques arcades du B. Šlōṭa sont plus anciennes. Une niche sculptée semble d'époque Jalilie (XVIII^e s.), de même qu'un morceau de sculpture qui traînait dans la cour de l'église en 1959, lors de ma dernière visite. La chapelle-baptistère se trouve (peu liturgiquement) à l'extrémité ouest de l'église. On l'appelle chapelle de Mār Yōḥannān, du nom de l'évêque, non daté, qui l'a construite.

Parmi les pierres entassées dans la cour, il y en a plusieurs qui portent des dessins d'épées, de poignards, etc. Nous parlerons plus loin de ces tombeaux sculptés.

Les vestiges de deux églises dites de Mart Šmūni et de Mart Mariam se voient encore dans les alentours de 'Aīnkāwa. La seconde est l'objet d'un pèlerinage solennel le jour de l'Assomption, et des bougies y sont allumées tous les samedis.

Les vicissitudes par où eurent à passer 'Aīnkāwa et les villages chrétiens d'Erbil sont bien illustrées par la présence, à la sortie du village, du tombeau de «Sahda Eliya». Ce martyr était un homme du pays qui, après avoir renié sa foi, la professa à nouveau et fut mis à mort par Kōr Pacha de Rawandūz en septembre 1831 (2). Son nom était Eliya 'Abdōka.

(1) Cod. Kerkouk, 30.

(2) Kōr Pacha, le pacha borgne, était le surnom du cruel Muḥammad Pacha de Rawandūz, qui régna à partir de 1826 et étendit son gouvernement à toute la partie du Kurdistan qui se trouve au nord de l'Iraq, jusqu'à Ġazīra ibn 'Omar. Cf. S. H. LONGRIGG, *Four Centuries of Modern Iraq*, Oxford 1925, p. 285-286, et *Histoire de Mohammed Pacha, surnommé Mīr Kōr*, par Mgr A. SCHER (*J.A.*, XV/1910, p. 132-139) où l'on voit

3. — BÉT ṢAYYĀDÉ

La politique pro-jacobite de Denḥa d'Erbil, au XIII^e siècle, nous a amenés à parler plus haut de B. Ṣayyādé ou B. Ṣayyida. J'ai suggéré alors une explication du double titre du nouveau diocèse jacobite de 1277, joignant B. Ṭakšūr à B. Ṣayyādé.

Le site de B. Ṣayyādé n'a pas encore été retrouvé. La tradition de 'Aīnkāwa le place à Béné Slāwa, à une heure et demie de marche au sud-est d'Erbil. Rien jusqu'ici ne peut confirmer ou infirmer cette localisation.

B. Ṣayyādé était évidemment un village nestorien, dont le nom veut dire «le village des chasseurs». On pourrait aussi l'interpréter «le village des pêcheurs», mais on ne voit pas très bien dans quel cours d'eau ses habitants auraient pu aller à la pêche.

La première mention du lieu date de la seconde moitié du VIII^e siècle, quand une femme du village est guérie par Māran 'Emmeh de Zīnai, supérieur de B. Qōqā (1).

Le XIII^e siècle fut l'âge d'or de B. Ṣayyādé. Les Jacobites y construisaient une nouvelle église en 1265, quand le nouvel évêque d'Adherbaïdjan, Yōḥannān (ex Denḥa) bar Hamza y passa, venant de Bagdad (2). Il y mourut et y fut enterré.

Un manuscrit copié dans ce village en 1267 nous est parvenu. C'est un *Liber Officiorum* attribué à Georges d'Erbil, qu'un certain prêtre Poṭros, fils de Yōḥannān, fils de David, fils d'Abū Naṣrī, copia pour son propre usage (3).

que plusieurs chrétiens de 'Aīnkāwa étaient passés à l'Islam. Un second revint également au christianisme, il s'appelait Bouya Soura. Bakr Bek, agent de Mīr Kōr à Erbil, le fit saisir et mettre à mort en novembre 1833. Le traducteur et copiste de Sachau, Aramya Šāmīr, était aussi de ce village.

(1) *B. Qoqa*, p. 262.

(2) A moins que Bar Hamza n'ait fait un détour, ce détail infirmerait la localisation de B. Ṣayyādé à Béné Slāwa, qui n'est pas exactement sur la route Erbil-Bagdad.

(3) Bibl. Vat., *Cat. ASSÉMANI*, III/1759, cod. 148.

En 1277 l'évêché jacobite est installé, et la prévoyance de Denḥa a renforcé les chrétiens. En 1285 se produit la première escarmouche, et quelques habitants sont tués par les Kurdes (1). D'autres, attirés en renfort par les gens d'Erbil en 1290, se font massacrer en route (2). Mais le village put traverser sans périr les événements de 1310 (3), et les rescapés d'Erbil, notamment le catholicos Yahwālāhā III et le métropolitain d'Erbil, Joseph, purent s'y réfugier. Les assaillants de la citadelle y feront plusieurs visites, ils en remèneront même le patriarche, mais on n'y signale pas de massacre à cette époque.

La dernière mention de B. Ṣayyādē, ici dans sa partie jacobite, semble dater de 1317. Cette année-là, le chef de «B. Ṣayyārē» joue un rôle dans l'élection de R. Matta de Barṭelli comme nouveau maphrien (4). A moins qu'il y ait eu un village jacobite de B. Ṣayyārē, encore inconnu, il semble qu'il faille restituer ici la lecture «B. Ṣayyādē». Nos lecteurs savent la différence infime qu'il y a en syriaque entre les deux lettres «d» et «r».

4. — KAFAR 'ŪZĀĪL

Sous la vocalisation de Kafar 'Azza, ou Kafar 'Azzi, cette ville figure dans les sources arabes comme centre du district de Ḥazza (5).

La seule indication que l'on ait de sa position vient de l'auteur des *Marāṣid al Ittilā'* (6) et de Yāqūt de Ḥama (7) qui la situent «près d'Erbil, entre celle-ci et le Zab inférieur». Il faut donc la chercher à l'est d'Erbil, pas très loin de cette ville (8).

(1) *Hawādīt*, p. 447.

(2) *Chronography*, I, p. 486.

(3) Cité in *The Monks*, p. 272, 276, 280, 281, 303.

(4) *Hist. Eccl.*, II, col. 500.

(5) BUDGE (*Bk.* II, p. 295, n. 1) traduit le nom par «village de la gazelle». Il est décrit par IBN ḤAWQAL dans *Ṣūrat al arḍ*, Leyden 1938, p. 217.

(6) II, p. 509.

(7) *Mu'ğam al Buldān*, VII, p. 266.

(8) Le P. VOSTÉ (*Cat. Kerkouk*, p. 7, n. 1) la cherche «sur la rive occidentale du Grand Zab»; BUDGE (*Bk.* II, p. 350, n. 2) se risque à dire que peut-être la ville

Kafar 'Ūzaïl (1) n'était pas très loin non plus de B. Şayyādē. On voit dans l'histoire de Bāwaï de Gwiltā, dit le musicien, que, lorsqu'il enseignait dans son école de Kafar 'Ūzaïl, une femme de B. Şayyādē lui amena un avorton pour lequel elle demanda ses prières (2). Cet enfant devait devenir Mār Abraham bar Dašandad, dit le boiteux (vers 720). Ce qui importe ici, c'est que la femme de B. Şayyādē soit venue à Kafar 'Ūzaïl, sans que Thomas de Marga ait éprouvé le besoin de souligner que la distance ait rendu cette visite spécialement extraordinaire.

On verra bientôt que le grand couvent de Mār Miḥā'il de Tar'il était situé à un mille de Kafar 'Ūzaïl; trouver l'un serait trouver l'autre, mais je n'ai pu y parvenir jusqu'à ce jour.

De Kafar 'Ūzaïl chrétien on connaît peu de choses. Son église était placée sous la vocable de Mār Addaï, le disciple. Elle fut restaurée avant 1265 par Denḥa d'Erbil (3).

L'ÉCOLE de Kafar 'Ūzaïl était «grande et fameuse» (4). Ce fut la première des soixante écoles fondées par Bāwaï de Gwiltā (5) en Marga et en Adiabène. Ceci se passait sous le patriarcat de Šlīwa Zḥā (714-728). Le fondateur dirigea lui-même son école. Son successeur fut Māran 'Emmeh (6), plus tard évêque de Salāḥ, puis métropolitain d'Adiabène sous le patriarche Jacques II (753-772).

était le siège de l'évêque de Marga (?). En fait, HOFFMANN sur lequel il s'appuie (p. 236-237) la place à l'est du Grand Zab, à hauteur d'Erbil.

(1) Vocalisé Kafar 'Ūḏail par Mgr HANNA QORIO (*Nağm*, III/1931, p. 249), qui attribue la construction de son église à Mār Addaï lui-même.

(2) *Bk.* II, p. 301.

(3) *Eloge*, cit., p. 128-129.

(4) *Bk.* II, p. 295, 297, 349.

(5) En arabe: Ġabiltā, cf. carte des Antiquités d'Iraq, au nord de Takrit. — Sur Bāwaï de Gwiltā, dit le musicien, à ne pas confondre avec Bāwaï le Grand (d'Izla) et Bāwaï le Petit (de Nisibe) et Bāwaï le Scribe (des grottes), voir A. SCHER, *Études supplémentaires sur les écrivains syriens orientaux*, in *ROC*, XI/1906, p. 18-19, et l'article *Babai de Gabilta*, par E. HERMAN, in *DHGE*, VI/1932, col. 11, avec les références.

(6) *Bk.* II, p. 306.

Un des plus fameux disciples de Bāwāi fut Gurīa de Kafar ‘Ūzāil (1) qui deviendra le maître de l’évêque de Balad, Mār Quriāqōs (2).

Il semble que l’école soit tombée en sommeil dans les siècles qui suivirent. Le futur patriarche Denḥa I la rétablit, alors qu’il était encore métropolitain d’Erbil, donc vers le milieu du XIII^e siècle (3).

Kafar ‘Ūzāil était un des grands centres des Šahrigān christianisés (4). En plus de leurs hérésies (5), ces orgueilleux féodaux opprimaient les classes inférieures (6) et prétendaient bien dicter au patriarche leurs volontés dans le choix des métropolitains d’Adiabène (7). On comprend que le pieux évêque Māran ‘Emmeh ait prédit leur ruine. Elle se réalisera par le moyen de Ḥātem ibn Šāleḥ, qui les persécuta et les chassa du pays.

5. — LE COUVENT DE MĀR MIḤĀ’ĪL DE TAR’ĪL

Éléments de localisation

Aux éléments déjà apportés pour la localisation de Kafar ‘Ūzāil, dont le couvent était distant d’un mille (8), on peut ajouter de nouvelles données :

Le *Liber Castitatis* (9) place le couvent à cinq parasanges (étapes, heures de marche) de B. Qōqā. La distance est donnée avec trop de précision pour qu’on lui applique la défiance générale que nous avons

(1) *Bk.* II, p. 303.

(2) *Bk.* II, p. 415.

(3) *Bk.* II, p. 129. — Le cod. 57 de Berlin (*Cat.* SACHAU, I, p. 190) contient une hymne de David Eskolāya, professeur de l’école de Kafar ‘Ūzāil, inconnu par ailleurs (BAUMSTARK, *Syr. Lit.*, p. 197 et n. 2).

(4) IBN ḤAWQAL, cit. En arabe: *šahāriḡa*; cf. HOFFMANN, p. 236-239.

(5) Certains professaient que le Christ était un homme ordinaire, un des prophètes. Cf. *Bk.* II, p. 309-310.

(6) *Bk.* II, p. 312-313.

(7) *Bk.* II, p. 384-388.

(8) Cf. HABIB ZAYAT, *Couvents chrétiens*, p. 33, d’après *Masālek*, p. 288.

(9) N° 61.

apprise vis-à-vis des distances d'Īšō'dnaḥ. Ceci place Tar'īl à l'ouest ou au sud-ouest d'Erbil, elle-même située à sept heures de marche de B. Qōqā. Une telle localisation serait en désaccord avec le texte de Yāqūt, qui place Kafar 'Ūzaīl entre Erbil et le Petit Zab, mais s'accorderait avec la suggestion de Bar Hebraeus que Tar'īl se trouve sur la route de Mossoul à Erbil, celle du moins qui passait par le nord de la Montagne du khan.

Par ailleurs, d'histoire de Tar'īl va bientôt nous faire rencontrer le grand bienfaiteur du couvent, Sawrīšō' fils de Naḥwar, de la ville de Kafar 'Ūzaīl (1). Mgr A. Scher avait déjà émis l'hypothèse, trouvé très probable par Mingana (2), que ce Sawrīšō' était le gouverneur d'Adiabène, père de Ḥassan qui demanda à Thomas de Marga d'écrire le *Livre des Supérieurs* vers 840, et en qui on peut reconnaître le propriétaire possible du «Château de Sawrīš».

Tous les éléments convergent donc pour attirer l'attention sur la région au sud-ouest d'Erbil. Quand les circonstances s'y prêteront, je suggère que l'on recherche Tar'īl au lieu dit Kilissa, à vingt kilomètres au sud-ouest d'Erbil, à dix kilomètres de Ḥazza. Le site de Kafar 'Ūzaīl (ou Kafar 'Azzi) serait alors l'actuel Sorbash 'Azīz, situé à 1 km. 500 (un mille) de Kilissa, vers le nord-est.

Cette localisation concorderait également avec l'*Histoire de Yah-wālāhā III* (3), où l'on voit les moines de Tar'īl quitter leur couvent «dans la nuit» et arriver à Erbil «au petit jour». En fait, ils auraient fait moins de quatre heures de marche.

Si l'on retrouvait Tar'īl, il faudrait y vérifier les détails topographiques fournis sur son compte par les *Masālek* (4), d'après al Mustawfi: au temps de la prospérité du couvent, un cours d'eau coulait

(1) *L.C.*, n° 61.

(2) *Analyse*, p. 194, n. 8, et *B. Qoqa*, p. 261, n. 1.

(3) Éd. CHABOT, p. 157.

(4) P. 287-288, s.v. 'Umr Atrā'il, compte tenu de la remarque de H. ZAYAT, in *Machriq*, Beyrouth, LXII/1948, p. 305, sur la correction à faire au texte d'Aḥmad Zaki Pacha, qui met 'Omar au lieu de 'Umr.

devant sa porte; il y avait à l'est des vergers et des vignes, avec un moulin en contrebas. De l'autre côté du cours d'eau se trouvait un tell, portant le nom d'un couvent ancien, sur lequel on ne sait rien: DAIR ZĀRAĞ. Du haut de ce tell, au printemps, on voyait tout le pays de Ḥazza.

Muḥammad ibn Aḥmad al 'Aṣi avait chanté ses fleurs, mais déjà au temps du Mustawfi, soit avant 1340, le cours d'eau qui faisait jadis tourner le moulin avait été détourné et passait maintenant loin du couvent. Le vieux canal était à sec et il n'y avait plus d'arbres. Le moulin inutile était encore visible. Seule l'église était entretenue: à chaque fête du saint patron on y tenait une foire où les gens d'Erbil et des environs venaient, et qui durait deux jours ou plus.

C'est tout ce que l'on peut dire pour le moment sur la situation du couvent, mais cela suffit déjà pour écarter quelques localisations moins probables.

Budge (1) le place «pas loin de Mossoul, sur la route d'Erbil»; Chabot ira plus loin: trouvant sur la carte un lieu appelé Tarğilla, au nord de Karamlaiss, avant le Ḥāzir quand on vient de Mossoul, il se laisse prendre à l'apparente ressemblance des noms et épingle Tar'īl à 30 km. de Mossoul et à 55 km. d'Erbil (2).

D'autres confusions sont encore possibles. D'abord avec le couvent de l'autre Miḥā'il, dit l'Égal des anges, couvent situé sur le Tigre, tout près de Mossoul. Faute de précisions on peut quelquefois se demander auquel des deux couvents homonymes un fait raconté se rapporte. Par exemple, quand le maphrien Grégoire Ya'qūb II, neveu du patriarche Michel le Grand (1189) se vit refuser l'entrée de Mossoul par les habitants qui soutenaient l'intrus Karīm ibn Māsiḥ, de Mār Matta, il resta un temps, avant de retourner à Takrit, au couvent de Mār Miḥā'il (3).

(1) *The Monks*, p. 54.

(2) Suivi par R. HILGENFELD, dans *Jabalaha III vita*, Leipzig 1896, p. 29.

(3) D'après *Les Catholicoi d'Orient et les Maphriens syriens*, en arabe, par Mgr ARMALET, in *Machriq*, XXII/1924.

Lequel? Et si l'on passe aux couvents syriens du même nom, il y en a au moins un, qui se trouve près de Mardin (1).

Enfin, comme il y a plusieurs couvents de Mār Miḥā'il, il y a aussi plusieurs Tar'il. Le plus célèbre est le grand couvent jacobite situé au village de Tell 'Ada, près d'Alep (2).

Histoire du couvent

Nous avons essayé de reconstituer, en parlant des disciples de Sawrīšō' de B. Qōqā, les raisons qui avaient poussé Mār Miḥā'il à quitter son couvent d'origine et à fonder ailleurs. Notons simplement ici que le monastère fut achevé et enrichi par Sawrīšō' fils de Naḥwar. Que ce même personnage soit venu rendre visite à Māran 'Emmeh de Zīnaï, le place dans la seconde moitié du VIII^e siècle (3) et montre que le développement du couvent se produisit environ cent soixante ans après la fondation. Mār Miḥā'il en effet fonda son couvent avant 650, et le «chef du pays» le dota vers 820.

Une relique de Tar'il a traversé les siècles, dont elle porte d'ailleurs les stigmates. C'est un *Nouveau Testament*, conservé à la bibliothèque archiépiscopale de Kerkouk (4); il fut écrit en 1287 au couvent, qui est mis ici «au village de Kafar 'Ūzaïl, près de...» Malheureusement le reste manque.

A la fin du XIII^e siècle et au début du XIV^e, Tar'il apparaît plusieurs fois dans l'*Histoire de Yahwālāhā*. Le supérieur de ce temps s'appelait R. Denḥa (5). Yahwālāhā lui-même vivra deux ans à Mār Miḥā'il, où il «achètera» une cellule pour lui et pour son compagnon

(1) Cf. Mgr ARMALET, *Aperçu historique sur les couvents de Mardin*, en arabe, in *Machriq*, XII/1909, p. 760-770; O. PARRY, *Six Months*, cit. p. 75.

(2) Cf. CHABOT, *Les évêques jacobites du VIII^e au XIII^e siècle*, in *ROC*, 1899, p. 502, 509, 510; *id.*, *al Lū'lū' al mantūr*, 2^e éd., p. 627.

(3) *B. Qoqa*, p. 261.

(4) *Cat. VOSTÉ*, cod. 1.

(5) *The Monks*, p. 268.

R. Ṣawma (1). Il y repassera avant d'aller au camp mongol chercher son investiture de catholicos, en 1283 (2). Au cours de la crise de 1310, le patriarche sera ramené au couvent en résidence forcée (3), à la fois pour le protéger, car il était trop bien en cour pour qu'on puisse le tuer sans craindre des ennuis de la part de ses compatriotes mongols, et aussi pour éloigner du théâtre des massacres un témoin gênant.

Il y reviendra encore quand ses ossements mêmes n'auront pas trouvé la paix et que le couvent de Marāgā (4), son premier lieu de sépulture, sera pris aux chrétiens (5). Probablement ses restes furent-ils encore troublés quand Tar'il disparut à son tour.

Enfin, si le texte dit de Ramicho avait quelque chance (mais en a-t-il?) d'être authentique (6), il fournirait la dernière mention de Tar'il et le nom de son dernier moine connu, R. Yūsif, en 1451.

6. — LA ROUTE DU ROI ET LE PONT DU ROI

En plus de la route de l'ouest, qui suivait le Tigre, l'Adiabène était traversée par une route de l'est appelée, du temps des Sassanides, la Grand-Route du Roi (7).

(1) *The Monks*, p. 143-149. D'autres textes le font aller à B. Qōqā.

(2) *The Monks*, p. 153.

(3) *The Monks*, p. 266. En 1328 fut écrit à Tar'il un volume de Narsai, jadis conservé à Diarbékir. Cf. note de Mgr A. SCHER dans son édition de BAR Ḥaḍbšabba, *Cause de la fondation des écoles*, P.O., IV/1907, p. 399, n. 1.

(4) Capitale d'Hulagu, en Adherbaïdjan, à 80 km. au sud de Tabriz.

(5) 'AMR, ar. p. 125 et B.O., III, II, p. 457. Que le transfert ait été effectué vers Erbil semble indiquer que le fait se produisit au moment où le patriarche nestorien résidait dans cette ville, ce qui est le cas de Timothée II (1318-1332).

(6) Publié par NAU, dans ROC, XX/1918, p. 56 s.

(7) E. HERZFELD a esquissé une partie de son trajet dans *Archäologische Reise im Euphrat und Tigris Gebiet*, II, p. 327; voir aussi: DAVID OATES, *The Roman Frontier in Northern Iraq*, in *The Geographical Magazine*, CXXII, 2/1956, carte p. 190, et du même: *Ain Sinu, A Roman Frontier Post in Northern Iraq*, in *Iraq*, XXI/1959, carte p. 209. De même, L. DILLEMANN, *Haute Mésopotamie*, cit. p. 147-161.

Cette route venait de Ġazīra ibn ‘Omar, traversait le col de Zāḥō, où elle rejoignait la route venant de Nisibe; puis elle longeait la montagne d’Alqōš, et arrivait ainsi au Gōmel qui était traversé sur le pont dit plus tard «Qantarāt al Gōmel» (1). A côté de ce pont se trouvait la localité de Gaugamēla, dont le site est actuellement marqué par Tell Gōmel. Le Ḥāzir était ensuite franchi à gué un peu au-dessus de son confluent avec le Gōmel. Là, la route commençait à traverser Marga, d’ouest en est, le long du flanc nord de la chaîne basse de Bardarāš (2). Ainsi la route arrivait-elle au Grand Zab qui, lui aussi, était franchi sur un pont.

L’existence de ce pont, dit Pont du Roi, est attestée depuis les jours de la bataille d’Arbèles, en 331 av. J.-C. Les différents textes cités par les auteurs à ce propos (3) sont catégoriques: Darius passa le Lycos sur un pont, et probablement Alexandre le suivit-il.

(1) E. HONIGMANN, *Barsauma*, p. 97, n. 4.

(2) Quand on en viendra à Marga, ce sera le long de cette route qu’il faudra chercher «le beau monastère de la gazelle» (*Hist. of... Bar Idta*, II, I, p. 191, 194), les villages de Barzāḥé et de B. Marūt (*ibid.*, p. 197) et le khan du vilain Ayyās (*Bk.* II, p. 231-232).

(3) Le passage de ce pont semble fixer dans la plaine de Navkur, et non pas près de Karamlaiss, la bataille du Bumados, ou de Gaugamèles. Le géographe royal d’Anville (carte de 1732, *Patriarcatus Antiochenus*, dans LE QUIEN, t. II, face à la p. 669) fixe déjà le site de Gaugamèles avec précision. La région fut explorée par le colonel Sheil, vers 1837, puis par le Dr ASAHEL GRANT (*The Nestorians*, 1844, p. 206 et carte), qui suggère encore la localisation. Là où ce dernier est moins heureux c’est quand il pense trouver une confirmation de sa thèse dans le fait que la région s’appellerait «Beth Garmae», c’est-à-dire «le pays des os». On sait que le B. Garmaï est la région de Kerkouk. Les textes sont cités par J. S. BUCKINGHAM, *Travels in Mesopotamia*, t. II (Londres 1827), p. 99-102; le Col. CHESNEY, *Expedition to the Euphrates and Tigris*, 1850, t. II, p. 294, et surtout: FER. HOEFER, *Chaldée, Assyrie, Médie, Babylonie, Mésopotamie*, etc., dans coll. *L’univers, ou l’histoire et description de tous les peuples, de leurs religions, moeurs et coutumes, etc.*, Paris, F. Didot, 1852, p. 338-339, puis par toutes les histoires d’Alexandre, v.g. W. W. TARN, *Alexander the Great* (Cambridge U.P., 1948, 2 vol.). Ce dernier auteur (t. II, p. 189, App. 5) suit encore A. STEIN pour placer la bataille dans la plaine de Karamlaiss, bien qu’il abandonne l’identification proposée par Herzfeld de Karamlaiss avec Gaugamèles.

Le pont existait toujours au VI^e siècle de notre ère, et il y avait même à côté de lui un couvent, qui ne semble pas avoir d'autre nom que LE COUVENT DU PONT (1). Ce monastère avait été fondé avant celui de Bar 'Éta; vers 562 son supérieur s'appelait Mār Ḥnānia. On trouve une autre mention du Couvent du Pont quand ses religieux amènent un malade à Ḥnanišō', supérieur de B. Qōqā vers 670 (2).

Les moines de ce couvent raconteront un jour à Bar 'Éta une histoire édifiante qui s'était passée sur le pont (3). Des mages, c'est-à-dire des Persans païens zoroastriens, voulurent venir prendre de force une jeune fille chrétienne de B. Marūt qu'ils voulaient donner en mariage à l'un des leurs; Dieu la protégea et les ravisseurs furent projetés dans le Zab au moment où ils voulaient traverser le pont. Ils se noyèrent.

Le noble Baṣṭōmağ de Quplāna, père du catholicos Īšō'yaw III (644-658), empruntait souvent aussi le Pont du Roi quand il venait à B. 'Āwé rendre visite à son ami R. Ya'qūb, ou à l'occasion d'une inspection de ses propriétés de Marga (4). C'est au cours d'un de ces voyages que lui arriva la mésaventure suivante, à laquelle j'ai fait allusion plus haut:

A côté du pont du Zab qu'il traversait, il y avait des sorcières qui faisaient leur lessive, «et elles se chantaient l'une à l'autre les chants des démons, et toutes choses autour d'elles dansaient au son de leur chant». Le refrain devait être facile à retenir, car le pauvre Baṣṭōmağ se surprit bientôt à se le chantonner. Il n'eut pas plutôt prononcé les paroles magiques que les diables lui apparurent, lui tenant compagnie sur le chemin et lui disant: Donne-nous l'ordre que tu voudras, et nous l'exécuterons. Dominant sa peur, le rusé compère leur dit: «Rassemblez ces pierres et faites en un tas (les pierres y sont encore, dit Thomas de Marga) et suivez-moi là où je vais.» Pressant sa mule, il arriva à la

(1) *Hist. of... Bar Idta*, II, I, p. 200.

(2) *B. Qoqa*, p. 242.

(3) *Hist. of... Bar Idta*, II, I, p. 280.

(4) *Bk.* II, p. 82-84.

cellule de R. Ya'qūb. Laissant les diables à la porte, il leur ordonna de garder sa mule jusqu'à ce qu'il sorte. R. Ya'qūb lui fit oublier le refrain magique et le renvoya en riant: «Lève-toi, dit-il, et cours rattrapper ta mule, car les diables sont partis et l'ont laissé s'échapper.»

En amont du pont il y avait un gué, en face du village d'Estwān de Marga (1). Il semble que le chemin par le gué ait été plus court, quand il était praticable, car on voit une caravane allant de Ḥadīṭa vers Marga traverser le Grand Zab au gué d'Estwān (2). En fait, il y a un gué, au nord du village de Mandāwa, situé à peu près sur la ligne droite d'Erbil à B. 'Āwé.

Herzfeld localise le Pont du Roi à Gird Māmik, ce qui est exact. En effet des traces de maçonnerie sont encore visibles sur les deux rives, ainsi que dans le lit du fleuve.

Un peu plus au sud, à Šiwārēš, à environ 20 km. au nord d'Eski Kelek, on signale aussi une «pile de pont». En fait, il semble que ce soit plutôt l'une des digues (3) marquant le début du grand canal d'irrigation parallèle au Zab, qui se continuait jusqu'au-delà de B. Qōqā. Les Kurdes appellent ces travaux «Şadr nahr Bahlūl», le canal étant attribué à un certain Bahlūl.

7. — ALTYN KÜPRÜ

Une fois fixée la place du pont, le trajet du Chemin du Roi est facile à reconnaître, puisqu'il va en ligne droite vers Erbil, en passant par Gazna et 'Aïnkāwa; la distance est d'une trentaine de kilomètres, soit une journée de marche.

L'autre partie de la route, d'Erbil au Petit Zab, en direction de Kerkouk, n'a pas varié depuis l'antiquité. Le pont auquel elle aboutit est toujours à la même place, c'est celui d'Altyn Küprü.

(1) Bk. II, p. 84. *Researches*, p. 45, place à tort ce lieu en Ninive.

(2) Bk. II, p. 439. Le B. Zīwa de Bastōmağ pourrait être l'actuel Basāwā, à 7 km.

(3) Il y a des traces du même canal plus haut vers le nord, le départ a donc dû être anciennement situé plus en amont.

Connu à l'époque assyrienne sous le nom de Šimurrūn, ce village est mentionné dans l'histoire chrétienne, à la fin du VIII^e siècle, sous le nom de Q̇tartā d' Zāwā, le Pont du Zab (1). Mār Boḥtīšō', fondateur de Dair Margāna en était originaire. Sous les Arabes, le nom devint «Qanṭarat az Zāb», au témoignage d'Ibn al Fawṭi (début du XIII^e siècle) (2).

Dès le XV^e siècle (3), le nom turc actuel apparaît. La légende qui veut que le pont ait été appelé le «pont d'or» parce que sa reconstruction par Murad IV, en 1638, avait coûté son pesant d'or (4), est contredite par J. S. Buckingham (5). Celui-ci préfère y voir un abrégé du nom complet qui aurait été «Altyn Su Küprü», le Pont de la Rivière d'Or, ce dernier nom étant quelquefois donné au Petit Zab.

Une vue d'Altyn Küprü au début du XVI^e siècle a été conservée dans l'une des illustrations du manuscrit intitulé *Récit des étapes de l'expédition du Sultan Sulayman dans les Deux Iraq*, par Nasuḥ as Silāhi al Mitraqi, en 1537/1538 (6). On y voit l'image d'une ville fortifiée dans une île, entre les deux bras d'un fleuve, avec l'inscription, en haut, dans un cartouche: Altyn Küprü.

Dans la suite, les ponts furent rebâties par Ḥassan Pacha († 1723) (7) et non pas, comme le voudrait E. Ives (8), par «les anciens chrétiens qui habitaient la ville». Ce sont ces ponts qui sont qualifiés de «two

(1) L.C., n° 119.

(2) Article *Altyn Küprü*, en arabe, par G. 'Awwād, dans *Dā'irat al ma'ārif*, Beyrouth 1956, t. I, p. 328-330.

(3) *Šaraf Nāmeḥ*, de ŠARAF AD DĪN 'ALĪ AL YAZDĪ, en 1424, d'après l'article de YA'QŪB SARKĪS, dans la revue *Logat al 'Arab*, VIII/1930, p. 727; réimpression dans *Mabāḥiṭ 'Irāqīya*, t. I, Bagdad 1948, p. 289-292.

(4) C. J. EDMONDS, dans *Kurds, Turks and Arabs* (Londres, O.U.P. 1957) recueille encore une autre légende selon laquelle le pont aurait été bâti par (ou pour) une dame appelée Altyn (p. 275).

(5) *Travels*, cit., t. II, p. 101 bis, avec réf. à OTTER, cit. p. 110 n.

(6) A l'Université de Stambul. Ex-ms. de Yldiz. Cf. *Syria*, IX/1928, p. 328-345, par ALBERT GABRIEL. L'illustration se trouve fol. 73 v.-74 r.

(7) *Four Centuries*, cit. p. 127.

(8) *A Voyage from England to India in the year 1754*, Londres 1773, p. 315.

ridiculously high pointed bridges», par le *Gazetter of Bagdad* (1), et décrits longuement, avec figure, par Herzfeld (2). Les soldats turcs en retraite les firent sauter en 1918 (3).

Altyn Küprü est redevable à sa position géographique d'avoir toujours été disputé entre les maîtres éphémères de l'une ou l'autre rive du Petit Zab, et d'être devenu plusieurs fois leur champ de bataille. Même après l'affermissement de la conquête turque, en 1554 (4), les officiers du sultan durent quelquefois s'éclipser de la ville. Ainsi en fut-il en 1805, quand 'Abd ur Raḥman Pacha Babān y battit une armée de troupes de Mossoul et d'auxiliaires, envoyés contre lui à l'instigation de 'Alī Pacha de Bagdad (5).

Entre 1826 et 1833, le Beg de Rawandūz, Muḥammad le Borgne, prit Erbil et Altyn Küprü et y installa ses parents au lieu des Babān (6). Quant il se retirera, avant 1837, les officiers turcs reviendront (7). Mais, de toutes façons les chrétiens avaient disparu de la ville depuis longtemps. Altyn Küprü est aujourd'hui presque exclusivement habitée par des Turcomans.

8. — ENVIRONS DU PETIT ZAB

Je rassemble dans ce paragraphe des renseignements concernant quelques sites non localisés. Peut-être l'un ou l'autre des couvents ci-dessous doit-il être identifié avec le Dérké Ariān, ou le Dérké Kiṭké, vus plus haut; on ne peut le dire avec certitude car de tous ces sites on ne sait qu'une chose, c'est qu'ils étaient «près du Petit Zab».

(1) 1915, p. 272.

(2) *Reise*, cit. t. II, p. 322-329, avec références p. 322, n. 2. — Il semble difficile d'accepter l'avis de cet auteur et d'identifier Altyn Küprü avec Šahrqard.

(3) A. M. HAMILTON, *Road through Kurdistan*, Londres, 5^e éd. 1945, p. 46.

(4) *Four Centuries*, p. 33.

(5) *Ibid.*, p. 233.

(6) *Ibid.*, p. 285.

(7) *Ibid.*, p. 286.

DAIR TŠINĀRÉ

Le «couvent des platanes» ne devait pas être loin du pont du Zab, puisque R. Boḥtīšōʿ, d'Altyn Küprü, y prit l'habit (1). Cependant on ne peut être sûr s'il était en Adiabène ou sur l'autre rive, en B. Garmaï.

LE PAYS DES BANIQĀYÉ

Ce district semble devoir être placé entre le pont du Zab et la Montagne d'Adiabène. On voit Īšōʿyaw, métropolite vers 780, obligé de faire le grand tour pour éviter les districts rebelles du centre de son diocèse, commencer par là sa tournée des cantons fidèles (2). Plus tard, il longera la limite est de son éparchie, du sud-est au nord-ouest, passant successivement par la Montagne d'Adiabène et Hewtōn, pour ensuite traverser le Grand Zab et entrer en Marga, qui dépendait également de lui, et où il sera mieux reçu.

LE COUVENT D'ABBA ZĪNAĪ

Ce couvent était situé à côté du Petit Zab. Son fondateur était contemporain de Sawrīšōʿ I (596-604) (3). Il fut d'abord disciple de R. Istīpānos, dans la Montagne d'Adiabène. A la mort de son maître, il descendit et bâtit un temple et un noviciat près du fleuve (4). Quarante frères se groupèrent autour de lui.

Zīnaï est célèbre pour son don des larmes (5) et par les livres qu'il écrivit sur la vie solitaire (6). Bāwaï de Nisibe et son compagnon, Rabban 'Awdīšōʿ (7), restèrent un certain temps auprès du fondateur. Quand Zīnaï mourut et fut enterré dans son temple, Mār bar Šabṭa lui succéda. On retrouvera ce dernier comme fondateur au pays de Ma'alṭa et Hnīṭa.

(1) *L.C.*, n° 119.

(2) *Bk.* II, p. 388.

(3) D'après 'AMR, ar. p. 51.

(4) *L.C.*, n° 70.

(5) *Chr. de Seert*, II, p. 186-187.

(6) Cf. les *Lit. Syr.*, v.g. BAUMSTARK, p. 131.

(7) Probablement l'ombre fidèle de Bāwaï, cité par *L.C.*, n° 71. Par extraordinaire, ce moine ne fonda rien lui-même. Il mourut à Izla à 49 ans.

9. — VARIA

Ce dernier paragraphe groupe toutes les localités de la plaine d'Erbil qui ont un intérêt quelconque pour l'histoire du christianisme d'Adiabène. Peut-être les a-t-on déjà rencontrées, mais je ne m'y suis pas attardé pour ne pas alourdir le texte, et par ailleurs ces noms méritent plus qu'une note au bas d'une page.

GAZNA est un village, actuellement musulman, situé à 7 km. au nord-ouest de 'Aïnkāwa, sur la Route du Roi. D'après la tradition de 'Aïnkāwa, il y avait encore des chrétiens dans ce village il y a une centaine d'années. A l'appui de cette assertion on peut citer le *fanqīt* du prêtre de Gazna, Šim'ūn bar 'Īssa, qui est actuellement à l'église de 'Aïnkāwa, et qui est daté de 2106 des Grecs, soit 1795 de notre ère. La mosquée de Šaiḥ Muḥammad à Gazna serait l'ancienne église de Mār Quriāqōs.

Le COUVENT DE MĀR 'AWDA est le nom donné à des ruines d'un très grand couvent situé entre Gazna et 'Aïnkāwa, à environ trois kilomètres de ce dernier village. On aurait trouvé dans ses décombres des chandeliers, des burettes, etc.

SIRĀWA est un autre village, également musulman, au sud-ouest d'Erbil. On y verrait les ruines d'une église de Mart Mariam. Il y avait probablement encore des chrétiens à Sirāwa au XVI^e siècle, car le patriarche 'Awdīšō' IV, dans sa liste de 1562, en fait le siège d'un évêché fantôme (1).

GURDI SARĀWA, à l'est d'Erbil, serait l'ancien B. Šlōṭa (?) qui aurait été le siège du métropolite d'Erbil (?).

Entre Erbil et 'Aïnkāwa, à une demi-heure de ce dernier, se trouve le hameau de DERKA, où il y a encore les ruines de l'église de Mār Snīqa (2).

(1) TERZI porte Sarawa, et GIAMIL Sirawa.

(2) Identifié par certains à Mār Šaddīqa, lequel est d'ailleurs inconnu. Le lieu de culte est réputé faire marcher les enfants en retard. On y porte l'enfant et on demande qu'il marche ou qu'il meure.

Enfin, tout près de 'Aïnkāwa, à un kilomètre au nord, est situé un tell archéologique où l'on aurait retrouvé des briques marquées de cunéiformes. Cependant le tell porte un nom chrétien, TELL YALDA, peut-être seulement en référence à un fermier qui avait ses terres de ce côté?

Plus important est le gros village de GAINI, centre du triangle compris entre la Route du Roi, le Grand Zab et, au sud, la route moderne vers Mossoul par Eski Kelek. Nous avons déjà rencontré son nom sous la forme Qainaï dans l'*Histoire de B. Qōqā* (1).

Le nom de Bairqot, que l'on trouve sur la carte comme celui d'un petit village situé à six kilomètres au nord-est d'Erbil, rappelle le marchand Ya'qūb de BAR QAWTA et son fils l'émir Mas'ūd au destin tragique.

Raḥtawā, à 4 km. au sud du milieu de la route Guwair-Erbil, est probablement l'ancien RAḤTA, où la *Chronique d'Erbil* place la mort de Hāwīl (Abel), l'un des premiers évêques de l'Adiabène (?), vers 185 de notre ère (2).

Enfin, il reste encore quelques noms qui ont résisté jusqu'ici à toutes les tentatives de localisation.

B. RWAĪ, le village près duquel mourut le métropolite Māran 'Emmeh, que les eaux de Barqānā n'avaient pu guérir, doit être quelque part sur la route entre Ḥadīṭa et Erbil (3). Le village est encore mentionné au VIII^e siècle, quand deux de ses habitants sont guéris de maladies diverses par R. Prancé et Māran 'Emmeh, supérieurs de B. Qōqā (4).

(1) On trouve souvent le nom de Qaynāya dans les colophons (v. g. *Bibl. Kerkouk*, 6, 7, 10, 23, 24, 25, 26, 30, 37 et 42; *B.O.*, II, p. 487, etc.) mais il semble plutôt indiquer un orfèvre qu'un habitant de Qainaï. La famille Qaynāya est originaire de Bā'wīra.

(2) *Chr. d'Erbil*, p. 102, et ARMALET, *Catholicoi*, p. 182 s.

(3) *Bk.* II, p. 340; il y a un Ḥwaira à 12 km. au N.-E. de Guwair, sur la route Guwair-Erbil.

(4) *B. Qoqa*, p. 255 et 262.

Le PETIT COUVENT DE B. ŠAKŪḤ (ou B. ŠḤŪḤ) où Mahānūš, le futur martyr Īšō'sawrān, fut baptisé par le supérieur Šim'un, au début du VII^e siècle (1), est à chercher à l'est d'Erbil. Mahānūš y venait de QŪR, près de Ṣalaḥ ad Dīn.

Quant au château-fort de Mār Qardāg, le martyr si populaire de 359, le P. Pecters nous décourage d'essayer de le retrouver (2). La légende le place sur la colline élevée de MALQI, près d'Erbil (3). Il ne faudrait voir en ce nom qu'une déformation de l'arabe *malqa*, qui veut dire «lieu de rencontre», ou «de réunion». Cependant la *Chronique de Seert* parle comme d'une chose connue de tous au XI^e siècle, de la transformation du château de Qardāg en un GRAND MONASTÈRE, où l'on célèbre tous les ans sa mémoire» (4). Il semble qu'il faille essayer de le retrouver dans la direction de Kafar 'Ūzail, car c'est en venant de là, où il festoyait avec les Šahrigān, que Rustam l'impie fut mis en pièces par les chiens, près de l'habitation de «Bét Mār Qardāg» (5).

Il y a encore beaucoup d'autres noms de localités non identifiées, dont les textes disent qu'elles se trouvaient «en Adiabène». Comme il n'y a aucune raison de les situer dans les environs d'Erbil plutôt que dans telle autre partie de la région, leur liste sera remise à la fin du dernier chapitre de cette première partie.

Il y a aussi des lieux dont le nom moderne cache l'identité, bien qu'on soit sûr qu'ils aient été habités depuis les temps les plus reculés. Ainsi en est-il pour le village de ESKI KELEK, ou Kelek Yāsīn Āga. Le nom, qui veut dire «le vieux radeau», ou «le radeau de l'Agha Yāsīn», est appliqué à un village sur le Grand Zab, où est situé le pont de la route moderne Mossoul-Erbil. C'est là que se trouvait le meilleur gué

(1) *Hist. de Jésus sabran*, cit. p. 488.

(2) *Passionnaire d'Adiabène*, p. 301.

(3) *Chr. de Seert*, I, p. 113-116.

(4) *Ibid.*, p. 116.

(5) *Bk.* II, p. 390.

pour franchir le fleuve (1), et par conséquent on peut être sûr qu'il y eut toujours un village à cet endroit. Le nom actuel est turc; j'ignore quel était le nom chrétien ancien.

En 1821, Rich trouva le village habité par des Yézidis (2), d'où son nom ancien de «Kelek ad Dawāsina», c'est-à-dire des Yézidis. En fait, toute la région de Kelek, le Sultchi, le district de Baṭas et le sud de Marga étaient habités par les Yézidis jusqu'aux grandes expéditions des Ottomans contre eux à la fin du XIX^e siècle.

(1) C. J. RICH, *Narrative*, t. II, p. 21, n.

(2) *Ibid.*, p. 343.

LA MONTAGNE D'ADIABÈNE

Le terme «la Montagne d'Adiabène» revient souvent dans les textes. C'était pour les Anciens une expression bien définie; il y a plusieurs montagnes en Adiabène, mais il n'y a qu'une «Montagne d'Adiabène». Le nom désigne exclusivement le massif le plus élevé qui limite l'Adiabène à l'est, formant le quatrième côté du losange que l'on vient d'explorer, et le séparant du grand district entièrement montagneux de Salāḥ, lui-même divisé en Salāḥ intérieur, vers l'Adherbaïdjan persan, et Salāḥ extérieur, qui est encore en Iraq.

La frontière entre Salāḥ et l'Adiabène passait quelque part à l'ouest de Šaqlāwa. Ce dernier village en effet est l'ancien Dar Ābād, qui donna son nom à un district de la région de Salāḥ appelé Salāḥ d'Ābād (1).

Au sud-est du massif montagneux de Šaqlāwa, en direction du Petit Zab, l'Adiabène s'étendait-elle jusqu'à Koï Sanġaq? Il semble que non. La limite devait être la passe que C. J. Rich appelle «Baghtchi Bogāz» (2); cependant on ne peut rien décider, faute de documents.

A l'extrémité nord-ouest de la Montagne d'Adiabène, au contraire, les districts riverains du Grand Zab: soit, du sud au nord,

(1) *L.C.*, n° 21. — A. SCHER (*ROC*, XI/1906, p. 20 et *Kaldū wa Ālūr*, t. II, p. 260), confondant probablement Slōḥ et Salāḥ, met Darābād en B. Garmaï. L'étude de Šaqlāwa doit être réservée au sujet: Salāḥ.

(2) *Narrative*, t. II, p. 296. RICH décrit ainsi la route la plus courte d'Erbil à Koï, encore appelée aujourd'hui «route des caravanes»: d'Erbil à Haj Yusif Agatcheh, qui est marquée par un arbre au milieu des collines, dans le district de Bestora: 7 h. de caravane. Puis de Haj Yusif à Koï: 8 h. En tout: 15 h.

Ma'alṭa, Hewtōn et B. Bgāš, auxquels voisine, plus à l'intérieur, le diocèse de Ḥnīṭa, sont mentionnés plusieurs fois comme dépendant de l'éparchie d'Adiabène. Je les étudierai donc ici, sauf le B. Bgāš, qui est trop loin de mes bases.

1. — LE COUVENT DE MĀR YŌNĀN L'ESCLAVE

Illustré par un séjour de deux ans qu'y fit Bāwaï de Nisibe, le monastère de Mār Yōnān 'Awda semble bien le plus fameux de la Montagne d'Adiabène.

Cependant, ici aussi, toute la gamme des confusions est possible, avec les autres Yōnān, et avec les autres 'Awda, sans compter toutes les impasses où mène l'imbroglio des Bāwaï et des Abraham. Un géographe aussi averti que Streck n'y a pas échappé, dans son article sur Ninive dans le supplément de *l'Encyclopédie de l'Islam* (1). Il fait fonder par Yōnān 'Awda le couvent de Nabī Yūnis, où plus tard il enterre Īšō' Zhā après la destruction de son couvent en Adiabène.

Quant aux monastères de Mār 'Awda, nous en avons rencontré un près de 'Aīnkāwa; il y en a un autre, également non identifié, près de Dehōk; et il y a surtout le couvent de Mār 'Awda l'ancien, à Ma'arré, dans la région de Ḥīra, à propos duquel je ne puis donner ici toutes les références, tellement il revient souvent dans les Histoires des Patriarches. Pour compliquer encore les affaires, on trouve dans les annales un Mār 'Awda le Jeune, fils de Ḥanīf, bien distinct des précédents. On n'a donc que l'embarras du choix pour trouver, parmi tous ces 'Awda, un patron pour les couvents non identifiés... à moins que, abandonnant les moines, on ne veuille chercher parmi les martyrs du même nom. J'en ai déjà rencontré un, et j'ai bien peur que, si l'on continue à chercher, on en trouve encore plusieurs.

Notre Yōnān 'Awda était ainsi appelé parce qu'il avait été l'esclave

(1) S.v. *Ninava*, éd. française 1938, p. 182.

d'un mage du village de Parōḥ Ābād (en arabe: Farūğ) en Adiabène (1). Son maître possédait une vigne au village d'Ašgar.

Fut-ce «par hasard», ou en «se détournant de sa route», mais un jour qu'il se rendait à Ašgar pour chercher du vin, l'esclave arriva à la grotte où vivait Bawaï de Nisibe. Cette grotte se trouvait près du village d'Atṭī (ou Bātī) dans le district de B. Gammala. C'est donc ici tout un ensemble qu'il faudra localiser, où les villages de Parōḥ Ābād, Atṭī et Ašgar se trouveront en triangle, et la grotte de Bāwaï à peu près au milieu.

Que faisait Bāwaï le Petit dans la Montagne d'Adiabène? Après la mort d'Abraham le Grand, en 588, le Nisibien était sorti de son monastère d'Izla, il avait changé son habit pour se revêtir de couvertures faites de crin, et était venu habiter dans une caverne. Certains textes voudraient qu'il y ait vécu emmuré, mais on le voit aller recevoir les Mystères dans un couvent voisin.

D'ailleurs, la solitude de l'anachorète était toute relative, puisque les malades accouraient pour se faire guérir, d'aussi loin que Ḥadīṭa. Ces miracles, dont le plus spectaculaire est celui du médecin ressuscité, entraînèrent les conséquences habituelles: ils lui attirèrent les représailles des démons, et lui groupèrent des disciples. Parmi eux se trouvait Sawrīšō', qui deviendra patriarche (2), et notre Yōnān.

Celui-ci en effet avait oublié la course que son maître lui avait ordonné de faire, et s'était assis aux pieds du Nisibien. Quand le jour commença à décliner, l'esclave mystique s'aperçut qu'il n'avait plus le temps d'aller jusqu'au village charger son vin. En grand danger d'être

(1) Renseignements épars dans le *L.C.*, n° 14, 17, 27, 47, 72; dans la *Chr. de Seert*, II, p. 134-136. Voir aussi *Histoire d'Abraham de Kaškar et de Babaï de Nisibe*, éd. NAU, in *ROC*, XXI/1918-19, p. 171-172, avec les références. — *DHGE*, s.v. *Babai de Nisibe*, par E. HERMAN, VI/1932, col. 10.

(2) La *Chr. de Seert*, suivant le *L.C.*, n° 17, le range parmi les disciples de Bāwaï dans la vie de ce dernier (t. II, p. 134) mais n'en parle plus quand elle consacre une notice spéciale à ce patriarche (t. II, p. 154) qui siégea de 596 à 604.

battu, il confia sa peine à Bāwai. Le reste se devine: le vin du miracle est meilleur que le vin ordinaire, le mage fait une enquête et la vérité est découverte. Yōnān, libéré, peut devenir le disciple de Bāwai.

Quand ce dernier, talonné par sa renommée, quittera la grotte qu'il avait habitée pendant deux ans et partira à la recherche de cieux qu'ils espère plus tranquilles, Yōnān, «pour y conserver la tradition de Bāwai», viendra habiter dans sa grotte.

Dès lors, le procédé normal de cristallisation est déclenché, une communauté se forme, un couvent est bâti, où, après de nombreuses années, Yōnān «mourut et fut inhumé».

«Les solitaires, fils de Yōnān, de la Montagne d'Adiabène», étaient encore dans leur couvent 250 ans plus tard quand, sous le califat de Mutawakkil, en 849/850, le couvent voisin, dit de Mār Īšō' Zhā, dont on va bientôt parler, fut détruit. Les moines allèrent chercher son corps et le déposèrent près du tombeau de Mār Yōnān.

2. — LE COUVENT DE ĠAṢṢ

Non loin du couvent de l'esclave, se trouvait le couvent «illustre» de R. Īšō' Zhā. Du fait que ce couvent avait été bâti «à pierre et à chaux», on l'appelait le couvent de Gaṣṣa.

Il faut s'attendre, évidemment, à trouver de nombreux autres lieux appelés Gaṣṣa. Il y en a un en Nahla, un autre au pied du Dair al Mu'allaq, en bas du versant sud du Ġabal Buṭmān. Le plus célèbre Gaṣṣa est peut-être celui de la province de Thūma d'où vient le manuscrit de l'*Histoire de Mār Sawrīšō' de B. Qōqā* publié par Mingana (1).

Quant à R. Īšō' Zhā, il n'est pas non plus le seul de ce nom. Encore

(1) Ms. de 1617. Un autre ms. de ce même village est le cod. 214 du Patriarcat chaldéen (*Cat. Mgr BIDAVID*), écrit en 1806. — Au temps de BADGER, Gaṣṣa appartenait au diocèse de Ġilū. Il comptait une église, un prêtre et 50 familles nestoriennes (*The Nestorians*, t. II, p. 396). Actuellement le village est en Turquie. Il est situé au N.-E. de 'Amādīa. Il y avait près de ce Gaṣṣa un couvent dédié à Šim'un bar Šabbā'é.

ne faut-il pas l'identifier, comme l'a fait Budge (1), avec Zhā Īšō', fondateur de B. Rabban, en Dāsen, et même avec Mšīḥa Zhā.

Notre R. Īšō' Zhā devait être bien connu, puisque son histoire avait été écrite par Sawrīšō' Rustam (2). Malheureusement ce texte est perdu et l'on ne dispose d'aucun recours pour concilier les contradictions des sources postérieures (3). Comment harmoniser, par exemple, l'affirmation de la *Chronique de Seert* (4) rangeant Īšō' Zhā parmi les disciples de Bāwai de Nisibe, et celle du *Liber Castitatis* et de l'*Histoire d'Abraham de Kaškar* (5) faisant descendre Bāwai, pour recevoir les Mystères, au monastère d'Īšō' Zhā?

Cependant, la vie d'Īšō' Zhā, dit l'Eunuque, qui fut associé au futur patriarche Sawrīšō' (596-604) pour exorciser le roi Na'mān de Hīra, est assez bien connue.

Il bâtit son couvent en un lieu qui, de toute la Montagne d'Adiabène, était considéré comme le centre des voleurs, ce qui n'est pas peu dire quand on se souvient de tout ce que Thomas de Marga a dit des Kartwāyé. On comprend dès lors que le fondateur ne se soit pas contenté des faibles murs de pisé habituels des couvents pauvres, mais ait érigé une construction «en dur».

Après avoir ouvert une école dans son couvent et y avoir institué un docteur, Īšō' Zhā mourut, «orné d'une bonne vieillesse», vers 590. On s'attendrait ici à ce qu'Īšō'dnaḥ ajoute: et il fut enterré dans le temple qu'il avait construit, selon la formule traditionnelle. La phrase qui suit est toute différente: «Son corps fut déposé dans LE COUVENT D'ADIABÈNE».

Ce «Couvent d'Adiabène» semble a priori différent du «Couvent de Ġaṣṣ» puisque le *Liber Castitatis* vient de dire que le couvent d'Īšō'

(1) *Bk.* II, p. 39, n. 1.

(2) *Bk.* II, p. 209.

(3) Les mêmes que celles citées pour Mār Yōnān, surtout *L.C.*, n° 47.

(4) II, p. 134.

(5) *L.C.*, n° 17 et *Histoire*, p. 171-172.

Zhā était appelé de son nom «jusqu'à nos jours», c'est-à-dire jusqu'à la fin du IX^e siècle, alors que l'on va voir dans un instant que le «Couvent d'Adiabène» fut détruit en 849-850. En fait, ce dont Īšō'dnaḥ parle comme existant encore de son temps, c'est de l'école fondée par Īšō' Zhā, et qui continue à porter son nom, même après que le couvent lui-même eut disparu. Il n'y a aucune objection à identifier le Couvent de Ĝaṣṣ fondé par Īšō' Zhā avec le Couvent d'Adiabène.

C'est donc ici qu'habitait d'abord Istīpānōs et son disciple Abba Zīnai, dès les premiers temps du couvent, à la fin du VI^e siècle (1).

La seule mention que l'on retrouve du Couvent de Gaṣṣa est antérieure à 832. R. Yūsif, qui habite la vallée de Daḥya, près de B. 'Āwé, en Marga, vient en un jour au couvent d'Īšō' Zhā et retourne à sa cellule le lendemain (2). Compte tenu du fait que R. Yūsif ne perdit pas de temps au passage du Grand Zab, puisqu'il le traversa en marchant sur les eaux, il devait quand même y avoir une bonne distance de B. 'Āwé au Couvent d'Adiabène, car le bon moine voulut tirer le plus grand parti possible de la journée en partant dès l'aube. Je laisse au lecteur le soin de calculer combien un moine pouvait faire de kilomètres en un jour, en pays montagneux; si on le savait, il suffirait de retrancher les dix milles que représente la distance de B. 'Āwé au Zab, pour savoir à quelle distance de l'autre côté du Zab se trouvait le couvent qui nous intéresse.

Le Couvent de Ĝaṣṣ fut détruit de façon violente, probablement par un raid de Kurdes, en 849/850, c'est-à-dire «en l'an trois de Ĝa'far fils de Mu'taṣim». Les moines de Mār Yōnān vinrent alors enlever le corps du fondateur. «Ils le trouvèrent préservé de toute corruption, plus de 260 ans après sa mort. Ils le placèrent dans un cercueil et le déposèrent près du tombeau de Mār Yōnān, fondateur de cette sainte maison.»

3. — LE COUVENT D'ĪŠŌ'SAWRĀN

Le martyr Īšō'sawrān était, on l'a vu, originaire du village de

(1) *L.C.*, n° 70.

(2) *Bk.* II, p. 565.

Qūr (1). A la fin du VI^e siècle, ce village était en partie converti au christianisme, l'autre partie était encore zoroastrienne.

Devenu moine, Īšō'sawrān va tout naturellement fonder un couvent; celui-ci sera à deux milles de son village (2). Mais là où le fondateur va sortir de l'ordinaire (et il y a ici un de ces petits détails comme on en trouve tant dans son histoire et qui prouvent son authenticité) c'est quand il voudra recueillir dans son couvent vingt enfants abandonnés. Ouvrir un orphelinat! Voilà qui scandalise les moines, «qui ne voulaient pas se charger de bras incapables de travailler». Īšō'sawrān passa outre aux récriminations et fit entrer les petits dans le couvent.

A la façon dont le narrateur de l'histoire, le patriarche Īšō'yaw III, raconte l'événement, on a bien l'impression qu'il approuve l'initiative. Cela lui donna-t-il l'idée de l'imiter et d'ouvrir d'autres asiles pour enfants abandonnés, dans d'autres couvents? Les moines de B. 'Āwé réagirent plus vigoureusement que ceux de Qūr quand le patriarche voulut ouvrir une simple école dans leur couvent! On ne sait s'il y eut d'autres orphelinats de couvents chez les Nestoriens ou les Jacobites. Il semble que l'idée n'était pas encore mûre et que les moines préféraient la calme de la méditation aux œuvres de charité. En effet, alors même que Thomas de Marga, par exemple, inclut dans sa prière (3) les orphelins pauvres, qu'il demande à Dieu de les vêtir comme les fils de Job et de les nourrir «pour qu'ils Te louent», le droit chaldéen ancien ne s'occupe guère d'eux. Seuls les orphelins qui avaient quelque bien étaient en principe sous la garde de l'évêque qui, par l'intermédiaire d'un tuteur, et avec le consentement de la famille, gardait et administrait leurs biens (4).

(1) A 4 km. au N.-E. de Ṣalāḥ ad Dīn. On retrouve dans le nom l'appellation de Kīrruru que les Assyriens donnaient à la passe que traverse encore la route de Rawandūz. D'après le récit de l'arrestation du martyr on voit que, en forçant la marche, on peut aller en un jour de Qūr à Erbil. — De Qūr également était originaire le moine Guiōrgué. Cf. *L.C.*, n° 95.

(2) *Histoire*, p. 491.

(3) *Bk.* II, p. 372-373, dans son hymne sur Māran 'Emmeh.

(4) Synode de Georges I, en 676, can. 11, in *Syn. Or.*, p. 487.

Chez les Syriens, le droit prévoyait que, s'il y avait parmi les orphelins et les indigents des enfants capables de fréquenter l'école épiscopale, leur église devait subvenir à leur entretien, soit par ses propres ressources, soit en faisant appel à la charité des fidèles (1).

4. — LE DIOCÈSE DE HĒWTŌN

Pourquoi commencer l'étude des diocèses du Grand Zab par le district du milieu? Ne serait-il plus logique de remonter le cours du Zab, du sud au nord, de l'Adiabène vers Salāḥ, ou de descendre le fleuve du nord au sud? La seule raison qui me fasse parler d'abord de Hēwtōn est une raison de facilité: Hēwtōn est plus aisé à localiser avec précision, on pourra procéder de là aux autres diocèses moins connus.

Localisation

Déjà appelé Hiptuna par les Assyriens (2), le district est familier aux géographes arabes sous le nom de Hibtōn, (3). En chaldéen, c'est «la montagne de Bar Hēwtōn», dont le nom revient souvent dans les textes.

Le moyen le plus simple de localiser ce diocèse est de prendre le *Liber Castitatis*. Dans la notice n° 90, consacrée à R. Qamīšō', on lit en toutes lettres que la montagne de Hēwtōn, où Rabban va fonder son couvent, est à dix milles de B. 'Āwé. Prenons un compas, donnons-lui une ouverture correspondant à dix milles à l'échelle de notre carte, mettons l'une des pointes sur B. 'Āwé, un peu au sud de Herpa, à l'ouest

(1) B.H., *Nomocanon*, VII, 9 (BEDJAN, p. 107; MAI, X, II, p. 55).

(2) D'après la tablette n° 2335 de Nimrūd (après 648 av. J.-C.) il appartenait alors à la province de Nagir Ekalli. Cf. B. PARKER, *The Nimrud Tablets 1952, Business Documents*, in *Iraq* XVI/1954, part I, p. 44-45.

(3) Références dans CANARD, *Hamdanides*, I, n. 102, p. 122-123. On pourrait y ajouter *Marāṣid*, I, p. 284, qui dit simplement: «Une montagne des environs de Mossoul», et *Mu'ḡam al buldān*, III, p. 207, qui remarque que «le nom est barbare, sans racine arabe». Voir aussi, *E.I.*, I/1913, col. 999, s.v. *Didjla*, par R. HARTMAN, et *ibid.*, IV/1934, col. 1246, s.v. *Zab*, par HONIGMANN.

de 'Aqra; comme tous les autres textes placent Hewtōn en Adiabène, donc de l'autre côté du Zab par rapport à Marga, le district que touchera notre compas à l'est du Zab sera Hewtōn. En fait, nous ne ferons que l'effleurer, car il y a déjà presque dix milles de B. 'Āwé au Zab (1).

On comprend ainsi comment Mār Īšō'yaw, le métropolite considéré comme indésirable par les Šahrigān, venant de la Montagne d'Adiabène et allant à Marga, passera par Hewtōn (2).

On voit aussi comment les tailleurs de pierres qui allaient prendre dans une carrière de Hewtōn les blocs de calcaire dont ils avaient besoin pour bâtir l'église de B. 'Āwé (3), pouvaient déjà faire remonter leurs radeaux, en suivant le Shéva Laleyl, jusqu'au village de Harġāwa, d'où ils chargeaient les pierres sur des ânes et des mulets pour les monter au couvent.

Evêques de Hewtōn

Les listes épiscopales de Hewtōn ont été esquissées par Le Quien (4) parmi celles des «incertarum provinciarum». La principale source est évidemment Māri. Remarquons en passant que cet auteur, bien qu'il écrive en arabe, n'utilise pas la forme Hibtōn, mais la forme chaldéenne arabisée Haftōn.

[1] DAVID

On ne sait quand fut formé le diocèse de Hewtōn. On le trouve en 790 uni à celui de Hnīṭa, sous la houlette de David (5). Celui-ci signe

(1) HOFFMANN (*Auszüge*, p. 233-236), suivi par BUDGE, dans une note de *Vie de bar Idta*, II, I, p. 223, n. 1 et *Bk.* II, p. 397, n. 1, prolonge Hewton jusqu'à la plaine de Harīr. — Par ailleurs, BENJAMIN DE TUDÈLE (*The Itinerary of...*, London, Frowde, 1907, p. 54-56) fait de la communauté juive de 'Amādia «la première des cent communautés de la montagne de Chafton».

(2) *Bk.* II, p. 388.

(3) *Bk.* II, p. 397.

(4) *O.C.*, II, col. 1313-1314, et *DHGE*, XII/1953, col. 627, s.v. CHEPTONA, et VI/1952, col. 947, s.v. Barsauma, par le Chan. A. VAN LANTSCHOOT.

(5) *Syn. Or.*, p. 608.

comme témoin la rétractation de Nestōrus, prêtre du monastère de Mār Yōzādāq, accusé de Messalianisme.

[2] DṢAḤ MĀRAN

Ancien moine de Tar'īl, il était évêque de Ḥewtōn entre les dates extrêmes de 650 et 820 (1). Cependant, il semble qu'il faille le situer plutôt vers cette dernière date, car l'auteur de l'*Histoire de B. Qōqā* le mentionne après le métropolitain Nestōrus, qui était un autre témoin de la rétractation de 790, citée plus haut.

[3] X

Cet évêque anonyme fut sacré le 17 mai 987, le jour même de l'intronisation du patriarche Māri II (2).

[4] X

Encore un anonyme, qui participe au synode d'élection d'Élie I, en 1028, avec son métropolitain de Mossoul (3).

[5] X

Le précédent étant mort, Élie I (1028-1049) lui sacre un successeur, dont on ne sait pas non plus le nom (4).

[6] MARC

Il assiste à la consécration de 'Awdīšō' II ibn al 'Āriḍ, le 23 novembre 1075. Ici encore, on précise que Ḥaftōn est dans la diète de Mossoul (5). Marc sera transféré, avant 1090, au siège métropolitain de Damas (6).

[7] SAWRĪŠŌ'

Il est présent au sacre de Makkīḥa II, le 18 avril 1092 (7).

(1) *B. Qoqa*, p. 264.

(2) MĀRI, lat. p. 95; LE Q., n° 1.

(3) MĀRI, lat. p. 104; LE Q., n° II.

(4) MĀRI, lat. p. 105.

(5) MĀRI, lat. p. 114; LE Q., n° III.

(6) MĀRI, lat. p. 115.

(7) MĀRI, lat. p. 118; LE Q., n° IV.

— BARSAUME

Le Quien (1) le fait assister, en qualité d'évêque de Hewtōn, au sacre du patriarche Barsaume, en 1134. En fait, M. le Chanoine Van Lantschoot le remarque déjà, ni Māri ni 'Amr ne le citent parmi les prélats présents à la cérémonie.

[8] X

Le 13 novembre 1139, au moment du sacre de 'Awdīšō' III ibn Muqli (2), l'évêque de Hewtōn vient d'être désigné, mais n'a pas encore été sacré.

[9] GABRIEL

Il est présent à l'intronisation de Makkīha II, le 4 avril 1257 (3). — Le diocèse figure encore dans la liste des évêchés dépendant de la métropole d'Erbil et Ātōr au XIV^e siècle (4), mais on ne connaît plus les noms d'aucun de ses titulaires.

5. — «CHEPTIAN»

Assémani (5) assimile à Hibtōn la métropole (6) de Cheptian, qui apparaît dans la liste des «nombreuses métropoles et diocèses» que le patriarche 'Awdīšō' IV Marūn se vante auprès de Pie IV d'avoir sous sa juridiction, en 1562 (7). A la suite de la Bibliotheca Orientalis, la métropole de Cheptian continuera jusqu'à nos jours à faire glorieuse carrière à travers les dictionnaires d'histoire et de géographie ecclésiastiques (8).

(1) LE Q., n° V.

(2) MĀRI, lat. p. 133.

(3) 'AMR, ar. p. 120; B.O., II, p. 455; LE Q., n° VI.

(4) Syn. Or., p. 619, d'après 'AWDĪŠŌ' DE NISIBE.

(5) B.O., III, II, p. 429, 738; lui-même emprunte sa référence au P. JEAN MORIN, *De Sacr. Ord.*, 1655, p. 436.

(6) On pourrait déjà objecter que Hibtōn n'a jamais été métropole.

(7) BIAGIO TERZI DI LAURIA, *Siria Sacra*, Rome 1695, p. 311; *Genuinae*, p. 64.

(8) V.g. le DHGE, XII/1953, col. 627, s.v. *Cheptian*, et col. 769, s.v. *Chramleis*.

Mais là où les auteurs ne sont pas d'accord, c'est pour la localisation de ce diocèse. Après le Ḥibtōn d'Assémani, Hoffmann (1) propose Huftyian i Surhab. Un kurdologue éminent préférerait y voir Ḥurtiyan «place forte sur le Zab et centre d'un des seize districts kurdes» (2).

L'original chaldéen de la liste n'ayant pas encore été retrouvé (3), on doit se contenter des lectures de Terzi, d'Assémani, suivant Morin, et du P. Samuel Giamil, d'après la transcription latine des Archives du Vatican. Cette transcription est tellement mal écrite et les mots sont tellement estropiés que les lectures sont quelquefois très différentes. Pour faciliter la discussion, je reproduis ici les trois listes, en numérotant les localités. Je mets en majuscules les noms des métropoles, alors que les noms des diocèses suffragants sont en petites lettres :

(Assémani)	(Terzi)	(Giamil)
a) <i>Evêchés de l'empire ottoman :</i>		
1 ARBEL	ARBEL	ARBEL
2 Sarava	Saraua	Sirava
3 Hancava	Ancaua	Hancava
4 CHEPTIAN	CHEPTIAN	CHEPTIAM
5 Chramleis	Chambres	Charamleys
6 Achusch	Achurch	Aschusc
7 NASSIBIN		NASSIBIN
8 Machazzin		Macchazzin
9 Talescavi		Tallescani
10 Mardin		Mardin
11 SEERT	SEERTH	SEERT

(1) *Auszüge*, p. 241, n. 1915.
(2) Avec référence à NIKITINE, *Les Kurdes, Etude sociologique et historique*, Paris 1936, p. 23.
(3) Mgr Emmanuel Dalli, a bien voulu faire cette recherche pour moi quand il était à Rome.

	(Assémani)	(Terzi)	(Giamil)
12	Azzen		Azze
13	EL-KESSEN		ELCHESSEN
14	Zuch		Zuch
15	Messiare		Mesciara
16	GURGEL		GURGEL
17	Esci	Esci	Esci
18	AMED	AMED	AMED
19	Chiaruchia	Chiaruchie	Charuchia
20	Hain	Hain	Yhayr
21	Tammir	Tammir	Tannur

b) *Evêchés de Perse :*

1	ORMI Supérieur	ORMI Supérieur
2	Uscini	Ulcismi
3	Chuchia	Cuchia
4	ORMI Inférieur	ORMI Inférieur
5	Dutra	Durasoldos
6	Saldos	
7	Eschiniruch	Escinuc
8	ESPURGEN	ESPURGAN
9	Nare	Nare
10	Cian	Giennum
11	SALMAS	SALMAS
12	Baumar	Baomar
13	Sciabatam	Sciabathan
14	Vascam	Vasthan

Avant d'essayer d'interpréter la partie de ces listes qui nous concerne, il faut d'abord se souvenir qu'Assémani et Giamil écrivent en latin, avec une épellation italienne, et Terzi en italien. Pour tous le «ch» se prononce donc «k», et le «sc» équivaut à š.

Keptian (pour Assémani et Terzi) ou Keptiam (selon Giamil) est en tête d'un groupe de trois localités qu'on ne peut dissocier, car les évêchés suffragants sont normalement situés dans la même région que leur métropole. Les suffragants sont ici: n° 5, Kramleis, Kambres ou Karamleys, et n° 6, Akusk, Akurk ou Askuš. Le n° 5 semble assez net, Karamlaiss est un gros village chaldéen des environs de Mossoul. Puisque nous sommes dans cette région, le P. Giamil semble avoir raison quand il propose de voir dans le n° 6: Alqōš (1). Il reste donc à identifier la métropole, qui sera un plus gros village de la région de Mossoul, quelque part entre Alqōš et Karamlaiss.

La terminaison AN ou AM est la seule différence dans la lecture du nom entre Assémani et Terzi d'une part, et Giamil de l'autre. On remarque que pour l'évêché n° 13 de Perse, la même différence se retrouve, mais renversée. Quelle lecture est préférable? La réponse est fournie par le P. Giamil lui-même (2), qui souligne que le nom originel du n° 13 était Šāpāt; la forme donnée ici est celle de l'adjectif «Sciapathnaï», ce qui correspond à l'usage courant en chaldéen d'appeler une localité par le nom de ses habitants, comme nous disons quelquefois: la Cité des Parisiens. On pourrait également supposer que la forme est l'abréviation de l'adjectif latin: «Sciapathan(ensis)».

Or, il y a justement entre Karamlaiss et Alqōš un autre village chaldéen plus important, qui s'appelle Tell Kaif, en chaldéen Tell Képa; on voit comment cette dernière forme a pu donner «Keptian(ensis)». Il faudra voir plus tard à propos de Tell Kaif si vraiment ce bourg a été le centre d'un diocèse métropolitain. De toutes façons le diocèse fantôme de Cheptian n'a rien à faire avec Hewtōn.

(1) Il ne faut pas s'étonner de trouver le nom de ce village totalement déformé, le cardinal Maffei lui-même, en 1553, devant tout le Sacré-Collège, l'appellera «Altus» (*Genuinae*. p. 479).

(2) *Gen. Rel.*, p. 65, n. 6.

6. — ENCORE MĀR QARDĀĠ

A suivre le P. Peeters, on devrait rejeter entièrement dans le domaine de la fable (1) l'histoire du martyr Qardāġ. L'étude des listes épiscopales d'Adiabène, où l'on remarque l'apparition tardive de l'appellation «Bēt Mār Qardāġ», confirmerait cette opinion; et ce n'est pas le nom donné au château du héros, «Malqi», qui dissiperait cette impression.

Et cependant! la présence d'un couvent sous le vocable du saint dès la fin du VI^e siècle va nous forcer à revenir sur notre jugement. Disons-le tout de suite, dans ce cas comme dans tant d'autres, il semble que l'authenticité du personnage et de son martyre ne fasse pas de doute, bien que les affabulations fantastiques de sa légende tardive tendent à provoquer des soupçons sur son existence même.

Bien sûr, le P. Peeters a raison lorsqu'il rejette l'historicité de la légende dans son état actuel. Tous ces jeunes princes charmants, Behnām d'Ātōr, Gufrašnasp d'Adiabène, Abaī de Qullet, ici Qardāġ de Malqi (2), ont offert un thème trop tentant à l'imagination et à la piété populaire. L'historien parcheminé comme ses «peaux mortes» peut bien se renfrogner encore et crier au blasphème, mais tous ceux qui ont été émus par *la Chanson de Roland* ou par le drame de *l'Aiglon* goûteront, dans leur genre littéraire, ces épopées naïves où apparaissent des archanges fulgurants et où Sapor parle comme *le Livre des Rois*.

Quelle matière historique y a-t-il derrière tout ce merveilleux? Il est difficile de la doser dans un récit qui a traversé plusieurs siècles, confié

(1) *Passionnaire*, p. 298-302.

(2) Voir ses Actes, notamment in *Chr. de Seert*, I, p. 113; *ASM*, II, p. 442; en arabe dans *Šuhadā'*, I, p. 311. Autres références in *Bk.* II, p. 386, n. 6, ou dans PEETERS. — Mār Qardāġ figure dans le *martyrologe* jacobite de R. Šlīwa (PEETERS, *Anal. Boll.*, XXVII/1908, p. 179) au 1^{er} avril, avec la mention: «de la race de Sennachérib; subit le martyre le Vendredi». Il n'est pas mentionné dans les ménologes publiés par NAU (*P.O.*, X); *E.I.*, II/1927, p. 555 en fait un «gouverneur».

seulement «à la tradition orale, augmentée et diminuée au gré du narrateur» (1). Probablement Qardāg doit-il être réduit de la taille d'un Grand Duc, gouvernant «du B. Garmaï à Nisibe», aux proportions d'un marquis de la frontière d'Adiabène; peut-être n'en restera-t-il qu'un nom; du moins sera-ce celui d'un martyr, «dont le nom est à juste titre vénéré des hommes, quoique ses actions ne soient connues que de Dieu seul». Quant à sa légende, je crois qu'un honnête homme ne doit pas rougir s'il y prend «un plaisir extrême».

C'est dans notre district de Hewtōn que Qardāg naquit. A côté de la demeure paternelle il y avait un temple du feu. Sur les ruines de ce pyrée fut fondé, vers l'an 600, le «GRAND COUVENT DE MĀR QARDĀG LE MARTYR», «dont la beauté brilla dans la montagne de Hewtōn et du B. Bgāš» (2). Cette dernière mention semble indiquer que le couvent se trouvait plutôt dans la partie nord de la région de Hewtōn.

Quant au fondateur, il est déjà connu, c'est le même qui bâtit plus tard le Couvent de Ġaṣṣ, R. Īšō' Zhā. Le *Liber Castitatis* dit que plusieurs autres couvents sont bâtis sous le nom de Qardāg; malheureusement il ne donne pas de détails (3).

7. — LE COUVENT DES FRÈRES DE LA Sapespa

La Sapespa est la frange sud de la chaîne de 'Aqra, entre cette ville et le Hāzir vers l'ouest. R. Qamīšō' (4), le maître du fameux Sahdōna, et supérieur de B. 'Āwé (5), fonda le «Monastère des Frères de la Sapespa» dans la montagne de Hewtōn, vers 650. Il semble que le monastère ne devait pas être très loin du Zab, car c'est à son propos qu'Īšō'dnaḥ donne la distance de dix milles de B. 'Āwé pour localiser

(1) JEAN DE MARDIN, XII^e s., à propos de Mār Behnām (*B.O.*, II, p. 222).

(2) *L.C.*, n° 47.

(3) N° 11. En plus de la nef de Mār Qardāg au couvent de Mār 'Awdīšō' de Déré, près de 'Amādīa, l'unique église encore debout dédiée au martyr est celle d'Al-qōš. Le pèlerinage annuel s'y fait le dernier vendredi d'été.

(4) *L.C.*, n° 90.

(5) BUDGE, in *Bk.* I, p. xcvi.

la montagne. Qamīšō' était déjà vieux quand il fonda son couvent. Il y mourut bientôt et y fut enterré.

Le village d'ELQADAN est cité dans l'Histoire de B. Qōqā (1) comme étant dans la montagne de Hewtōn. Je n'ai pu encore le retrouver (2).

Pour ce qui est des célébrités nées en Hewtōn, on n'en connaît guère. Au VI^e siècle, un disciple de Bar 'Éta, nommé Nisānāyā, en était originaire (3).

8. — LE COUVENT DE MĀR GUŌRGUĪS

Le titulaire était un moine, contemporain de Bar 'Éta (4), il vivait donc au début du VI^e siècle. Guōrguīs sortit avec Bar 'Éta du couvent de Mār Abraham le Grand, et vint d'abord s'installer dans la Montagne d'Adiabène, dans un district appelé Maynīs (5). Son austérité (il se nourrissait exclusivement de fruits et d'herbes) et les guérisons qu'il opéra lui attirèrent des disciples. Il fonda un couvent «à proximité du village de Rumini», dont on ne peut savoir s'il était ou non dans le district de Maynīs. Le couvent fut bientôt doté de propriétés données par les fidèles du pays, dont le fondateur avait guéri les malades; il rayonna à Marga et dans le B. Bgāš. C'est à cause de cette dernière phrase que je crois que le couvent devait être en Hewtōn, qui est à la fois en Adiabène, à l'est de Marga et au sud du B. Bgāš.

(1) P. 256.

(2) Les gens de 'Aīnkāwa me disent avoir entendu le nom, mais ne pouvoir le situer exactement. D'après eux, Bar Hewtōn serait l'actuel Barda Hešter, à 10 km. à l'est de Šiwāriš.

(3) *Vie de Bar Idta*, II, I, p. 223.

(4) *Chr. de Seert*, II, p. 131-132; *ibid.*, p. 132, n. 1, A. SCHER a confondu ce moine avec le «disciple» de Bar 'Éta, également appelé Guōrguīs, qui fonda à Karamlaiss. Cf. 'AMR, ar. p. 49.

(5) *L.C.*, n° 16 et 53. District non localisé. *L'Abrégé* du *L.C.* le vocalise Manis. Il ne peut s'agir de Menyānīš, qui se trouve en Ṭiyāri inférieur (BADGER, *Nestorians*, I, p. 394). S. Georges de Menyānīš était commémoré le 13 oct. et le 15 nov. (calendrier du XIV^e-XV^e s. édité à Urmia, 1894).

Le fondateur ne mourut pas dans son couvent, car «voyant s'approcher l'heure de la mort, il résolut de fonder un autre couvent». Ce deuxième monastère se trouve à B. Zaité, district de Birta, en Marga ouest, «aux confins de Ninive et du prospère Bā Nūhadra» (1). L'église de «Mār Guōrguīs az Zaitūn» existe toujours au village de Bīré, en Šemkān.

Guōrguīs joua un rôle dans la lutte contre le monophysisme envahissant et «il convertit beaucoup d'hérétiques qui habitaient dans ces villages». RUMINI, le village d'Adiabène auprès duquel Guōrguīs avait fondé son premier couvent, semble être le même que Ramōnīn (2), un des évêchés mentionnés comme dépendant du métropolite d'Erbil par le synode de Mār Isaac, en 410 (3). Son évêque, le seul qu'on lui connaisse, était alors 'Aqwālāhā. Chabot ne se risque pas à localiser Ramōnīn. Mingana le placerait au nord-ouest d'Erbil. Si le couvent de Mār Guōrguīs était vraiment en Hewtōn, comme je le pense, Ramōnīn était peut-être le nom du district, ou le nom de son ancien centre (?). Il a sûrement quelque rapport avec la Montagne d'Adiabène.

9. — LE DIOCÈSE DE ḤNĪṬA

On a vu le diocèse de Ḥnīṭa jumelé à celui de Hewtōn en 790, c'est donc que les deux diocèses étaient voisins. Comme on trouvera le B. Bgāš au nord de Hewtōn, et Ma'alṭa au sud, il ne reste plus que l'est pour Ḥnīṭa. Et cela concorde avec tout ce que l'on sait par ailleurs.

Le nom du district apparaît également en chaldéen sous la forme Ḥnīṭa ou Ḥnaiṭa (4). En arabe, Qudāma, au milieu du X^e siècle, l'appelle al Ḥanāya (5). La position exacte de Ḥnīṭa a fait difficulté à

(1) *Vie de Bar Idta*, II, I, p. 186.

(2) Appelé aussi Rassonin par MINGANA, *Chr. d'Erbil*, p. 112, n. 2.

(3) *Syn. Or.*, p. 272-273 et table p. 680; *Chr. d'Erbil*, p. 143.

(4) Le P. BEDJAN dans ses éditions, v.g. *Le Livre des Supérieurs* et *L.C.* utilise toujours la vocalisation Ḥnīṭa. Sur Hnaiṭa, cf. HOFFMANN, p. 216-222.

(5) *Kitāb al Harāğ*, addition à IBN ḤURDĀDABAH, *Masālek*, trad. DE GOEJE,

la plupart des auteurs anciens et modernes qui, ayant remarqué l'association souvent mentionnée de Ḥnīṭa avec Ma'alṭa, et ne connaissant par ailleurs qu'un seul Ma'alṭa, celui du Bā Nūhadra, cherchaient Ḥnīṭa de ce côté (1). Hoffmann semble avoir été le premier (2) à le situer «près de la vallée du Rawandūz, affluent du Petit Zab».

La région montagneuse de Ḥnīṭa se prêtait évidemment à la vie monastique. On a cité plus haut cet anachorète qui habitait dans une fente de rocher et dont Mār Nestōrus se fit le disciple, avant d'aller fonder son couvent de Darṣap (3).

Avant d'entrer dans la sécheresse des listes épiscopales, reposons-nous un instant en lisant une fraîche histoire, qui arriva à l'un des moines du pays de Ḥnīṭa, dans une montagne à mi-chemin sur la route de Ma'alṭa (4). Deux personnages y vivaient non loin l'un de l'autre. Le premier était un solitaire du nom de Maroï et l'autre un gigantesque dragon. Bien sûr, Maroï n'avait pas peur du dragon, qui ne lui aurait certainement pas fait de mal, tellement il était saint, mais il y avait non loin de là, sur la montagne, un village, et le vilain dragon allait tous les jours prélever un bœuf du troupeau du village pour sa nourriture. Les pauvres villageois, ne sachant comment se débarrasser de la bête destructrice, vinrent en pleurant exposer leur cas au solitaire. Maroï, ému de pitié, accompagna les paysans jusqu'à la caverne du monstre. Quand celui-ci les vit, il se précipita à leur rencontre en sifflant comme mille serpents. Mais le saint vieillard le maudit et, en un clin d'œil, l'horrible

Leiden, 1309 H., p. 186. La traduction doit être corrigée, car les districts cités comme étant à l'occident ou à l'orient du Tigre sont en fait à l'est ou à l'ouest du Zab.

(1) V.g. LE QUIEN, *O.C.*, II, col. 1233, se basant sur ASSÉMANI, et BUDGE, *Bk.* II, p. 239, n. 1.

(2) *Auszüge*, p. 216-222, et BUDGE, *Bk.* I, p. 239, n. 1, qui le fait s'étendre «jusqu'au village de Daoudiya, dans la vallée occidentale de la Ṣapna».

(3) *L.C.*, n° 48.

(4) *Bk.* II, p. 652.

animal fut transformé en une pierre sans vie. Il y est encore jusqu'aujourd'hui (1), et ressemble à un bâtiment d'argile. Les gens qui passent sur la route se reposent à son ombre et, émerveillés, louent Dieu en bénissant le saint homme, demandant ses prières (2).

Listes épiscopales de Ḥnīṭa

Aucun évêque de Ḥnīṭa ne figure dans le *Synodicon Orientale*. Le Quien a dressé une liste de cinq évêques (3). On peut en ajouter quelques autres, mais sans pouvoir espérer faire une liste complète, sans même être sûrs de l'historicité des premiers que l'on rencontre.

C'est en effet dans la plus que suspecte *Chronique d'Erbil* que l'on trouve une première mention du siège de Ḥnīṭa, avec un évêque nommé Zhā Īšō', en 183 (4). Le diocèse est encore mentionné sous le prétendu huitième évêque d'Adiabène, Hiram, en 225-258 (5).

Le martyr 'Aqewšma, mis à mort en 378, n'a pas beaucoup de chances non plus d'avoir été évêque de Ḥnīṭa, si l'on en croit le P. Peeters (6). Étudiant les Actes du saint (7), le savant Bollandiste déclare

(1) En 840! Il y est probablement encore de nos jours, mais les habitants chrétiens, «Assyriens», de la région y sont revenus trop récemment pour connaître les traditions anciennes.

(2) La *Chronique de Seert* est dans la même veine poétique quand elle raconte (II, p. 140) l'histoire de R. Šāwōr, qui conjura «un énorme serpent, de la bouche duquel sortaient comme des étincelles de feu. Il devint inerte comme une chaîne étendue depuis le sommet de la montagne jusqu'à ses pieds, ce qui se voit aujourd'hui encore et plonge dans l'étonnement tous les visiteurs.» On rencontrera des histoires semblables à propos de Mār Zéy'a et, chez les Jacobites, de Mār Zaina. Voir aussi le dragon «grand comme un palmier» qui apparut à Radāni en 751. 'AMR ar. p. 63.

(3) O.C., II, col. 1233-1234.

(4) *Chr. d'Erbil*, p. 96.

(5) *Op. cit.*, p. 104.

(6) *Passionnaire*, p. 289-298.

(7) Sources citées par le P. PEETERS, ci-dessus, et dans sa *Bibliotheca Hagiographica Orientalis*, s.v. Acepsimas, p. 6-7. Voir aussi ce mot dans *DHGE*, I/1912, col. 288-289, par S. VAILHÉ. Y ajouter la traduction française de DOM LECLERCQ, in *Les Martyrs*, t. III, p. 223-245 et la traduction arabe de Šuhadā', I, p. 371. — Acepsimas est vénéré

que «comme document historique, la pièce résiste mal à l'examen. La chronologie est difficilement acceptable. Dans la trame du récit, les incohérences, voire les impossibilités ne manquent pas.» Et plus loin: «Il faut conclure que la Passion d'Acepsimas n'a pas été composée bien près d'Erbil, et qu'au milieu du VI^e siècle elle y était encore ignorée.»

Le grand argument du P. Peeters pour refuser même le fait que 'Aqewšma ait été évêque de Ḥnīṭa, est que le diocèse n'apparaît que plus tard, le synode d'Isaac n'en faisant pas mention. L'argument est fort, et l'on ne peut que s'incliner.

[1] BAR ŠABṬA

Bar Šabṭa, évêque de Ḥnīṭa, est mentionné dans l'histoire du moine Qardāg (1). Si l'on suppose que les deux diocèses de Ḥnīṭa et de Ma'alṭa étaient déjà unis à la fin du VI^e siècle comme ils le seront au début du VIII^e, on peut conclure que c'est ce même évêque qui participa au synode d'Ézéchiél en 576 et à celui d'Īšō'yaw II, en 585 (2).

Il ne semble pas cependant qu'il y ait de raison d'identifier cet évêque, comme l'a fait le *DHGE* (3) avec le moine R. Šabṭa que l'on verra bientôt fonder un couvent en Ma'alṭa.

[2] DINDOWAI

Syncelle à B. 'Āwé du futur métropolitain d'Erbil Yōḥannān (sacré entre 714 et 728), Dindowai fut nommé par lui évêque de Ḥnīṭa et

au martyrologe romain le 22 Avril, cf. *Vies des Saints*, BÉNÉDICTINS DE PARIS, t. IV/1946, p. 568-577 avec références. Son homonyme au 3 novembre est un moine syrien. Cf. *Vies*, t. XI/1954, p. 97. — LE QUIEN lui donne le n° I et renvoie à *B.O.*, I, p. 193.

(1) *L.C.*, n° 45; son titre, qui se trouve dans l'édition chaldéenne du P. BEDJAN (1901) ne figure pas dans le texte arabe de Mgr CHEIKHO (1939).

(2) *Syn. Or.*, p. 368, 423; *DHGE*, VI/1932, col. 943, s.v. *Bar Šabṭa, év. de Ma'alṭa*, par le Chan. VAN LANTSCHOOT.

(3) VI/1932, col. 943, s.v. *Bar Šabṭa, év. de Hénaiṭha*, par le même.

Ma'alṭa. Ce fut «un homme vénérable et saint» (1). A sa mort, il légua ses livres à son couvent d'origine, où il fut enterré.

[3] SARGĪS

Successeur du précédent, et également moine de B. 'Āwé, Sargīs fut nommé par le métropolite Aḥḥa (ordonné entre 741 et 751) (2). Il s'enfuit de son diocèse au cours d'un raid de pillards du Dailam contre les régions de Salāḥ et de Ḥnīṭa (qui sont donc voisines). Sargīs mourra à B. 'Āwé. Avait-il entre-temps fondé un couvent en Adiabène? Un Sargīs de Ḥnīṭa est cité parmi les fondateurs de cette région, dans la liste du jour de leur commémoration, le cinquième Vendredi de la Dédicace.

[4] RUSTAM

Le trop fameux métropolite intrus d'Adiabène (3), opposé à Īšō'yaw au début du règne de Timothée I, en 790, était originellement évêque de Ḥnīṭa. On a dit précédemment quelle mort misérable mit fin à sa rébellion.

Timothée, vainqueur, voulut-il supprimer des listes le nom même du diocèse de l'intrus? Toujours est-il qu'il unit le siège de Ḥnīṭa et celui de Hewtōn. On a vu que David, en 790, met les deux titres sous sa signature (4).

On retrouve un évêque de Ḥnīṭa, nommée seule, au XIV^e siècle:

[5] 'AWDĪŠŌ'

C'est, en 1310, un des protagonistes du drame d'Erbil. Il fait partie

(1) *Bk.* II, p. 238-239.; *B.O.*, II, p. 434; *LE Q.*, n° 2; corriger la traduction de BUDGE (*Bk.* II, bas de la p. 281). Au lieu de «who had been ordained metropolitan by the holy Mar John», il faut traduire: «who had been ordained by the metropolitan, the holy Mar John».

(2) *Bk.* II, p. 239-281; *LE Q.*, n° 3.

(3) *Bk.* II, p. 386 et autres sources citées plus haut. *LE Q.*, n° 4.

(4) *Syn. Or.*, p. 608, n. 3, et *Lettres de Timothée*, Mgr BIDAVID, p. 68.

des ambassades qui négocient l'évacuation de la forteresse (1). Il est encore, en 1318, un des membres du synode de Timothée II (2).

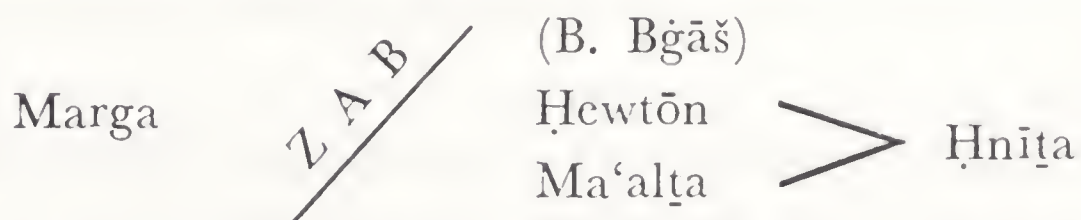
La liste de 'Awdīšō' de Nisibe (3) confirme qu'à cette époque le titre de Ḥnīṭa est distinct de celui de Ḥewtōn.

10. — LE DIOCÈSE DE MA'ALṬA DU ZAB

Il faut bien le préciser: il y a deux districts appelés en chaldéen Ma'alṭa ou Ma'alta, en arabe Ma'alṭāya ou Ma'alṭāy. Ce qui est étonnant, c'est qu'il n'y en ait pas plus de deux, car le vocable est un nom commun, il veut dire «l'entrée». On peut donc s'attendre à le voir employé dans la même acception que le français «les Portes», de fer ou autres, et que le kurde «Derbend».

Le Ma'alṭa le plus connu est évidemment celui de Dehōk, porte de communication entre le Bā Nūhadra et Dāsen (4), où c'est une route qui franchit la «porte». Ici c'est le Grand Zab qui sort de la région montagneuse. Même si les géographes ne disaient pas que Ma'alṭa est au sud de Ḥewtōn (5), on pourrait s'en douter en la voyant jumelée à Ḥnīṭa (6), qui est à son tour liée à Ḥewtōn.

Schématiquement, les districts s'articulent donc comme ceci:



Le nom chaldéen de Ma'alṭa sera arabisé en Ma'alla, puis, avec la seule différence d'un point diacritique, en al Mugilla (7). La région

(1) *The Monks*, p. 266.

(2) *B.O.*, II, p. 497, et III, I, p. 341; *LE Q.*, n° 5.

(3) *Syn. Or.*, p. 619.

(4) Réf. in *Barsauma*, p. 97, n. 2.

(5) Cité dans CANARD, *Hamdanides*, I, p. 122-123 et n. 102.

(6) *Bk.* II, p. 238 et 281; *L.C.*, n° 45 et 70; *Chr. de Seert*, II, p. 187.

(7) BALĀDURI, *Futūḥ al Buldān*, p. 339; *BGA*, V, p. 131; VI, p. 94, 186, 245; CANARD, *Hamdanides*, I, p. 123 et n. 106.

fut conquise par les troupes musulmanes de 'Utba ibn Farqad, en l'an 20 de l'Hégire, 641 de notre ère.

Les deux districts homonymes de Ma'alṭa sont donc, en principe, facilement reconnaissables. Cependant, faute de précisions géographiques, il n'en reste pas moins que l'on ne sait que très rarement duquel des deux les auteurs anciens que nous lisons veulent parler.

Ce que l'on sait de la carte de l'expansion jacobite, surtout au début du VII^e siècle, permet de dire à coup sûr que l'évêché jacobite de Ma'alṭa se trouvait dans la région de Dehōk, où on l'étudiera en son temps. On ne parlera ici que du Ma'alṭa nestorien du Zab.

Listes épiscopales de Ma'alṭa

La géographie étant mise au point, on est moins à l'aise pour démêler les listes épiscopales des deux Ma'alṭa. On ne peut décider avec certitude que dans le cas de quatre évêques : ce sont Dindōwāi et Sargīs (1^{re} moitié du VIII^e siècle) qui portent en même temps le titre de Ḥnīṭa, et sont donc sûrement des titulaires de Ma'alṭa du Zab, au contraire de 'Awdīšō' (en 963) et de Yahwālāhā (jusque 995) qui portent le titre de de Ma'alṭa et Bā Nūhadra, et sont donc à placer à Ma'alṭa de Dehōk. Pour les autres, on ne peut que faire des conjectures plus ou moins probables (1).

Il y a de fortes probabilités que l'on puisse attribuer à Ma'alṭa du Zab les trois évêques : Yōḥannān (en 497) (2), Bar Šabṭa (en 576 et 585) (3) et Klilīšō' (en 605) (4) qui assistent aux mêmes synodes que des évêques du Bā Nūhadra. Évidemment, s'il était démontré que le Bā Nūhadra et Ma'alṭa de Dehōk formaient deux diocèses différents, la solution ne vaudrait pas ; mais il ne le semble pas.

(1) Sur les évêques de Ma'alṭa, sans précision, voir : *Syn. Or.*, p. 676 (de 497 à 605) et LE QUIEN, *O.C.*, II, col. 1233-1236 (de 961 à 1283).

(2) *Syn. Or.*, p. 310, 311, 316.

(3) *Syn. Or.*, p. 368, 423.

(4) *Syn. Or.*, p. 429.

Par ailleurs, les titulaires de Ma'alṭa qui sont plus tard transférés à Ninive et à Mossoul ont peut-être plus de chances d'avoir été d'abord sur le siège de Ma'alṭa de Dehōk: ainsi Yazdepnah, en 554 et 576, si c'est bien le même (?) (1), Yahwālāhā en 1062 (2) et son successeur Malama (3). Mais la règle suivie par certains services diplomatiques et qui veut que les agents restent toujours à peu près dans le même secteur, ne semble pas avoir eu cours dans la hiérarchie nestorienne.

Et que dire des évêques dont on ne sait qu'une chose: c'est qu'ils ont assisté à tel ou tel synode, ou au sacre de tel ou tel patriarche? Ainsi se présentent Šim'ūn en 554 (4), Yōḥannān, ordonné entre 1075 et 1090 (5), Quriāqōs, en 1092 (6) et Georges en 1283 (7). Il est difficile de rétablir les listes épiscopales de Ma'alṭa du Zab et de Ma'alṭa de Dehōk; le mélange a été fait, il est trop tard. Regrettons seulement que nous ne puissions imiter l'imperturbable candeur de mon illustre confrère, le P. Michel Le Quien, et dire sans sourciller de Ma'alṭa qu'elle est voisine «de Nūhadra et de Ḥnīṭa». C'était tellement plus simple!

Il n'y a aucune mention de l'un ou l'autre Ma'alṭa dans la liste des diocèses nestoriens de 'Awdīšō' de Nisibe (8) au début du XIV^e siècle.

11. — LE COUVENT DE BAR ŠABṬA

Moins inextricable, heureusement, est l'histoire de Bar Šabṭa, qui fonda son couvent «dans la terre de Ma'alṭāya», dit la *Chronique de Seert* (9), «en Ma'alṭa et Ḥnīṭa», dit le *Liber Castitatis* (10).

-
- (1) *Syn. Or.*, p. 366, 368.
 - (2) MĀRI, lat. p. 110; *B.O.*, II, p. 447; *LE Q.*, n° V.
 - (3) Mêmes références et *LE Q.*, n° VI.
 - (4) *Syn. Or.*, p. 345, 351.
 - (5) *LE Q.*, n° VII.
 - (6) *LE Q.*, n° VIII.
 - (7) *B.O.*, II, p. 456; *LE Q.*, n° X.
 - (8) *Syn. Or.*, p. 619.
 - (9) II, p. 187.
 - (10) N° 70.

Là où il semble que nos difficultés doivent recommencer, c'est quand Īšō'dnaḥ dit que Bar Šabṭa alla d'abord remplacer Mār Zīnaï comme supérieur du couvent du Petit Zab, puis fonda son propre monastère. La traduction française de la *Chronique de Seert* porte que, quand Zīnaï mourut, «il confia son monastère à son disciple, R. Šabṭa, qui avait bâti un couvent dans la terre de Ma'alṭāya». Heureusement, cette contradiction apparemment irréductible disparaît quand on se reporte au texte arabe. Celui-ci dit en effet: «Il confia son monastère à son disciple, R. Šabṭa, celui qui bâtit un couvent... etc.»

Si vraiment Zīnaï vivait sous le patriarche Sawrīšō' (596-604) (1), R. Šabṭa fonda son monastère pendant la première moitié du VII^e siècle. On ne voit pas pourquoi il faudrait l'identifier avec Bar Šabṭa, évêque de Ḥnīṭa, le nom de Šabṭa étant relativement commun parmi les moines (2).

Le pays de Ma'alṭa-Ḥnīṭa est donné comme lieu d'origine du moine Qardāḡ, un parent de Bāwaï le Grand († 628). Son village, appelé B. APRĀYÉ (3), possédait une école où l'on enseignait «le Livre Saint et son interprétation». Qardāḡ fut fait supérieur «du» couvent, on ne dit pas lequel, par Bar Šabṭa, évêque de Ḥnīṭa.

12. — LE BÉT KARTWĀYÉ

Quant au Bét Kartwāyé, le Pays des Kurdes, ce n'est pas seulement à l'ouest du Petit Zab, comme le voudrait Budge (4), qu'il faut le placer, mais dans tout le nord de l'Adiabène. Les chroniques monastiques ne montrent les Kurdes que sous un jour défavorable. Ce sont des

(1) 'AMR, ar. p. 51.

(2) V.g. Bar Šabṭa, év. de B. Zabdaï en 273-291 (?), in *Chr. d'Erbil*, p. 116-118; Bar Šabṭa, év. de Šahrqard, in *Syn. Or.*, p. 368; Bar Šabṭa, év. de Šūš, *ibid.*, p. 287, etc.

(3) *L.C.*, n° 45.

(4) *Vie de Bar Idta*, II, I, p. 263 et note, avec réf. à HOFFMAN, p. 207; *ibid.*, table, Bk. II, p. 713.

pillards invétérés, qui habitent les districts qu'ils peuplent encore aujourd'hui, notamment les alentours de B. 'Āwé (1) et le B. Bgāš (2). Qu'il y ait des villages chrétiens au milieu des villages kurdes est encore attesté par l'ethnique de l'Abba 'Awdīšō', le reclus de B. Qōqā, appelé «de Kartaw» (3), et par la mention d'évêques du Kurdistan, tels que Klīlīšō', qui assiste au synode d'Īšō'yaw I en 585 (4) et David du B. Kartwāyé (5), auteur du *Livre du Petit Paradis*, qui vivait sous le patriarche Timothée I (780-823).

A propos du premier évêque, on voit que le diocèse du «pays des Kurdes» était uni sous le même pasteur au «pays des bouquetins» (B. Ṭabyāṭa) (6). Les deux noms indiquent la montagne, d'une façon plus ou moins poétique, mais ne peuvent aider à préciser la carte du pays.

(1) *Bk.* II, p. 224 et 563.

(2) *Bk.* II, p. 523.

(3) *Bk.* II, p. 649.

(4) *Syn. Or.*, p. 423 et *DHGE*, VIII/1935, col. 1240, s.v. *Beth Tabyata*.

(5) *Bk.* II, p. 225.

(6) Et non pas un nom de tribu kurde, comme le pensait CHABOT (*Syn. Or.*, p. 670).

VI

MIETTES

Cet appendice rassemblera un certain nombre de noms de lieux dont on ne connaît pas la situation, même approximative. A propos de la majorité d'entre eux on ne sait qu'une chose, c'est qu'ils étaient «quelque part en Adiabène».

TELL DĀRĀ

Dans ce village furent mis à mort, vers 347, le prêtre Jacques et sa sœur Marie (1). Hoffmann (2) place la localité à Drā, sur le Petit Zab, dans le B. Garmaï. En fait, le catalogue d'Édesse (3) précise bien qu'elle est en Adiabène, et les Actes la placent «sur la rive du Grand Zab». Si cette expression est à prendre au pied de la lettre, on ne peut l'identifier au Dārā du Šamsāṭi, qui est Dérabešbermāg, près de B. Qōqā, et qui se trouve à cinq kilomètres à l'est du Grand Zab. Dans ce cas il faudrait chercher ailleurs Tell Dārā.

TELL ŠALĪLA

Le prêtre Jacques, cité plus haut, était curé du village de Tell Šalīla. On ne sait si cette localité était près ou loin du lieu de son supplice, Tell Dārā.

(1) Cf. *BHO*, p. 97 et *Šuhadā'*, I, p. 287-288.

(2) *Auszüge*, p. 277.

(3) *NAU, P.O.*, X, I, p. 25.

UN ÉVÊQUE DU ZAB?

Le texte arabe de l'*Opus Chronologicum* d'Élie de Nisibe (1), parlant de Yōhannān, élu patriarche en 900, dit qu'il était «évêque du Zab» (usqof az zāb). En fait, la traduction latine de Brooks (2), suivant le chaldéen, donne correctement: «évêque de Zābé». Le texte arabe aurait dû porter: az zawābi, comme on peut s'en rendre compte par le passage parallèle de Māri (3), qui porte: episcopus Zawabiae.

Le diocèse de Zābé (4) correspondait à la région située sur la rive droite du Tigre, entre Séleucie et Kaškar, région jadis arrosée par de nombreux canaux qui lui ont donné son nom (5).

TELL NIĀḤA

Le nom de ce «village d'Adiabène» revient plusieurs fois dans la *Chronique d'Erbil*. Šahlūpa, évêque d'Adiabène de 258 à 273 (?) aurait amené la conversion du village en guérissant de la dysenterie un de ses notables, nommé Nakkīḥa (6).

L'évêque Abraham y fut mis à mort en 344 (7), et Mār Ḥnāna, vingtième évêque d'Erbil, vers 511, d'après la *Chronique* (8), en était originaire. Malheureusement, ces témoignages ne peuvent être contrôlés.

ZAIRA

Également cité par la *Chronique d'Erbil* (9), ce lieu est donné comme pays d'origine de Hāwil, sixième évêque d'Adiabène, de 183 à

(1) CSCO, 62*, bas p. 196.

(2) CSCO, 63*, p. 93.

(3) MĀRI, lat. p. 74.

(4) Listes épiscopales et références in *Syn. Or.*, tables, p. 684-685. Y ajouter ce Jean et son disciple et successeur Abraham, d'après le texte d'ÉLIE DE NISIBE, lui-même citant l'*Histoire Ecclésiastique* d'ÉLIE D'ANBAR.

(5) POGNON, *Inscriptions Mandaïtes*, Paris 1898, p. 234-235.

(6) *Chr. d'Erbil*, p. 109-110.

(7) *Chr. d'Erbil*, p. 135; réf. in *BHO*, p. 4.

(8) P. 154.

(9) P. 96 et n. 3 de MINGANA.

190 (?). Le village aurait été christianisé après l'enfance du prélat. Mingana le place à un jour de marche au nord-est d'Erbil. Peut-être veut-il signifier par là le village actuel de Ziarta, en-dessous de Ṣalāḥ ad Dīn; mais le nom moderne semble avoir une autre racine.

KĀṢĀZ

Village de la martyre Thécia et de ses compagnes, dont le renégat Paul était le prêtre (1).

B. ṬABĀḤA

Ainsi s'appelait une localité, près d'Erbil, où le martyr Accpsimas et ses compagnons auraient été mis à mort. Aux yeux du P. Peeters (2), le nom, qui veut dire «la boucherie», semble trop bien adapté pour être authentique.

LA FORTERESSE DE BDIGAR

C'est là qu'auraient été incarcérés les martyrs Jean et Jacques, vers 344. Le P. Peeters (3) suggère qu'on pourrait peut-être voir dans le mot Bdigar une déformation de «pat-i-gar». Les martyrs auraient été emprisonnés dans «le château du chef de la montagne».

ASPARGALṬA et B. NAGGĀRÉ

Deux localités mentionnées dans la Passion de Jacques et Azad (4). Elles sont inconnues par ailleurs.

MIŠKLÉG

Tel est le nom d'un village «près d'Erbil» dont un chammas se fit musulman, à une date inconnue. Une 'onīṭa, dont il existe de nombreuses

(1) *BHO*, p. 253, n° 1157; *Šuhadā'*, I, p. 288.

(2) *Passionnaire*, p. 293.

(3) *Passionnaire*, p. 268 et n. 1.

(4) *Passionnaire*, p. 287.

copies manuscrites (1) et une édition avec traduction allemande (2), épilogue sur cet événement. Le titre de la pièce varie d'un manuscrit à l'autre. Dans certains, par exemple le Warda de 1745 de Karamlaiss, le nom du village n'est pas mentionné, mais l'hymne est attribuée à Warda, ce que fait également l'éditeur. Dans d'autres textes, le nom de l'auteur présumé ne figure pas, et le Warda «complet» compilé pour la bibliothèque du couvent de N.-D. des Moissons par ordre du P. Samuel Giamil, ne le contient pas.

L'attribution à Warda (qui était d'Erbil) n'est pas impossible, à moins cependant qu'on ne trouve la pièce dans un recueil antérieur à cet auteur (XIII^e s.). Le plus ancien manuscrit qui la contienne semble être le cod. Syr. Vat. 188, signalé par E. E. Assémani, qui le date d'«après 950». Si vraiment la pièce est de Warda, le recueil serait à reculer jusqu'au XIII^e siècle.

A part le nom du chammas, Abraham, donné en acrostiche par les lettres du début des premières strophes, et quelques détails sur sa famille, l'hymne ne permet pas de situer plus précisément cet incident. On me signale un hameau de Kelek-Mišk (?) tout près d'Erbil vers l'ouest. Les cartes ne le mentionnent pas.

B. Qwāz

B. Qwāz est le nom d'un village sur le Grand Zab, dont on ne sait sur quelle rive il se trouvait, en Adiabène ou en Marga. Un croyant persan de ce lieu avait deux fils possédés. R. Gabriel, alors supérieur de Barāzi les guérit (3).

(1) Vat. Syr. 188 (*Cat. ASSÉMANI*, III/1759, p. 408): Mascalag; B.N.Syr. 181, fol. 75 (du XV^e s., *Cat. ZOTENBERG*, p. 127): Maschqalag; Cod. Berlin 65, de Darbend en Tergawer (XIX^e s. (?) *Cat. SACHAU*, t. I, p. 246): Maškaleg; *Collection de complaints*, cahier II, 1913, compilé par le P. RHÉTORÉ et provenant de Mār Yāqō: Mišklég; Warda de Karamlaiss, 1745; etc.

(2) Par H. HILGENFELD (Leipzig, 1904) dans *Ausgewählte Gesänge des Giwargis Warda von Arbel*.

(3) Bk. II, p. 665; ASSÉMANI (*B.O.*, III, I, p. 501) le met en Marga, *Researches* (p. 62) le met en Ninive.

LA GROTTTE DE MĀR AḤḤA

Mār Aḥḥa, «un des hommes du pays des Grecs, évêques et ascètes, qui vinrent en Orient pour échapper à la persécution de Valens» (364-378) habitait une petite grotte dans une montagne «près du Zab» (1). Sa présence était une source de réconfort pour toutes les contrées des alentours, mais on ne dit pas si cette grotte était située en Marga ou en Adiabène.

LA VALLÉE DE ṢAPHI

Au VII^e siècle, au temps du B. Mār Gabriel, supérieur du couvent de Mār Cyprien, vivait le saint Abba Pētiōn, dans une cellule de la vallée de Ṣaphi (2). On a mentionné plus haut le gué de Ṣfayia, près du confluent du Zab et du Ḥāzir. Mais le rapprochement des noms peut être purement accidentel. Le village de Rīšā, où fut transporté le corps de Pētiōn après sa mort, n'apporte aucune lumière nouvelle.

L'ABBA MŠĪḤA RAḤMEH

Certainement en Adiabène, mais on ne sait où, vivait ce «moine parfait, d'heureuse mémoire», aux prières duquel 'Abušta, évêque d'Erbil vers 486 (?), aurait dû sa guérison. La *Chronique d'Erbil* (3), qui est seule à mentionner ce nom, ne dit rien du lieu de la retraite du saint homme, et les traditions locales sont trop fragmentaires pour qu'on puisse espérer retrouver sa trace.

LE DISTRICT DU B. ĀRŌ'É

Où était situé le district du B. Ārō'é (4), dont les habitants, les Ārō'āyé (5), s'associèrent aux Šahrigān pour refuser, vers 780, le métropolitain Īšō'yaw? Tout ce qu'on peut dire du B. Ārō'é, c'est que c'est

(1) *Bk.* II, p. 577.

(2) *Bk.* II, p. 648-649.

(3) P. 148.

(4) Et non «la province», comme le dit *Bk.* II, p. 384.

(5) *Bk.* II, p. 388.

un district du sud ou de l'ouest de l'Adiabène, puisque les districts de l'est (des Baniqāyé) et du nord (Montagne d'Adiabène) étaient loyaux au métropolitain.

Si le nom de B. Ārō'é veut dire «lieu de rencontre, carrefour», on ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec l'interprétation suggérée par le P. Peeters (1) du nom donné par la légende au château de Mār Qardāg. On se souvient que le savant hagiographe avait expliqué le nom de «Malqi» par l'arabe «malqa», le lieu de rencontre.

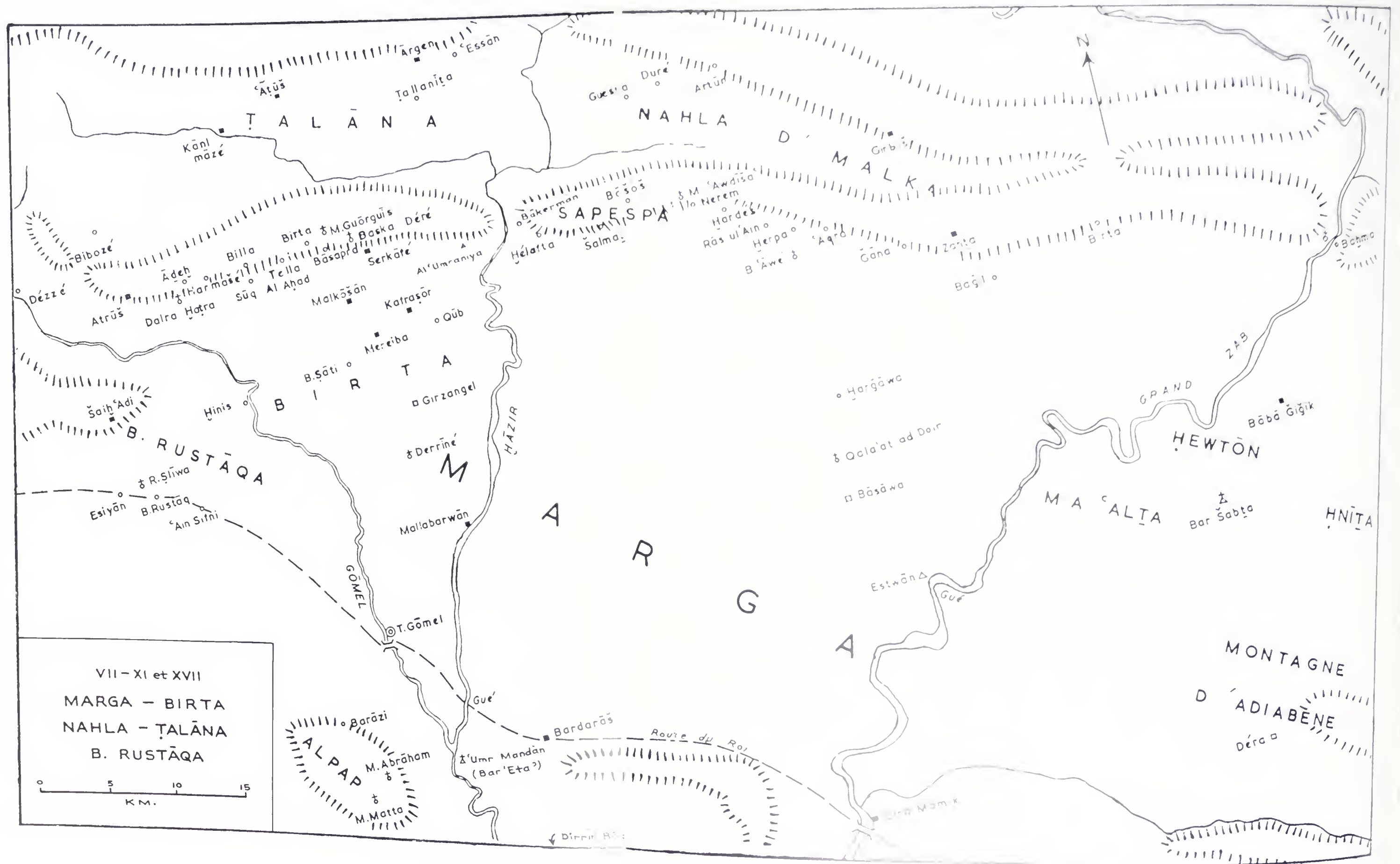
Mais deux interprétations font un rapprochement trop fragile, encore ne faut-il pas l'exclure. Si le rapport était établi, il resterait qu'il peut y avoir moult «carrefours», et il faudrait déjà trouver le château de Qardāg avant de pouvoir localiser le B. Ārō'é.

LE COUVENT DE 'AWDĪŠŌ'

En tête de la liste des fondateurs de couvents en Adiabène, d'après le calendrier nestorien, vient Mār 'Awdīšō'. Peut-être ce moine était-il le plus célèbre, puisqu'il est nommé le premier de la liste. Avouerais-je que je ne sais ni où est situé son couvent, ni même qui il est lui-même? Est-ce le maître de Mār Qardāg (2)? Les légendes les plus développées perdent la trace de cet 'Awdīšō' après la conversion du «marzbān», et ne mentionnent pas s'il a fondé un couvent. Et parmi les multiples «Serviteurs de Jésus» de l'hagiographie syriaque, aucun n'est dit avoir fondé en Adiabène. La question de localiser ce couvent et d'identifier ce fondateur reste donc ouverte.

(1) *Passionnaire*, p. 301.

(2) V.g. *L.C.*, n° 11.



DEUXIÈME PARTIE

M A R G A

VII

GÉNÉRALITÉS

«La région de Nūhadra est vaste et fertile; quant à Marga, comparée au Bā Nūhadra, elle est étroite et resserrée. Si cependant on la compare à d'autres régions, elle est vaste et large.»

Quelle est donc cette région de Marga dont parlait ainsi, vers l'an 800, le patriarche Timothée le Grand (1)?

Géographie

Marga devrait être bien connue. Ses limites, toutes naturelles, sont nettes, et les sources qui la décrivent sont abondantes.

Le nom de Marga est un nom chaldéen qui veut dire «prairie», terre herbeuse et fertile, naturellement bien irriguée. La grande région qui porte ce nom est connue, parmi les sources chrétiennes, surtout par le *Livre des Supérieurs* de Thomas, lui-même évêque de Marga. Cet auteur, recueillant les histoires, surtout édifiantes, relatives aux supérieurs et aux hommes fameux de son couvent de B. 'Āwé, donne une profusion de détails géographiques et historiques qu'il faudra analyser et situer.

(1) Lettre XXVIII, *CSCO*, 75/31, p. 103.

Les géographes arabes ont adopté le même vocable de «al Marġ»(1). Ils complètent cependant le nom en Marġ al Mawṣil, ou Marġ abī ‘Ubaida, pour la distinguer des autres «prairies». Dans son ouvrage sur *les Hamdanides de Syrie* (2), M. Canard groupe les références à ces géographes et fait la synthèse des données fournies par eux.

Les limites de Marga sont claires. La région se présente sous la forme d’un triangle à peu près isocèle, dont le sommet serait au sud. Le côté sud-est/nord-ouest est constitué par la rivière Ḥāzir, en remontant depuis son confluent avec le Grand Zab, puis par son prolongement en ligne presque droite par le Gōmel. Le côté sud-ouest/nord-est est formé par le Grand Zab, dont l’autre rive est en Adiabène. La limite nord est fournie par la chaîne de ‘Aqra et son prolongement vers l’ouest.

Le district a donc tout ce qu’il faut pour être facilement identifiable; cependant les auteurs, même modernes, n’y ont pas toujours vu très clair. Sir E. A. Wallis Budge, à qui l’on doit la traduction, habituellement exacte, du *Livre des Supérieurs*, ne semble guère s’y reconnaître quand il s’agit de géographie (3), et ses cartes sont de la plus haute fantaisie.

Rien d’étonnant, par conséquent, qu’un ancien tel que le P. Le Quien, qui ne travaille que par l’intermédiaire d’Assémani, ait en fait constamment confondu Marga et Maraga (Marāġa) d’Adherbaïdjan, bien qu’il les distinguât très bien en principe (4), et ait pris beaucoup de peine pour distribuer équitablement les noms d’évêques entre ces deux localités.

(1) Notre «Mardj» n’est pas mentionné dans l’*Encyclopédie de l’Islam*.

(2) Cit., ici t. I, p. 122 et n. 103. Voir aussi HOFFMANN, p. 222-227.

(3) Si l’on essaie de transformer en croquis les données de la note 2 (*Bk.* II, p. 43) on obtient une carte assez surprenante. Quant à la carte publiée au début du t. I, elle contient trop d’inexactitudes pour pouvoir être d’aucune utilité.

(4) *O.C.*, t. II, col. 1231-1232, 1285-1286, 1587-1588.

Heureusement encore que les auteurs n'ont pas soupçonné l'existence de beaucoup d'autres Marġ ou Marga, sans quoi l'imbroglio serait devenu inextricable. Citons sans ordre: Marġ Ġuhaïna, près du village abandonné de ce nom, sur la rive ouest du Tigre, au nord de Gayyāra; le Marga du B. 'Arabāyē dont était originaire Élisée de Quzbu (1); le village de Marga, près de Zāḥō (2); le district kurde de Marga, situé à l'intérieur d'une courbe du Petit Zab, au nord-ouest de Sulémaniya (3), et il faudrait y ajouter Marga Sawra, les Margé, Mergé, Margāna, etc.

La région de Marga est facilement divisible en:

— Marga est, ou Marga proprement dite, dont les limites sont: à l'est le Grand Zab, à l'ouest de Ḥāzir, au nord la chaîne de 'Aqra dont la frange sud s'appelait jadis la Sapespa.

— Marga ouest, ou district de Birta, comprenant les anciennes villes de Billa et Tella. Actuellement la région dépend administrativement en partie du Mazūri et en partie du Šaiḥān. Ses limites sont: à l'est le Ḥāzir, à l'ouest le Gōmel.

— Les deux vallées, se prolongeant l'une l'autre, de Nahla et de Ṭalāna, la première à l'est du Ḥāzir, et la seconde à l'ouest. Situées derrière la chaîne de 'Aqra et son prolongement ouest, ces deux vallées furent rattachées d'abord à Marga, puis à Dāsen.

Le B. Rustāqa, région de 'Ain Sifni, Ḥinis, etc. est géographiquement situé en Bā Nūhadra, bien qu'il ait été par la suite mis sous la juridiction ecclésiastique de Marga. Il sera étudié avec sa province naturelle du Bā Nūhadra.

(1) *Chron. d'Erbil*, p. 151 et 154; BAUMSTARK, *Syr. Lit.*, p. 114.

(2) *Dictionnaire soureth manuscrit* du P. RHÉTORÉ, à Mossoul.

(3) Cf. carte face p. 262 dans C. J. EDMONDS, *Kurds, Turks and Arabs*, Londres, O.U.P., 1957.

Les premiers siècles chrétiens

On sait peu de choses de l'histoire générale de Marga chrétienne. Le nom de son apôtre et la date de son évangélisation sont inconnus. Cependant la christianisation devait être à peu près générale au IV^e siècle, puisqu'on signale comme un peu extraordinaire le cas d'un bourg comme Qūb qui «n'avait jamais accepté jusqu'à cette époque l'enseignement du christianisme» (1). Des villages païens apparaissent encore de temps en temps dans les histoires de moines au VI^e et au début du VII^e siècles (2), mais, à part les autorités gouvernementales, les «Mages» jouent plutôt un rôle de minoritaires.

Ceci n'empêcha pas la persécution de Sapor de s'étendre à Marga comme aux autres provinces de l'empire. Chose curieuse cependant, on n'a aucun détail sur les victimes qu'elle fit dans cette région. Les allusions qu'on y trouve sont fournies par des sources postérieures, 'Amr (3) et la *Chronique de Seert* (4). Dans les deux cas, les incises semblent provenir d'une même version du cycle du martyr Šim'ūn bar Šabbā'é († 339), alors qu'elles sont absentes d'autres versions (5). A la fin du récit, une phrase ajoute: «Nous avons passé sous silence tout ce qui arriva aux fidèles... dans le pays de... al Marġ.» Que Marga se trouve dans ces énumérations en compagnie de Mossoul qui n'existait pas encore, ne prouve pas que l'on soit seulement en présence d'une belle période oratoire, mais semble bien couvrir une réalité dont les récits historiques ont perdu la trace. En effet, comme le remarque le P. Peeters (6), on est au fond très mal documenté sur cette persécution. Les quelques récits

(1) *Bk.* II, p. 634.

(2) Ainsi les trois hameaux païens voisins du couvent de Mār Gabriel, au VII^e siècle. Leurs déprédations et leurs vexations causèrent leur ruine.

(3) Éd. ar. p. 18.

(4) I, p. 95.

(5) Rien dans les versions longues, très proches l'une de l'autre, publiées dans *AMS* (t. II, p. 131-208) et dans *P.S.*, t. I.

(6) *Le début de la persécution de Sapor, d'après Faust de Byzance*, in *Recherches d'histoire et de philologie orientales*, 1951, p. 77.

détachés qui ont survécu «esquissent le tableau d'une situation violente qui, généralisée dans toute l'étendue de l'empire perse, a donné lieu partout à d'innombrables épisodes également atroces, dont le souvenir a péri tout entier». Pour parler de l'Adiabène, l'on disposait, à côté des Actes des Martyrs, déjà trop prolixes, de petits détails historiques ou toponymiques fixant dans le vif le souvenir de la persécution, comme une cicatrice rappelle une blessure: la chasse des martyrs à Ḥadīṭa, le fleuve rougi par leur sang à Naṭpar-Guwair, le couvent «des martyrs» qui sera restauré par Sawrīšō' (1), etc. C'est tout le cours du Zab Supérieur qui est jalonné par ces souvenirs; il n'y a aucune raison de penser que la rive occidentale ait été épargnée.

Quand le nom de Marga fut-il donné à la région? On ne le sait pas. Il est très probable que l'absence trop évidente de Marga des listes anciennes d'évêchés nestoriens doive être expliquée par un changement de dénomination. J'ai risqué plus haut que, parmi les noms des sièges dépendant de l'Adiabène en 410, celui de B. Bihqart ou B. Mahqart pouvait peut-être cacher Marga; je répète ici que je n'ai aucune preuve pour étayer cette hypothèse.

On est également dans l'embarras quand il s'agit de fixer le lieu même du siège épiscopal de Marga. C'est sûrement par un lapsus (Marga pour Ḥazza?) que Budge (2) dit que c'était Kafar 'Ūzāil. On a vu que cette ville était située dans les environs d'Erbil, donc en Adiabène. Probablement l'évêché se trouvait-il au centre administratif, c'est-à-dire, pendant un certain temps au moins, à Sūq al Aḥad. On verra plus loin que, à partir du XIII^e siècle, les évêques portent le titre de «Tella et Billa», ceci semble indiquer que le vrai centre chrétien de Marga se sera retiré vers le district de Birta, ou Marga ouest. Serait-ce que les Yézidis que l'on retrouvera plus tard dans la région auraient envahi le centre de Marga dès le XIII^e siècle? Les renseignements sur l'histoire

(1) Et qui serait celui des SS. Jacques et Marie, si l'identité de Dārā et de Tell Dārā était prouvée.

(2) *Bk.* II, p. 350, n. 2.

de ce peuple sont trop fragmentaires pour que l'on puisse répondre à la question.

L'implantation monophysite

Il semble que la nestorianisation, à la fin du V^e siècle, ait rencontré de la résistance dans quelques villages de Marga. Une offensive nestorienne menée par le moine Mār Guōrguīs dans les environs de Birta put repousser l'ennemi et reconquérir quelques positions. Bar 'Éta (1) avait donc tout lieu d'être optimiste quand il pensait pouvoir prédire, au milieu du VI^e siècle, que tout Marga resterait nestorienne.

En fait, le monophysisme aura pénétré dans le district ouest, à la fin du VI^e siècle, assez profondément pour qu'un évêché «orthodoxe» puisse y être établi en 595 (2). On a dit comment le synode de Sawrīšō', en 596, réagit contre l'hérésie, et comment, la même année, Yōnādāb, métropolitain d'Adiabène, créa le siège de Ḥadīṭa pour barrer son avance.

Il apparaît plus tard que l'évêque jacobite de Marga avait son siège dans la «ville de Gōmel», «une des plus grandes de Marga, à l'est et au nord du Mont Alpap», dit Bar Hebraeus (3). Cette ville est le QANṬARAT AL GŌMEL des géographes arabes, appelée GŌGEMAL par Thomas de Marga. Je n'ai rien à ajouter à ce que Honigmann a dit de cette localité (4). Le premier titulaire jacobite mentionné est ITĀLĀHĀ (5), en 629.

Le seul autre évêque jacobite de Gōmel dont le nom soit connu est

(1) *Histoire*, II, I, p. 240.

(2) C'est le n° 6 des dix sièges jacobites fixés au synode de Mār Matta, où Athanase le Chamelier devint patriarche (*Chr. de Seert*, II, p. 223). D'après la même source Takrit serait devenue dès ce moment le siège du «vicaire de l'empire perse» et Mārūṭa le premier «métropolitain».

(3) *Hist. Eccl.*, II, col. 122.

(4) *Barsauma*, cit. p. 97, n. 4, avec références. — *Researches*, p. 94, s.v. *al Gōmel*, confirme cette localisation.

(5) LE QUIEN (*O.C.*, II, col. 1581-1582) avec citation de *B.O.*, II, p. 419, situe Gomel dans la région de «Maraga».

BAR ḤADBŠABBA (1) qui signe, en août 818, le libelle d'élection du patriarche Denys de Tell Mahré. Si la liste donnée par Michel le Syrien (2) des évêques sacrés par le prédécesseur de Denys, le patriarche Cyriaque, est complète, le fait que Bar Ḥadbšabba ne figure pas parmi eux peut signifier que son sacre aurait eu lieu avant août 793. Aucun autre évêque jacobite de Marga n'est connu.

L'expansion jacobite en Marga ouest aura un résultat inattendu, ce sera de faire passer le B. Rustāqa nestorien de l'appartenance à la province ecclésiastique du Bā Nūhadra à celle de Marga. Ce point sera étudié quand on parlera du B. Rustāqa. En fait, ces changements officiels d'obédience consacrent une stabilisation du front entre Nestoriens et Jacobites. Désormais la lutte fratricide est virtuellement terminée.

Listes épiscopales nestoriennes

[1] 'AWDĪŠŌ'

Le premier évêque nestorien de Marga dont l'histoire ait gardé le souvenir est 'Awdīšō' (3) qui figure parmi les signataires de la rétraction du méssalien Nestōrus, en 790.

[2] YA'QŪB

C'est à propos d'Élie, évêque de Mōqān, que Thomas de Marga mentionne cet évêque (4). Ya'qūb en effet invita Élie à faire une tournée dans son diocèse «pour bénir et guérir». Élie avait été nommé par Timothée I et ordonné par Nestōrus d'Adiabène, donc entre 790 et 823. Abraham II de Marga, patriarche en 837 après avoir été évêque de Ḥadīṭa, assista à sa mort.

(1) Les sources sont mentionnées dans l'article *Barhadbesabba*, du *DHGE* (VI/1932, col. 791), par M. le Chan. VAN LANTSCHOOT.

(2) Éd. CHABOT, t. III, p. 450. Les listes couvrent de 783 à 1167.

(3) *Syn. Or.*, p. 608, n. 3.

(4) *Bk.* II, p. 514; *B.O.*, III, I, p. 493; *Le Q.*, Marga, n° I.

— MĀRAN ZĤĀ

Le Quien range parmi les évêques de Marga (1) un certain Māran Zhā, qui aurait été le prédécesseur de Thomas. L'erreur vient d'Assémani (2) qui parle de Māran Zhā «qui fuit episcopus Maragae».

En fait, Thomas de Marga (3) rapporte seulement comment il a entendu narrer les Actes de Māran Zhā par l'ascète Matthieu de B. 'Āwé. Celui-ci parle de son «vénérable maître Māran Zhā», mais ne dit nullement qu'il ait été évêque de Marga (4).

[3] THOMAS DE MARGA

La vie du célèbre auteur est bien connue et a été résumée par Budge (5). Frère du patriarche Théodose, il fut d'abord moine à B. 'Āwé. Le patriarche Abraham II (837-850) le nomma évêque de Marga (6) puis métropolitain du B. Garmaï (7), où sa présence est attestée en 852.

On ne peut trop louer la précision et la probité de Thomas comme historien. La familiarité qu'il montre avec les sites les plus reculés de Marga prouve qu'il a parcouru cette région maintes fois, et avec amour. Sa vénération pour la sainteté des Anciens est un gage du zèle qu'il dut déployer dans l'administration de son diocèse; il était trop modeste pour parler de lui-même.

(1) Ou plutôt parmi les évêques de «Maraga», de même qu'il parle toujours de Thomas «de Maraga». LE Q., Maraga, n° I.

(2) B.O., II, p. 494.

(3) Lib. II, ch. 40.

(4) Bk. II, p. 268. Le texte est clair, et BUDGE (notamment dans la table) n'a pas suivi Assémani dans son «hallucination», comme lui-même aurait dit.

(5) Bk. I, p. xxiv s., et aussi l'article arabe de Mgr S. SAYEGH, in *Nağm*, VII/1935, p. 347-352. Voir aussi, dans la même revue, I/1929, p. 517-518; VIII/1936, p. 125-130 et 165-171.

(6) LE Q. lui donne le n° II de «Maraga», avec référence au «doctissime» ASSÉMANI, B.O., III, I, p. 464 à 501.

(7) Voir les *Lit. Syr.* — Il faut corriger la précieuse *Patrologia Syriaca* du P. ORTIZ DE URBINA (Roma 1958) qui place (p. 202) «Marga in B. Garmaï». De même (p. 203) le monastère de Birta est dit «in B. Garmaï posito».

[4] ABRAHAM ABRĀZA

Originaire du B. Garmaï, il sera évêque de Marga avant de devenir, de 905 à 935, le patriarche Abraham III (1). 'Amr raconte ainsi l'histoire assez fantastique de son élection au patriarcat. Quand il était évêque d'al Marġ, dans la région de Mossoul, il se disputa avec Jean, fils de Boḥtīšō', métropolitain de Mossoul. Voulant référer son différend au patriarche, il allait s'embarquer sur un radeau pour descendre vers Bagdad, quand un bédouin lui apporta une sacoche de selle pleine d'or et d'argent. «Vous allez à Bagdad, lui dit l'Arabe, voici de quoi faire libérer mon neveu qui y est en prison. Et si vous ne le trouvez pas, dépensez cette somme à votre guise.» Abraham chercha-t-il sérieusement le neveu? Toujours est-il que, ne l'ayant pas trouvé, il eut devant lui une petite fortune. Alors, «son cœur s'endurcit et il ambitionna le pouvoir». Le patriarche étant mort vingt jours après l'arrivée d'Abraham à Bagdad, celui-ci acheta les voix des électeurs, y compris le récalcitrant Gabriel, métropolitain de Gondisapor, et commença ainsi un règne reconnu pour son gouvernement excellent, quoique peut-être pas toujours très scrupuleux.

[5] 'AWDĪŠŌ'

C'est sur son ordre qu'est copié, en 1218, un Évangélaire selon le rite de Dair al A'lā, écrit au monastère de B. 'Āwé par le moine Yahwālāhā, pour l'église du village de B. Bōzi (2).

[6] ŠIM'ŪN

Il était évêque de at Tell et Berberi en 1265 (3) et accompagna à Bagdad le patriarche Yahwālāhā III en 1283. On verra par les textes

(1) MĀRI, lat. p. 79; 'AMR, ar. p. 83; LE Q., Marga, n° II. Ce dernier fait de Marga une ville.

(2) Bibl. Mardin, cod. 8, *Cat. A. SCHER.* Cf. du même auteur, préface de *Kaldū wa Ātūr*, t. II, p. 12 (Beyrouth 1913).

(3) 'AMR, ar. p. 122 et 124; *B.O.*, III, I, p. 564-565.

concernant l'évêque suivant que at Tell et Berberi sont à identifier avec Tella et Billa, deux villages du district de Birta en Marga ouest, et adjointes à Marga. Le titre complet équivaut à dire: évêque de Marga est et ouest.

[7] 'Awdīšō', fils de Mas'ūd

Une note en tête du manuscrit de 1218 cité plus haut est écrite par l'évêque 'Awdīšō', fils de Mas'ūd, originaire de Karamlaiss. L'évêque y fait allusion à la persécution de Nawrūz et à sa fin, obtenue grâce aux prières ordonnées par Yahwālāhā III. Il faut donc placer cet évêque peu après 1296. Le titre pris par cet 'Awdīšō' de «évêque de Marga, de Tella et de Bar Bella» a permis d'identifier son prédécesseur.

[8] Īšō'YAW

Ce prélat, qui porte le titre de Tella et Bar Billa, signe, en 1318, les actes du synode de Timothée II (1). L'existence du siège à cette époque est confirmée par les listes de 'Awdīšō' de Nisibe (2), qui le cite comme dépendant du quatrième métropolitain celui d'Erbil-Hezza et Āṭōr-Mossoul (3).

Le diocèse ne figure déjà plus dans la liste de 1607. En 1610, Élie VIII a oublié le nom de Marga et appelle le district où se trouvaient les couvents de Mār 'Awdīšō' et de B. 'Āwé de son nom kurde, le Hakkāri (4). Cependant, dans sa lettre à Innocent X, en 1653, le patriarche chaldéen de Salmas, Šim'ūn (5), mentionne Marga parmi les districts dépendant de lui, mais ne dit pas s'il avait un évêque.

Au milieu du XIX^e siècle, on trouve sous la houlette de l'évêque nestorien Mār Abrāhām, résidant au couvent de Mār 'Awdīšō' de

(1) *B.O.*, III, I, p. 570.

(2) *Syn. Or.*, p. 619.

(3) *B.O.* III, II, p. 631, n° 21, le met dans la province patriarcale.

(4) *Genuinae Relationes*, p. 109.

(5) *B.O.*, III, I, p. 622.

Nérem-Gunduk, quelques villages de la région de 'Aqra, du Zibār, du Mazūri et du Ġabal Gāra. Ceci peut rappeler de très loin le territoire de Marga, mais Badger (1) qui en donne la statistique, ne dit pas si le diocèse portait encore son ancien nom. Il n'y a plus actuellement d'évêché nestorien dans la région.

L'évêché chaldéen de 'Aqra (2), dont le retour à l'unité remonte au début du XIX^e siècle, ne fut séparé administrativement de ceux de 'Amādīa et de Zāḥō que sous le patriarcat de Joseph VI Audo, en 1830. De 1895 à 1910, 'Aqra fut cependant provisoirement réuni à 'Amādīa. A nouveau séparé, le diocèse fut administré par un vicaire patriarcal jusqu'à la nomination, en 1947, de S.E. Mgr Paul Cheikho, actuellement patriarche chaldéen. L'évêque chaldéen actuel de 'Aqra et du Zibār est S.E. Mgr André Sana, nommé en 1957, qui a bien voulu m'aider à vérifier de nombreux détails de ce travail. Que Son Excellence daigne trouver ici l'expression de ma reconnaissance respectueuse.

(1) *The Nestorians*, cit. t. I (1852), p. 392.

(2) Cf. *L'Eglise Chaldéenne Catholique*, par l'abbé (plus tard Mgr) JOSEPH TRINKDJI (extrait de l'*Annuaire pontifical catholique* de 1911) 1913, p. 50-51. On y trouvera la liste des évêques catholiques et une statistique des villages. Voir aussi la note de l'abbé NAU, *Corrections et additions au catalogue des manuscrits syriaques de Paris*, in *J.A.*, XI/1915 p. 534.

VIII

MARGA EST

1. — BÉT 'ĀWÉ

Il serait inutile de reprendre ici toute l'histoire du fameux monastère. Sir E. A. Wallis Budge l'a retracée dans la préface de son édition avec traduction anglaise du *Book of Governors*. Ce qui est moins inutile, on l'a déjà constaté, est de revoir la géographie du savant orientaliste anglais, et tout d'abord de localiser le monastère lui-même (1). Plus tard on essaiera d'ajouter quelques compléments à l'histoire de B. 'Āwé après 832.

La localisation de Budge

Budge (2) ne se sent pas à l'aise pour situer le couvent de B. 'Āwé. N'ayant pas remarqué les références au village de Ḥerpa, qui pourtant existe encore aujourd'hui sans variante de nom, et n'ayant pas reconnu l'identité du Šōš actuel avec le Bā Šōš de Thomas de Marga, de Šarmen avec Šalmat, etc., l'éditeur met sur sa carte deux lignes différentes et parallèles de villages, qui sont en réalité identiques.

Ceci fait, il place B. 'Āwé sur une montagne, non loin de la rive droite du Zab supérieur, et entoure le couvent, un peu au petit bonheur, de noms que le texte mentionne en connexion avec le monastère. «Il semble suffisamment clair, dit l'auteur, que le monastère se trouvait sur

(1) On retrouve ici la substance de deux articles publiés en 1955 dans le *Bulletin du Séminaire Syro-Chaldéen de Mossoul*, p. 13-26 et 40-55.

(2) *Bk.* I, p. xli-xliii; II, p. 21, n. 2; p. 404, n. 5; p. 399 s.

un pic montagneux entre deux vallées; dans la vallée de l'Est coulait le Zab supérieur, et dans la vallée de l'Ouest coulait une rivière ou un cours d'eau.»

Pourquoi Budge met-il le couvent à côté d'une rivière, et pourquoi identifie-t-il cette rivière avec le Zab? On voit dans le texte que les eaux de crue risquèrent d'emporter le premier couvent et la première église (1), d'où Budge complète (2): «les crues de la rivière», alors que le texte parle formellement des eaux des deux vallées entre lesquelles la première église était bâtie et qui «dévalaient avec violence» la pente de la montagne, comme cela est naturel au printemps après une forte pluie, alors même qu'il ne restera plus, en été, une seule goutte d'eau dans ces mêmes vallées.

Croyant avoir besoin d'une rivière à côté du couvent, Budge y voit tout de suite le Zab, basant cette affirmation sur le texte (3) qui mentionne que la pierre à *ğaşş*, amenée par radeaux pour la construction de la troisième église, fut ensuite montée au couvent à dos d'ânes et de mulets. Les petits sites de *ğaşş* actuellement connus à 'Aqra et à Hardés semblent trop peu creusés pour avoir été exploités depuis longtemps, et il n'y a guère, du Zab à Herpa, que cinq ou six heures de marche. Cette distance n'était pas plus difficile à parcourir pour les moines du VIII^e siècle qu'elle ne l'est pour les Kurdes et les chrétiens de nos jours. Budge lui-même (4) note à ce propos que les moines d'Alqōš, rebâtissant leur couvent aux alentours de 1890, durent amener la pierre à *ğaşş* d'une distance de quelques milles. On ne voit donc pas pourquoi il était tellement indispensable de rapprocher le Zab du couvent.

J'ajouterai un argument psychologique, dont tous ceux qui ont fréquenté les vieilles chroniques verront la force: si le Zab avait été près

(1) *Bk.* II, p. 83.

(2) *Bk.* I, p. xlviii.

(3) *Bk.* II, p. 398-399.

(4) *Bk.* II, p. 399, n. 1.

du couvent, il aurait joué un plus grand rôle dans l'hagiographie merveilleuse des bons moines. Ils étaient, on le constate maintes fois, grands traverseurs de rivières, marchant aussi fermement sur les eaux que sur les chemins les mieux battus; or, la seule fois où l'un d'entre eux, R. Yūsif, peut manifester ses talents sur le Zab, il va chercher la rivière près du monastère de R. Īšō' Zhā (1), alors que Mār Narsai et Mār Quriāqōs devront s'exercer sur le Tigre, que le dernier ira rejoindre à Balad (2).

Quant à l'autre «rivière», Budge ne la nomme pas. La carte semble insinuer que ce soit le Hāzir (3). Dans une note (4), l'auteur identifie comme étant le Hāzir, la rivière dans laquelle la sorcière aux raisins secs changés en guêpes se noie en punition de ses forfaits. De toutes façons, ce dernier récit est en dehors du cycle de B. 'Āwé.

La localisation de B. 'Āwé par Budge n'étant donc pas à retenir, il faut maintenant trouver une localisation plus vraisemblable.

Éléments de localisation

D'abord, B. 'Āwé se trouvait au sud du village de Herpa (5). Le fait de l'avoir ingoré suffirait à ruiner les beaux échafaudages de Budge, car ce village est bien connu: il est situé à trois quarts d'heure de marche au nord-ouest de 'Aqra. La tradition locale place le monastère dans les aires du village, en-dessous de celui-ci. On verra plus tard que cette tradition est corroborée par les éléments historiques et archéologiques. A priori cependant, il faut s'en défier systématiquement, car souvent les gens du pays présentent comme «très ancienne» une tradition qui ne date peut-être que de quelques années. Dans le cas présent, il faut être

(1) Bk. II, p. 565.

(2) Bk. II, p. 556-557, 559 et 464.

(3) S. SCHIWETZ, dans *Das morgenländische Mönchtum* (1938), p. 401, n. 12, traduit en clair cette insinuation.

(4) Bk. II, p. 671, n. 2.

(5) Bk. II, p. 21, n. 2 et p. 150-153; ASSÉMANI (*B.O.*, III, I, p. 420, n. 2) place le couvent au pied du mont «Niphates». Personne ici ne connaît un tel nom.

d'autant plus prudent qu'il y avait naguère à Ḥarġāwa un prêtre du nom de Qas Paulos, mort en 1947, qui était un lecteur assidu de Thomas de Marga, mais un peu trop enclin aux identifications rapides, tout de suite acceptées par les simples villageois. Plusieurs prétendues «traditions anciennes» de la région remontent en fait à ce prêtre. Revenons donc aux éléments de localisation fournis par Thomas de Marga.

Un nom qui revient plusieurs fois sous son calame est celui de la PETITE FORTERESSE. Budge y voit un château fort, qu'il place tantôt «probablement de l'autre côté du Zab, en vue du couvent» (1), tantôt, d'après sa carte, entre le Zab et le Ḥāzir, sur la même rive que le couvent. Or, la «petite forteresse» est nommée par Thomas en connection avec la CELLULE DE R. Īšō'dād, dont on dit qu'elle est située «sur le sommet de la crête qui est entre deux vallées, à droite quand vous montez vers le début de la source et en face de la forteresse nommée la petite» (2). Allez à Ḥerpa et les habitants, surtout parmi eux le vénérable chef Denḥa, vous montreront sans hésiter deux sommets situés près de leur village et appelés Qala'a, ou Glāl, le même mot étant employé pour forteresse et pour sommet. Le premier, nommé le Grand Sommet (et non pas la grande forteresse) est le plus haut pic rocheux que l'on voie au nord-ouest de la terrasse de l'évêché de 'Aqra. L'autre, le «Petit Sommet», est plus près de Ḥerpa. On passe à son pied quand on vient de 'Aqra à Ḥerpa. Et jusqu'à nos jours, sur le faite d'une petite crête parallèle au chemin, entre deux vallées, en face du «petit sommet», se trouve une cellule, aujourd'hui en ruines. La tradition, qui ne prête qu'aux riches, a attribué cette cellule à R. Hormizd, bien connu dans la région par son grand couvent d'Alqōš. Ne faudrait-il pas plutôt y voir la cellule de R. Īšō'dād? Si cette attribution est exacte, il faudra vérifier, quand nous aurons retrouvé le couvent, qu'on doive bien passer «d'une vallée à une autre» (3) pour aller de cette cellule au couvent.

(1) *Bk.* II, p. 404, n. 5.

(2) *Bk.* II, p. 404.

(3) *Bk.* II, p. 405.

Plus problématique est l'identification de la VALLÉE DE DAḤYA (1). Le nom est perdu, mais j'aurais tendance à restituer à la vallée située entre la crête d'Īšō'dād-Hormizd et le Petit Sommet. En effet, on appelle encore du nom de ABBA YŪSIF un lieu situé dans cette vallée, entre deux térébinthes, avant de passer le ruisseau de Ḥerpa en venant de 'Aqra. Est-ce ce même Abba Yūsif dont Thomas nous dit qu'il s'était bâti une cellule, précédée d'un petit champ, dans la vallée de DAḤYA, où on le trouve faisant paisiblement la sieste devant la porte, après un raid de Kurdes contre le couvent?

Budge place également au-dessous de la Petite Forteresse la CELLULE DE R. NARSAÏ (2). Pour ce faire, l'auteur doit restituer l'adjectif «petit», qui n'existe pas dans le chaldéen. La tradition n'a gardé aucun souvenir de cette cellule, qu'il faut chercher à l'est du couvent, peut-être près d'un olivier, arrière-petit-fils de celui planté par le saint, et au pied d'un sommet. Non loin de R. Narsaï se trouvait la CELLULE DE MĀR QURĪĀQŌS (3), au nord de laquelle se trouvait une colline. Il y a bien une GEPPA D'KORIĀKÉ, en qui l'on peut voir la Grotte de Quriāqōs, située au-dessous du sommet de Gré Gōmé, mais cette grotte est à l'ouest de B. 'Āwé, alors que, d'après tous les textes, la cellule de Mār Quriāqōs était à l'est. Il faut donc conclure que l'on a perdu la trace des cellules de R. Narsaï et de Mār Quriāqōs, et que le titulaire de Geppa d'Koriāké est un Quriāqōs inconnu par ailleurs.

Le lieu dit GÉR KAHNÉ est cité plusieurs fois comme se trouvant dans les environs immédiats de B. 'Āwé. Budge (4) fait toute une gymnastique pour y retrouver Gar Kāni, qu'il traduit «la source de goudron», alors que le nom veut tout simplement dire «la colline des prêtres». J'avais tout d'abord pensé pouvoir l'identifier avec Araa d'Qāšé, le Terrain des Prêtres, situé au nord-ouest de Ḥerpa, plus haut que le

(1) *Bk.* II, p. 561-568.

(2) *Bk.* II, p. 528.

(3) *Bk.* II, p. 414, 466

(4) *Bk.* II, p. 240, n. 3.

village; mais ce lieu ne répond pas aux caractéristiques données par Thomas. En effet, Gér Kahné était en face du couvent; plus bas que lui, puisqu'on y «descendait»; et on le voyait, du moins en partie, de la Cellule Patriarcale (1). Enfin, il y avait en ce lieu de nombreuses cellules (2). Tout bien pesé, j'incline à croire que le nom s'applique à un petit groupe de collines, orienté du nord au sud, et se trouvant à l'ouest du couvent. Ce lieu est appelé par les Kurdes Sé Gérkâné, c'est-à-dire Les Trois Collines. Tous les traits de Gér Kahné s'y rencontrent, et la déformation du nom pourrait s'expliquer facilement.

Le nom de la SOURCE DE RABBAN (3), à côté de laquelle on passait quand on venait de Gér Kahné au couvent, n'a pas laissé de traces dans la toponymie actuelle, et les petites sources sont trop nombreuses pour que l'on puisse faire une tentative sérieuse de localisation.

On a mentionné plus haut la SOURCE DU COUVENT. Thomas raconte à son propos un petit fait divers que Budge ne comprend pas très bien (4). Ce n'est pas pour «faire un canal» que le préposé à l'arrosage envoie Īšō'yaw le Long à la source, mais seulement pour dériver l'eau jusqu'au bassin du couvent ou, comme on dit ici, pour «tourner l'eau». La canalisation existait depuis longtemps et, une fois par semaine, le dimanche, on l'ouvrait pour remplir le réservoir du monastère. La dérivation clandestine du moine Bākōs n'est pas nouvelle non plus, et le vieux drôle semble être un habitué du coup, faisant chaque dimanche son petit prélèvement d'eau pour arroser son trop cher olivier.

Quelques noms encore ont survécu aux mille ans qui nous séparent de Thomas de Marga. Le nom de la propriété de B. ḤABBA (5) semble perpétué dans l'olivier de Ḥabba, encore connu près de Ḥerpa. Peut-être peut-on aussi retrouver la descente située entre Rā's ul 'Aïn et B.

(1) *Bk.* II, p. 408-409.

(2) *Bk.* II, p. 240, 267.

(3) *Bk.* II, p. 271.

(4) *Bk.* II, p. 426 et n. 3.

(5) *Bk.* II, p. 180, n. 1; 470 et 476.

‘Āwé et appelée ROUTE DE ŠIKŌN (1) dans le lieu dit Rocher de Tšinékkō, situé sur la route de Rā’s ul ‘Aīn, au-dessus de Herpa.

Tous les autres lieux mentionnés par Thomas n’ont laissé aucune trace. Citons-les cependant, ne pereant: la grande oliveraie du couvent (2), les aires dites Eḏré d’Balas, qui formaient la limite du territoire du monastère (3), les pâturages dans les bois qui avaient donné leur nom au couvent et qui étaient situés dans la vallée, près du cimetière, lui aussi perdu (4). Perdues aussi les propriétés de Tella d’Zālē (5) et de B. Zīwa (6), la forêt du monastère, appelée B. Ḥsīḥē (7), qui était si proche du couvent que le bruit des haches des voleurs de bois parvenait jusqu’à B. ‘Āwé. Disparu aussi, le moulin de B. Warda (8), propriété du patriarche, situé près de Šarmen; et surtout, bien qu’une tradition récente interfère ici avec l’histoire, le couvent maudit et jamais habité, bâti par Ḥūgair entre Šōš et Šarmen, et appelé Ḥūgair Ābād (9). Évanouis enfin les nombreux saules et roseaux, et le «lieu d’idoles» que le premier B. ‘Āwé devait recouvrir et que mentionne Īšō’dnaḥ de Basra (10).

Les trois églises de B. ‘Āwé

Pendant la période couverte par le *Livre des Supérieurs*, le couvent de B. ‘Āwé connut trois églises successives.

La première ^{١٢}église, datant de la fin du VI^e siècle, était bâtie en briques sèches. Elle était située entre deux vallées, sur une crête assez

-
- (1) Bk. II, p. 455.
 - (2) Bk. II, p. 526.
 - (3) Bk. II, p. 433-434.
 - (4) Bk. II, p. 566.
 - (5) Bk. II, p. 180 et n. 1.
 - (6) Bk. II, p. 470.
 - (7) Bk. II, p. 673.
 - (8) Bk. II, p. 313.
 - (9) Bk. II, p. 282.
 - (10) L.C., n° 34.

peu élevée pour que les eaux des torrents saisonniers qui dévalaient les pentes aient quelquefois risqué de l'emporter (1).

Vers le milieu du VII^e siècle, le patriarche Īšō'yaw III, aidé par le supérieur Paul (2), fit bâtir à grands frais un second temple splendide, également en terre et argile. Pour les murs larges et massifs le patriarche amena de Ḥadīṭa de la terre «qui n'a pas sa pareille, meilleure et plus solide que le *ḡaṣṣ*». Le reste des matériaux fut amené d'Adiabène (3).

Cette terre merveilleuse aurait pu aider à retrouver la place exacte de l'église. Malheureusement, personne à Herpa ne connaît d'endroit où il y ait une certaine quantité de terre «qui n'a pas sa pareille». Ceci corrobore le récit où Thomas montre les moines volant, raclant et même balayant la précieuse substance, à l'instigation à peine déguisée du «pieux stratagème» de leur supérieur (4).

Où était située la deuxième église? Certainement à un endroit différent de la première et du «lieu d'idoles», puisque Thomas parle expressément de l'église «au premier endroit où elle avait été bâtie» (5).

Quant à la troisième église, elle fut érigée un siècle plus tard par le métropolite Īšō'yaw d'Adiabène, au même endroit que la précédente. Celle-ci est complètement rasée, la précieuse terre pillée, les corps saints sont remisés à la bibliothèque (6) et la construction commence. On y utilisera, outre les matériaux locaux, pierres et chaux, des briques cuites et du *ḡaṣṣ* fabriqué avec des pierres de gypse amenées par kélek puis à dos de bêtes de la montagne de Bar Ḥewtōn, de l'autre côté du Zab (7).

Le texte dit que le *ḡaṣṣ* fut amené par radeau jusqu'au «Šiglāla» du couvent, puis, de là, monté au monastère. Le mot *šiglāla*, que Budge

(1) *Bk.* II, p. 83.

(2) *Bk.* II, p. 648; sur ce passage, cf. *Bk.* I, p. lxxxii.

(3) *Bk.* II, p. 119, 121, 238, 400.

(4) *Bk.* II, p. 400.

(5) *Bk.* II, p. 83.

(6) Il semble cependant que certains corps aient été laissés en place, cf. *Bk.* II, p. 238.

(7) *Bk.* II, p. 397 et n. 1.

avait traduit par «contrefort», et pour qui j'avais cherché naguère une explication beaucoup trop compliquée, veut dire, d'après le dictionnaire chaldéen de Mgr Manna, une «place»; ici probablement un débarcadère ou entrepôt, où le *ḡaṣṣ* était déchargé et expédié.

L'église étant terminée, le métropolite Īšō'yaw transporta les corps saints dans le martyrion. Il mourut lui-même avant de pouvoir mener à bien son projet de reconstruire tout le couvent en pierres et en *ḡaṣṣ* (1).

Résumé des données topographiques

Il est temps maintenant d'essayer d'organiser les données topographiques qui permettront de retrouver B. 'Āwé. D'abord, le point est déjà acquis, le couvent est à chercher dans la région de Herpa, près de 'Aqra, et au sud de ce village. Comme un jour d'eau lui suffisait pour remplir son réservoir, on peut conclure que le couvent se trouvait près d'une source importante; la source située au-dessus de Herpa est la seule des environs à satisfaire cette condition. De plus, c'est bien en remontant vers le point de jaillissement de cette source que l'on trouve, à droite, le Petit Sommet.

Il faudra encore que le couvent soit plus haut que Gér Kahné et en vue de celui-ci. Enfin, quand nous aurons trouvé une zone de ruines remplissant ces conditions, nous devons chercher l'église dans la partie la plus élevée des ruines, puisque cette construction était la plus importante. Il est probable que c'est là seulement que l'on trouvera du *ḡaṣṣ*, bien qu'il ne soit pas exclu que d'autres parties des bâtiments conventuels aient été construits en «dur» après le temps de Thomas. L'église se reconnaîtra évidemment à ses murs spécialement épais, à la ressemblance de ses sœurs du pays dont les murs dépassent facilement un mètre d'épaisseur. L'orientation de l'église vers l'est sera encore un indice utile. Une fois cela fixé, ce sera un jeu d'enfant de retrouver les différentes parties de l'église. Peut-être même peut-on espérer retrouver plus tard certains tombeaux et des inscriptions.

(1) *Bk.* II, p. 413.

D'après les textes, trois groupes de tombes sont connues. Les tombes laissées dans l'ancien martyrion détruit (1); ce groupe comprend les sarcophages de cinq métropolitains et de dix-huit évêques. Les tombeaux déplacés de Mār Ya'qūb (2), ainsi que des Pères qui étaient avec lui (3) et qui furent déposés par le métropolitain Īšō'yaw dans le nouveau martyrion. Enfin, les tombeaux de la chapelle dans laquelle les moines allaient dire «tierce» (4); ce groupe comprend les corps des différents supérieurs du couvent, dont R. Georges d'Adiabène (de Nesra), dit Bar Ṣayyādē (le fils des chasseurs, ou des pêcheurs), Sāma, son frère, Abba Natniel, Abba Ṣlīwa, et R. Gabriel surnommé Séphrōna. A ces trois groupes de tombes individuelles, il faut ajouter la tombe commune, qui se trouvait près du B. Ṣlōṭa (5).

Peut-être serait-il possible encore de retrouver le coffret de marbre orné d'une croix et de deux chérubins, qui contenait les reliques des Apôtres, jadis subtilisées par Īšō'yaw de Quplāna à Antioche (6).

Reconnaissance sur le terrain

On trouve dans les environs de Herpa un lieu dit 'AINA D'KŪZA, la source de la prairie. Un sondage effectué par les gens du village livra jadis des murs massifs et bâtis en dur. Mais la position du site au fond d'une vallée et en-dessous de ce qui pourrait être Gér Kahné fait écarter ces ruines, où plusieurs verraient plus volontiers un moulin.

Le lieu dit HELLANĪYA offre aussi des traces de murs, mais les ruines sont trop peu importantes et les murs trop grêles pour pouvoir avoir été ceux d'une église et d'un couvent.

(1) Bk. II, p. 238.

(2) Le fondateur a une migration de plus à son actif, puisque le supérieur R. Qamīšō', partant en dissidence à Herpa, pénétra dans le martyrion et enleva le cercueil du saint. Cf. Bk. II, p. 151.

(3) Bk. II, p. 400, 413.

(4) Bk. II, p. 216.

(5) Bk. II, p. 568.

(6) Bk. II, p. 127.

Ayant donc éliminé les autres sites possibles, on revient au site traditionnel, les aires de Herpa (1). Ici, toutes les conditions requises par les textes se réalisent et les distances données se vérifient. On est bien à l'est de Ḥilibta (Hélaft), et pour se rendre à ce dernier lieu on doit passer par Réša d' 'Aīna (Rā's ul 'Aīn) (2). Il y a bien quatre milles, en direction du nord, vers un lieu situé sur l'autre versant de la montagne et appelé Gapīta, aujourd'hui Guppa (3), et d'ici au district de Hewtōn, situé derrière le Zab, à l'ouest de B. 'Āwé, il y a en effet dix milles (4).

Que trouve-t-on sur place? Un grand champ de ruines, dont la partie nord-est est la plus élevée, et contient les murs les plus épais. Vers l'extrémité de cette partie, qui a beaucoup de chances d'être l'église, il y avait un trou béant qui me fut présenté comme un puits. Une descente dans ce trou prouva qu'il s'agissait en réalité d'une voûte dont la clef s'était effondrée. Non loin de là, une irrégularité du sol attira mon attention. Un grattage rapide révéla une grosse pierre qui était en fait une seconde clef de voûte, dont l'enlèvement permit de descendre dans une autre petite salle bâtie en dur. Le temps et les instruments ayant manqué pour continuer l'exploration, le terrain a dû être abandonné. Il serait facile de dégager les gros murs et, en se guidant sur eux, d'arriver au sanctuaire et aux trouvailles intéressantes (5).

(1) La tradition semble avoir été déjà recueillie par V. CUINET en 1890 (*Turquie d'Asie*, t. II, p. 845). «De ce monastère si fameux, dont l'emplacement se trouve à côté d'Aqra, il ne reste plus que de misérables ruines qui servent d'aire à battre le grain.»

(2) *Bk.* II, p. 453.

(3) *Bk.* II, p. 107.

(4) *L.C.*, n° 90.

(5) S.B. Mgr Paul Cheikho, Patriarche Chaldéen de Babylone, dont on connaît les travaux d'érudition, notamment l'édition arabe du *Livre de la Chasteté*, et qui a parcouru inlassablement toute cette région pendant les dix années qu'il y a passées comme évêque de 'Aqra, m'autorise à dire qu'il partage entièrement mon avis sur la localisation de B. 'Āwé. Le P. Rhétoré dans ses *Cahiers* (manuscrits) sur les per-

Complément d'histoire

Budge abandonne l'histoire de B. 'Āwé en 832, au moment où Thomas s'y faisait moine (1). D'après le savant orientaliste anglais, «il y a peu de doute que la dislocation de la communauté était alors proche. Nous ne savons rien de son histoire ultérieure, mais il est probable que ses bâtiments offrirent un abri à quelques moines pour de nombreuses années».

En fait, quelques manuscrits copiés pour le couvent ou au couvent, témoignent d'une certaine reprise de vie au XIII^e siècle. M. G. 'Aw-wād (2) a relevé les trois manuscrits du British Museum (3), datés de 1207 et 1289. Un évangélaire de 1218 est écrit par le moine Yahwālā-hā de B. 'Āwé pour l'église de B. Bōzi (4). Une copie du Nouveau Testament, en deux volumes, du fonds Herpa de la Bibliothèque Épiscopale de 'Aqra (5) peut également être datée du XII^e-XIII^e siècle, et vient probablement de B. 'Āwé.

Y eut-il un R. Ramīšō' qui habita B. 'Āwé en 1452? Le couvent existait encore à cette date, mais on n'a comme preuve de l'existence du moine que la fantastique histoire de Šaiḥ 'Adi mise plus tard sous son nom et qu'on étudiera à propos du sanctuaire yézidi.

Le P. Vosté se demandait naguère, à propos d'un volume du *Directoire des moines* (6) daté de 1564, si le livre pouvait provenir de B. 'Āwé, «si cependant ce monastère a subsisté jusqu'au XVI^e siècle» (7). Il semble que oui, car le rapport adressé par le patriarche Élie VIII au

sonnages monastiques nestoriens, cah. 3, p. 19, note, cite déjà l'opinion de Budge et ajoute: «Je doute de l'exactitude de cette position.»

(1) *Bk. I*, p. lxix.

(2) *Hazā'in*, cit. p. 93.

(3) *Cat.* WRIGHT, I, p. 193, n° 248.125; II, p. 1079, n° 430 et II, p. 1204, App. A, n° XXIX.

(4) Cod. 8 Mardin, *Cat. A.* SCHER.

(5) Cod. 1 et 2 'Aqra, *Cat.* VOSTÉ.

(6) Cod. 56 'Aqra, *Cat.* VOSTÉ.

(7) *Cat.* 'Aqra, préface p. 5.

pape Paul V, en 1610 (1), raconte la triste histoire, dont il ne précise pas la date mais qui semble bien à placer dans le dernier quart du XVI^e siècle, du supérieur Grégoire, du couvent de St-Jacques «interlucus». Les persécuteurs «le firent monter sur une haute montagne d'où ils le précipitèrent; ses os furent fracassés et... il mourut d'une mort très cruelle». Peut-être ceci se passait-il à Hardés, où l'on trouve encore une «prairie de Grigōr».

Cependant, il ne semble pas que le couvent disparut aussitôt. Le même Élie VIII le range encore parmi les «grands monastères dans lesquels les affligés trouvent le repos et les nécessiteux la nourriture; où des moines et des solitaires habitent et des prières constantes se font» (2). Mais c'est avec nostalgie et lassitude que le pauvre catholicos, qui lui-même avait été arrêté, malmené, menacé et rançonné, ajoute: «Il y a trente-huit tombeaux de saints dans son martyrion, et jadis soixante-dix évêques y furent enterrés (3), alors que maintenant nous pouvons à peine aller de temps en temps y célébrer la messe, à cause de notre faiblesse.»

2. — LA SAPESPA

Hoffmann (4) donne les limites de ce district, au cœur duquel se trouvait B. 'Āwé. En gros, la Sapespa est incluse dans le triangle formé par la montagne de 'Aqra au nord, le Hāzir à l'ouest et, à l'est, la route moderne Mandān-'Aqra, venant de Mossoul. La plupart des villages situés en bordure de la montagne ont joué un rôle dans l'histoire du couvent. Selon l'ordre géographique, d'est en ouest, Herpa se présente le premier, suivi de Rā's ul 'Aīn, Hardés, Gunduk, Šōš, Šarmen et Hélaft.

(1) *Genuinae Relationes*, p. 112.

(2) *Genuinae Relationes*, p. 109.

(3) Au milieu du IX^e s., 42 évêques étaient déjà sortis de B. 'Āwé. Cf. *Bk.* II, p. 447.

(4) Cité par BUDGE, *Bk.* II, p. 150, n. 3. — Le nom est également orthographié Sapsāpa, et j'avais adopté jadis cette graphie. La lecture Sapespa semble plus conforme aux manuscrits et aux textes édités.

HERPA

Dans le *Livre des Supérieurs*, Herpa n'est qu'un nom sans visage (1). Thomas de Marga en dit seulement que c'était «un village de Sapespa», et qu'il était situé au nord de B. 'Āwé. Du titulaire de son église, de ses habitants, rien! Badger, qui était dans la région en 1850, n'en parle pas non plus.

Dans la Bibliothèque Épiscopale de 'Aqra, telle qu'elle a été cataloguée par le P. Vosté (2), onze manuscrits forment le fonds dit de Herpa: en fait, aucun de ces volumes n'a été écrit pour le village. Le codex XXX seulement, un *gazza* appartenant à la période catholique tardive, écrit à Alqōš en 1853, l'a été pour l'église de Herpa, à la demande de Mgr Eliya Safar, évêque de 'Aqra, lui-même mort et enterré à Herpa en 1854.

Une statistique inédite de 1865 (3) assigne à Herpa une population de vingt maisons.

Trois ans plus tard, en juillet 1868, les Kurdes Zibāri attaquèrent le village. Ils surprirent dans son sommeil le prêtre Mūšé (ou Měšō) et le tuèrent d'une balle derrière l'oreille. Les trois autres prêtres, Rufā'il le moine, Dāwiṭ (4) et Zéya purent s'enfuir avec le reste des gens du village. Un premier asile, dans la vigne de l'église au-dessus de 'Aqra, ne leur parut plus sûr quand un homme nommé Tšōna y fut poignardé sous un figuier. Les prêtres quittèrent donc la montagne et descendirent au village de Bānūrē, d'où ils gagnèrent le couvent de R. Hormizd. Ces détails sont fournis par une 'ōlita d'un prêtre anonyme, conservée, ainsi

(1) Bk. II, p. 7, 150, 151, 450. Thomas précise qu'il s'agit de Herpa de Sapespa, ce qui élimine un village du même nom situé dans la région de 'Amādīa et auprès duquel certains voudraient situer B. 'Āwé.

(2) Cat. Vosté (1939).

(3) Statistique jadis conservée à l'évêché de 'Amādīa.

(4) Ce ne peut être le prêtre David de Barzāné, qui était déjà à Kaniafalhān en 1863. Il y eut cependant pendant sa présence à Herpa, quelque part entre 1858 et 1863, une attaque de Kurdes, qui coûta la vie à trois de ses parents.

qu'une seconde lamentation purement poétique sur les mêmes événements, dans un manuscrit de notre bibliothèque (1). Parmi d'autres détails intéressants on remarquera que ce village de vingt familles avait alors quatre prêtres.

En 1914, d'après Mgr Tfinkdji (2), il y avait à Herpa 200 chaldéens, un prêtre, une église, une école.

L'ancienne église, sous le vocable de la Mère de Dieu, a été complètement rebâtie sur un plan agrandi par S.B. Mgr Cheikho (3). Une grotte, dite de Mār Yōhannān et située dans les jardins du village, a été élargie par Khouri Paulos de Tell Esqof, vicaire patriarcal de 'Aqra jusqu'en 1918, et transformée par lui en chapelle. La solennité du titulaire est célébrée le troisième vendredi après Pâques. Herpa compte aujourd'hui 160 habitants, tous chaldéens, desservis par un vieux prêtre (chiffres de 1961).

RĀ's UL 'AIN

Rěš 'Aīna, village de Sapespa, est mentionné par Thomas comme patrie d'origine de deux frères qui tous les deux se firent moines, R. Yahwālāhā et Abba Qardāg. Tous deux devinrent par la suite métropolitains (4). Le nom du village est quelquefois abrégé en Rěša, ainsi par exemple dans le récit de la tentative de 'Umrān de s'emparer des terres de B. 'Āwé. Il apparaît de ce texte (5) que Rěša était située entre le couvent et Hlapta. Sous sa forme courte, le lieu est encore nommé (6) en connexion avec la route de Šikōn, dont on a parlé plus haut.

Rā's ul 'Aīn figure dans la statistique de 1865 pour un total de

(1) *Complaintes Soureth* (provenant de Mār Yāqō), 2^e cahier, p. 99-107 et 107-112.

(2) *L'Eglise Chaldéenne Catholique*, cit.

(3) Cf. Dossier de la Dir. Gén. des Antiq. Iraq, n^o 1387/35.

(4) *Bk.* II, p. 487.

(5) *Bk.* II, p. 453.

(6) *Bk.* II, p. 455.

quatre maisons chaldéennes. De nos jours, il n'y a plus au village aucun chrétien. On ne sait sous quel vocable était l'église, ni où elle se trouvait exactement. Le maître du village, As'ad Āga, pense que sa propre maison en a pris la place. Son seul argument est que cette maison s'écroule toujours, aussi solide qu'on la bâtit; elle doit donc, au jugement de son propriétaire, avoir une relation quelconque avec un ancien édifice sacré (1).

HARDÉS

Hardés ne figure qu'une fois dans Thomas de Marga (2), comme un lieu où R. Bāwaï le musicien fonda une de ses écoles de liturgie.

Plus tard, certains habitants de Hardés sont connus par une série de livres qu'ils firent copier et dont les dates s'échelonnent de 1698 à 1858. En 1698, Yūsif, fils de Matta, fait copier à Alqōš un Nouveau Testament (3) pour l'église de la Sainte Vierge. C'est pour cette même église, dont le qankāya est alors le prêtre Gawro que, en 1715, le chef Dawda fils d'Īskander fait copier un Hudra, actuellement en usage dans l'église du couvent de R. Hormizd, suivi en 1716 d'un Gazza (4), puis en 1720 d'un recueil des Hymnes de Guōrguīs Warda sur la vie du Seigneur (5).

Une autre église, celle des Macchabées (les fils de Šmūni) est également dotée, en 1717, par les soins du même chef, assisté du prêtre Gawriél, d'un texte des homélies et des prières des Ba'ūta (6).

Vers le milieu du XIX^e siècle habita pendant neuf ans à Hardés le prêtre David de Barzāné, que l'on a déjà rencontré. Il copia ici au

(1) Sur la croyance aux malheurs qui frappent les gens qui s'approprient des églises, cf. *Christianity and Islam under the Sultans*, par F. W. HASLUCK (Oxford, Clarendon, 1929), t. I, p. 21 s.

(2) *Bk.* II, p. 296.

(3) Cod. Kherpa III, *Cat.* VOSTÉ.

(4) Cod. Mardin 24, *Cat.* A. SCHER.

(5) Cod. N.-D. des Moissons CLXIV, *Cat.* VOSTÉ.

(6) Cod. 'Aqra XLIII, *Cat.* VOSTÉ.

moins deux volumes, le *Livre des Prophètes*, en 1854 (1), et un livre de leçons liturgiques tirées de l'Évangile, en 1858 (2). Huit des parents de ce prêtre moururent à Hardés; lui-même dut s'en enfuir avant 1863.

A cette époque Hardés aurait compté environ cent vingt maisons chrétiennes. Les pillages des Kurdes de 'Oṭmān Āga qui en chassèrent le prêtre David forcèrent également les habitants à évacuer le village. La statistique de 1865 n'y compte plus que sept maisons. Mgr Tfinkdji, qui écrit le nom «Hirdiz», lui donne en 1911 cent-vingt habitants chrétiens avec un prêtre et une «chapelle», si l'on peut appeler ainsi la grande église de la Vierge, de nos jours encore presque intacte. A l'église est attenant un vaste cimetière. La population chrétienne de Hardés se monte aujourd'hui à vingt âmes, sans prêtre.

Près du village on signale un pâturage de Mār Grigōr, peut-être en souvenir du martyre du supérieur de B. 'Āwé de ce nom. Quant à la source du village, elle s'appelait encore récemment La Source du Prêtre (Kāni Qāša).

Au nord de Hardés se trouve une grotte appelée Škafté Māzun, c'est-à-dire la Grande Grotte; évidemment les chrétiens lui attribuaient des locataires anachorètes, mais leurs noms sont oubliés.

NÉREM - GUNDUK

De ces deux noms, le premier est le nom chrétien traditionnel, celui que l'on trouve dans les textes chaldéens, alors que le second lui a été substitué récemment et veut dire, en kurde, le Village.

Distinguons tout d'abord Nérem de Nérem d'Ra'awāṭa, le Nérem des Pasteurs que l'on retrouvera plus tard dans le district de Birta. Notre Nérem n'a causé que des ennuis aux moines de B. 'Āwé. Une fois il leur envoie un chien enragé, une autre fois une sorcière (3). Thomas ne dit rien de ses habitants et de son église.

(1) Cod. N.-D. des Moissons IX, *Cat. VOSTÉ*.

(2) Cod. Kherpa IX, *Cat. VOSTÉ*.

(3) *Bk. II*, p. 665, 669.

Vers la fin du XVII^e siècle, le village eut un prêtre et un chef particulièrement actifs. Le prêtre s'appelait Gawro fils de Hawšab, et le chef Šim'un fils de Hudādā. Ils firent copier à Alqōš pour leur village au moins trois manuscrits. Le premier en date, de 1693, est un recueil de prières du matin et du soir appelé par le P. Vosté «Ordo Sacerdotum» (1). Le deuxième, daté de 1698, est un évangélaire (2); le troisième, achevé en 1700, contient les hymnes des dimanches et fêtes, ainsi qu'une explication de la liturgie nestorienne (3). L'évangélaire cité plus haut porte expressément qu'il a été écrit «pour le glorieux couvent de Mār 'Awdīšō', le saint et l'anachorète, qui est situé à côté du village mentionné». Cette phrase semble indiquer que Nérem n'avait pas, ou n'avait plus d'église paroissiale, mais que le couvent en faisait office. Tel sera le cas, en 1850, quand Badger viendra le visiter. Il y aura à ce moment-là à Gunduk un prêtre, résidant au couvent, et douze familles chaldéennes. Quinze ans plus tard, le nombre des familles est tombé à quatre. En 1911 Mgr Tfinkdji trouve à «Niram» cent chaldéens avec un prêtre; on sait que ses chiffres sont souvent fort exagérés. Il est resté quelques chrétiens à Gunduk jusqu'aux environs de 1925, date à laquelle leur prêtre et une dizaine de personnes furent tués par un raid de Kurdes Barzāni. Le village est aujourd'hui entièrement kurde. Les Petits Frères de Jésus y eurent une fraternité, habitant une maison située à la limite des terres du couvent de Mār 'Awdīšō', du côté du village, de 1953 à 1956.

LE COUVENT DE MĀR 'AWDĪŠŌ'

Ce couvent est situé à environ un kilomètre au nord-ouest de Gunduk, en direction de Šōš. On ignore aussi bien la date de sa fondation que l'histoire de son fondateur (4). La fête de celui-ci est célébrée

(1) Cod. 'Aqra XXIII, *Cat.* VOSTÉ.

(2) *Ibid.*, cod. V.

(3) *Ibid.*, cod. LII.

(4) Certains y voient le moine Mār 'Awdīšō' dont la vie merveilleuse a été

localement le lundi In Albis. Ceci ne fournit aucun renseignement sur son identité, car le jour est consacré à tout saint moine local, tel Apni Māran à Tell Esqof et Mār 'Awda à Dehōk. On fête également ce jour-là à Nā-ṣeriya, près de 'Aīn Sifni, un Mār 'Awdīšō' qui peut être aussi bien le nôtre qu'un homonyme.

La première mention historique, très tardive, que l'on possède sur le couvent, peut se trouver dans le rapport d'Élie VIII à Paul V, en 1610. On y trouve le nom de «Mār 'Awdīšō', l'anachorète» parmi les couvents subsistant encore «dans la région de Hakkāri» (1). Le nom figure également dans l'évangélaire de 1698, déjà rencontré.

Le couvent avait perdu ses moines quand il fut habité, et probablement restauré, par un curieux personnage, l'évêque Mār Awrāha de Gunduk. Celui-ci, «après avoir été chaldéen, était retourné au nestorianisme lors du séjour de Mār Šim'un à Mossoul» (2). Cet évêque avait été consacré métropolitain par Mgr Jean Hormizd († 1838) et nommé à 'Aqra. Après avoir plusieurs fois changé de camp, il retourna au nestorianisme en 1847 et fut nommé par le patriarche (Simon XVII Abraham) évêque du Zibār et du Mazūri.

Quand Badger vint à Mār 'Awdīšō', le 17 avril 1850, l'évêque Mār Awrāhā était absent. Le couvent était habité par «un prêtre et une nonne» qui ne voulurent pas admettre «Qāša Guōrguīs», alias Badger, sans qu'il leur offrit un présent. Tout finit par s'arranger, et le ministre anglican put même passer au couvent une partie de la nuit.

Il semble qu'il y ait eu par la suite «des» moines qui habitèrent le monastère, car d'après les renseignements recueillis par S.B. Mgr Cheikho vers 1950, il y avait alors «environ cent ans», «les» moines venaient assister à la messe à Šarmen, village situé à une heure et quart de marche

publiée dans *Šuhadā'*, t. II, p. 277-279, et qui aurait vécu au début du V^e s. On remarquera cependant que ce saint n'est jamais monté plus au nord que Hīra.

(1) *Gen. Rel.*, p. 109. Le couvent cité pourrait aussi être celui de Tāl près de Thūma.

(2) BADGER, cit. t. I, p. 168, 388 s.

du couvent, et le prêtre de Šarmen commençait à revêtir les ornements sacerdotaux quand les moines apparaissaient sur la crête entre Šōš et Šarmen.

Le couvent, tel qu'il fut restauré au XIX^e siècle, et de nouveau récemment par S.B. Mgr Cheikho, est beaucoup plus petit que le couvent primitif dont les murs massifs affleurent encore du côté sud du bâtiment actuel. Des Petites Sœurs du P. de Foucauld y habitèrent de 1955 à 1956.

Aux environs plus ou moins immédiats du couvent se trouvent plusieurs grottes: Grotte Ambusk, Grotte de Mār 'Awdišō', située près du sommet de la montagne et où pourtant l'on dit qu'une source coule; et surtout la Grotte dite de Mār Yōhannān. Cette dernière est un grand «abri sous roche» naturel avec de nombreuses anfractuosités profondes encore inexplorées. Elle est bien connue des archéologues pour ses fameux *bas-reliefs de Gunduk*, représentant des scènes de chasse et autres (1).

LE MONASTÈRE DE BAR ḤADBŠABBA

Parmi les fondateurs «en Marga et en Dāsen», commémorés dans la liturgie chaldéenne le quatrième Vendredi de la Dédicace, figure Bar Ḥadbšabba. Thomas raconte (2) comment ce moine, lors de la dispersion du Grand Monastère d'Izla, revint à son village natal de Ḥpōd et bâtit un grand couvent dans la vallée au-dessus du village. En 595 il accompagna R. Ya'qūb quand celui-ci, en route pour fonder

(1) Références concernant ces sculptures dans l'article de M. TAWFIQ WAHBI dans *Sumer*, IV/1948, p. 144-157, *The Rock Sculptures in Gunduk Cave*. Ces sculptures n'ont pas encore été définitivement interprétées. L'auteur y voit des rites magiques pour obtenir la pluie. Quand à la date de ces bas-reliefs, M. Fuad Safar, de la Direction Générale des Antiquités d'Iraq a bien voulu attirer mon attention sur la ressemblance qui existe entre la figure assise et encornée de l'un des panneaux de Gunduk et les sculptures, probablement pré-élamites, de Kuragun en Iran. Cf. Pl. II, III et IV de *Archaeological History of Iran*, par ERNST HERZFELD, London, British Academy, 1935.

(2) *Bk. II*, p. 68 (et BUDGE, I, p. lxxii); *Hist. de Mossoul*, II, p. 22.

B. 'Āwé, vint lui rendre visite. Quand le couvent de B. 'Āwé fut bien établi, il retourna à son propre couvent, où il vécut jusqu'à sa mort.

Ce couvent de Bar Ḥaḍbšabba continua à exister «pendant de nombreuses années». Avant le temps de Thomas de Marga (840) cependant, il fut entièrement ruiné et déserté, on ne dit pas de quelle façon. Le corps du fondateur fut transporté au martyrion de B. 'Āwé.

Où se trouvaient le village de Ḥḍōd et le couvent de Bar Ḥaḍbšabba? En Marga ou en Dāsen, comme en témoigne la mémoire du fondateur. En fait, plutôt en Marga, et même à l'ouest de B. 'Āwé, puisque R. Ya'qūb venant de Nisibe y passe avant d'arriver au lieu de sa fondation. Or, l'ouest de B. 'Āwé peut signifier le nord du district de Birta ou bien le nord-ouest de la Sapespa. L'histoire du sourd guéri, qui va être contée, et dans laquelle on ne mentionne pas que le héros ait dû passer le Ḥāzir, semble prouver que l'on est assez près de B. 'Āwé, en Sapespa.

Étant donné qu'on ne signale aucune ruine de couvent à l'ouest de B. 'Āwé en dehors de celle de Mār 'Awdišō', et que par ailleurs ce dernier n'a pas d'histoire ancienne, notamment dans Thomas de Marga qui aurait dû en parler à cause de sa proximité de B. 'Āwé, je suis fort tenté de croire que le couvent de Bar Ḥaḍbšabba et celui de Mār 'Awdišō' n'en font qu'un, le second nom étant celui d'un restaurateur, postérieur au temps où fut écrit le *Livre des Supérieurs*, c'est-à-dire à 840.

Les ruines de Ḥḍōd seraient à chercher quelque part au-dessous de Gunduk, probablement un peu plus à l'ouest. Il faut remarquer à propos du nom que le texte chaldéen de Thomas édité par Bedjan, l'écrit toujours Ḥḍōd; la distinction de Budge (1) entre Ḥadhōdh et Ḥadhūdh ne semble donc pas avoir de raison d'être.

Un Thomas, originaire de Ḥḍōd, figure parmi les quarante-deux évêques sortis du couvent de B. 'Āwé (2). Mais surtout, le nom du

(1) Table, *Bk.* II, p. 705-706.

(2) *Bk.* II, p. 447.

village se retrouve dans une très vivante petite histoire racontée par Thomas (1). Il y avait là-bas un jardinier sourd qui voulut contribuer à la reconstruction de l'église de B. 'Āwé, au temps du métropolite Īšō'yaw, en apportant sur son âne une charge d'oignons. Le prélat, ému de son infirmité, lui fit un «lavage de la croix de Rabban» (2), c'est-à-dire du fondateur, Mār Ya'qūb. Sur le chemin du retour vers son village, l'homme découvrit avec émerveillement qu'il n'était plus sourd : «Il arriva à la montée où les ânes folâtraient, et il entendit le bruit des moufflons qui s'enfuyaient apeurés... il entendit le son des pas de son âne, il entendit le chant des coqs et l'aboïement des chiens. Il était tellement joyeux qu'il ne pouvait croire ce qui lui arrivait. Et quand il passa la porte de la cour de sa maison et que l'un de ses fils le vit, il entendit l'enfant dire à sa mère : Papa est rentré.»

Šōš ou Bā Šōš

Le préfixe Bā, équivalent à Bēt, étant tombé au cours des âges, le village kurde actuel s'appelle Šōš, alors que Thomas connaissait Bā Šōš. R. Bāwāi le Musicien y fonda une école de liturgie et de sciences ecclésiastiques (3). L'un des professeurs en fut Mār Abrāham bar Dāšan-dād (4) qui vécut vers 720 et eut parmi ses élèves le futur catholicos Timothée I (780-828) ainsi que son successeur, Īšō' bar Nūn, et Abū Nūḥ al Anbarī, tous bien connus dans la littérature syriaque. Entre autres œuvres, Mār Abrāham écrivit, probablement à Bā Šōš (5), une Dispute contre les Juifs. Plus tard, Abrāham se transféra au Couvent Supérieur de Mossoul, qui bientôt ajoutera à son nom de Mār Gabriel celui de Mār Abrāham.

(1) *Bk.* II, p. 411-412.

(2) En principe la pratique était interdite par le synode d'Īšō'yaw I (585), can. XIV. Cf. *Syn. Or.* p. 411.

(3) *Bk.* II, p. 296-297. — Voir également Card. TISSERANT, art. *Timothée I*, in *D.T.C.*, XV/1950, col. 1121-1139.

(4) *Bk.* II, p. 301. — A. SCHER, *Etude supplémentaire*, *R.O.C.*, XI/1906, p. 9.

(5) Citées par BUDGE, *Bk.* II, p. 301, n. 4.

A l'école de Šōš enseigna également Rabban Pētiōn, qui mourut au Couvent Supérieur alors que Timothée était déjà patriarche, donc après 780 (1).

Peut-être cette école était-elle sise dans la vallée qui précède le village quand on vient de Gunduk. Ce vallon a gardé jusqu'à nos jours le nom kurde d'Awṛābé, c'est-à-dire d'Awṛāha, par référence possible à l'un quelconque des Abraham célèbres que nous venons de rencontrer. Une explication plus prosaïque serait que l'un des derniers propriétaires chrétiens du lieu s'appelait Awṛāha. De nos jours encore une partie de la vallée appartient à la famille d'un musulman du nom de Aḥmad Mšihāyé, Aḥmad le chrétien.

Vers l'an 800, un des notables de Bā Šōš s'appelait Hūznahir. C'est pour lui que David, évêque de Kartaw, écrivit le *Petit Paradis* (2).

Bā Šōš fut prise, en même temps que plusieurs autres villages de Sapespa, par 'Umrān ibn Muḥammad al Azdī (3). Elle passa plus tard aux mains des Kurdes Hūmaidi. Yāqūt al Ḥamawī (4) dit de Šōš qu'elle a une forteresse grandiose et très haute, plus élevée et plus vaste que celle de 'Aqra sa voisine, mais moins considérée. Cette forteresse fut prise en 1133/4 par Nūr ad Dīn Zengui, pour punir l'émir 'Īssa al Hūmaidī de l'assistance qu'il avait fournie au calife al Mustaršid quand celui-ci voulut s'emparer de Mossoul (5).

Le village actuel de Šōš possède un «château» fortifié, celui de l'Āga local. Dans ce château les habitants purent tenir tête, tout au long de la guerre de 1914, aux rezzous des Barzāni et même, grâce à une source intérieure et à des approvisionnements, à plusieurs sièges en règle.

(1) *Lettres de Timothée*, XLIX et XXIV, Mgr BIDAWID, p. 38 et 26.

(2) *Bk.* II, p. 216 et n. 6; *B.O.*, III, I, p. 218; Bedjan n'a pas retenu la suggestion de Budge de restituer le nom en «Khawar Nahid», *Bk.* I, p. ciii.

(3) *Bk.* II, p. 450.

(4) *Mu'ğam*, t. III, p. 334.

(5) *Annales d'Abūl Fēda*, p. 21, et extrait du *Kāmil*, d'IBN AL ĀTĪR, p. 403, in *Recueil des Historiens des Croisades, Hist. Or.*, t. I (Paris, Impr. Nat., 1872).

Šōš, avec son climat doux en été et ses jardins fruitiers spacieux, a mérité, associé à sa voisine Šarmen, d'être appelée dans un proverbe kurde: le paradis sur terre.

On ne connaît aucun manuscrit en provenance de Šōš, aussi ignore-t-on le titre de son église, aujourd'hui disparue. On dit cependant que l'école, ancienne mosquée, serait en fait l'église. Il n'y a plus actuellement aucun chrétien à Šōš.

Les anciens habitants chrétiens du village ont gardé le souvenir de quelques noms de lieux-dits qui peuvent être intéressants. La source de Mār Zéy'a (1) est située à l'orée du chemin de Šarmen. On raconte à son propos qu'elle était défendue jadis par un terrible dragon, dont le saint débarrassa la contrée. On appelait «Mār Daniel» un lieu sis dans les jardins. Au-dessus du château il reste des fondations d'une construction nommée Šahīd, le martyr. Enfin Mawqa' Šalība, le lieu de la Croix, est située avant l'arrivée à Šōš, à l'est, à côté du chemin.

Mentionnons que, de temps immémorial, Šōš comptait une nombreuse colonie juive. On a vu Mār Abrāham polémiquer contre eux au VIII^e siècle; au XIX^e, Badger donne un total, peut-être exagéré, de deux cents familles juives. Leurs descendants modernes ont quitté le village lors de l'exode général des Juifs du nord de l'Iraq en 1951. Ce qui était leur quartier, leur synagogue et leur cimetière sont les premières choses que l'on voit du village en arrivant de Gunduk.

On cite comme dépendant de Šōš le hameau de ḤABBUŠTA (2). Les gens du pays l'identifient avec l'un des deux Seilān, l'Ancien, situé au-dessus et au nord-est de Mār Sāwa de Šarmen.

Quant au hameau de BAINĀTA (3), il a gardé son nom jusqu'à

(1) Mār Zéy'a, ascète palestinien de la fin du IV^e s.-début du V^e, passa 40 ans dans la solitude au Mt. Gāra, au nord de 'Aqra, avant de se diriger vers la Šapna, Baz et Ġilū. Cf. *AMS*, I, p. 398-423; *Šuhadā'*, II, p. 129-133; *BHO*, p. 272, s.v. *Zia*. — Fête nestorienne le 1^{er} mercredi de janvier.

(2) *Bk.* II, p. 327 et n. 3; p. 329 et 361.

(3) *Bk.* II, p. 327. C'est à juste titre que Budge le distingue de B. 'Aināta de *Bk.* II, p. 46 et n. 5.

nos jours et est situé à l'orée de la plaine, au sud de Šōš. Avant le temps de Thomas de Marga, Bēt 'Aināta avait déjà été détruit par la tempête, selon la prédiction de Māran 'Emmeh, et Bā Šōš avait hérité de ses terres.

ŠARMEN ou ŠALMAṬ

Šarmen, ancien Šalmaṭ, est celui des villages de la Sapespa (1) qui est le mieux connu. Il a une place de choix dans le *Livre des Supérieurs* à cause de l'éducation qu'y reçut Mār Aḥḥa (2), plus tard Abbé de B. 'Āwé et évêque, enterré à Šalmaṭ et titulaire de son église jusqu'aujourd'hui.

Mār Aḥḥa était né à Awāḥ, dans le district de Ṭalāna, au pays de Marga. Lui et son frère Šūḥālmāran furent éduqués à Šalmaṭ, à l'école fondée par Bāwai (3). Tous deux entrèrent à B. 'Āwé, et Aḥḥa en devint bientôt supérieur. Il était très humble et menait une vie ascétique très stricte. A l'église, il ne levait jamais les yeux du bout de ses sandales, du début de l'office à la fin. Sous le règne du patriarche Aba II (741-751), Aḥḥa fut nommé métropolite d'Āṭōr et d'Adiabène, où on l'a déjà rencontré. Quand il mourut, il fut enterré à Šalmaṭ de Sapespa. R. Šim'ūn, que Thomas appelle le Saint Maître et qui deviendra plus tard évêque du B. Bgāš, bâtit sur la tombe de Mār Aḥḥa une église de pierres et de ḡaṣṣ (4).

Un des informateurs de Thomas de Marga, le «vieux et vénérable» Rāma, était chammas de l'église de Šalmaṭ (5).

En-dessous de Šalmaṭ se trouvait jadis le lieu dit Bēt 'Edré, le Lieu des Aires (6). Ce village fut ruiné au temps de Māran 'Emmeh et

(1) Bk. II, p. 251.

(2) Bk. II, p. 263, 285, 313. BUDGE, préface, Bk. I, p. cvii, cviii et les autres sources citées par l'auteur.

(3) Bk. II, p. 296.

(4) Bk. II, p. 264, 654.

(5) Bk. II, p. 265.

(6) Bk. II, p. 327, 329.

sur sa prédiction, et son chef Šāwōr périt. Le village était inhabité au temps de Thomas, et disparut dans la suite. Ici encore Thomas donne le nom de son informateur local, le prêtre 'Emmanuel de Bā Šōš (1).

Est-ce à ce B. 'Eḏré que fut retrouvé le taureau volé du chauve de B. Qadšāyé (2)? Comme ce village (peut-être le même que le B. Qaddīšé de Thomas) (3) n'a pas encore été localisé, il est difficile de savoir dans quelle partie de Marga se passa ce fait divers. Il y a bien un Gélišīn sur le flanc nord-est du Ġabal Maqlūb, mais on ne sait pas dans quelle direction se dirigeait le voleur Layōlōḥ, originaire de B. Zāḥō, quand il essaya de vendre l'animal.

Yāqūt mentionne Šarmen, qu'il appelle Šarmala, dont il a entendu vanter les grenades (4).

Le nom d'un habitant de Šalmaṭ au XIII^e siècle a été conservé, d'un façon un peu inattendue, dans un manuscrit jacobite (5). Abrāhām bar Yōḥannān bar Yalda, du village de Šalmaṭ près de Šōš, y a ajouté une note en 1272.

Plusieurs manuscrits de Šalmaṭ sont parvenus jusqu'à nous. Le premier date de 1614. Il se trouve actuellement à Mallabarwān, dans une famille originaire de Šarmen. C'est un évangélaire, écrit pour l'église de Mār Aḥḥa (6). Un livre des *Turgāmé* de 'Awdīšō' de Nisibe, suivies de l'explication de la messe nestorienne, fut écrit à Alqōš en 1678 à la demande du prêtre Hormizd et de son fils le prêtre Sāwa, pour l'église de Šalmaṭ (7).

En 1723, au temps du chef Yalda et des prêtres Hormizd et Yalda, deux fidèles du village, nommés Ḥanné et Kammō, en même temps que

(1) *Bk.* II, p. 328.

(2) *Histoire de Bar 'Eta*, II, I, p. 277.

(3) *Bk.* II, p. 600.

(4) *Mu'ḡam*, t. V, p. 257.

(5) Cod. DCCCXLI (Add. 21.210) du B.M., *Cat.* WRIGHT, 1870, p. 876.

(6) Renseignement communiqué par S.B. Mgr Cheikho.

(7) Cod. 'Aqra LI, *Cat.* VOSTÉ.

leurs femmes Sāra et Mariam, payèrent les frais d'un Gazza, copié pour l'église de Mār Aḥḥa (1). De même, un *Livre d'histoires* fut terminé à Alqōš en 1740 pour Mērōt, fille de Hormizd (2).

L'évêché de 'Aqra a acquis, après la publication du catalogue du P. Vosté, un évangélaire en soureth, de Šalmaṭ, dont les frais de copie furent partagés entre le prêtre Hormizd, qankāya, fils du prêtre Thomas, et Eliya son neveu. En 1787 enfin, c'est le chef du village, Guōrguīs, fils de Zāhia, fils du chef Thomas, qui se fait copier à Alqōš un exemplaire de la *'ōnīta* de Gabriel Qamša, métropolitain de Mossoul (3).

Le manuscrit de 1740 porte, conjointement au nom de Mār Aḥḥa, celui de l'église de Mār Sāwa. En fait, Mār Sāwa est un petit sanctuaire marquant le lieu de la cellule d'un moine de ce nom. Il est situé au-delà de la vallée, au sud-ouest de l'église de Šarmen, et est visible de cette église. On signale aussi une grotte de Mār Yōḥannān.

Badger trouva Šarmen habitée exclusivement par des Nestoriens, qu'il dénombre à trente familles, avec deux prêtres et une église (4). Le même nombre est donné par la statistique de 1865. En 1911, on lui attribue 250 chaldéens. En 1961, il y avait à Šarmen 96 chaldéens vivant en bon voisinage avec quelques familles kurdes. Le chef du village était un chrétien.

La vieille église de Mār Aḥḥa est toujours debout. Une partie jadis ajoutée par une pieuse donatrice à l'extrémité ouest des deux nefs est tombée en ruines et a dû être abattue, si bien que l'église a à peu près retrouvé ses proportions primitives. Elle se compose de deux nefs parallèles, orientées traditionnellement ouest-est. L'entrée se fait par une seule porte percée dans la façade sud. La première nef dans laquelle on entre est celle du baptistère, lui-même situé dans une petite chambre à l'extrémité est de la nef. Un minuscule *tannurta*, ou four à cuire les

(1) Add. 1980 de Cambridge, *Cat.* WRIGHT, p. 157.

(2) Cod. N.-D. des Moissons CCX, *Cat.* VOSTÉ.

(3) Cod. 'Aqra LXVI, *Cat.* VOSTÉ.

(4) BADGER, cit. t. I, p. 389.

hosties, est accroché à mi-hauteur dans le coin sud-est de cette petite chambre; on y accède par un escalier qui part du coin sud-ouest de la chambre et enjambe la porte entre la nef et le baptistère. Le martyrion se trouve dans la même nef, près de la porte d'entrée. De la nef sud, on passe à la nef principale, ou nef nord, par les deux baies traditionnelles, des hommes et des femmes. Le sanctuaire est précédé d'un *gostrōma* rudimentaire.

Il y avait encore à Šalmaṭ deux autres églises, dit la tradition. L'une serait devenue la mosquée du village et l'autre serait tombée en ruines, mais on en verrait encore les murs. Ces deux églises sont à l'est du village, du côté de Hardés.

ḤLAPTA ou ḤÉLAFT

Sous le nom de B. Ḥlāpé ce village apparaît, au VI^e siècle, dans la *Vie de Bar 'Eta* (1). C'est un des «villages bénis» au sud desquels s'étend la «belle plaine, paisible et irriguée» où le couvent fut fondé. Ce fut un des villages pris par 'Umrān ibn Muḥammad (2) et il n'était donc déjà plus chrétien au temps de Thomas de Marga. Les anciens habitants avaient été dispersés mais conservaient, comme on le voit encore de nos jours, le nom de leur village d'origine. C'est ainsi que R. Yōḥannān, souvent cité dans l'histoire de R. Yūsif Busnāya, au X^e siècle, est encore dit de Ḥlapta (3). De nos jours, le village s'appelle Ḥélaft et est entièrement musulman.

Yāqūt le cite sous le nom de Ḥilibta (4), et fait un éloge dithyrambique de son bon air et de sa terre fertile. Il y mentionne aussi une «bonne» mosquée et sa source bouillonnante et fraîche. Ses jardins étaient soumis à la dîme.

(1) *Hist.*, cit. t. II, I, p. 191.

(2) *Bk.* II, p. 450, 452.

(3) *Vie*, cit. p. 96 s. avec réf. à HOFFMANN, p. 224 (CHABOT, p. 23, n. 3).

(4) *Mu'ğam*, t. II, p. 459.

ḤETRA

Vocalisé aussi Ḥtāra, ce village aurait été situé sur le Ḥāzir. Il est placé par le *Livre des Supérieurs* en Sapespa (1). Il était encore chrétien au temps de R. Gabriel, qui guérit le fils d'un nommé Naggāra, Šahrig de ce village (2). Plus tard il fut accaparé par 'Umrān en même temps que les autres villages, et était déjà musulman au temps de Thomas.

Comme le nom veut dire «moulin», il faut s'attendre à ce qu'il y ait plusieurs localités homonymes. On verra plus loin un Daira Ḥatra situé dans le Šemkān, près de Harmāšē. Deux autres Ḥtāra se trouvent, l'un un peu à l'ouest de la route Mossoul-Zāḥō, à peu près à mi-chemin entre Tell 'Adés et Baqāq, et l'autre, de l'autre côté de la route, à six kilomètres à l'est du précédent. Mais évidemment, tous ces sites sont loin de la Sapespa.

Tels sont les villages expressément mentionnés par Thomas comme se trouvant en Sapespa. Budge (3) leur ajoute B. Bōzi et Birta. En fait, cette opinion provient d'une mauvaise interprétation du texte, qu'il a pourtant traduit lui-même correctement (4), où l'on voit un personnage venant de B. Bōzi prendre possession du district de Birta, c'est-à-dire de Marga ouest, puis de quatre villages de Sapespa et de beaucoup d'autres.

3. — 'AQRA

'Aqra, forteresse kurde jadis fameuse, actuellement sous-préfecture et siège épiscopal, est pratiquement inconnue dans l'histoire chrétienne ancienne (5). Son nom ne figure qu'une fois dans le *Livre des Supérieurs* (alors que B. 'Āwé est tout à côté) si toutefois il est exact de

(1) *Bk.* II, p. 450.

(2) *Bk.* II, p. 666.

(3) *Bk.* II, p. 150, n. 3.

(4) *Bk.* II, p. 450.

(5) Sur al 'Aqr al Ḥumaidiya, voir les références, par exemple, dans *Muniat al Udabā'*, éd. SA'ID AD DÉWAHĠĠĠ, 1955, p. 155 et n. 2.

reconnaître 'Aqra dans le 'Eqra où Bāwāi fonda une de ses écoles de Marga (1).

Un versificateur de 'Aqra est connu à la fin du XVI^e siècle. C'est Adam de 'Aqra, qui écrivit en 1596 une hymne sur R. Hormizd (2).

L'histoire du diocèse chaldéen a été esquissée plus haut; sa cathédrale, placée sous le vocable de la Vierge, était en ruines quand Cuinet la vit en 1890 (3). Elle a été récemment rebâtie et agrandie par S.B. Mgr Cheikho. Le plus ancien manuscrit qu'on lui connaisse date de 1695 (4). Un épistolier de 1873 (5) complète la collection squelettique de livres liturgiques qui en sont parvenus, soulignant peut-être le peu d'importance passé de la petite ville comme centre chrétien.

Cependant, à quelques mètres de l'église chaldéenne, on trouve une curieuse petite église jacobite, entièrement rupestre, dédiée à Mār Guōrguīs. Cuinet trouve que cette église est «en forme de celles des chrétiens primitifs», et il ne lui en faut pas plus pour s'envoler dans une description, dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle est plutôt «littéraire».

«Si l'on veut avoir l'idée d'une église chrétienne de ces montagnes, dit-il, qu'on se figure une chambre basse et obscure et dont les murs sont des ais grossiers recouverts de terre; au fond, quelques méchantes planches mal jointes en guise d'autel, et sur cet autel une croix attendant un clou ou un support pour la redresser. Outre cela, une ou deux vieilles images, et dans un coin, ou pêle-mêle au milieu, les livres liturgiques raccornis par l'humidité et la vétusté. C'est là l'état des églises dans la plupart des villages de la montagne. Quand il s'agit de Nestoriens, il faut ajouter à ce qui précède, au fond de l'église, une collection de longs

(1) *Bk.* II, p. 296; orthographe chaldéenne in *Bk.* I, p. 143.

(2) BAUMSTARK, *Syr. Lit.*, p. 334 et n. 8.

(3) *Turquie d'Asie*, t. II, p. 844.

(4) Cod. XXXII 'Aqra, *Cat.* VOSTÉ.

(5) Cod. XI 'Aqra, *Cat.* VOSTÉ; écrit à 'Aqra par le prêtre Joseph, fils du pr. Šim'ūn, fils du chammas Ša'ya, fils du pr. Hormizd.

bâtons en forme de béquilles, sur lesquels s'appuient les assistants pendant les cérémonies du culte.»

Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ce morceau, et surtout du dernier détail, l'église des Jacobites de 'Aqra mérite une description rapide.

A côté de la porte récente, la porte ancienne a été heureusement conservée. Elle mesure 1 m. 40 de haut sur 0,60 de large, et son seuil est à 30 centimètres au-dessus du sol. L'église se compose de trois grottes reliées entre elles par des passages taillés dans le roc, et se succédant à peu près en direction de l'est. La première grotte, à laquelle on accède par la vieille porte, a quatre mètres de longueur. La grotte centrale, ou «temple», à 4 m. 50 de profondeur et 12 m. de largeur, de la porte moderne à la paroi nord. La grotte est, formant le sanctuaire, a 4 m. de profondeur et à peu près la même largeur. La partie nord forme une petite chapelle avec un minuscule autel; l'autel principal est au centre, à peine plus grand et trop haut. Les fonts baptismaux sont adossés au mur sud, lui-même percé de deux petites fenêtres.

La communauté jacobite de 'Aqra est aussi minuscule que son église; îlot abandonné, laissé par le flux et le reflux des hérésies qui déchirèrent cette pauvre chrétienté, ou réfugiés plus récents, il est difficile de le dire.

La paroisse chaldéenne comptait 150 personnes en 1852 (1), 250 avec deux prêtres en 1911 (2), environ 250 en 1961.

Sur le sommet de la montagne au flanc de laquelle la ville est bâtie, se trouvent les restes de la citadelle kurde, en grande partie creusée dans le roc, définitivement détruite peu avant 1840 (3). Une vaste salle, entièrement souterraine, est traditionnellement désignée par les chrétiens comme ayant été «l'église». Il est un peu étonnant, de prime abord, de trouver une église dans une citadelle kurde. La vérité semble être que,

(1) *Statistique italienne inédite*, aux Archives de la Mission de Mossoul.

(2) D'après TFINKDJI, cit.

(3) Dr. ASAHEL GRANT, *The Nestorians*, p. 36.

la forteresse proprement dite ayant été détruite, certains chrétiens y cherchèrent refuge en temps de troubles. Il n'est pas impossible que la grande salle ait alors servi d'église, un autel de terre y étant même édifié, mais rien ne permet de dire que telle ait été la destination primitive de la salle.

4. — DE 'AQRA AU GRAND ZAB

Si, dans le prolongement de la série de villages de la Sapespa que l'on vient d'explorer, on suit en direction de l'est le flanc sud de la chaîne de 'Aqra, on rencontre plusieurs villages qui gardent des traces du christianisme. L'itinéraire suivi ici est le même, mais à rebours, que celui emprunté par le métropolite Māran 'Emmeh lors de son expédition punitive en Marga (1).

BĀŠ QĀL est le premier village rencontré. Il y aurait là-bas une église en ruines; à ĞŌNA, l'église est devenue le «château». Elle est en partie taillée dans le roc. On y montre aussi une grotte, probablement d'anachorète.

Près du village de ZANṬA, du côté de l'est, on trouve aussi des ruines d'église; de même à HĀNAGĀ, où il y a également des grottes.

BEĞİL, situé à l'est de la gorge de Zanṭa, possède, en plus d'une église, plusieurs moulins. C'est pourquoi on a voulu y voir l'ancien B. THUNAĪ. On sait par Thomas de Marga qu'il y avait dans cette localité un COUVENT DE RELIGIEUSES. Avant de détruire le village par le feu et de le faire «avalé par la terre avec ses habitants», le métropolite Māran 'Emmeh voulut sauver une femme pieuse qu'il envoya avec ses deux fils au MONASTÈRE DE QURAĪ. Ce dernier lieu n'a pas encore été identifié. Il y avait là-bas une école de Bāwai (2). B. Thunaï était encore en ruines au temps de Thomas.

GALĀTÉ est le village suivant en continuant vers le Zab. On y verrait les ruines de deux églises, certains disent de quatre ou cinq!

(1) *Bk.* II, p. 323 s.

(2) *Bk.* II, p. 296.

Au-dessus du village, dans la montagne, se trouve le COUVENT DE MĀR QURĪĀQŌS (d'autres disent simplement: la place de Mār Qurīāqōs). Les chrétiens de Ḥarġāwa, à quatre heures de marche plus au sud, et de Dinārta de Nahla, y viennent en pèlerinage le jour de la fête du saint, le 15 juillet. On y vient surtout pour obtenir des enfants aux femmes stériles. Le rite classique pour deviner si la prière sera exaucée ou non est pratiqué ici comme ailleurs: on frotte une petite pierre contre le mur de l'église ou contre la paroi de la grotte du saint invoqué; si la pierre reste accrochée, la demande sera sûrement accordée.

Le nom de QALUNTA (pour Qal'unta) donné par les chrétiens à ce village, veut dire «citadelle». Il y a tout lieu de penser que l'on se trouve en présence de l'ancien BIRTA (1), le «grand village situé dans la montagne» dans l'église duquel Māran 'Emmeh passa la nuit, avant de livrer la localité aux flammes vengeresses. Birta était encore désert en 840.

A l'est de Galāté on trouve NERWA, village kurde, mais dont l'ancienne église est encore debout dans la plaine. Dans la vallée on voit encore des cellules, certaines creusées dans le roc et certaines bâties.

Sur le Zab même, dans la vallée de BAḤMA, de chaque côté de la rivière, il y a un COUVENT. On a parlé précédemment de celui d'Adiabène; celui de Marga compterait 200 cellules. Les terres autour du couvent sont encore appelées «terrains de l'église».

5. — LE CENTRE DE MARGA EST

Du point de vue vestiges chrétiens, le centre de Marga ne figure sur la carte que comme un grand triangle presque vide. Ici, des siècles d'occupation yézidie puis kurde n'ont laissé subsister que quelques rares souvenirs chrétiens.

(1) Il s'agit ici d'un village, à bien distinguer du district du même nom qui se trouve en Marga ouest et dont on parlera bientôt. Nous sommes ici à l'extrême pointe nord-est de Marga.

Dans le district de Surtši, au sud-est de 'Aqra, on trouve les villages suivants:

ḤARGĀWA, encore chrétien de nos jours, et situé à 10 km. au sud de 'Aqra, possède une église neuve dédiée à S. Joseph. L'église «ancienne» du même nom avait été enregistrée par la Direction Générale des Antiquités d'Iraq (1). Dans le même village on voit encore les ruines d'une église dédiée à «Mart Mariam», et un petit oratoire, dit de Mār Piōs, avec source et jardin.

Au sud-ouest de Ḥargāwa, au village aujourd'hui kurde de BARRĀKÉ, célèbre par son tabac, il y a encore une église, qui aurait été dédiée à Ste Marie.

On signale à plus de deux heures de marche au sud de Ḥargāwa un site dit QALA'AT AD DAIR, à un kilomètre au nord-ouest du village du même nom. D'après le dossier de la Direction Générale des Antiquités (2), les murs de ce «fort du couvent» atteindraient encore un mètre de hauteur.

A 7 km. au sud de Ḥargāwa se trouve le village de BĀSĀWA, au nom nettement chaldéen. Tel quel, le nom voudrait dire «le lieu du vieillard». Peut-être pourrait-on y voir une déformation du BĀ ZĪWA de Thomas de Marga (3) non encore localisé.

Le village de NUHĀWA, près du Galli Zanta, à 9 km. au sud-est de 'Aqra, offre aussi des ruines de couvent, avec une source. Les dossiers de Bagdad appellent le lieu DAIR MĀR PAULOS (4). Il y a actuellement environ 80 chaldéens dans ce village.

6. — LE COUVENT DE BAR 'ÉTA

Le cas de ce couvent est un cas très curieux de géographie ecclésiastique. On se trouve en face d'un couvent dédoublé, dont seul le

(1) Dossier 1423/35.

(2) Dossier 1421/35. — D'autres renseignements appellent le couvent Kalīdair et le situent par rapport au village de Sardariya.

(3) *Bk.* II, p. 84.

(4) Dossier 1424/35.

double est connu, mais dont l'original est resté jusqu'ici introuvable. Qui plus est, on possède pour localiser ce dernier une liste impressionnante de noms de villages; hélas, presque tous ont disparu! On doit donc se contenter d'essayer de situer le couvent approximativement. Seule une improbable reconnaissance dans les parages permettrait de résoudre définitivement le mystère du monastère de l'un des plus fameux parmi les moines syriens orientaux.

BAR 'ÉTA

La vie du moine Bar 'Éta (le Fils de l'Église) est assez connue. En plus des sources habituelles (1) il existait jadis une biographie qui aurait été écrite par son disciple, Yōḥannān le Persan, et qui nous est parvenue dans une simplification, en vers heptasyllabiques, due au prêtre Abrāhām Zabāya. Ce texte a été édité, accompagné d'une traduction anglaise, par Sir E. A. Wallis Budge, en 1902 (2). Mgr A. Scher a fait une analyse du texte et une étude du personnage dans la *Revue de l'Orient Chrétien* en 1906-1907 (3). Mgr S. Sayegh a donné un résumé arabe de l'histoire d'après une copie en sa possession d'un manuscrit de N.-D. des Moissons (4). Désormais, les Littératures Syriques et les Dictionnaires d'Histoire et Géographie Ecclésiastiques pouvaient s'emparer du héros (5), quitte à discuter sur la chronologie. Budge

(1) THOMAS DE MARGA, qui sera cité en son lieu; la *Chron. de Seert*, t. II, p. 126-127, et 'AMR, ar. p. 49.

(2) *The Histories of R. Hormizd the Persian and R. Bar Idta*, London, Luzac, 1902, 2 vol. La traduction anglaise est au vol. II, I, p. 160-299; résumé de la vie: d° p. xxxii-xxxiii.

(3) *Analyse de l'histoire de R. bar Idta*, ROC, XI/1904, p. 403-423 et XII/1907, p. 6-13, et *Etude supplémentaire sur les écrivains syriens orientaux*, *ibid.*, XI/1906, § XIV, p. 13-14. Je n'ai pu consulter *Die Biographie des R. bar Idta*, in *Römische Quartalschrift*, XV/1901, p. 115-123.

(4) Cf. *Cat. VOSTÉ*, cod. CXCII, écrit en 1880; CXCI, copié en 1884 sur un exemplaire de Seert de 1743; CXCI, de 1891.

(5) V.g. le P. LEVENQ, in *DHGE*, VI/1932, col. 803-804, où l'on trouvera d'autres références.

avait suggéré 508/509 comme date de naissance de Bar 'Éta, 561/562 pour la fondation de son couvent, et 611/612 pour sa mort; Mgr A. Scher recule le tout de dix ans. Les auteurs postérieurs prennent parti pour l'un ou pour l'autre. En fait, si l'on veut que les prophéties de Bar 'Éta sur l'expansion jacobite aient quelque mérite, il vaut mieux pour la réputation du voyant qu'il soit mort en 611/612, avant que le fait n'ait été accompli.

Après un peu de confusion créée par Assémani (1), la distinction a été rétablie par Budge (2), Rubens Duval (3) et Mgr A. Scher entre deux Bar 'Éta. L'autre (4) vivait sous le patriarche Ḥnanīšō' I (686-700) et était moine du couvent de R. Šlīwa, sur le Tigre, en B. Garmaï. Il fut accusé de messalianisme. Comme le fait remarquer Mgr A. Scher, rien ne prouve que ce Bar 'Éta ait écrit la vie de Sahdōna, ni que le nôtre ait composé une *Histoire Monastique* (5).

Le fondateur Bar 'Éta est celui dont la commémoration est célébrée le quatrième Vendredi de la Dédicace, avec Ya'qūb de B. 'Āwé, Bar Ḥaḏbšabba, Qamīšō' et Ephrem, tous «fondateurs d'assemblées divines dans les régions de Marga et de Dāsen» (6).

L'*Histoire* fait naître Bar 'Éta à Rušāfa de l'Euphrate, puis lui fait passer vingt-trois ans auprès d'Abraham le Grand à Izla. Ceci lui méritera le nom de «l'aîné des disciples» (7), car le petit couvent de dix

(1) *B.O.*, III, I, p. 458, suivi par WRIGHT, *Syr. Lit.*, p. 838.

(2) *Bk.* II, p. 38, n. 2 (publié en 1893).

(3) *Lit. Syr.* (1899), p. 213.

(4) *Bk.* II, p. 95.

(5) Sa *Biographie* (cf. SCHER, *Analyse*, p. 413) lui attribue une apologie qu'il aurait composée au temps du patriarche Sawrīšō' (596-604) pour l'offrir à Chosroès. Il semble difficile de retenir la date de 612 proposée par le P. SAMUEL GIAMIL (*Symbolum Nestorianum anni p. Christ. 612*, in *O.C.*, 1901, p. 61-79), à moins que Bar 'Éta ne soit mort aussitôt après.

(6) WRIGHT, *Cat. B.M.*, I/1870, p. 187, col. 2. — Évangélistes, cod. 13 et 14 (*Cat. A. SCHER*) du Patriarcat chaldéen et 13 de Diarbékir. — La *Chronique de Seert* place la commémoration au Dimanche de Quasimodo.

(7) *L.C.*, n° 14, 15, etc.

frères qu'il fonda bientôt et où il avait sa cellule «au-dessous du temple, sur une roche, au-dessus de la source» (1), va rapidement s'enrichir de sa nombreuse postérité religieuse, en partie énumérée par Īšō'dnaḥ. Il donnera l'habit à Abba Šim'ūn, fondateur de Dair as Sin (2), qui à son tour accueillera dans la vie religieuse Īšō'sawrān (3) et Abba Dirta (4) et aura pour dirigé R. Apnimāran (5), lequel sera le père spirituel de Peṭiōn (6), de Abba Īšō' (7) et de Mār Zhā (8), évêque de Ḥadīṭa.

Rabban Hormizd figure aussi parmi les disciples du couvent de Bar 'Éta (9). Il y vint avec trois moines qu'il avait rencontrés à Mossoul: R. Ya'qūb de Kafar Zamré (10), Yōḥannān de Šamrāḥ (11), et Ḥnanišō' d'Adiabène. Le monastère de Bar 'Éta contenait alors 264 moines, dont le supérieur s'appelait Sawrīšō'. Après y être devenu moine, R. Hormizd y servit pendant sept ans, puis se retira en cellule. En tout, il restera 39 ans au couvent de Bar 'Éta (12).

Au monastère se rattache également R. Yōzādāq (13), par l'intermédiaire de qui vint à la vie monastique un autre Īšō'sawrān (14),

(1) *Hist.*, p. 199.

(2) *L.C.*, n° 68.

(3) *L.C.*, n° 105.

(4) *L.C.*, n° 106.

(5) *L.C.*, n° 68 et 94.

(6) *L.C.*, n° 100.

(7) *L.C.*, n° 112.

(8) *L.C.*, n° 109.

(9) *L.C.*, n° 89.

(10) Actuel Zummār, près de 'Aīn Zālah.

(11) La vallée de Šamrāḥ, dans laquelle se trouve le monastère d'Abrāhām et un couvent de religieuses (Déra Guḡnik) est située au dos de la montagne de Mangūche, à environ 75 km. au nord de Mossoul.

(12) D'après son *Histoire*, publiée avec celle de Bar 'Éta, cit. II, I, p. 16-65.

(13) *L.C.*, n° 91; *Hist.*, p. 256. — A lui se rattache Mār Guōrgué (n° 95).

(14) *L.C.*, n° 92 et 114.

qui lui-même eut pour disciple Šim'ūn (1) dont la sœur Hélène fut religieuse (2).

Mais le disciple préféré fut évidemment Yōḥannān le Persan (3), qui serait l'auteur de la vie du fondateur.

Parmi les qualités que les biographes attribuent à Bar 'Éta, son titre de voyant semble sérieusement établi. Il prédit la dispersion des frères de B. 'Āwé (4), l'expulsion de Sahdōna de l'Église (5), et l'expansion jacobite dans la plaine de Ninive (6). Quant à ses miracles, on ne peut les relever tous; certains seront mentionnés à propos de détails géographiques qu'ils révèlent. C'est en effet la gageure de l'histoire de Bar 'Éta, qu'elle soit une des plus solidement localisées dans le temps et dans l'espace, et que malgré tout on puisse encore discuter ses dates, et qu'on n'ait pas jusqu'ici retrouvé son lieu.

Le site traditionnel

D'après la tradition chaldéenne récente, fixée par la carte de Jones en 1852, le couvent de Bar 'Éta se trouve au nord du village de Tarḡilla, lui-même situé un peu au nord de la route Mossoul-Erbil, à six kilomètres à l'est/nord-est de Karamlaiss. On voit là-bas une zone de ruines de 100 m. de côté, éventrées partout où il y avait des murs, et dont les pierres sont enlevées rapidement (7). Tous les auteurs (8) acceptent la localisation sans hésiter.

(1) *L.C.*, n° 114.

(2) *L.C.*, n° 133.

(3) *L.C.*, n° 113 (également 14 et 15), cf. *Bk.* I, p. clx.

(4) *Bk.* II, p. 65 et *Hist.*, p. 232.

(5) *Bk.* II, p. 130.

(6) *Hist.*, p. 240.

(7) C'est à ce monastère, dont il déforme le nom en Beraalti, que fait allusion C.J. RICH (*Narrative*, t. II, p. 94) quand il dit tenir de «Mutran Hanna, archevêque chaldéen de Mossoul», que R. Hormizd «vint d'abord habiter au grand couvent de Beraalti, sur le Bumadus, près du village de Hassan Shami, lequel monastère est actuellement en ruines».

(8) V.g. Mgr SAYEGH, *An Naḡm*, VII/1935, p. 4-10, repris dans son *Hist. de*

Et cependant! cette opinion est basée sur une mauvaise lecture d'un texte de 'Amr (1). Au lieu de lire: «Au temps d'Īšō'yaw I vivaient R. Bar 'Éta, et son disciple R. Guōrguīs dont le couvent est à Karamlaiss au pays de Mossoul», on supprime «et son disciple R. Guōrguīs» pour rattacher directement le couvent de Karamlaiss à Bar 'Éta.

En fait, une visite au site traditionnel donne une impression de malaise: cette localisation est en contradiction avec de nombreux détails de la vie de Bar 'Éta. L'*Histoire* est-elle donc inexacte, ou la localisation est-elle erronée? Il est toujours un peu gênant d'avancer l'une ou l'autre hypothèse, surtout en cet Orient où la Tradition est sacrée. Heureusement pour moi, j'ai eu pour m'accompagner sur les lieux le savant chammas Matti Anīsa, de Karamlaiss. Comme je lui faisais timidement part de ma gêne, lui aussi me confia qu'il en était arrivé à la même conclusion.

En effet, le vrai couvent de Bar 'Éta doit être en Marga, or Tarğilla et Ḥasan Šāmi sont en Ninive. On voit ailleurs, dans l'histoire de R. Yōnān qui faillit se faire dévorer par un lion au retour d'une visite à sa famille (2), qu'il faut traverser le Ḥāzir pour aller de Karamlaiss à Bar 'Éta. Le texte dit bien: le Ḥāzir; il est difficile d'y voir seulement un affluent saisonnier, tel que celui qui coule en hiver dans le Wādi Ġahannam par exemple. Enfin, on devrait trouver une source au-dessous de l'église: il n'y en a pas trace ici, et les sources de Tarğilla sont trop loin pour entrer en ligne de compte.

Il y a donc équivoque: le couvent authentique de Bar 'Éta n'est pas ici.

Mais alors, qu'est-ce que ce couvent de Tarğilla, et pourquoi lui donne-t-on le nom de Bar 'Éta? J'avais pensé un moment que la solution était fournie par une phrase du *Livre des Supérieurs* (3) où Thomas

Mossoul, t. III, p. 144-146 (1956), et M. G. 'AWWĀD, *Šābuštī*, cit. p. 261; *Researches*, p. 75-76.

(1) Éd. arabe p. 49.

(2) *Hist.*, II, I, p. 284.

(3) *Bk.* II, p. 648.

dit: «Au monastère de Bar 'Éta vivait un saint homme du nom d'Īšō'-sawrān bar Māmaï, dont le grabat guérissait les malades. Il devint plus tard évêque de Ninive. C'est lui qui restaura le temple du couvent de Bar 'Éta et le changea de place, comme fit R. Paul pour R. Cyprien.»

Mais le déplacement, de Marga vers Ninive, de tout le couvent de Bar 'Éta ne peut être attribué à Bar Māmaï, d'abord parce que le texte parle seulement du «temple», et ensuite parce que Bar Māmaï vivait dans la seconde moitié du VIII^e siècle, alors que le Hālidi, écrivant vers 1000, montre encore le couvent à sa place ancienne, sur le Hāzir.

D'un autre côté, la prédominance des Jacobites dans la région rend peu probable un déplacement du couvent aux deux siècles suivants, et il n'y aura plus un seul chrétien dans le district dans les siècles récents. Il semble donc que la localisation de Bar 'Éta à Tarǧilla soit sans fondement, probablement est-elle basée sur la faute d'interprétation de 'Amr déjà mentionnée.

De quand date cette localisation? Il semble qu'elle soit assez récente; en effet, les *Diptyques de Karamlaiss* (après 1364) mentionnent «le fameux parmi les saints, celui dont on s'étonne parmi les mortifiés... Bar 'Éta, soleil des saints, et sa sœur Hana Īšō' la croyante» à leur place, dans le «commun» des diptyques, et non à la fin dans le «propre» de Karamlaiss; et ils n'ajoutent pas après leurs noms une phrase comme «dont les couvents sont dans notre pays», comme ils le font dans d'autres cas pour des martyrs ou des célébrités en relation avec le village. Même le Hudra de Karamlaiss de 1727 ne porte pas la commémoration de Bar 'Éta. C'est donc tout à fait récemment que la localisation a été faite, elle n'a aucune valeur historique. Le couvent de Tarǧilla doit être considéré comme anonyme et sera à identifier. Il reste maintenant à rechercher le vrai Bar 'Éta.

Éléments de localisation

L'on sait déjà par Īšō'dnaḥ que le couvent de Bar 'Éta était situé

en Marga (1), et même «dans la région occidentale de Marga» (2), c'est-à-dire à l'ouest du pays. L'*Histoire* précisera encore: «En Marga, près du pays de Ninive (3), et «dans la plaine de Marga, entre Ninive et Marga» (4). On voit d'après la *Chronique de Seert* que le pays était habité par des Kurdes, dont le saint convertit un certain nombre.

Dès lors tout semble devoir être simple. Le texte cité plus haut continue: «Dans la plaine de Marga, entre Ninive et Marga, B. Ḥlāpé et B. Ḥūrnyia sont deux villages bénis. A leur sud s'étend une belle plaine, paisible et irriguée; c'est là que le couvent fut fondé.» Et plus loin (5): «A l'Est du couvent se trouvait le village de BARZĀNÉ, aussi appelé ŠĀHAR SA'AR.» Son *maubed* chrétien, grand ami de Bar 'Éta, dut à celui-ci la guérison de sa belle-mère (6) et même la restitution de son village, dont il avait été chassé. Un cénobite de ce village, du nom de Īšō'yaw, fut ressuscité par le fondateur, alors qu'il était mort de peur après avoir été attaqué par un serpent (7). Mgr S. Sayegh avait voulu identifier Barzāné avec Baḥzāni, situé à 22 kilomètres au nord-est de Mossoul. Cela n'est pas possible puisque, d'après les textes, Barzāné doit se trouver à l'est de Bar 'Éta, donc encore plus vers l'intérieur de Marga.

«A l'ouest du couvent se trouvait le village de ḤIRBAT ŠNŌNĪ-TA» (8) où il y avait une grotte appelée DAIRA D'NEQSĀ.

(1) *L.C.*, n° 91 et 113. Par ailleurs Īšō'DNAḤ s'avance un peu trop quand il dit (n° 15) «dans la montagne de Marga», peut-être par parallélisme avec la montagne de Bā Nūhadra ou d'Adiabène. On comprend qu'un homme des plaines alluviales et marécageuses du sud s'imagine le nord tout en montagnes. Ce n'est pas la première fois qu'il faut corriger la géographie du Baṣrāwī.

(2) *L.C.*, n° 15.

(3) *Hist.*, p. 186.

(4) *Hist.*, p. 191.

(5) *Hist.*, p. 214.

(6) *Hist.*, p. 259.

(7) *Hist.*, p. 257.

(8) *Hist.*, p. 241 et 268.

Enfin, «au-dessous du couvent» (1) était situé le village de B. 'ARBĀṬĀ que l'*Analyse* de Mgr A. Scher appelle B. 'Arbāyé, c'est-à-dire la place des Arabes. Ce dernier lieu se retrouve dans les textes arabes sous le nom de BARBĪṬA (2), il était situé immédiatement sur le Ḥāzir.

Au village de B. 'Arbāṭa ou Barbīṭa eut lieu, en 686, la fameuse bataille où 'Obaidullah ibn Ziād fut tué par Ibrāhīm al Aštar (3).

Sous le nom de «couvent de Barbīṭa», le couvent de Bar 'Éta est mentionné par al Ḥālidi (vers l'an 1000), lui-même cité par Ibn Faḍl-allah al 'Omarī (4), pendant la première moitié du XIV^e siècle. Le Ḥālidi vante l'hospitalité du lieu, où le moine Gabriel le reçut à renfort de nourriture abondante et de vin vieux. L'auteur des *Masālek* place le couvent sur le Ḥāzir. Ceci est confirmé par l'*Histoire* de Bar 'Éta, qui signale que le couvent possédait un moulin, donc était près d'une rivière (5).

Les noms des villages dont les habitants aidèrent à la construction du couvent, villages normalement situés aux alentours du monastère, devraient nous aider à le retrouver.

En plus de B. Ḥūrnyia, déjà cité (6), on mentionne B. BAR ŠĪRA (7). Les tenants de la tradition de Karamlais l'identifient avec

(1) *Hist.*, p. 275.

(2) M. G. 'Awwād (*An Nağm*, X/1938, p. 184-188) suivant BUDGE, *Bk.* II, p. 231 s. voit en Barbīṭa une déformation de Bar 'Éta.

(3) Cf. ṬĀBARĪ, *Hist. des peuples*, éd. égypt., t. VII, p. 142, aux événements de 67 H.; AL BALĀḌURI, *Ansāb al Ašraf*, t. IV, p. 248, appelle le lieu Bārātā, de même que M.S., t. II, p. 471. — IBN ḤURDĀḌABAH, *Masālek* (Leiden 1309, trad. de Goeje, p. 136, texte ar. p. 175), place le meurtre près du Zab. — Réf. in GAETANI, *Chronologia Islamica*, fasc. V, p. 781, H. 67, § 2, et CANARD, *Hamdanides*, I, p. 121, n. 98. — Le nom de Barīšwa (YĀQŪṬ, cité par M. S. AD DÉWAHIĞĪ, *Muniat*, p. 144, n. 1) est donné au Ḥāzir par les gens de Nahla, un district sur cette rivière commençant à Arbūn.

(4) In *Masālek al Abṣār*, éd. MUḤAMMAD ZAKI PACHA, Le Caire 1924, t. I, p. 303 et H. ZAYAT, *Les couvents chrétiens en terre d'Islam*, Beyrouth, Impr. Cath., 1933, p. 59, s.v. *Dair Bārīṭa*.

(5) *Hist.*, p. 287.

(6) Ici p. 198. — Mgr Sayegh orthographiait: B. Ḥōrinā.

(7) *Hist.*, p. 198 et 273.

un tell situé à la limite des terres du village, à une distance d'environ deux milles, et nommé Paršīr. En fait il faudra chercher ailleurs.

Les moines du COUVENT DE ZAWYIA (en arabe: *zabī*, la gazelle) aidèrent aussi Bar 'Éta à bâtir. Un des leurs, nommé Mār Yūsif, fit des prédictions au sujet du nouveau fondateur (1). Ce monastère de la Gazelle, qui existait donc déjà avant 562, est appelé par le texte «le beau monastère de la gazelle», et est situé «sur la Route du Roi, laquelle passe sur le pont et conduit à la ville d'Adiabène, au B. Garmaï et à la montagne». Dans ce couvent, en plus du voyant Mār Yūsif, qui avait alors 130 ans, se trouvait son disciple Mār Gabba et huit autres moines.

Dans les environs du monastère de la Gazelle étaient situés deux autres villages, qui aidèrent également à la construction. L'un est BAR ZĀḤÉ (2) et l'autre B. MARŪṬ, déjà cité à propos du Pont du Roi (3).

Un autre village qui aida Bar 'Éta est BĀWṬĀ. Ce village est mentionné à plusieurs reprises dans l'*Histoire* du couvent (4), dont une fois sous le nom de Grand Bāwṭā. Le fondateur et le village se rendaient des services réciproques, le premier guérissant leurs malades, le second subvenant aux besoins du couvent en temps de famine. A l'occasion du récit de ces anecdotes, de nouveaux détails géographiques sont ajoutés à nos connaissances. On y voit notamment qu'il y avait près du village un «poste de gardes d'Adiabène», ce qui confirme ce qui est dit par ailleurs, que le village se trouvait «sur la route qui va vers Marga».

A côté de Bāwṭā on avait bâti pour Ḥānā Īšō', la sœur de Bar 'Éta, un COUVENT, au nom DE LA MARTYRE PAMBRŌNYIA (5). Ce couvent de religieuses avait été construit un an après Bar 'Éta, donc en 563, et Ḥānā Īšō' y mourut à l'âge de 80 ans. Mgr A. Scher calcule que ce fut

(1) *Hist.*, p. 191.

(2) *Hist.*, p. 197.

(3) Le nom est également mentionné en relation avec le couvent du Bx Cyprien (*Bk.* II, p. 618).

(4) P. 198, 203, 231, 242, 271, 279.

(5) BUDGE (p. 203) l'identifie avec Ste Fébronia de Nisibe, en 304, avec référence aux *Acta Sanctorum*, 5 juin.

en 592/3; comme on se souvient que la chronologie de cet auteur est décalée de dix ans, on peut fixer la mort de la religieuse vers 582/3.

Les partisans de la localisation près de Karamlaiss (1) ont un site tout prêt pour le couvent de Fébronia; ce sont des ruines situées à un mille de Karamlaiss. La valeur de cette identification est liée à celle du couvent principal.

Le couvent de Fébronia, a-t-on dit, se trouvait «sur le côté de la route qui va en Marga». Qu'il faille comprendre cette phrase comme signifiant: sur le côté de la route qui entre en Marga, et que l'on soit déjà en fait en Marga est confirmé par la mention répétée du village de Qūb, par où Bar 'Éta passe pour aller fonder son couvent (2) et qui est dit appartenir «à notre terre» (3). Ce village est dans la plaine de Navkur et ne peut absolument pas être confondu avec Qōpān, près de Bā'sīqa, comme le voudraient les tenants de la localisation «traditionnelle» (4).

Il est temps maintenant de conclure. Étant donné que les éléments dirimants font encore défaut, tout ce que l'on peut dire est ceci: le couvent de Bar 'Éta doit se trouver en Marga, presque en Ninive, et sur le Hāzir. Il ne peut donc se trouver que sur la rive est de cette rivière, dans la partie de son cours où elle coule entre Ninive et Marga, c'est-à-dire entre son confluent avec le Gōmel, au nord, et son confluent avec le Zab, au sud.

La belle plaine, paisible et irriguée, au sud de laquelle le couvent fut bâti, est celle dite actuellement d' «al 'Ašā'ir as sab'a», c'est-à-dire des Sept Tribus. Les deux villages donnés comme se trouvant au nord de cette plaine sont B. Hlāpé et B. Hūrnyia. Dans le premier nous avons déjà suggéré de reconnaître Hélaft de Sapespa. Le second est peut-être Bākerman, à 3 km. plus au nord.

(1) Cf. Mgr SAYEGH, *An Naǧm*, cit.

(2) *Hist.*, p. 192. Il y guérit un possédé.

(3) *Hist.*, p. 208.

(4) Cf. Mgr SAYEGH, *An Naǧm*, cit.

Cette plaine étant nettement coupée au sud par le Ġabal Zirg Bardarāš, on ne peut certainement pas chercher le couvent plus bas que cette petite chaîne montagneuse. Ceci restreint donc la recherche aux environs du pont actuel de Mandān. D'ailleurs, on va voir dans un instant que Ayyās, l'intendant du monastère, habitait «dans le voisinage du couvent»; or son khān était à côté de la route du roi. Ce détail confirme encore notre opinion.

Certains ont pensé identifier Barbīta du Hāzir avec l'actuelle Manqūba, anciennement Ma'rūba, dont les consonnes de base (M'RB) ne seraient pas très éloignées de celles de B. 'Arbāyē (B'RB). La distance de Mandān et de Manqūba à Mossoul est sensiblement la même (environ 35 kilomètres) et peut correspondre aux cinq parasanges du Ṭabari, mais Manqūba est trop loin de la Route du Roi, et peut difficilement être dite situé au sud de la plaine des Sept Tribus. Mandān a encore pour lui de s'appeler 'Omar Mandān; on a déjà remarqué plusieurs fois que 'Omar est souvent une corruption de 'umr.

Quant au couvent de Ste Fébronia, il est situé, on s'en souvient, près de Bāwṭā. Or, il y a sur la carte un Dirrīn Bōt, à 11 km. au sud de Bardarāš, qui fournirait une localisation possible.

Dans l'état actuel de nos connaissances, et la reconnaissance sur le terrain étant malheureusement exclue, on ne peut pas s'aventurer plus loin.

Villages mentionnés

On trouve encore dans l'*Histoire de Bar 'Eta* la mention d'un certain nombre de villages qui ne devaient pas être loin du couvent, mais dont on ne précise pas toujours s'ils étaient en Marga ou en Ninive.

B. MŪSĀYÉ est le nom d'un village dont Bar 'Éta guérit une hydro-pique (1). Deux localités des environs de 'Aīn Sifni peuvent avoir gardé le nom. L'une s'appelle Muséka et est située à 5 km. au nord de

(1) *Hist.*, p. 260.

la petite ville, l'autre, du nom de Musékān, en est à 11 km. au sud/sud-est.

PRĀṬ est le village d'une femme stérile, mariée à un certain Zedqōi, à qui Bar 'Éta donnera trois ḥnāna. Elle aura trois fils, dont l'aîné, Bar Daira, deviendra moine (1).

B. KŪŠTA verra notre fondateur chasser les fantômes qui hantaient deux cousins germains nouvellement mariés (2), alors que B. KŠĀYÉ aura son puits profond débarrassé de ses mauvais génies par R. Matta (3).

En Marga certainement (4) se trouvait B. NĀRQŌS, où Bāwai avait fondé une école (5). Le Musicien ne prévoyait probablement pas l'utilisation qu'en ferait Bar 'Éta quand celui-ci y alla chercher cinquante gaillards parmi ses élèves, pour traîner de village en village, en le ba-fouant, le prosélyte jacobite Nānā (6).

'AİN BARQÉ enfin, est aussi en Marga. Bar 'Éta libère des vexations diaboliques un jeune et beau chammas de ce village (7). Élie, évêque de Mūqān, en sera originaire (8), ainsi que l'un des informateurs de Thomas de Marga, Narsai l'Ancien, surnommé Dadīšō' (9).

L'Intendant assassin

Aux environs de 720, le supérieur du couvent de Bar 'Éta était le Bx. Mār Yūsif de Šahrzōr. Thomas de Marga dit bien qu'il «servit dans cette charge avec toutes les qualités requises», mais je croirais plutôt

(1) *Hist.*, p. 262.

(2) *Hist.*, p. 292.

(3) *Hist.*, p. 218.

(4) Et donc à distinguer du village où Šamta fut crucifié (*Bk.* I, p. 115).

(5) *Bk.* II, p. 297.

(6) *Hist.*, p. 243.

(7) *Hist.*, p. 278.

(8) *Bk.* II, p. 495 et BEDJAN écrivent 'Aīn Baqré. Il y a un 'Aīn Baqra à 12 km. au sud-est d'Alqōš. — *B.O.*, III, II, p. 492 porte: 'Aīn Barqé.

(9) *Bk.* II, p. 103.

que ce bon Yūsif montra à Bar 'Éta la même faiblesse qu'il avait manifestée à B. 'Āwé. On sait en effet qu'il n'avait pu empêcher les novices d'assaillir, avec des bâtons et des pierres, le catholicos Šlīwa Zhā (714-728) qui voulait enlever un précieux évangélaire appartenant au couvent (1). Ce petit incident avait évidemment amené la démission du supérieur.

Après quelque temps passé «tranquillement» en cellule, R. Yūsif se jeta dans de nouvelles difficultés en accédant aux désirs des moines de Bar 'Éta, qui se trouvaient «sans chef ni gardien».

La situation que trouva le nouveau supérieur était délicate. Un homme plus ferme que lui, quelqu'un du genre de Qnobāya de B. Qōqā par exemple, aurait peut-être pu y remédier, mais Yūsif était trop saint homme, et trop faible.

Voici ce qui se passait, tel que le raconte le *Livre des Supérieurs*. Comme dans la plupart des couvents d'hier et d'aujourd'hui, les affaires temporelles du monastère étaient régies par un intendant laïc (2). L'intendant de Bar 'Éta à cette époque était un Arabe nommé Ayyās, de la tribu de Šaibān et de la famille de Duhl. Les frères lui donnèrent un terrain pour qu'il puisse se bâtir une bergerie. Non content de ce cadeau, l'intendant empiéta sur les champs du monastère pour se construire un khān à côté de la Route du Roi. Ce bâtiment était encore connu au IX^e siècle sous le nom de «Place d'Ayyās» (3). Peu à peu

(1) Bk. II, p. 227-234. On remarquera que si ʾĪšōʿDNAḤ, selon son habitude de discrétion, ne mentionne pas les causes de la démission, que pourtant il connaît (L.C., n° 111), il passe également sous silence tout l'intermède de Bar 'Éta, et fait aller directement R. Yūsif de B. 'Āwé au «désert de la rive du Tigre». La source citée par Thomas est l'histoire de Mār Yūsif écrite par Mār Aṭqen du monastère de Mār Apnī Māran, texte aujourd'hui perdu.

(2) Cf. lettre d'ʾĪšōʿyaw d'Adiabène aux gens de Nūhadra, n° 10, in B.O., III, I, p. 142.

(3) Il y a bien un petit sanctuaire de la secte Šārlyia, nommé Mazār Sayid Ayyās, et situé au confluent du Zab et du Hāzir, sur la rive ouest (F. JONES le mentionne sur sa carte) mais on est ici un peu loin du champ d'action de l'Ayyās de Bar

il prit tous les champs autour de lui. Puis il tua l'économe qui vivait dans le monastère et jeta son corps dans le puits de l'une des terres du couvent, appelée jusqu'au temps de Thomas «mahraqyia». Quand il voulut tuer également le supérieur, ce dernier, prévenu par les fidèles voisins du couvent, ne demanda pas son reste et s'enfuit.

C'est ainsi que la Providence fonda le couvent, bientôt fameux, d'Abī Yūsif, près de Wāna, en face de Balad. Quant au couvent de Bar 'Éta, s'il fut diminué par les grignotements de l'intendant usurpateur (1), il ne disparut pas pour autant. Tout au plus Īšō'sawrān bar Māmaï en déplacera-t-il le temple avant la fin du siècle.

On ne peut savoir si le texte d'al 'Omarī décrit le couvent tel qu'il existait encore de son temps, ou s'il se contente de reproduire les données du Hālidi. On a vu qu'il y a de fortes chances que le site n'ait pas encore été transféré aux environs de Karamlaiss en 1362, puisqu'il n'est pas mentionné comme tel dans les *diptyques* de ce village. Ceci semble indiquer que le couvent était encore à sa place d'origine au milieu du XIV^e siècle. Les Légats Chaldéens auprès du Pape, en 1607, le mentionnent expressément dans leur liste (n° 24) sans qu'on puisse savoir s'ils font allusion au site ancien ou au site moderne. On s'étonne de ne pas le voir figurer dans le rapport d'Élie VIII en 1610.

'Éta. Les chrétiens de Karamlaiss voudraient voir dans cet édicule l'ancien couvent de Jean de Dailam (?).

(1) Cp. avec la méthode que 'Umrān tenta d'utiliser vis-à-vis de B. 'Āwé, en forçant tous les frères à signer un acte fictif lui vendant le monastère et ses propriétés (*Bk.* II, p. 451).

IX

MARGA OUEST

OU

LE DISTRICT DE BIRTA

Le nom de Birta (la citadelle) apparaît souvent dans l'onomastique chaldéenne. Il y a six «Birtha» dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques* (1). Ici, le nom est employé pour désigner, tantôt une localité, tantôt le district qui en dépend. Ce district, qui constitue Marga ouest, a la forme d'un triangle presque isocèle dont le sommet serait tourné vers le bas. Le côté est est formé par le Hāzir, le côté ouest par le Gōmel, et le côté nord par le prolongement de la chaîne de 'Aqra, appelé Montagne de Tšīya Héré, au-delà duquel se trouve la montagne de Talāna. La capitale du district est la ville de Birta.

1. — BIRTA

Appelée aujourd'hui Bîré, Birta n'est plus qu'un village situé sur le flanc de la montagne, à une demi-heure de marche de Tella. Au faîte d'une colline, ainsi qu'à mi-côte, et à l'est du village se trouvent trois petites «citadelles». La deuxième s'appelle Qasra Mîra, le château du Mîr.

Du point de vue vestiges chrétiens, on trouve dans la montagne, tout près de Bîré, deux grandes grottes, comprenant chacune un *iwān* flanqué de deux chambres, avec un mur et des escaliers devant.

(1) VIII/1935, col. 1538-9. La dernière est la nôtre, avec référence à HOFFMANN. Cf. aussi HONIGMANN, *Barsauma*, cit. p. 118, n° 24, etc.

Mais surtout, dans le village même, on voit un grand rocher, composé de trois pierres l'une sur l'autre, avec un trou au milieu, de la grandeur d'un petit puits. Les gens du village l'appellent Baré Qāša, la pierre du prêtre, et disent que c'était un clocher (?).

Il serait tentant d'y voir plutôt la base d'une ancienne tour de stylite. En fait, le seul stylite mentionné dans la région se trouve bien en Birta, puisque Māran 'Emmeh le rencontre en allant de Šalmat à Ḥinis (1), mais il le faut chercher dans un autre village, celui de B. Qardāg.

2. — B. QARDĀĠ

Ce village, appelé aussi Qardāgia (2), avait d'abord été nestorien, puisque Bāwaï y fonda la vingtième des écoles qu'il organisa en Marga (3). Il était passé, en partie ou en totalité, au monophysisme, et un stylite «hérétique» y avait élu domicile au VIII^e siècle.

Il est rare de rencontrer un stylite dans cette partie de l'Orient. Ce genre d'ascèse ne semble pas avoir été très goûté des Nestoriens (4), et à peine en trouve-t-on quelques rares exemples chez les Syriens (5).

Ici, à B. Qardāg, le stylite jacobite tient tête au prélat nestorien, parce que, dit Thomas de Marga, il ne pratiquait ses austérités apparentes que par la volonté des démons. Il semble cependant que l'attitude

(1) *Bk.* II, p. 330-334.

(2) *Bk.* II, p. 363.

(3) *Bk.* II, p. 297.

(4) Le seul exemple de stylite nestorien que j'aie trouvé est celui de Samuel, fils de Cyriaque, réparateur et relieur de manuscrits vers 1089. Cf. B.M., add. 14.491, *Cat.* WRIGHT (*B.O.* III, I, p. 256 n. 1).

(5) Un autre stylite jacobite serait Mār Miḥā'il le soldat, dont le couvent est très probablement l'actuel Dair Astūn (le couvent de la colonne) qui sera étudié plus loin. Ce dernier cas est nettement d'influence syrienne, car le héros a été soldat, et plus tard moine, dans les régions de Nisibe, Dāra et Ḥarrān. — On sait que les stylites sont des variantes du genre hypètres (A. J. FESTUGIÈRE, *Antioche*, cit. p. 229 s.), c'est-à-dire solitaires de plein air. On ne rencontre guère de ces derniers, ni non plus de dendrites à l'est du Tigre. Parmi les différences entre l'ascétisme de Syrie et celui de notre région, il faudrait également noter que, à ma connaissance, on ne rencontre jamais ici de moines chargés de lourdes chaînes (FESTUGIÈRE, p. 293 s.).

de notre homme ne devait pas être rare parmi ses congénères, car le danger d'orgueil a toujours menacé l'ordre charismatique dans ses rapports avec l'ordre hiérarchique. Jacques d'Édesse n'avait-il pas déjà légiféré que «le stylite qui aura résisté à l'évêque et aura envoyé des lettres d'excommunication dans sa diète, sera anathématisé, ainsi que tous ceux qui auraient accepté son excommunication» (1). Māran 'Emmeh ne se contenta pas de l'anathème; à son appel la grêle et le feu du ciel ne laissèrent rien ni de l'homme, ni de sa tour.

En racontant cette histoire dans son hymne sur Māran 'Emmeh, Thomas ne peut contenir son indignation. Il compare le stylite à «un vautour, ou un impur charognard perché sur une colline». Il le traite de «méprisable rejeton de chauve-souris». Il faut dire à la décharge de Thomas, peu coutumier des écarts de langage, que ce misérable s'était permis d'insulter l'honneur de Notre Père Mār Nestōrus!

Peut-on retrouver le lieu de ce sombre drame? Il y a, au sud-est de Bîré, un village nommé Bāsefré, dont on parlera plus loin. A deux ou trois kilomètres à l'est de ce village, au pied de la montagne, un gros rocher, haut de six mètres, a été taillé en parallélépipèdes rectangles à section carrée, superposés en ordre décroissant, dont le dernier a environ deux mètres de côté. Sur celui-ci repose l'étage supérieur, auquel on accède par un escalier en colimaçon, et qui est arrondi comme pour être enserré par la base d'une colonne. Cet étage est devenu hémisphérique par l'usure, mais il semble que jadis il ait été plat.

Cette pierre s'appelle en kurde Baré Harrāta, la pierre taillée. Les gens du pays pensent que c'était «une école», à cause des gradins formés par les étages décroissants. Ne pourrait-on pas plutôt y voir la base de

(1) Cité par B.H. dans son *Nomocanon*, VII,X (MAI, X, II, p. 58). On y voit également que les stylites prêtres n'avaient pas le droit d'offrir l'oblation sur leurs colonnes. Il n'était pas permis non plus de poser le corps saint sur la colonne, s'il y avait quelqu'un qui puisse leur donner la communion. — La législation postérieure ne parle plus des stylites, ou du moins de leurs excès. A propos d'une question curieuse sur l'ordination des stylites, cf. R. NAU, dans *R.O.C.*, XIX/1909, p. 4 (§ 67, XIV).

la tour du stylite monophysite? La toponymie ne peut être d'aucune aide, car la source qui jaillit à côté de la pierre s'appelle prosaïquement Kāni Baré, la source de la pierre.

3. — LE MONASTÈRE DE MĀR GUŌRGUĪS

Nous avons déjà rencontré le fondateur en Adiabène. Le couvent qu'il établit en Marga, son deuxième, se trouve au village même de Birta, au lieu anciennement dit «l'oliveraie» (B. Zaitūn) (1).

On ne sait rien de l'histoire de ce couvent. Quand il n'eut plus de moines, son église devint paroisse pour le village. Un évangélaire de 1743 en est conservé (2).

4. — TELLĀ

Tella et Billa (ou Bar Billa) sont deux villages dont les noms reviennent souvent dans les textes. Actuellement appelés Tillān et Billān, ils sont proches voisins de Birta. Tella en est distant de 1 km. 5 vers l'ouest, et Billa se trouve 2 km. 5 plus loin, dans la même direction.

A Tella se trouve une église à deux nefs, l'une dédiée à Mār Ishāq, et l'autre à la Ste Vierge. Deux manuscrits de l'église de Mār Ishāq ont été conservés. Le premier, daté de 1701, est une copie du *Livre des Supérieurs*, achevée à Alqōš, à la demande de Šmūni, fille de Nazār, «pour l'église de S. Isaac au village de Tella, dans la province de Marga» (3). Le second est un Hymnaire des Ba'ūṭa, commandé par le prêtre Marqos, fils du prêtre Hormizd, en 1720 (4).

De ce Tella, dans le district de Birta, est originaire Īšō'yaw de

(1) L.C., n° 13 et 53; *Chr. de Seert*, II, p. 132; *Histoires ... of Bar Idta*, II, I, p. 186.

(2) Bibl. Patr. Chald., cod. 1216 (*Cat. Mgr BIDAŪID*), écrit à Alqōš, par le prêtre Hanna, fils du prêtre Hōmō, à la demande du prêtre Īšō'.

(3) Cod. CXC de N.-D. des Moissons, *Cat. VOSTÉ*.

(4) Cod. 'Aqra, XLIV, *Cat. VOSTÉ*.

Marga (1), qui aurait dû être élu patriarche au lieu de Timothée, et qui se contenta de devenir métropolitain d'Adiabène (2).

Le village figure souvent dans les récits de Thomas de Marga. Le plus savoureux est peut-être l'histoire de ce naïf habitant de Tella, au VII^e siècle, qui manifesta au Bx Mār Gabriel son étonnement de ce que, toutes les vignes du village ayant été ruinées par la grêle, la sienne seule ait été épargnée. Il aurait mieux fait de se taire, car le saint rétablit la justice en faisant que le vin s'évanouisse de ses jarres (3).

Un prêtre moine originaire de Tella, 'Awdišō' fils de Dūšō, copia en 1843 à R. Hormizd un lectionnaire conservé dans la bibliothèque du couvent.

Où se trouvait le village de MAYYA QARĪRÉ (l'eau froide) où il y avait une école de Bāwāi? Certainement en Birta, puisque Māran 'Emmeh y passe en allant de Šalmaṭ, en deçà du Hāzir, à Hīnis au-delà du Gōmel. Le métropolitain y maudit l'honorable Zadwāi (4) qui possédait 72 propriétés en Marga, Gōgmal et Ninive. La localité ne doit pas être loin de Qūb, puisque le chef de ce dernier village pourra donner à Thomas des détails sur la réalisation de la prophétie. S.E. Mgr Rabban, archevêque chaldéen de Kerkouk, naguère évêque du diocèse de 'Amā-dīa, dont dépend cette région, veut bien me dire que le nom est resté à un jardin près de Tella.

5. — BILLA

Billa, l'actuel Billān, n'est plus chrétienne, mais possède encore une église dédiée à Mār Sāwa. Quel Mār Sāwa? Sur place on dit: un moine, un des trois qui se partagèrent entre Harmāšē (Mār Afram), Tella (Mār Ishāq) et Billa (Mār Sāwa). La vie de ce dernier est d'abord en relation

(1) Ici aussi il y a de nombreuses localités du même nom. La plus célèbre en Iraq est peut-être Tella sur le fleuve Šeršer, déjà rencontrée.

(2) *Bk.* II, p. 378.

(3) *Bk.* II, p. 663-664.

(4) *Bk.* II, p. 329-330.

avec le B. Lašpar en B. Garmaï, puis avec Billa (1). D'après une source plus ancienne, un manuscrit daté du XIV^e siècle par Mgr A. SCHER (2), il s'agirait d'un martyr du B. Zabdaï (3). Je n'ai pu élucider ce petit mystère, car le volume cité a disparu de la bibliothèque du couvent de N.-D. des Moissons!

Un autre document aurait pu résoudre le problème. C'était un évangélaire de 1656 de la bibliothèque épiscopale de 'Amādīa, exécuté à Alqōš par le chammas Yalda, fils du prêtre Daniel, fils du prêtre Élie, fils du prêtre Daniel, à la demande de Marqos fils de Hormizd de Billān. Malheureusement ce manuscrit se contentait de donner le nom du titulaire comme étant Mār Sāwa, sans précision.

Je parle au passé de ce livre de la bibliothèque épiscopale de 'Amādīa. Cette collection comptait jadis une vingtaine de volumes, et un classement provisoire lui avait été donné par S.E. Mgr Rabban, alors évêque du diocèse. S.E. Mgr Bidawid en avait doublé le nombre et espérait le tripler en recueillant encore les manuscrits dispersés dans les villages. Il avait eu l'obligeance de me permettre, à l'hiver 1960, d'en faire l'inventaire. S.E. Mgr Ablahad Sana, depuis évêque d'Alqōš, avait bien voulu dépouiller ces livres pour moi. Hélas, les troubles qui dévastèrent la région en septembre 1961 ont causé la disparition de cette bibliothèque, après tant d'autres. C'est une piètre consolation que de penser que la plupart des volumes étaient des livres liturgiques, au contenu bien connu par ailleurs, et que mes notes ont retenu le principal des colophons historiques qu'ils contenaient.

Quant à Billa, l'identification avec Bar Billa (4) et plus tard Berbli, ne fait pas de doute (5). Le rapprochement suggéré par

(1) D'après un manuscrit de Gāwār, utilisé par *Šuhadā'*, II, p. 396.

(2) A N.-D. des Moissons, *Cat.* A. SCHER, cod. 102; VOSTÉ, cod. 188.

(3) *AMS*, IV, p. 222; *Šuhadā'*, I, p. 398.

(4) Colophon de 1296 du cod. VIII de Mardin, cité plus haut, à propos de 'Awdīšō', évêque de Marga.

(5) Près du monastère de St-Grégoire (*Bk.* II, p. 576). — Guérison d'un épileptique par R. Cyprien (*Bk.* II, p. 599).

Budge (1) avec le Be Rberri de Badger, au diocèse de Gāwār, est purement arbitraire.

Non loin de Billa devait se trouver le MONASTÈRE DE RĀMĀ, du Bx Addaï, un des ascètes du pays des Grecs qui s'étaient exilés en Orient au IV^e siècle. Ce couvent était très solidement construit, parce que situé dans un lieu très écarté. De nombreux miracles et prodiges s'y produisirent (2).

Dans la compagnie du fondateur était le Bx Grégoire, dont le couvent était situé près de Berbli. Ce dernier COUVENT DU Bx GRÉGOIRE n'a pas encore été retrouvé.

6. — SŪQ AL AḤAD

La ville de Sūq al Aḥad (le marché du dimanche) est mentionnée par les géographes arabes comme centre de la région d'al Marḡ (3). On y lit que les terres fertiles du district dépendant de cette ville, le district que les sources chrétiennes appelaient le Rustāqa d'Birta, descendaient jusqu'au Hāzir, alors que la ville elle-même était située à la lisière des montagnes.

Thomas de Marga montre également que la prison du district s'y trouvait, ce qui est normal dans un centre de canton.

J'ai pu retrouver le site, maintenant désert, de Sūq al Aḥad, grâce à la collaboration de M. l'abbé Hanna Qello, prêtre chaldéen, qui a bien voulu reconnaître pour moi une grande partie de cette région de Birta, et que je tiens à remercier ici. Sūq al Aḥad est le lieu actuellement appelé Méllé Sūka, c'est-à-dire les tells du sūq, car il ne reste plus que des collines artificielles qui couvrent les ruines. La petite ville se trouvait à environ 1 km. 5 au sud de Billa, sur la route qui va vers B. Šahāré et

(1) *Bk.* II, p. 576, n. 5 avec réf. à BADGER, *Nestorians*, I, p. 397.

(2) *Bk.* II, p. 576.

(3) Réf. in *Bk.* II, p. 638, n. 1. Y ajouter IDRISI (1154) dans *Nuzhat al Muštāq*, 6^e partie de la 4^e province. — Voir aussi *Muniat al Udabā'*, p. 163 avec la note 1 de l'éditeur, qui cite *Šūrat al Arḍ*, p. 215. Il n'y a pas d'article sur cette ville dans l'*E.I.*

‘Aïn Sifni. La tradition locale a gardé le souvenir de l’existence d’un grand village, dans lequel se trouvait un sūq.

7. — BĀ SAPRÉ

C’est l’ancien Bā Ṣafra de Yāqūt (1) qui le décrit au XIII^e siècle comme «un grand village à l’est de Mossoul, au pied de la montagne, abondant en jardins et en vignes. Son raisin vient au milieu de l’hiver.»

Actuellement, c’est le village kurde de Bāsafré, près duquel se trouve la «pierre taillée», probablement base de colonne de stylite, dont on a déjà parlé. Bāsafré se trouve au sud de Birta. On y voit encore l’ancienne église de Mār Yōḥannān, utilisée comme grange. Devant cette église, les habitants du village ont trouvé, en creusant la terre, des traces d’un «grand château».

Un évangélaire de Bā Sapré, écrit en 1685 pour son église de Mār Yōḥannān, est actuellement au couvent de R. Hormizd. On y apprend qu’à la fin du XVII^e siècle le village avait au moins trois prêtres: le prêtre Ṣlīwa, fils du feu Hudāda; son fils le prêtre Yōḥannān, et le prêtre Yāqō, fils du feu Marqos de Tella. Un autre fils du même, le chammas Hormizd, avec le chef ‘Awdīšō’ fils de Yōnān, et le chammas Yalda fils de Sargīs concourent aux frais de copie du volume, exécuté par le chammas Yalda, fils du prêtre Daniel, fils du prêtre Eliya, fils du prêtre Daniel, d’Alqōš. Le scribe revendique pour sa patrie d’origine, le privilège d’avoir joui de la prédication paulinienne. On verra plus tard Tell Kaif prétendre au même privilège.

Au nord de Bāsafré, au lieu dit KALWAKA (place de la lessive) il y a une voûte qui sort de terre; ce serait l’église ruinée de Mār ‘Awdīšō’ (?).

En allant de Bîré à Bāsafré on passe à côté d’un village en ruines appelé Kānia. On y voit une grotte, probablement de moine.

BÉT ṢAHĀRÉ, en kurde Bésāré, est un autre lieu-dit, situé dans la montagne sur la route entre Billān et ‘Aïn Sifni, à trois quarts d’heure de marche de Billān.

(1) Cité dans *Researches*, p. 51, s.v. *Bā Ṣaḥra*.

GÉBÉ est le nom d'un tell, à environ un kilomètre au sud de Billān. Peut-être peut-on y voir l'ancien Gūbé, où se trouvait l'école n° 14 fondée par Bāwai.

Au sud de Bīré et de Billān se trouve le village, ou plutôt les trois villages de MALKŌŠĀN, actuellement entièrement kurdes. Les chrétiens voient évidemment dans le nom une déformation de Malkīšō'. Au village principal on montre encore des traces d'église.

A l'est, dans la montagne, il y a une vallée appelée GALLI PĪR HAVĀN, où l'on trouve une ancienne construction d'origine indéterminée.

Au sud de Malkōšān, dans la montagne située au-dessous du village de ṬAWSIP, il y a des ruines dites de MĀR ŠALLĪṬA.

Descendant encore légèrement vers le sud, dans la montagne de Tšöpank, on rencontre le Wādi Nārdoš, qui marque la limite entre le Šemkān à l'ouest et le Šarafān à l'est. C'est dans ce dernier canton, à une heure et demie de marche à l'est de Mareiba, en face de Kafrašōr, de l'autre côté du Wādi Nārdoš, que se trouve le village de Qūb, qui n'est malheureusement pas marqué sur les cartes.

Les auteurs (1), suivant Hoffmann, se contentent habituellement de dire que Qūb était «un village près de 'Aqra».

8. — QŪB

Qūb de Marga, à bien distinguer de Qōpān de Bā'sīqa, était un bourg de «Mages, Manichéens et païens, qui étaient fous et enivrés de l'adoration des idoles, des arbres, etc.» (2). Il semble avoir résisté à plusieurs tentatives de christianisation, et ceci jusqu'à la fin du IV^e siècle. Il fut alors converti, à force de miracles, par le métropolite grec exilé, R. Mār Yōhannān, qui vivait en reclus dans une grotte ressemblant à un tombeau, dans la Gorge de Barāzi, dont on parlera plus tard. Le saint détruisit le temple du feu de Qūb, et édifia à sa place l'église qui existait encore au temps de Thomas.

(1) *Bk.* II, p. 296, n. 10; p. 330, n. 3; p. 577, n. 2 avec réf. à HOFFMANN.

(2) *Bk.* II, p. 634-635 et 577.

Vers 562, Bar 'Éta y passa en allant fonder son couvent (1) et y guérit un possédé. Qūb sera le pays d'origine de R. Qamīšō' (2), et Bāwai le Musicien y restaurera (3) l'école que Mār Yōḥannān avait fondée au temps de la conversion.

Le village restera nestorien au moins jusqu'au milieu du IX^e siècle, puisque Thomas de Marga (4) l'appelle encore «le champ du Christ» et cite quelques traditions historiques qu'il tient du Šahrig du village, nommé Šāwōrān. Ce n'est que plus tard, à une date et pour des raisons inconnues, que Qūb deviendra jacobite.

Il le sera encore quand Badger le visitera, au milieu du siècle dernier (5). A la fin du siècle, le village passa aux mains des Kurdes. Son dernier prêtre jacobite fut Qas Sleimān, ordonné en 1889 par l'évêque Eliās Qudsi (6). Les habitants chrétiens ont émigré à Mallabarwān, plus au sud sur le Hāzir, où ils sont redevenus chaldéens; d'autres partirent à Marciba, puis, plus récemment à Mergé, à Qora Margé, Qaraqōš, Bā'sīqa et Barṭelli, où ils sont jacobites ou syriens catholiques. L'Église de Qūb aurait été dédiée à Mār Guōrguīs.

9. — KĀNIFALLA

Ce village compte encore quelques chrétiens, chaldéens et nestoriens, avec une église dédiée à Mār Aḥḥa. Le nom du village, qui veut dire «la source des chrétiens» était orthographié Kāniafalhān dans les manuscrits, dont un *kaškūl* de 'Amādīa, «selon le rite du Couvent Supérieur», écrit à Alqōš en 1713 par le chammas Eliya et le prêtre Yalda, son père, à la demande de Mūšé, de Bāza et du chammas 'Askar, pour l'église de Mār Aḥḥa, et un *rituel des défunts*, copié en 1723 par le prêtre Yalda, fils de Daniel.

(1) *Hist. of Bar Idta*, II, I, p. 192.

(2) *L.C.*, n° 90.

(3) *Bk.* II, p. 296.

(4) *Bk.* II, p. 636.

(5) *Nestorians*, I, p. 101.

(6) *Dafaqāt*, p. 192.

Le fameux copiste et auteur, Job des temps modernes, le prêtre David de Barzāné, semble avoir terminé ici, après 1871, ses malheurs commencés avant 1854 «par l'injustice des Zibāri». Il perdit ici sa femme et son dernier enfant, Antoine, âgé de 11 ans (1). Le détail de ses pérégrinations a été étudié quand on l'a rencontré, pour la première fois, à 'Ainkāwa.

10. — VESTIGES DIVERS

Plus au nord, à une demi-heure à l'est de Mersida, se trouve le village de SERKĀFÉ, où il y a également une église.

Au sud-ouest de ce dernier lieu se trouvent trois grottes, dont l'une est appelée Grotte du Prophète David. Ce nom de KAḤF DAUD rappelle immédiatement quelque chose. D'après Yāqūt (2), près de là se trouvait AL 'UMRĀNĪYA, repaire du fameux 'Umrān ibn Muḥammad (3) qui se rendit maître de toute la région, des deux côtés du Ḥāzir.

Parlant de cette dernière rivière, le Ḥamawī dira que, avant d'entrer dans le district d'al Marḡ, elle sort entre les deux montagnes de Ḥilibta (Hélaft de Sapespa, sur la rive est) et al 'Umrānīya. Je laisse à mes confrères arabisants le soin de retrouver la citadelle du vieux bandit, je crois qu'ils n'auront pas à chercher longtemps.

Quant aux vestiges du christianisme, si on voulait en faire une liste complète, il faudrait citer à peu près tous les hameaux de la région de Birta, aujourd'hui pour la plupart habités par des Kurdes. En voici quelques-uns :

Au sud de Kānifalla, à GERZANGEL (la colline de la cloche) il y a encore des ruines d'église.

Plus près du Ḥāzir, on cite aussi les restes d'un sanctuaire de BĀ ŠMŪNI.

(1) Cf. son ms. de 1867, p. 156.

(2) *Mu'ğam*, t. III, p. 723; repris par *Muniat*, p. 155.

(3) *Bk.* II, p. 450, 656, 676, etc. avec les réf. de l'éditeur.

[illegible]

Dans les environs de MERSĪDA, village de la montagne Tšīya Héré (Ġabal al Hair), en plus des ruines d'un grand château au sommet de la montagne, on mentionne, au nord du village, deux grottes, dont une avec quatre citernes. Près des grottes, il y a «comme de grands plats» taillés dans le roc avec des sièges autour. A 800 mètres du village, également au nord, se trouve une zone de ruines de 150 mètres de long sur 60 de large, entourée d'arbres (1). C'est un couvent non identifié, que les Kurdes appellent BAZKA DÉRÉ.

Près de Mareiba, une gorge appelée en kurde Galli Guermāv est mise par les chrétiens sous le nom de Mār Manṣūr, à cause des ruines d'un couvent attribué à ce saint. Le seul COUVENT DE MĀR MANṢŪR dont j'aie trouvé trace est mentionné par Bar Hebraeus comme ayant été fondé au temps du patriarche Īšō'yaw I d'Arzun (582-595) (2). L'identification semble difficile, car l'auteur place le couvent au pays de Ninive. On ne l'y a pas encore retrouvé.

Au nord-ouest de Kanifalla se trouve le village de BEIṢĀT, ou plus exactement les deux villages de Bēṣāté, supérieur et inférieur. On peut y reconnaître le B. SĀṬI ou B. ZEĀṬĀ des textes. A Bēṣāté supérieur, il y a une «grande construction» que l'on attribue sur place à un certain roi Marqos? Ne faut-il pas plutôt y chercher le COUVENT DU Bx MĀR ĀwĀ (3) «qui pendant sa vie avait été au-dessus du monde, et qui finit là ses jours dans une bonne vieillesse»? Là se trouvait aussi une école de Bāwai (4).

Le R.P. Paul Mouterde, s.j. a déchiffré le nom de ce village, gravé dans la carrière de Kāmed dans la Beq'a (5). Des carriers de B. Ṣāti en Marga y avaient travaillé pour le calife al Walīd en 715. Il resterait

(1) Dossier Dir. Gén. Antiq. Iraq, n° 1452/35.

(2) *Hist. Eccl.*, II, col. 106.

(3) *Bk.* II, p. 577.

(4) *Bk.* II, p. 297.

(5) *Inscriptions en syriaque dialectal à Kāmed*, in *Mélanges de l'Université St-Joseph à Beyrouth*, XXII/1939, fasc. 4.

encore à Beišāt des traces de carrières où ces ouvriers auraient appris leur métier.

Enfin, au milieu de la pointe sud de Birta, à peu près à égale distance du Gōmel et du Hāzir, à hauteur de 'Aïn Sifni dont il est distant de 15 km. à l'est, se trouve le couvent de DIRRĪNÉ, relevé par le service des Antiquités de Bagdad (1). Ce monastère, non identifié, est situé à trois cents mètres à l'ouest du village de Dirrīné, sur le ruisseau du même nom. On y voit des ruines de pierres et *ğaşş* couvrant une zone de 100 mètres sur 30. Certains murs ont encore un mètre de hauteur.

11. — LE COUVENT DE R. CYPRIEN

Ce couvent ajoute un nom à la liste des sites à localiser. Thomas de Marga fournit à son propos beaucoup de détails, mais sa situation exacte est encore inconnue. Nous sommes maintenant dans la partie montagnieuse de Birta, où différents lieux peuvent être décrits comme étant situés les uns au-dessus des autres. Il y a un cours d'eau pas loin; ce peut être le Hāzir, ou aussi le Wādi Nārdoš, également permanent.

Le fondateur

R. Qupriānōs (2) vivait au VII^e siècle. Il était originaire de B. MĠŪŠĒ, le village des Mages, au pays de Birta (3), qui sera bientôt

(1) Dossier 669/35.

(2) *Bk.* II, p. 581-591. Thomas de Marga étudie sa vie dans ce qui est appelé communément le Livre VI du *Livre des Supérieurs*. J'ai dit plus haut qu'en fait on avait ici un ouvrage différent, plus tard accolé artificiellement aux cinq livres originaux de l'ouvrage principal. On peut même ajouter que cette notice sur les Bx Cyprien et Gabriel fut écrite antérieurement au *Livre des Supérieurs*. Dans ce dernier en effet (*Bk.* II, p. 239, c.-à-d. liv. II, ch. XXXII) on lit : « bien que j'aie déjà raconté brièvement cette histoire ailleurs, dans l'*Histoire de R. Gabriel* », alors que dans l'ordre actuel cette notice brève vient après (*Bk.* II, p. 652 ; liv. VI, ch. XV). Une édition critique de Thomas de Marga devrait donc séparer les deux ouvrages, et placer le pseudo Livre VI avant les cinq autres.

(3) Ce qui exclut Manguèche, dont le nom semble avoir la même racine. — Un homme de l'un de ces villages porte une lettre du patriarche Mār 'Emmeh au futur Īšō'yaw III (entre 644 et 647), cf. *Liber Epistularum*, éd. R. DUVAL, CSCO, vol. 11, p. 197 et *B.O.*, III, I, p. 142, 497; *Bk.* II, p. 581, n. 1.

dévasté et dont on a perdu la trace. Enfant, il alla à l'école de MAQQĀWA (1), une de celles de Bāwai, alors florissante. Devenu moine, il ajouta au traditionnel «resourcement» à Jérusalem et en Thébaïde, un séjour de quarante ans dans une île de l'archipel grec. Revenu en Marga, il ne retrouva plus son village natal et vint habiter dans les bois situés au-dessous de son futur monastère. Un groupe de chasseurs du village voisin, Nérām d' Ra'awāṭa, situé au-dessus du couvent, le découvrit. Comme il leur fit trouver le cerf qu'ils cherchaient, sa renommée se répandit vite et les visiteurs affluèrent. Le métropolite de la région, c'est-à-dire d'Erbil, vint lui rendre visite accompagné d'une suite composée de prêtres et de professeurs et étudiants de l'école de Ṣawra. Il serait dès lors facile de compléter la suite, que Thomas fait attendre pendant quinze pages (2) : cinquante ascètes se réunissent autour de l'anachorète, les gens des villages voisins lui bâtissent une église et des locaux de communauté. R. Cyprien y vivra encore vingt ans.

Le défilé des quêteurs de miracles nous fait faire la petite promenade habituelle à travers la géographie du temps (3). Il y a là des gens de Marga, «qui était tout près», ce qui confirme que nous sommes dans la partie est de Birta, des habitants du Bā Nūhadra, des Arabes, des Ninivites, des gens de l'Adiabène, du B. Garmaï, du B. Bgāš et des champs de Hewtōn, etc. Les détails précis qui permettraient de situer le couvent sont rares; on voit cependant qu'un malade «se baigne dans la rivière qui est au-dessous de la cellule» du saint, et que celui-ci convertit une famille «du district de Ṣawra, au-dessus du couvent».

Les deux frères

L'école de Ṣawra devait encore fournir deux disciples remarquables au couvent du Bx Cyprien. Ce sont R. Paul et R. Gabriel (4).

(1) Ou Maqqawta, cf. *Bk.* II, p. 296. Site inconnu.

(2) *Bk.* II, p. 597.

(3) *Bk.* II, p. 599-613.

(4) *Bk.* II, p. 626-641 et 683.

Après quelques pérégrinations intermédiaires, ils seront successivement supérieurs du couvent. Quand Paul mourra le premier, il sera enterré dans le martyrion, du côté ouest, vers le nord. Son frère Gabriel interdira qu'on érige un monument funéraire sur sa sépulture, ou même qu'on y mette une pierre tombale. Gabriel sera à son tour enterré sous le dallage, du côté sud du martyrion, en face du monument contenant les os d'un des disciples de R. Cyprien, l'ascète R. Ša'ya.

Qu'entend-on ici par monument funéraire d'un saint personnage? Habituellement, par exemple à Mār Miḥā'il près de Mossoul, à Mār Matta, à Mār Aḥḥa de Šalmaṭ, à Mār Behnām, etc., le monument est une espèce de pupitre en maçonnerie bâti, soit le long du mur de la nef latérale, entre la porte des hommes et la fin est de cette petite nef, soit dans la chapelle spéciale, dite B. Qaddīšē, en face de la porte de celle-ci, au fond, contre le mur nord, ou contre le mur est. Le haut de ce pupitre, à environ un mètre du sol, est recouvert d'une dalle inclinée vers le visiteur et sculptée, en son milieu, d'une croix que l'on baise après avoir fait ses dévotions au patron du lieu.

La seule mention géographique intéressante qu'apporte la vie des deux frères, est le récit de la visite de R. Paul à la prison du chef-lieu, Sūq al Aḥad.

Repères

Le couvent existait encore au début du IX^e siècle, et Thomas le visita (1). «Il était situé, dit-il, dans le voisinage de ces saints hommes», c'est-à-dire des sept évêques qui vivaient à Réša. Si vraiment, comme il semble, Réša est à chercher du côté du Ġabal Maqlūb, le «voisinage» veut dire au plus une journée de marche.

Les deux villages les plus proches du couvent sont: NÉRAM D' RA' A-WĀṬA, ou Néram des pasteurs (2), qui était situé au-dessus du couvent.

(1) *Bk.* II, p. 579. Cependant un de ses livres se trouvait déjà à Šōš, à l'école de R. Pētiōn, au temps de Timothée; cf. lettre XLIX à Serge, inédite, Mgr BIDAWID, *cit.* p. 38.

(2) *Bk.* II, p. 592, 599, 665, etc.

Un disciple de R. Gabriel, Qūfrā fils de Sawrīšō' (1), en sera originaire et R. Gabriel lui-même y vivra. Plus tard, Néram tombera en la possession de 'Umrān (2).

ŞAWRA (le col) était près de Néram et probablement encore plus haut que lui (3). Le village possédait évidemment une église (4) et surtout une école fondée par Bāwaï (5) qui était encore fameuse au temps des Bx Gabriel et Paul (6).

Près de Şawra se trouvaient les restes du soi-disant couvent qu'un certain croyant noble et riche du nom de Malbaḡ avait doté de beaux bâtiments et de cellules, parce qu'il voulait lui attacher son nom. R. Gabriel, alors supérieur du couvent de Mār Yōḥannān le métropolite, à Barāzi, en prophétisa la ruine (7) «parce que les monastères doivent être bâtis par les moines saints et vierges et non pas par de riches citoyens». En fait, deux ou trois ascètes seulement se laissèrent attirer à venir habiter ce pseudo-monastère. Ses ruines étaient encore visibles au temps de Thomas de Marga.

Où se trouve le couvent de R. Cyprien?

Il serait évidemment bien tentant de reconnaître Şawra dans l'actuel Kafraşōr, où l'on voit encore les ruines d'une église. Malheureusement Şawra veut dire «le col», et il n'y a guère de col digne de ce nom dans la région. De plus, si le nom moderne peut être expliqué comme une dérivation de Kafra d' Şawra, le village du col, il a aussi un sens kurde très simple: la pierre rouge. On ne sait donc vraiment s'il faut avancer ou écarter l'identification du couvent de R. Cyprien avec des ruines signalées sur la crête de la montagne qui est entre Kafraşōr et Malkōşān, à côté des lieux dits Mitké et Pirawiyé. Ici encore, il n'est pas sûr qu'une

(1) *Bk.* II, p. 668, 669.

(2) *Bk.* II, p. 676.

(3) *Bk.* II, p. 606, 614.

(4) *Bk.* II, p. 608.

(5) *Bk.* II, p. 296.

(6) *Bk.* II, p. 595 et 625.

(7) *Bk.* II, p. 639-640 et 659-660.

reconnaissance sur le terrain ajoute quoi que ce soit à ces renseignements évidemment assez maigres. Le dossier 1440/35 de la Direction Générale des Antiquités d'Iraq, qui appelle le site *HIRBAT AD DAIR* (les ruines du couvent) ne donne guère de précisions nouvelles, sauf le schéma d'un petit bâtiment à usage indéterminé, et d'une porte, probablement de l'autel, au linteau sculpté d'une croix.

12. — LA RÉGION D'ATRŪŠ

Si, partant de Tella et Billa, on se dirige vers l'ouest, on arrive dans le coin nord-ouest du district de Birta, partie du moderne Mazūri, dont Atrūš est le centre.

Entre Billān et Harmāšé, on rencontre un *GALLI DAIRA*, ou vallée du couvent, non identifié.

HARMĀŠÉ, dont le nom apparaît encore comme *Naharmāšé* (1) parmi les lieux d'origine des miraculés de R. Cyprien, est un village situé dans l'ancien canton de *NAHLA D' NAHRA* (2). Le nom du village est connu des archéologues à cause d'un bas-relief sculpté situé dans la montagne, devant le village; pour nous il rappelle une école de *Bāwai* (3) et surtout le *COUVENT DE MĀR APRAM*.

Celui-ci était un moine «qui vécut toute sa vie dans une grotte double, en un lieu appelé 'AMMĪQÉ, loin de tous rapports avec les humains et leurs affaires». Le couvent est encore représenté de nos jours par une vieille église tombant en ruines, avec un cimetière contigu, à l'est du village de Harmāšé.

Le seul manuscrit qui ait provenu de ce couvent était un bréviaire de 'Amādīa. Il avait été écrit à Alqōš par le prêtre Yalda, fils du prêtre Daniel, à la demande du chammas Gawriel Maqdassi (pèlerin), fils de Denḥa, de Harmāšé, aux frais de l'église de Mār Apram.

(1) *Bk.* II, p. 574.

(2) On verra bientôt les différentes *Nahla*. Le nom kurde actuel du district est *Daršiv*, qui veut dire: la porte de la vallée.

(3) *Bk.* II, p. 296.

Entre le village et le couvent se trouve encore une source, dite de Mār Awrāha. Un autre lieu-dit garde le souvenir d'un certain Mār Naiša, inconnu par ailleurs.

A une heure de marche au sud-ouest de Harmāšé, à environ un kilomètre à l'est du village de DAIRA ḤATRA, dans la vallée où passe la route conduisant vers le temple yézidi de Šaiḥ 'Adi, se trouve une église dont les murs atteignent encore un mètre de hauteur. La zone de décombres a environ 500 mètres de circuit (1) mais les cultures ont déjà commencé à l'envahir.

Malgré la multiplicité des sites répondant au nom de Ḥṭāra, car les moulins étaient nombreux en pays chaldéen et le grain abondant (2), il semble que l'on puisse localiser ici le COUVENT DE 'ANĀN Īšō', «un des hommes du pays des Grecs, évêques et ascètes, qui vinrent en Orient au temps de Valens (364-378). Son couvent était au-dessus de Ḥṭāra. Il excellait spécialement dans les prodiges et les miracles» (3).

Le nom du village était écrit Ḥatāré dans un recueil d'hymnes pour le temps du jeûne de Ninive, qui provenait de son église de Ste Šmūni et était conservé à 'Amādīa. Le livre avait été copié à Alqōš en 1716 par le chammas Eliya, fils du prêtre Yalda, à la demande du prêtre Nisān, fils de Marḥāyé, de Ḥatāré. Le manuscrit passa plus tard à l'église de Ādeḥ, pour laquelle il avait été restauré en 1931 par le célèbre calligraphe le chammas Paulos Qāša d'Alqōš.

En fait ce village semble avoir pris la succession de l'ancien Ḥétré de Thomas de Marga, qui avait été détruit par le métropolite Māran 'Emmeh. Le village en effet se trouve à l'extrémité de Birta, «à la fin

(1) Dossier Dir. Gén. Antiq. Iraq, n° 1454/35.

(2) On en a déjà rencontré un en Sapespa (*Bk.* II, p. 150). Rien qu'en Birta, et pour localiser l'école n° 9 de Bawai (*Bk.* II, p. 296) on a le choix entre ce village et deux autres du nom, l'un près de Malkōšān, et l'autre, plus au nord, près de Mersīda. En plus des Ḥṭāra mentionnés plus haut, il y a un couvent des moulins dans la région de Dehōk, et des Ḥaṭré en Tirhān (*Bk.* II, p. 305).

(3) *Bk.* II, p. 575.

de notre terre» (1), et le prélat vengeur y vient de Ḥinis, situé de l'autre côté du Gōmel (2).

Āḏeḥ, au nord de Daira Ḥaṭra, est encore habité par une soixantaine de chaldéens. On y trouve un cimetière chrétien avec une source dite de 'UMRA de MĀR AWRĀHA LE MÉDECIN. Dans le bassin de cette source les malades se baignaient jadis pour obtenir leur guérison et faisaient des offrandes au saint. Vers 1695 ces offrandes étaient recueillies par un certain Rabbān fils de Šābo qui, d'accord avec le prêtre Dūšō, fils de Gawriel, en consacra l'argent à la copie du premier des six manuscrits d'Āḏeḥ qui étaient conservés à l'évêché de 'Amādīa. Le livre, un évangélaire, avait été écrit à Alqōš par le prêtre Yalda, fils du prêtre Daniel, aidé par son frère le chammas Guōrguīs, pour l'église de Mār Guōrguīs le martyr à Āḏeḥ.

Les dons faits à Mār Awrāha permirent encore, en 1716, de payer la copie, par Eliya, fils du copiste précédent, d'un recueil de prières diverses demandé par le prêtre Ḥanna fils de Gawriel d'Āḏeḥ.

Un livre de questions et réponses à propos du service de la messe, sans date ni nom de copiste, fut restauré en 1860 par le prêtre David de Barzāné pour la même église.

En 1871, les chammas Yalda fils de Guōrguīs, et Poṭros le lecteur, fils du prêtre Guōrguīs, font exécuter par le même prêtre David, alors à Kānifalla, une copie du bréviaire. Les mêmes personnages, assistés du prêtre moine Ablahad et de Dāwīt, fils de 'Awdīšō, administrateur (*apotrōpa*) de l'église, font restaurer, la même année, un volume contenant des homélies, l'Hexaméron, l'histoire de S. Georges, etc. Le scribe, un certain chammas 'Īssa, y ajoute des détails sur le premier Concile du Vatican, ainsi que sur une invasion de sauterelles et d'autres calamités.

Le sixième manuscrit de l'église de Mār Guōrguīs à Āḏeḥ qui se trouvait à 'Amādīa, était un rituel des défunts dont manquaient le début et la fin.

(1) Bk. II, p. 366.

(2) Bk. II, p. 335.

Il semble qu'il faille ajouter (1) le nom d'un moine, originaire de ce village, Ḥnania, fils de Poṭros, qui copia une grammaire chaldéenne au couvent de N.-D. des Moissons en 1883.

Au temps de la visite de Badger, en 1850 (2), Ādeḥ n'avait pas de prêtre et comptait quinze familles nestoriennes. Leur conversion au catholicisme a dû se produire peu après, puisque le scribe (catholique) David de Barzāné restaurait déjà leurs livres liturgiques en 1860.

(1) Si, ce qui est probable, c'est lui dont le P. Vosté écrit le nom «Adek», N.-D. des Moissons, cod. CCCIII.

(2) *Nestorians*, I, p. 392.

X

NAHLA

«A Iṣṭipānos, évêque de Dāsen, il donna le grand monastère et toute la contrée de Nahla et de Ṭalāna, qui appartenait au diocèse de Marga.» Ainsi formule Thomas de Marga (1) une des clauses de la réorganisation administrative effectuée, dans la deuxième moitié du VIII^e siècle, par Māran ‘Emmeh, métropolitain d’Erbil, dont Marga dépendait. Et pour être bien sûr qu’aucun de ses successeurs n’essaierait de reprendre ce qu’il avait donné, «il écrivit un ordre qu’aucun métropolitain qui viendrait après lui n’aurait autorité pour discuter la question ou pour reprendre cette contrée au trône du pays de Dāsen».

Pour qu’un district puisse être rattaché tantôt à Marga, tantôt à Dāsen, il faut qu’il soit mitoyen. Dāsen étant au nord de Marga, l’on n’a pas à chercher longtemps aux frontières nord de cette dernière région pour trouver une vallée qui, de nos jours encore, est appelée Nahla (2). C’est une grande vallée riante et bien arrosée, qui court derrière la chaîne de ‘Aqra. Son accès est désormais facile, à partir de cette dernière ville, par la nouvelle route qui traverse les gorges pittoresques et sauvages dites Galli Zanaṭa.

L’ancien nom complet du district était Nahla d’Malka, la vallée du roi, pour la distinguer d’autres Nahla, notamment Nahla d’Nahra, la vallée du cours d’eau, que l’on vient de rencontrer.

(1) *Bk.* II, p. 316.

(2) Naḥla, en chaldéen, veut dire vallée, ici il est prononcé Nahla. YĀQŪT l’écrit Naḥla, cf. *Researches*, p. 72, s.v. *Ḥāzīr*, où l’on montre que cette rivière a gardé son nom assyrien. HOFFMANN étudie le bassin du *Ḥāzīr*, p. 192-202.

Le seul village de Nahla expressément mentionné avec sa localisation par Thomas de Marga est DŪRÉ (1), où Jean de Dailam, alors novice à B. 'Āwé, avait sa vigne, sa hutte et son noyer (2).

Budge, qui ne connaît qu'un DŪré, celui des environs de 'Amādīa, en réalité situé non en Nahla mais en B. Tannūra (3), est complètement perdu quand il veut localiser Nahla à partir de DŪré. En fait, le DŪré dont il est question ici est l'actuel village kurde de Dévrīyé, où des «Assyriens» sont revenus récemment s'établir, et où il y a une église dédiée aux Bné Šmūni, c'est-à-dire aux Macchabées et à leur mère.

Un autre village mentionné par Thomas comme étant situé à quatre milles au nord de B. 'Āwé, se trouve de ce fait en Nahla; c'est GAPĪTA, pays de R. Yūsif, rencontré à Zīnaï et B. Qōqā, et de son frère Abraham (4). C'est l'actuel Guppa, où il y a une église aujourd'hui dédiée à la Ste Vierge, et un arbre dit de Mār Šadda. En fait, un manuscrit de 'Aqra provient de l'église de Mār Šadad et est daté de 1766 (5).

Au-dessus de Guppa se trouve une grotte, qui a probablement donné son nom au village. Dans un trou du sol de cette grotte sourd une eau miraculeuse. Le lieu est encore appelé par les Kurdes *qaddīša*.

BĀ MIŠMIŠ, à 2 km. au sud-est de DŪré, est un village de Nahla où il restait encore des chrétiens en 1961. Un de ses prêtres, nommé Bahrīn, copia après 1741 un livre d'hymnes et de bénédictions (6). L'église du village est sous le vocable de la Ste Vierge. Près de cette localité se trouve un gros chêne appelé, d'après les uns, «arbre de Mār Yawsip», et d'après les autres «de Mār Yōḥannān». Ce dernier n'est pas

(1) *Bk.* II, p. 223.

(2) Cf. mon article *Jean de Dailam*, cit.

(3) D'où BUDGE fera de B. Tannūra «le district le plus méridional de Dāsen» (?) *Bk.* II, p. 67, n. 6.

(4) *B. Qoqa*, p. 236; *Bk.* II, p. 107; c'est le Geppitha du *DHGE*, s.v. *Abraham Saba*, I/1912; col. 179, n° 47, par NAU.

(5) *Homélies et histoires*, cod. LIV, *Cat.* VOSTÉ, écrit par le chammas Isrā'īl, fils du prêtre Šim'un, fils du prêtre Isrā'īl, à la demande de la pieuse femme Nāzé.

(6) Cod. XLIX, 'Aqra, *Cat.* VOSTÉ.

forcément Jean de Dailam qui, on l'a vu, travailla à Dūrē, mais peut-être aussi l'insaisissable Jean de Nahla dont la biographie incomplète était contenue dans le codex 61 de Seert (1) et a disparu avec la ruine de cette bibliothèque.

Quand Badger le visita (2), Bā Mišmiš comptait une église, sans prêtre, et dix familles chrétiennes.

Dans la plaine de Bā Mišmiš il y a encore des ruines dites de Mār Apré. Près de Bā Mišmiš se trouve le village d'ARTŪN, où l'on voit l'église en ruines de Mār Guōrguīs. Un évangélaire de 1755, écrit par le fidèle Īšō', fils de Brahīm, de ce village, est gardé à la bibliothèque épiscopale de 'Aqra (3). Lors de la visite de Badger en 1850, Artūn comptait encore une église, un prêtre et quinze familles chrétiennes (4). Il n'y a plus de chrétiens là-bas aujourd'hui.

Originaire de ce village, mais déjà transféré au village voisin, et encore chrétien, de ṢANĀYA, est le copiste Zéya, fils de Hormizd, à qui est due une *Explication du Nouveau Testament* datée de 1885, aujourd'hui à 'Aqra (5). L'église de Ṣanāya, encore en usage en 1961, est également consacrée à Mār Guōrguīs. Un évangélaire «selon le rite des Chaldéens», naguère à 'Amādīa, provenait de cette église. Il avait été copié à Alqōš en 1696, à la demande de 'Awdīšō' de Ṣanāyé.

Le village fut une des étapes du prêtre David de Barzāné dans sa «pérégrination» douloureuse, entre 1858 et 1863. Il y perdit deux enfants et dut s'enfuir du village quand les chrétiens l'abandonnèrent pour quelque temps à cause des troubles endémiques dans la région.

Des églises en ruines sont aussi signalées dans la plupart des villages de Nahla. Celles de DŌDI LE GRAND et de GUESSA sont sous le vocable

(1) *Cat. A. SCHER*; ms. probablement écrit au XVI^e siècle. Rien n'existe sur ce personnage dans les bibliothèques chaldéennes d'Iraq.

(2) *Nestoriens*, t. II, p. 392.

(3) Cod. VII, *Cat. VOSTÉ*. Le copiste est le prêtre Ḥanna Hōmō d'Alqōš.

(4) *Nestorians*, t. II, p. 392.

(5) Cod. XIV, *Cat. VOSTÉ*.

de Mār Sāwa. A KURTKA, en plus d'une église en ruines, la source de Kāni Zarké est aussi appelée Source de la Vierge.

A MAZRINGAN, à un quart d'heure des deux villages encore chrétiens de Gerbiš, il y a des arbres sacrés au lieu dit Pīr Mammé.

Dans la vallée de MEMBARRÉ, où l'on voit les restes d'une église, on trouve également quelques grottes, probablement d'anciennes cellules.

Des vestiges d'églises sont encore visibles à SÉRATA, DŪPÉRÉ, DŌDI INFÉRIEUR, GUSKÉ, HEŠTÉKA et 'AMĀDA. KAŠKĀWA et TŠAMÉSÉNÉ ont été repeuplés par des «Assyriens» qui en utilisent les églises anciennes.

La vallée de Nahla se présente donc comme un district où la population chrétienne était très dense, sauf peut-être que le nombre relatif des couvents y était inférieur à la proportion rencontrée en Birta. La survivance ou la reprise de l'habitation chrétienne dans quelques villages a aidé à la conservation des traditions et des noms de lieux. Malheureusement les textes qui les expliqueraient restent à découvrir. La carte actuelle du christianisme dans cette région, comme d'ailleurs dans tout le Kurdistan, est impossible à dresser, la plupart des villages ayant été abandonnés à cause des troubles commencés en 1961.

Le grand monastère

L'on n'a pas jusqu'ici essayé d'identifier et de localiser le «grand monastère» cédé à Dāsen par Marga en même temps que Nahla et Ṭalāna.

Le seul site qui semble convenir est situé près de SERKANDEL, à l'extrémité est de Nahla, du côté du Zab. On y voit de nombreuses grottes et des ruines d'un couvent «aussi grand que R. Hormizd».

Le nom même de «grand monastère» peut gêner les puristes, qui voudraient, à juste titre, réserver l'appellation au «Grand Monastère» d'Izla. Pour éviter les confusions, il faudrait écrire le nom de ce dernier avec des majuscules, et celui du couvent dont il est question ici avec des petites lettres.

Quant à l'identification du «grand monastère», peut-être peut-on y voir le COUVENT DE ZĤĀ Īsō', dit aussi COUVENT DE B. RABBAN, que

Thomas de Marga et ʾĪšōʿdnaḥ placent en Dāsen, ce qui est exact après les réformes administratives de Māran ʿEmmeh.

Le nom de B. Rabban est employé en référence à de nombreux «maîtres». Quand il s'agit de Jean et Abraham de B. Rabban, savants nestoriens de l'école de Nisibe, à la fin du VI^e siècle, l'appellation «de la famille du maître» veut dire qu'ils étaient parents de Narsai (1). Dans un sens voisin, mais avec référence à un «maître» inconnu, on trouve le nom de l'écrivain jacobite David de B. Rabban.

Ici, le maître est R. Zhā ʾĪšōʿ, un des trois disciples d'Abraham le Grand qui vinrent en Dāsen après la dispersion des frères du Grand Monastère d'Izla à la fin du VI^e siècle. Les deux autres étaient un certain R. Abraham et R. Yōḥannān, surnommé Āḍerma (2).

Un des supérieurs de B. Rabban fut R. Abraham (3) dont l'histoire, hélas perdue, avait été écrite par Sawrīšōʿ Ruṣṭam. Quand il fut devenu vieux, c'est-à-dire probablement pendant la première moitié du VII^e siècle, il quitta le pays de Dāsen, trop froid, pour le climat plus doux de B. ʿĀwé (4), où on le nomma supérieur. Sa personnalité était telle que, plutôt que de perdre son chef, le monastère de B. Rabban décida de conclure avec B. ʿĀwé un accord de jumelage, selon lequel un seul administrateur-supérieur ordonnerait les affaires des deux communautés. Les moines de B. Rabban ne feraient rien sans l'ordre de l'administrateur élu par la communauté de B. ʿĀwé, et vice-versa. Même après la mort

(1) Cf. les *Lit. Syr.*, et *Dict.*, v.g. *DHGE*, I/1912, col. 178, n° 43, s.v. *Abraham de Beth Rabban*, par NAU. — La correction d'ASSÉMANI (*Addenda et Corrigenda*, B.O., III, I, p. 708) à ce sujet n'est pas claire.

(2) Le titre de *L.C.*, n° 20, qui le nomme Jean d'Āḍarma lance BUDGE (*Hist. of Bar Idta*, II, I, p. 233) dans de belles spéculations qui font naître Jean à Aḍrama, une étape entre Nisibe et Mossoul. En fait le même *L.C.* n° 20 le fait naître à Kaškar, au B. Aramāyé. Il faut donc s'en tenir à la leçon de *L.C.*, n° 14, «Jean, surnommé Āḍarma».

(3) *Ibid.*, p. 210-213.

(4) *Bk.* II, p. 214.

de R. Abraham le gouvernement combiné continua pendant longtemps encore.

Entre 780 et 823, un moine du couvent de R. Zhā Īšō' devint évêque des Kartwāyé, c'est David, auteur du *Petit Paradis*, que l'on a déjà rencontré (1).

(1) *Bk.* II, p. 227 et 216, cf. n. 7 et réf.

XI

ṬALĀNA

Le nom du district de Ṭalāna a entièrement disparu des cartes (1). On trouve bien un village de Ṭalāna à vingt kilomètres au nord/nord-est de Rawandūz, mais il peut difficilement être considéré comme situé entre Marga et Dāsen. De même pour le Ṭalāna cité par Badger (2) et qui se trouve dans la province de Ġilū, district de Tšāl.

Il faut donc essayer de retrouver la région grâce aux textes qui en parlent. Le plus clair de ces textes (3) est celui où l'on voit deux orphelins de Ṭalāna venir étudier à l'école de Šalmaṭ. Comme ils ne devaient pas venir de loin, Ṭalāna doit être cherché dans les alentours de Šalmaṭ. Le sud et l'est de ce village font partie de la Sapespa, le nord est occupé par Nahla, il ne reste donc que l'ouest, c'est-à-dire l'autre rive du Hāzir.

En fait, la vallée qui prolonge Nahla de ce côté de la rivière semble remplir les conditions. On l'appelle actuellement la Berwāri Jér, et elle est située entre la montagne de Gāra au nord, et celle du Tšiya Héré au sud, cette dernière chaîne séparant Ṭalāna de Birta. La vallée s'étend à l'ouest jusqu'au Gōmel, qui donne au district une autre limite naturelle. A l'est, Ṭalāna descend jusqu'au Hāzir.

J'en étais là de mes déductions quand je pus interroger un vieillard qui avait parcouru toutes ces régions à pied, avant qu'y pénétrent les

(1) «Ṭalāna», en chaldéen, veut dire le versant à l'ombre.

(2) *Nestorians*, t. I, p. 396-397.

(3) *Bk.* II, p. 250.

automobiles. Il ne connaissait évidemment pas l'ancienne façon d'appeler le district, mais me confirma que le nom était préservé dans celui d'un petit village qui ne figure pas sur les cartes. Ce hameau de ṬALLĀNĪṬA (actuellement Ṭannīṭa, en kurde: Dewik) est situé au sud d'Ārgen, à environ vingt minutes de marche, au pied du Mont Gāra.

1. — ṬALLĀNĪṬA

Trois manuscrits de Ṭallanīṭa étaient conservés à l'évêché de 'Amādīa. Le premier était un *D'avant et d'après* en très mauvais état et incomplet, écrit vers l'an 1700 par le prêtre Hōmō d'Alqōš, à la demande de Denḥa, fils de Hušābō, de ce village.

Le petit-fils de ce Denḥa, le prêtre Ayyār, fils du prêtre Nisān (1), fit copier, en 1731, par le chammas Šim'ūn, fils du prêtre Isrā'il d'Alqōš, un *Warda* destiné à l'église du martyr Quriāqōs à Ṭallanīṭa dans le Hāker (Hakkāri). Le même, en 1745, fit écrire par le prêtre Ḥanna, fils du prêtre Hōmō d'Alqōš, un livre de la liturgie des défunts.

Ṭannīṭa se relevait de ses ruines; ses habitants chrétiens, qui l'avaient déserté pour émigrer à Šyan et Šarmen de Sapespa, commençaient à rentrer chez eux quand se produisirent les événements de 1961 et un nouvel exode.

Une tradition locale voudrait que Ṭallanīṭa ait été jadis le siège de l'évêque de Rōbarka, ce qui voudrait dire que le district de Ṭalāna aurait formé un diocèse distinct de Marga ou de Dāsen, à une époque indéterminée. Les documents écrits sont muets sur ce point.

2. — 'ĀṬŪŠ

'Āṭūš, également dans le Berwāri Jér, entre dans l'histoire en 1745, avec un bréviaire, «selon la liturgie du Couvent Supérieur», naguère conservé à 'Amādīa. C'était le fidèle Dāwīt, fils de Kānūn, qui l'avait fait copier à Alqōš par le prêtre Ḥanna, fils du prêtre Hōmō, pour l'église

(1) Littéralement: l'abbé Mai, fils de l'abbé Avril, fils d'Épiphanie, fils de Dimanche.

de Mār Guōrguīs à ‘Āṭūš. De la même église provenait un lectionnaire sans colophon, qui se trouvait également à ‘Amādīa. Ce livre avait été restauré au temps de Pie IX et du patriarche Yūsif Audo, par les soins du chef Yalda.

Le village comptait en 1850, lors de la visite de Badger (1), deux églises (?), et onze familles chrétiennes, sans prêtre. En 1878, le moine Jacques, probablement Yāqō, fils de Ṣawmō, copia dans ce village un recueil d’hymnes et de poèmes, actuellement à N.-D. des Moissons (2).

En 1961, ‘Āṭūš comptait six maisons kurdes et quatre maisons chaldéennes; l’église était à moitié en ruines. On signale aussi des grottes dans la montagne voisine.

SÉDARA est aujourd’hui kurde. En 1947 il y avait encore en ce lieu trois prêtres chaldéens avec quelques familles. Tous ont émigré à ‘Ain Sifni.

3. — ‘EṣṣĀN

‘Eṣṣān, en arabe Ṣyān, était encore appelé ‘Essiōn dans un évangélaire de ‘Amādīa, daté de 1852 et écrit à Dézzé et Bedwil sur le Gōmel par le prêtre Ishaq, fils de Ḥanna, de la famille de Ḥalmōga (3) d’Alqōš. Le donateur était le prêtre Marḥāyē, fils du prêtre Šim‘ūn, de ce village, qui destina le livre à l’église des martyrs Quriāqōs et Zaddīqa.

En fait, l’église est sous le seul nom de S. Cyriaque, et le vocable de Mār Zaddīqa s’applique à un lieu-dit situé dans la montagne voisine. Feu Mgr Ḥanna Qorio, évêque de ‘Amādīa, voulait y voir une déformation de Mār Zarōqa. Je ne sais sur quoi il basait cette opinion.

(1) *Nestorians*, t. II, p. 174.

(2) Cod. CXXXI, *Cat. Vosté*.

(3) Littéralement: de l’oncle (dans le sens du français: le père untel) Marrōgué (Saint Eugène). L’église de Mār Zéy’a à Bagdad garde un rituel des morts, pour le clergé, écrit pour les mêmes églises en 1715, à la demande du prêtre Awrō et du croyant Ṣlīwa, par le chammas Eliya, fils du prêtre Yalda d’Alqōš. (Renseignement aimablement communiqué par le curé Qāša Kākō.)

En 1961 'Eṣṣān était encore chrétien. Les habitants étaient chaldéens, sauf quelques familles nestorienne.

A l'ouest de ce village, à une distance d'environ deux kilomètres, il y a une vallée appelée Ra'ōla d'demma, la Vallée du sang. On raconte que, quand le village était encore païen, un évêque voulut le visiter. Les habitants le mirent à mort dans cette vallée.

4. — ĀRGEN

Ārgen, à distinguer de celui de Jean de Dailam, comptait en 1961 encore une quinzaine de familles chaldéennes. Leur église, dédiée à Mār Guōrguīs, est connue d'abord par un évangélaire de 1753, qui avait été transporté en 1960 à l'évêché de 'Amādīa. Écrit à Alqōš par Denḥa, fils du prêtre Eliya, fils du prêtre Yalda, ce volume avait été exécuté à la demande du prêtre Brahim, fils de Hormizd, d'Ārgen, et relié à nouveau, en 1928, dans ce même lieu.

Il n'y a pas de ruines de couvents dans ce village, mais seulement quelques oliviers «sacrés». Sur une colline se trouve un lieu dit Mār Awrāha, associé à un rocher par une tradition qui n'en dit pas plus long.

5. — ṢAWRA

Continuant l'exploration du Rōbarka, toujours à l'est de 'Āṭūš, à mi-chemin entre celui-ci et le Hāzir, on trouve les deux villages de Ṣawra.

Ṣawra Supérieur, aujourd'hui Ṣawra Jōr, est en ruines. On y voit, à côté de la source, des vestiges d'un bâtiment plus vaste que les autres, et qui a pu être une église. La tradition met dans ce village un grand souq.

Ṣawra Inférieur, Ṣawra Jér, était récemment encore peuplée d'Assyriens, après avoir été lui aussi en ruines. Une grotte y porte le nom de Mār Grégoire. Il est difficile d'y voir le Bx Grégoire, un des ascètes grecs du temps de Valens, dont le monastère se trouvait près de Billa (1).

(1) Bk. II, p. 576.

Remontant maintenant à l'ouest de 'Āṭūš, en direction de Bibōzé, on rencontre les petits villages de Šōsé, en ruines avec son église, et de Tšémanké, habité par des Kurdes, mais qui aurait été chrétien.

A trois kilomètres au sud-est de 'Āṭūš, à KĀNI MĀZÉ, on voit encore les ruines de l'église de Mār Yōḥannān. Les Kurdes l'appellent Pīr Ḥalān.

Avōké, un grand village entièrement en ruines, au pied du Gāra, est l'ancien Awāḥ, cité par Thomas de Marga comme se trouvant en Ṭalāna. C'est le lieu d'origine d'Aḥḥa, supérieur de B. 'Āwé et de son frère Šūḥālmāran (1), les deux orphelins que leur mère mettra à l'école de Šalmaṭ.

Les habitants d'Awāḥ étaient renommés pour leur crainte de Dieu, ce qui fit qu'il y eut à une certaine époque 70 prêtres en même temps au service de son église (2). Le souvenir s'en est gardé jusqu'à nos jours dans la région.

BARRAMANKÉ, aujourd'hui kurde, aurait eu une église dédiée à Mār Guōrguīs, sur laquelle serait bâtie la maison de l'Āğa. L'autel y serait encore conservé (?).

6. — MÉZÉ

Situé à huit kilomètres à l'ouest/nord-ouest de 'Āṭūš, ce village est encore chrétien et possède une église, sous le vocable des Bné Šmūni, qui avait fourni trois manuscrits à la bibliothèque épiscopale de 'Amādīa.

Le premier, dont le colophon manquait, était un *kaškūl* écrit à Alqōš et restauré à Mézé en 1884 par le prêtre Yāqō, fils de Šawmō, de Piyōz. En 1882 le chef Guīwō, fils de Paulos, fils de Nīsān, avait fait restaurer «et terminer» au couvent de R. Hormizd, un bréviaire «selon le rite du Couvent Supérieur». Le même chef avait fait exécuter pour son église, au prix de «90 qarāné ou 4 baṭmāné de riz» un évangélaire,

(1) Bk. II, p. 250.

(2) Bk. II, p. 251. Le P. RHÉTORÉ dénombre 75 prêtre à Ašīta en 1892.

qui fut écrit à Alqōš par le prêtre Awrāha, fils de Šim'ūn, fils d'Awrāha, fils de Daniel, de la famille du prêtre Isrā'il, qui est la maison du chef Ḥanna, encore appelée la famille Šekwāna (fourmi).

En 1888, le chef Guīwō et le prêtre Yāqō continuaient à compléter la collection de livres liturgiques de leur église, et faisaient copier à Alqōš, par 'Īssa, fils d'Iša'ya, fils de Quriāqōs, d'Eqrōr dans la région du Sindi (Zāhō) un *Gazza* «selon le rite de Mossoul». Le village était évidemment catholique à cette époque, puisque Léon XIII est mentionné dans le colophon à côté du patriarche Élie XII.

Au sud de Mézé, à un quart d'heure de marche, se trouve un lieu dit 'Umarka (petit couvent), où l'on voit encore une pierre sculptée d'une croix et quelques arbres respectés.

Dans la montagne, le Ġabal Gāra, la grotte de Mār Dāwīt est toujours visitée par les malades atteints d'inflammation des testicules.

7. — HORDEPNÉ

Le dernier village vers l'ouest avant Bibōzé est Hordepné (1), situé à trois heures de marche de Mézé. Sa grande église à trois nefs, dédiée à la Ste Vierge, est toujours debout et sert de domicile au chef kurde de l'endroit.

Non loin du village, une source réputée guérit la fièvre; aucun nom de saint ne lui est attribué, on l'appelle simplement «la source de la fièvre».

L'église de Notre-Dame, «Mère des lumières» de Hordepné était dotée de nombreux manuscrits, dont plusieurs ont trouvé leur chemin vers diverses bibliothèques.

Le plus ancien, naguère à 'Amādīa, était un *kaškūl* exécuté à Alqōš par le prêtre Guōrguīs, fils du prêtre Isrā'il (2). On y trouvait pour la

(1) Il y a au moins un autre village du même nom, celui-ci situé dans le B. 'Arabāyé, probablement à l'est de Ḥassan Kaif. Cf. *L.C.*, n° 25 et 51.

(2) Et restauré par le moine Yāqō de Piyōz, que l'on a rencontré à Mézé dans les environs de 1884.

première fois le nom d'un prêtre très actif, qui allait bientôt doter son église d'une collection neuve et complète de livres liturgiques et autres; il s'appelait Yūsif, fils du chammas Hormizd.

Dans une *Histoire de la Ste Vierge*, de 1690 (1), on trouve la légende qui expliquerait le nom du village: «Un négociant délivré trois fois du naufrage par l'intercession de Marie, trouve refuge la dernière fois dans une île déserte. Il y rencontre un ermite qui lui conseille de bâtir une église en l'honneur de Marie. Un monstre marin lui apporte alors trois perles de grande valeur, et un ange le transporte en Orient. Aussitôt qu'il le dépose sur la terre, il lui dit: Regarde à ton côté! (Ḥurldapnaḥ). Le commerçant bâtit là un temple en l'honneur de la Vierge, et dès lors le village fut appelé Hordepné.»

Le prêtre Joseph fait encore une copie du *Warda* (2) en 1682. Deux ans plus tard, il commande une copie du Pentateuque (3). Un *Trésor des fêtes* est restauré par ses soins en 1687 (4). Un lectionnaire suit en 1689 (5). Puis il fait transcrire une *Explication des offices* en 1696 (6), et le livre des Prophètes et de la Sagesse, la même année (7). 1700 voit s'ajouter une 'ōnīṭa à R. Hormizd (8), 1701 des lectures des Prophètes (9) et un livre des Épîtres (10). Un *Livre des prêtres* en 1716 (11), et un *Livre d'histoires*, non daté, portent également son nom (12).

(1) Cod. CLXXXIII *Cat. N.-D. des Moissons*. Le P. VOSTÉ emprunte le résumé de la légende au catalogue de Mgr A. Scher. — Une interprétation plus simple du nom serait par le soureth: le côté blanc, que l'on explique par une falaise blanche située non loin de l'église.

(2) Cod. CLXIII, N.-D. des Moissons, *Cat. VOSTÉ*.

(3) Cod. 111, *Patr. Chald., Cat. Mgr BIDAVID*.

(4) Cod. CXVI, N.-D. des Moissons, *Cat. VOSTÉ*.

(5) 'Amādīa, scribe: Hōmō, fils du pr. Daniel, d'Alqōš.

(6) Cod. 514, *Patr. Chald., Cat. Mgr BIDAVID*.

(7) Cod. 112, *ibid.*

(8) Cod. 6024, *ibid.*

(9) Cod. 113, *ibid.*

(10) 'Amādīa, écrit par pr. Hōmō.

(11) Cod. XCIII, N.-D. des Moissons, *Cat. VOSTÉ*.

(12) Cod. CCXII, *ibid.*

En 1755, c'est un autre Yūsif, celui-ci fils du prêtre Gawriel, qui continue le travail, mais sans égaler son homonyme du début du siècle. Ce prêtre ajoute à la bibliothèque de l'église de la Vierge une *liturgie des défunts*, pour le clergé, copiée à Alqōš par le prêtre Denḥa, fils du prêtre Eliya, et qui se trouvait à 'Amādīa.

Badger note en 1850 la conversion récente du prêtre au catholicisme, entraînant celle des fidèles. Il fait remarquer également, dans un autre domaine, que le village est situé près d'une des principales sources du Gōmel (1).

La Bibliothèque Nationale de Paris possède une relique de Ḥordepné, un recueil de *Vies de saints* qui fut volé lors du pillage de l'église et aboutit chez un prêtre de la famille Hōmō, les célèbres copistes d'Alqōš. Puis le livre devint la propriété de Mgr 'Awdīšō' Ḥayāt, alors métropolitain d'Āmed et de Mossoul, donc avant 1894. Le livre ayant été écrit en 1866, on peut conclure que le pillage de l'église eut lieu entre 1866 et 1894, on ne peut préciser davantage (2). Comme je l'ai dit plus haut, le village de Ḥordepné est aujourd'hui entièrement kurde.

Si maintenant l'on descend plus au sud, dans cette vallée splendide entièrement tapissée de conifères, et qui est certainement un des paysages les plus reposants de tout l'Iraq (3), sur les pentes de la montagne qui domine les jardins du lieu dit Bēlkév (Bā Kalwé, le lieu des chiens) (4) on trouve de nombreuses grottes taillées dans le roc.

Enfin on arrive à l'extrême pointe ouest de Ṭalāna, à 21 km. à l'ouest/sud-ouest de 'Āṭūš, au village de Bibōzé, ou B. Bōzaï.

(1) *Nestorians*, t. II, p. 254.

(2) *Notice sur les manuscrits syriaques*, cit. NĀU, n° 295.

(3) Une route venant de Mossoul par 'Aīn Sifni et Atrūš y conduira bientôt facilement en deux heures d'auto. Bibōzé est seulement à 5 km. à vol d'oiseau au N/NO d'Atrūš.

(4) M. G. 'Awwād (*Researches*, p. 57, s.v. *Bākalba*), signale un lieu du même nom près d'Alqōš, à ne pas confondre avec un troisième, cité par *al Kāmil*, I, p. 292, qui lui, se trouve en Adiabène.

8. — B. BŌZAI

Ce village est célèbre parce qu'il fut le point de départ de 'Umrān ibn Muḥammad dans sa mainmise sur le nord de Birta, puis sur la Sapespa (1). Parmi les nombreux massacres dont cette prise de possession fut l'occasion, les habitants de Bibōzé eurent leur part. 'Umrān essaie de s'en excuser sur leur conduite «pervers» à son égard et sur son exaspération à cause de leurs racontars et de leur orgueil (2).

Cependant le village resta chrétien, et un évangélaire de 1218 (3) fut écrit à B. 'Āwé pour l'église de B. Bōzaï, sur les ordres de Mār 'Aw-dišō', évêque de Marga. Ceci voudrait-il dire que ce village, et donc toute la région de Ṭalāna, avait fait retour au diocèse de Marga? Si cela est vrai, le pauvre Māran 'Emmeh a dû se retourner dans sa tombe devant cette dérogation flagrante à ses ordres prescrivant que Ṭalāna ne soit jamais enlevé au trône de Dāsen.

En 1720 le diacre Bado, fils de Patto, du village de Bibōzé, fait copier à Alqōš un évangélaire destiné à l'église de S. Christophe (à Dézzé?) (4).

L'église de B. Bōzaï est dédiée à Ste Šmūni, et sept petites chapelles lui sont adjointes en l'honneur de ses sept fils, les Macchabées. Le nom de cette église apparaît dans trois manuscrits récents de N.-D. des Moissons. Ce sont: un recueil d'hymnes sur la vie de Notre-Seigneur, par Guōrguīs Warda, copie achevée à Alqōš pour l'église de Ste Šmūni à Bibōzé en 1824 (5). Un volume non daté, contenant les hymnes du jeûne de Ninive, est écrit à Bibōzé, pour son église, par le prêtre moine Ibrāhīm (6).

(1) *Bk.* II, p. 450. — BUDGE (p. 150, n. 3) a tort quand il place Bibōzé en Sapespa.

(2) *Bk.* II, p. 658.

(3) *Cod.* VIII, Mardin, *Cat.* A. SCHER.

(4) *Cod.* XXIV, N.-D. des Moissons, *Cat.* VOSTÉ.

(5) *Cod.* CLXIV, *ibid.*

(6) *Cod.* CXXVIII, *ibid.*

En 1868, on copie à Alqōš, à la demande du moine Quriāqōs, du monastère de R. Hormizd, un épistolier destiné à l'église de Ste Šmūni à Bibōzé (1).

Inversement, en 1888, le moine Nicolas de Tell Kaif transcrit au village de Bibōzé, pour le couvent de R. Hormizd, le *Livre des Explications des Discours de l'Abbé Isaïe*, par Dadīšō' de Qatar (2). L'original sur lequel cette copie a été faite, et qui se trouvait donc à Bibōzé, a disparu.

Le village était encore chrétien en 1961, et comptait une vingtaine de familles chaldéennes.

(1) Cod. XXX, *ibid.*

(2) Cod. CCXL, *ibid.*

TABLE DES MATIÈRES

DU VOLUME I

LIMINAIRE	9
-----------------	---

AVANT-PROPOS: MÉTHODES ET SOURCES: A LA RECHERCHE DES ANCIENS COUVENTS	11
---	----

PREMIÈRE PARTIE

ADIABÈNE

LE CADRE GÉOGRAPHIQUE	37
-----------------------------	----

I. ERBIL	39
----------------	----

II. LA PLAINE DU TIGRE

1 — La route ouest	98
2 — Dair Barqānā et le Couvent de Pisé	100
3 — Ḥadīta	103
4 — Estreniya	115
5 — Al Bawāzīg̃	115
6 — Le couvent de Margāna	123
7 — Le village de Zīnāī	124

III. LA VALLÉE D'ENTRE-DEUX

1 — Les montagnes de Zīnāī et de Zāmir	125
2 — La montagne du Ḥān	129
3 — Bēt Qōqā	130

4 — Le monastère de Mār Abraham de Natpar ou de Mār Job le Persan	157
5 — Le monastère de Bēt Nestōrus	162
6 — Dérké Ariān	163
7 — Quplāna	164
IV. LES HAUTES TERRES DE ḤAZZA	165
1 — Ḥazza	166
2 — ‘Aīnkāwa	167
3 — Bēt Ṣayyādē	173
4 — Kafar ‘Ūzaīl	174
5 — Le couvent de Mār Miḥā’il de Tar‘il	176
6 — La Route du Roi et le Pont du Roi	180
7 — Altyn Küprü	183
8 — Environs du Petit Zab	185
9 — Varia	187
V. LA MONTAGNE D’ADIABÈNE	191
1 — Le couvent de Mār Yōnān l’esclave	192
2 — Le couvent de Ġaṣṣ	194
3 — Le couvent d’Īṣō’sawrān	196
4 — Le diocèse de Ḥewtōn	198
5 — «Cheptian»	201
6 — Encore Mār Qardāg	205
7 — Le couvent des Frères de la Sapespa	206
8 — Le couvent de Mār Guōrguīs	207
9 — Le diocèse de Ḥnīṭa	208
10 — Le diocèse de Ma‘alṭa du Zab	213
11 — Le couvent de Bar Šabṭa	215
12 — Le Bēt Kartwāyé	216
VI. MIETTES	218

DEUXIÈME PARTIE

MARGA

VII. GÉNÉRALITÉS	225
VIII. MARGA EST	
1 — Bēt 'Āwé	236
2 — La Sapespa	248
3 — 'Aqra	264
4 — De 'Aqra au Grand Zab.....	267
5 — Le centre de Marga est	268
6 — Le couvent de Bar 'Éta	269
IX. MARGA OUEST, OU LE DISTRICT DE BIRTA	
1 — Birta	284
2 — B. Qardāg	285
3 — Le monastère de Mār Guōrguīs	287
4 — Tella	287
5 — Billa	288
6 — Sūq al Aḥad	290
7 — Bā Sapré	291
8 — Qūb	292
9 — Kānifalla	293
10 — Vestiges divers	294
11 — Le couvent de R. Cyprien	296
12 — La région d'Atrūš	300
X. NAHLA	304
XI. ṬALĀNA	310
1 — Ṭallānīṭa..	311
2 — 'Āṭūš	311
3 — 'Eṣṣān	312

4 — Ārgen	313
5 — Ṣawra	313
6 — Mézé	314
7 — Ḥordepné	315
8 — B. Bōzaï	318

CARTES

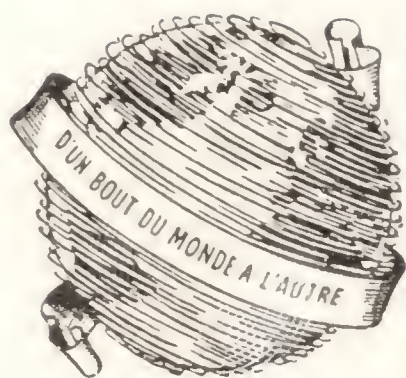
- 1 — Assyrie chrétienne, carte générale
- 2 — Adiabène (ch. I à VI)
- 3 — Marga (ch. VII à XI)

ILLUSTRATIONS

- 1 — Kānifalla, une page du ms. du prêtre David de Barzāné (1867). (V. p. 294.)

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE CATHOLIQUE
A BEYROUTH
LE VINGT-TROIS JANVIER
MIL NEUF CENT SOIXANTE-CINQ





LIBRAIRIE ORIENTALE
Place de l'Étoile, Beyrouth